



**Balzac intime (Balzac
en pantoufles; Balzac
chez lui) Nouv. éd.**

précédée d'une préf. de Jules Claretie

Léon Gozlan

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Balzac intime (Balzac en pantoufles; Balzac chez lui) Nouv. éd. précédée d'une préf. de Jules Claretie

L'éditeur du présent ouvrage réalise le vœu de LéonGozlan qui, lorsqu'il publia, après Balzac en pantoufles un Balzac chez lui, laissa entrevoir le désir qu'il formait de voir, un jour, les évocations familières réunies en un seul volume qui ' pourrait, disait-il, accompagner peut-être les œuvres de l'auteur de IdiComédie Humaine. Les deux volumes de Gozlan n'en font plus qu'un, ainsi «iu'il l'a souhaité, et ces causeries intimes, ces croquis d'après un grand homme en déshabillé nous en apprennent plus sur Honoré de Balzac que bien d'autres livres de critique solennelle et imposante. 11 en est de ces pages comme des multiples profils de Voltaire, par Huber, qui, jetés comme au hasard sur le papier, font revivre à nos yeux les traits, les tics, le rictus, les mouvements mêmes de l'homme de Ferney mieux que tant d'autres peintures ambitieuses,

On a dit qu'il n'y avait pas de grand homme pour son valet de chambre. 11 est, pourrait-on ajouter, fort peu de grands hommes pour les amis. Un compagnon de route est toujours un juge un peu prévenu. Gozlan aimait, admirait Balzac, mais le narquois marseillais qu'il était ne pouvait s'empêcher de saisir et de noter les bizarreries, les débordements de sève, du tourangeau.

Aristide Froissart souriait parfois de César Birotteau. C'est un peu ce que faisait Gavarni, autre fidèle de la Comédie Humaine.

Et pourtant l'homme est si grand, chez Balzac, que ses explosions d'amour-propre, ses fantaisies de chasseur de millions, ses prodigieuses naïvetés, ses rêves de colosse laissent, comme son œuvre même, une impression cyclopéenne. On dirait un bon gros géant qui s'amuse. Il y a, physiquement, du Gargantua chez ce créateur qui fut, en effet, un Gargantua littéraire dont les miettes, tombées de sa table, nourrissent toute une génération.

Mais ce Gargantua avait connu les heures tristes où la faim mord la créature au ventre. Son rire a toujours la mélancolie trempée de larmes et rend le son cruel que lui trouvait George Sand un jour. Léon Gozlan a, çà et là, fait la même

TU

remarque. Il nous rend bien ici un Balzac vivant, causant, s'af[^]itant dans ces Jardies, aujourd'hui démolies, et dont il ne reste plus qu'une porte charretière, que je regardais, l'autre été, avec sa peinture vieillie, dont les écailles tombent, avec les fragments de bois, comme les squames d'une peau malade.

Les Jardies! Que de souvenirs tiennent en ce coin de terre! J'ai vu encore debout la maison de Balzac avec le buste du maître au haut de la porte, dans une niche. Gambetta habitait à côté, non pas la maison même, mais les communs de la maison de Balzac. Il acheta tout et — cefutune atteinte aux souvenirs — il mit la pioche dans le logis du romancier. Mais, à peine les murailles où Balzac imaginait des tentures hypothétiques lurent-elles tombées, avec les pierres du bâtiment mises en tas dans le jardin, que la mort entra et prit Gambetta comme elle avait, autrefois, pris

Balzac en pleine force. Aujourd'hui les Jardies dépecées sont mises en vente par lots et les sentiers où passa rauteui» des Pare7iis pauvres n'existent plus. Tout se transforme dans le domaine matériel; les œuvres de l'esprit sul)sistent seules, et il n'y a pas de coup de pioche pour atteindre l'immortel domaine de Balzac^

Deux comités s'occupent aujourd'hui de dresser des statues à l'aïeul du roman moderne ; l'une à Paris, qu'il a conquis, l'autre à Tours, où il était né. Les pages de Léon Gozlan seront peut-être sur le piédestal, comme une de ces pieuses inscriptions que tracent sur le marbre des tombes les admirations des passants ou l'émotion des amis. Ce qui est certain, c'est que ces confidences intimes resteront comme un des témoignages les plus originaux de ce temps et l'édition présente est la bienvenue qui réunit sous la même couverture deux volumes de Mémoires littéraires consacrés au plus admirable observateur de la nature humaine qu'ait produit ce siècle, le grand siècle^ comme disait Michelet en parlant du XVIII'.

Jules Glaretie.

BALZAC

PREMIÈRE PARTIE

Coquetterie des grands hommes à l'adresse de la postérité. — Balzac, par exception, n'a point j^osé pour elle. — Sa nature encyclopédique. — Il fut le dieu des femmes. — Sa religion et son Évangile. — Gomment on le renia.

Il est rare que les hommes de quelque valeur, parvenus à un âge sérieux de la vie, ne se préoccupent pas, même à leur insu, de la physionomie et de l'attitude qu'ils auront dans le monde (quand ils n'existeront plus que par leur nom. Cette vérité saute aux yeux en voyant le soin avec lequel Montaigne, Rousseau et Voltaire, entre mille autres, font la toilette à leurs ombres, celui-là dans ses merveilleux Essais, Rousseau dans ses scandaleuses Confessions, Voltaire dans son admirable Correspondance. Ils se font les courtisans obséquieux, les amants de la postérité avec une candeur imperturbable. On dirait des souverains jaloux d'envoyer leurs portraits aux majestés de l'avenir, afin de savoir ou plutôt de prévoir - car ils ne

le sauront jamais — comment ils seront accueillis par elles.

Balzac ou de Balzac — le de, je crois, ne fait rien à l'affaire — échappe à cette règle à peu près générale. Il ne donne pas une minute à la pensée qu'on voudra savoir un jour, au-delà de ses livres, son opinion, son caractère, le menu familial de ses habitudes, sa participation plus ou moins grande au prosaïsme de la vie commune, S'il lui arrive, après l'ivresse orientale du café, assis entre son meilleur ami Laurent Jan et moi, de parler de quelque établissement sérieux où il se retirera quand il sera très riche, il le construit dans des proportions si colossales, si splendides, que Salomon aurait reculé de toute la rapidité de ses sandales devant l'énormité de la dépense. Or, quand on se jette dans ces abstractions enrichies d'impossibilités pour rentrer le soir à Paris sur l'impériale cahotée des obligeantes de Versailles, on ne se soucie pas beaucoup, je présume, de savoir si l'on figurera en bronze, en granit, en jaspé ou en marbre au Panthéon de l'avenir.

Ce n'est pas cependant que cette vaste mer — car Balzac fut une mer — ne comprît pas certaines limites ; mais il les posait si loin ! si loin ! il les reculait si aventureusement au gré de sa formidable fantaisie, que l'infini et le néant se fondaient en lui, et à ce point que, bien souvent, au bout de ses projets, ou plutôt de ses rêves, lui semblait être devenu fou, et ceux qui l'écoutaient complètement imbéciles. En un mot, et pour rigoureusement préciser, il était l'être encyclopédique par déraison et par excellence; il ne voulait pas d'un fait pris à part : pour lui, ce fait tenait à un autre fait, cet autre à mille autres; l'atome, dans ses doigts, devenait un monde ; le monde, à son tour,

créait un uiiiivei*s. Tout ce qu'il écrivait, articles, livres, romans, drames, comédies, n'était que la préface de ce qu'il comptait écrire, et ce qu'il comptait écrire n'était qu'une préparation à d'autres ouvrages l'areillement « ^générateurs. Aussi, l'on peut dire de sa vie ce qu'il disait lui-même de chacun de ses ouvrages, qu'elle n'a été que la préface de sa vie. Il s'est endormi sur les marches du portique.

Il fut un moment où les journaux s'occupèrent beaucoup de Balzac ; mais ils le firent comme ils font tout, c'est-à-dire vite et sans réflexion. Ils ne parlèrent (que de ses cheveux, de ses bagues et de sa canne. Il fut le lion de la quinzaine, mettons de l'année, puis ils le laissèrent après l'avoir grossi, exagéré et démesurément enflé.

Il faut le dire, c'est cette caricature de l'homme extraordinaire qui est restée dans l'esprit de la génération. La faute, avouons-le aussi, n'appartient pas tout entière au journalisme. Après avoir rempli le monde du bruit de ses succès, un monde qui veut toujours voir et toucher le dieu dont il salue les miracles, Balzac, de-

meuré jusque-là caché dans les mines de la méditation, revêt tout-à-coup l'haljit à la mode, endosse le gilet blanc, hausse le carcan de sa cravate, saisit une canne d'or, et vient, en pleine lumière d'Opéra, se can*er dans la belle loge d'avant-scène. Nous voyons encore son entrée ; nous le voyons, pendant un hiver, se complaire à ce spectacle dans le spectacle. Quelle impression pouvaient emporter les témoins passionnés, mais toujours un peu railleurs, de cette apparition théâtrale !

Balzac fut un lion, connue le dey d'Alger l'avait été, comme don Pedro l'avait été pareillement, comme, à des titres moins sérieux, le furent à leur tour bien •

4 liALZAC EN PANTOUFLES

d'autres personnages. C'était trop donner d'un coup pour avoir si peu donné jusque-là. Sa condescendance à se montrer ne manqua pas son heure, peut-être, mais elle manqua à coup sûr de mesure. Il éblouit, il étonna, mais il étonna trop pour se laisser voir. Il produisit l'effet du soleil dans une glace. Par conséquent, on le vit peu, on le vit mal ; l'opinion surprise le défigura. Elle reviendra sur cet éblouissement ; elle revient déjà ; mais il faudra bien du temps encore avant qu'elle arrive à ce milieu net et calme où la fumée de la vie s'épure et devient une auréole autour du front de l'homme supérieur.

Après cette violente explosion, Balzac s'éteignit, non pas dans le calme, il ne connut jamais le calme mais dans un isolement relatif. Il pendit son habit au clou, jeta sa cravate blanche dans un coin et cacha sa ridicule canne d'Alcibiade.

Les journaux peuvent dire pour leur défense que, s'ils ont mal connu Balzac, s'ils l'ont mis d'abord sur un iDiédestal grotesque,

c'est (|ue, de son côté, Balzac n'a apporté aucun soin à se découvrir, à se laisser étudier sous un angle favorable. Il allait peu dans les théâtres ; on ne l'a peut-être pas vu trois fois dans sa vie au foyer de la Comédie française. J'eus toutes les peines du monde à le faire rester en place, dans sa stalle, à la première représentation de *Buirgraves*. A chaque instant, comme un enfant revêche, il me disait :

— Est-ce fini ? Quand cela sera-t-il fini ?

Pourtant il admirait beaucoup Victor Hugo. Mais il n'aimait pas à accorder une longue attention à un spectacle quelconque.

Nous en revenons donc à ceci : Balzac n'est pas bien apprécié, au point de vue biographique et de la vie privée, parla raison déjà exprimée qu'il ne s'y est

pas prêté, qu'il n'a pas tenu à faire, comme nous l'avons dit, la toilette à son ombre.

S'il n'allait pas beaucoup dans les théâtres, il n'allait pas beaucoup plus dans le monde, qu'il ne consentait guère à traverser qu'après le succès de quelques-uns de ses beaux livres, et quand il était sûr de justifier l'attention si souvent enthousiaste qu'il inspirait. Il serait donc à peu près impossible, dans vingt ans, de connaître les particularités biographiques de Balzac si l'on devait compter soit sur les indiscretions contemporaines des journaux, soit sur les révélations des ^œns du monde, lesquels, du reste, écrivent peu. Le monde a, d'ailleurs, été à son égard d'une opinion si différente, si opposée, aux deux principales époques de sa vie littéraire, qu'il n'est pas sans quelque utilité de dire ici, dans l'intérêt des historiens futurs de cet écrivain si remarquable, sur quoi a porté cette différence et ce qui l'a motivée.

Le grand, l'immense succès de Balzac lui est venu par les femmes : elles ont adoré en lui l'homme qui a su avec éloquence, par de l'ingéniosité encore plus (que par la vérité, prolonger indéfiniment chez elles l'âge d'aimer et surtout celui d'être aimées. Cette galanterie, en quarante ou cinquante volumes in-8°, les a exaltées comme le ferait le fanatisme d'une religion nouvelle. Balzac leur a apporté du pays de son imagination, de la Palestine de son idéal, un Évangile amoureux. C'est une religion d'amour, pas moins, qu'il a fondée. Elle durera ce qu'elle pourra ; là n'est pas la question.

A ce premier et formidable élément de succès il en a joint un autre qui a complété sa théorie chevaleresque. Non-seulement il a rendu les femmes dignes d'être aimées jusqu'à l'âge où autrefois elles se souvenaient à peine d'avoir été aimées, mais il a pris le parti héroïque

6 BALZAC KN PANTOUFLES

de les présenter toujours comme victimes, même comme victimes de leur propre infidélité. Il s'efforce de réduire en principe un paradoxe dangereux: peu de femmes, dans ses créations charmantes, éternelles, sont à vouer au blâme. Il les excuse; il fait mieux, il divinise leurs fautes au point qu'on doit douter, à l'en croire, si la vertu et la constance ne les rendraient pas moins dignes de respect. Il ne faut pas tant de concessions pour les faire adorer d'une génération qui n'a pas que des vertus à se reprocher.

Cette adoration a marqué les premiers pas de Balzac dans la voie de sa grande renommée. Mais voilà que cette adoration s'est prise à douter d'elle-même, à s'en vouloir beaucoup dans l'âme

du plus grand nombre de ses ferventes, le jour où il est entré dans un monde plus vraisemblable de passions ; le jour où il a vu avec des crispations dans les serres, avec des frémissements d'ailes, le crime et l'audace dans les yeux fauves de Vautrin, la sombre misère dans les coins de la vie sociale. Les éventails se sont déployés devant les visages allumés par la rougeur. La religion qu'il avait révélée a eu ses protestants pleins de haine contre lui, leur dieu primitif. Les grandes dames du faubourg Saint-Germain ne l'ont plus regardé que de profil ; les fières bourgeoises de la Ghaussee-d'Antin, moins courtoises, lui ont tourné franchement le dos.

Nous avons été témoin de cette révolution qui, nous devons le dire pour rentrer dans notre cadre simple et sans ornement, ne l'affecta pas beaucoup. C'est à ce moment qu'il songea sérieusement à écrire pour le théâtre. Il venait de mettre un pied dans le vrai, il brûlait d'y mettre l'autre.

Mais que d'obstacles l'attendaient!

La maison des Jarilies. — Détails topographiques et autres. — Balzac architecte. — Historié véridique d'un escalier qui a fait parler de lui. — Ameublement idéal. — Les sonnettes et les domestiques invisibles.

L'opinion du monde, venons-nous d'indiquer, ne Taffectait guère. Après une bordée des journaux, il rentrait aux Jardies avec des provisions de gaieté et de philosophie qu'il jetait sur la table autour de laquelle nous l'attendions quelquefois jusqu'à neuf heures pour dîner, mais où nous dînions souvent aussi sans l'attendre.

Les deux résidences où il a laissé les souvenirs les plus vifs de ses habitudes sont la petite maison de Passy, dans la rue Basse, et les Jardies^ petite et maussade propriété qu'il avait achetée, à Villed'Avray, je ne saurais trop dire à quelle époque, et qui lui coûtait d'autant plus cher qu'il la payait toujours.

Il n'y a pas de poème indien ou chinois qui contienne autant de vers que cette campagne des Jardies a dû représenter d'ennuis pour Balzac. Et l'on peut dire que, s'il y a vécu, pensé et travaillé plusieurs années, il ne

8 HALZAC EN PANTOUFLES

l'a jamais positivement habitée. Il y était plutôt campé que logé.

Était-ce bien un logement sérieux que ce chalet aux volets verts où n'est jamais entrée l'ombre d'une commode, où n'a jamais été accroché un semblant de rideau? La véritable habitation des Jardies était celle qui existait dans le même enclos, à vingt ou trente pas de la sienne, habitation à peu près possible où, je ne sais trop dans quelle pensée de prudence, il avait déposé quelques-uns des beaux meubles qu'il avait rue des Batailles et sa riche bibliothèque. Madame la comtesse de V... habitait alors avec sa famille ce pavillon tout à fait sans valeur comme architecture. Le fameux pavillon des Jardies fut bâti par Balzac juste en face de cette insignifiante maison. Quoique le terrain, à cet endroit, ait une mine assez agreste, il offre tant et tant d'inconvénients, qu'on se demande le motif pour lequel Balzac l'avait choisi. Il ne penche pas, il tombe sur la route qui va de Sèvres à Ville-d'Avray.

Il serait, je crois, difficile à un arbre de quelque dimension de prendre sur un sol aussi diagonal. Les peintres décorateurs de théâtre ont le droit de le trouver extrêmement original; mais il est furieusement antipathique au plaisir de la promenade. Les jardiniersarchitectes, sous la direction fantasque de Balzac, ont dévoré des mois entiers pour soutenir, à force d'art et de petites pierres, tous ces plateaux successifs, toujours disposés à descendre gaiement les uns sur les autres, à la moindre pluie d'orage. Je les ai presque constamment vus occupés à rétablir ces jardins suspendus, renouvelés de ceux de Sémiramis. C'était leur désespoir.

Je me souviendrai longtemps de l'étonnement dans lequel tomba l'acteur Frederick Lemaître le jour où.

pour causer avec Balzac de la mise à l'étude de Vawtririy il s'était rendu aux Jardies. Pour arrêter ses pieds, qui fuyaient sous lui, il les fixait à l'aide de deux pierres, absolument connue on le ferait pour équilibrer un meuble sur un parquet inégal. Quand il reprenait sa marche, il éloignait les pierres, ou les gardait dans sa main, afin d'en faire le même usage plus loin. Le manège était des plus divertissants à observer. Balzac seul conservait sa placidité de propriétaire au milieu de ces glissades perpétuelles. Il possédait, du reste, à un suprême degré la rare qualité de ne paraître prendre aucune part à ce qui se passait autour de lui. Il eût déconcerté un coup de tonnerre.

On le devine sans peine, un terrain aussi difficile à fertiliser, à cause de ses inquiétudes, ne devait pas offrir un luxe d'ombre au front des promeneurs. Il n'offrait aucune ombre. Peut-être a-t-il, depuis cette époque déjà assez éloignée, gagné en consistance et

en végétation. Mais alors, grand Dieu! je ne voyais guère à lui comparer que le versant du pic de Ténériffe.

Pourtant un seul arbre, nous devons le dire, un arbre acrobate, un noyer d'assez belle venue, était parvenu à prendre pied sur cette pente périlleuse. Sur un plateau de quelques mètres, il avait assis sa domination isolée. Si nous en parlons un peu tard, c'est qu'il n'avait pas toujours appartenu à Balzac. La commune de Sèvres, par un étrange partage de terrains, l'avait distrait à son profit de la totalité des Jardies. Enfin, Balzac possédait les Jardies, Sèvres le noyer. Ce noyer est toute une amusante histoire à raconter, ou plutôt une comédie. Mais, comédie ou histoire, nous y reviendrons.

Quelques lignes des Mémoires de Saint-Simon

décidèrent Balzac, en quête d'une localité rurale, en faveur des Jardies.

Dans le temps où Louis XIV habitait Versailles, les courtisans plantèrent à l'envi leurs tentes autour de Saint-Cloud, de Meudon, de Luciennes, de Sèvres, de Ville-d'Avray et de mille autres communes voisines ou à peu près voisines de Versailles. Les Jardies sortirent alors de leurs Loues jaunes et perpendiculaires. Puis les mauvais jours de la monarchie vinrent, et les Jardies disparurent. Balzac voulut restaurer un morceau de ce passé, peut-être imaginaire; imaginaire du moins quant à la topographie. Car était-ce bien là qu'étaient les Jardies? J'ai entendu retentir bien des doutes à cet égard. Sèvres et Ville-d'Avray ont toujours dénié à Balzac les Jardies : ils ne disaient jamais que les vignes de M. de Balzac. Quoi qu'il en soit, Balzac avait à peine fait construire les murs extérieurs et poser la porte pleine à doubles battants

verts, qu'il faisait graver en lettres d'or, dans une plaque de marbre noir placée sous la sonnette : LES JARDIES.

La porte était posée et roulait sur ses gonds bien avant que s'élevât la maison même dont elle défendait l'entrée. La construction de cette maison a longtemps défrayé l'esprit caustique des Parisiens, toujours à l'affût des faiblesses d'un homme supérieur. La faiblesse de Balzac était grande à l'endroit de la maçonnerie. Il ne faut pas oublier, non pour l'excuser, car le goût de bâtir est fort respectable, que c'était, à cette époque-là, son unique plaisir, sa seule manière de se reposer des forts travaux d'esprit dont il se surchargeait. On a prétendu qu'en dirigeant lui-même avec un despotisme sans concessions la construction du pavillon des Jardies, il avait oublié l'es-

calier. Qu'il n'admît aucun conseil, aucune observation, aucune critique venue de son architecte ou de ses maçons, c'est là un fait que nous attestons ; mais qu'il ait négligé de commander l'escalier dans l'ordonnance intérieure de la maison, et qu'un beau jour, maçons et architectes soient accourus lui dire :

— Monsieur de Balzac, la maison est finie, quand voulez-vous que nous fassions l'escalier ?

C'est là un second fait qui exige, dans la mesure de son importance, une explication. Balzac rêvait pour ses Jardies des pièces spacieuses, carrées, prenant jour à plaisir par les quatre côtés de la façade. Or, dans les plans de l'architecte, ce minotaure d'escalier dévorait ici le tiers d'une pièce, là la moitié d'une autre; il défigurait le dessin créé par le crayon poétique de l'écrivain. On avait essayé de le réduire, de le tordre, de le reléguer aux angles du bâtiment, — d'un bâtiment malheureusement trop exigu pour

prêter de l'espace; — ce maudit escalier venait toujours tout gêter. Les maçons jetèrent leur plâtre vers le ciel, l'architecte cassa les branches de son compas. Ce fut dans un de ces moments de lutte avec les aspérités du problème, que Balzac dut se dire : « Puisque l'escalier veut être le maître chez moi, je le mètrai l'escalier à la porte. » Ce qu'il fit. Ses appartements s'étalèrent sans obstacle, sans autres limites que les quatre murs; et la cage de l'escalier fut construite, après coup, contre la façade extérieure, en punition de ses prétentions fastidieuses. Balzac aurait pu objecter qu'en Hollande et en Belgique des villes entières sont construites dans ce système naïf, portant leur escalier au dos, comme une hotte ; il dédaigna toujours de s'expliquer là-dessus.

Il résista; l'escalier en a-t-il fait autant? a-t-il

résisté jusqu'ici aux froides et humides nuits de notre belle France? Je l'ignore. Au surplus, il serait inexact de dire que le pavillon des Jardies est tout à fait dépourvu à l'intérieur de la commodité si incommode des escaliers. Il en a quelques-uns de second ordre, conduisant assez directement où l'on veut aller, et pour la parure desquels Balzac projetait le revêtement de palissandre et la livrée de velours amarante.

Ce qu'il projetait pour les Jardies était infini. Sur le mur nu de chaque pièce, il avait écrit lui-même, au courant du charbon, les richesses mobilières dont il prétendait la doter. Pendant plusieurs années, j'ai lu ces mots charbonnés sur la surface patiente du stuc :

Ici un revêtement en marbre de Paros ;

Ici un stylet en bois de cèdre;

Ici un plafond peint par Eugène Delacroix ;

Ici une tapisserie d'Aubusson ;

Ici une cheminée en marbre cipolin ;

Ici des portes, façon Triano ;

Ici un. parquet-mosaique formé de tous les bois rares des îles.

Ces merveilles n'ont jamais été qu'à l'état d'inscriptions écrites au charbon. Du reste, Balzac permettait la plaisanterie sur cet ameublement idéal, et il rit autant, et plus que moi, le jour où j'écrivis en plus gros caractères que les siens, dans sa chambre même, aussi vide que les autres chambres :

Ici un tableau de Raphaël, hors de prix,

ET GOMME ON n'EN A JAMAIS VU.

La seule chose qui ne manquait pas aux Jardies... Mais voici comment la conversation s'engagea entre Balzac et moi à l'occasion de ce meuble nombreux, invisible, mais réel, dont il tint à me ménager la surprise :

— Vous ne vous êtes jamais aperçu, en admirant les perfectionnements que j'apporte à la décoration intérieure des Jardies, me dit-il, d'une innovation ingénieuse et rare que je puis presque revendiquer comme mon œuvre personnelle, je n'ose pas tout à fait dire comme un chef-d'œuvre personnel ?

— Non, mon cher Balzac, je n'ai pas encore remarqué cette innovation, et vous seriez fort aimable si vous vouliez bien...

— Regardez autour de vous ; que voyez-vous ?

— Ce que je vois depuis longtemps : des murs entièrement libres des entraves vulgaires d'un mobilier qui aurait nui au développement de la perspective. Pour me servir d'une phrase plus explicite encore, je ne vois rien du tout.

— Regardez mieux.

— Toujours rien.

— Ah! vous y mettez de la mauvaise volonté.

— Non, je vous jure...

— Eh bien, voilà ce qui fait liautement Téloge de mon invention : l'impossibilité où vous êtes de la constater. Sans cela, elle eût été imparfaite, mauvaise ; elle eût été à recommencer.

— Mais qu'est-ce donc?

— N'est-il pas odieux et bête, continua-t-il, que, depuis des siècles, on fasse courir des fils de fer tout le long des murs, et qu'au bout de ces fils on laisse voir une grosse sonnette aussi stupide qu'indiscreète? ¹ Examinez, étudiez la sonnette que j'ai créée pour les

ns du monde qui n'aiment pas à être secoués par
bruit désagréable du son cru du fer, pour les gens
d'étude, pour les gens réfléchis... on ne la voit pas du
tout. Cherchez! elle se cache dans le mur au point de
na laisser paraître aucune saillie, aucune indication.

Désormais, on ne verra pas plus sonner un homme qu'on ne le voit penser. Déjà, M. Scribe a adopté ce genre de sonnette, dont il paraît enchanté. Chaque pièce des Jardies en possède une pareille. Venez voir si je mens.

Je suivis Balzac, qui en effet me montra avec orgueil, dans chaque pièce, un modèle de sonnette de son invention, et, lui et moi, nous nous livrâmes, lui par amour-propre d'auteur, moi par faiblesse de courtisan, au plaisir assez primitif d'agiter toutes les sonnettes.

Il fallait voir sa joie de sonneur à ce carillon qui proclamait son triomphe et lui donnait pour écho toutes les solitudes du pavillon. Ainsi, aux Jardies, les sonnettes abondaient; mais on avait beau les agiter, peu de domestiques accouraient au bruit.

Balzac à Table. — Son pantagriit'lisme végétal. — La vertu dt' son vin. — Ses convives. — Du café comme on en voit peu, et du th«5 comme on n'en voit pas.— La dose des borgnes et la dose des aveugles. — Balzac au travail.

C'est dans l'une des pièces basses, au rez-dechaussée, que Balzac avait l'habitude de dîner et qu'il nous recevait à sa table, toujours servie à six heures mais à six heures pour ses amis, car, pour lui, il venait quelquefois au dessert; souvent il ne venait pas du tout. Ces constantes irrégularités dans sa manière de vivre dérangeaient continuellement son estomac. S'il mangeait peu de viande, en revanche, il consommait des fruits en quantité. Ceux qu'on voyait sur sa table étonnaient par la beauté de leur choix et leur saveur. Ses lèvres palpitaient, ses yeux s'allumaient de bonheur, ses mains frémissaient de joie à la vue d'une pyramide de poires ou de belles pêches. Il n'en restait pas une pour aller ra-

conter la défaite des autres. Il dévorait tout. Il était superbe de pantagruélisme végétal, sa cravate otée, sa cheviise ouverte, son couteau à fruits à la mainnant, buvant, Iran-

chant dans la pulpe d'ime^j)oh:e_dÊ_AQyeiméije_v^ drais ajouter et causant; mais Balzac causait peu a fable. Il laissait causer, riait, de loin en loin, eîr~ silence, à la manière sauvage de Bas-de-Guir, ou bfèT il éclatait, comme une bombe, si le mot lui plaisait. Il le lui fallait bien salé; il ne l'était jamais trop. Alors, sa poitrine s'enflait, ses épaules dansaient sous son menton réjoui. Le franc Tourangeau remontait à la surface. Nous croyions voir Rabelais à la Manse de l'abbaye de Thélème. Il se fondait de bonheur surtout à l'explosion d'un calembour bien niais, bien stupide, inspiré par ses vins, qui étaient pourtant délicieux.

On buvait beaucoup à sa table, souvent beaucoup trop. Sans jeter la bouteille à la tête de personne, je suis forcé de dire que j'ai, plus d'une fois, laissé des présidents de cour royale infiniment au-dessous du niveau de la nappe.

Je me souviendrai toujours d'un Russe célèbre qui, de minuit à deux heures du matin, pleura à chaudes larmes sur le triste sort d'un de ses amis condamné pour le reste de ses jours à vivre à Tobolsk, au fond de la Sibérie. Il nous attendrit si profondément sur cet excellent ami, que nous nous mîmes tous à pleurer sans trop savoir pourquoi. Il travaillait aux mines et plus nous buvions, plus cet infortuné descendait dans les entrailles de la terre. A deux heures du matin, il était plongé si avant dans le bitume, le soufre, le mercure et le platine, que nous cessâmes de nous occuper de lui. Quelques jours après, Balzac nous apprit que son scélérat de Russe n'avait jamais eu d'ami à Tobolsk ; il le lui avait

avoué lui-même. Nous avons été dupes du vin du Rhin et un peu ses complices.

RALZAC EX PANTOUFLES 17

Du reste, j'ai vu passer autour de cette table des célébrités dans tous les genres, les plus brillantes et les plus sombres : Malaga, Séraphita et Vautrin. Parmi les phénomènes intellectuels qui se succédaient : au bord de la nappe des Jardies, je n'oublierai pas madame de Bocarmé, la femme qui sait tout et parle admirablement sur tout; elle ravissait Balzac par son érudition de fée. Un soir, elle me décrivit Java, où elle a vécu quarante ans, — car cette femme merveilleuse a mille et vingt-trois ans, et elle en paraissait à peine trente ! — Elle me décrivit Java, ses monuments, ses monstres, ses splendeurs et ses effroyables maladies, avec une science, un feu d'expressions, des couleurs si nettes et si éclatantes, que cette soirée fut pour moi une des plus curieuses et des plus mémorables.

Après le dîner, nous allions ordinairement prendre le café sur la terrasse : le café de Balzac eût mérité de rester proverbial. Je ne crois pas que celui de Voltaire eût osé lui disputer la palme. Quelle couleur ! quel arôme ! Il le faisait lui-même, ou du moins présidait-il toujours à la décoction. — Décoction savante, subtile, divine, qui était à lui comme son génie.

Ce café se composait de trois sortes de grains : le Bourbon, martinique et moka. Le bourbon, il Tachetait rue du Mont-Blanc (Ghaussée-d'Antin); le martinique, rue des Vieilles-Audriettes, chez un épicier qui ne doit pas avoir oublié sa glorieuse pratique ; le moka, dans le faubourg Saint-Germain, chez un épicier de la rue de l'Université; par exemple, je ne sais plus trop lequel,

quoique j'aie accompagné Balzac une ou deux fois dans ses voyages à la recherche du bon café. Ce n'était pas moins d'une demi-journée de courses à travers Paris. Mais un bon café vaut cela et même

davantage. Le café de Balzac était donc, selon moi, la meilleure et la plus exquise des choses... après son thé toutefois.

Ce thé, fin com me du tabac de Latakîéh, jaune comme de l'or vénitien, répondait sans doute aux éloges dont Balzac le parfumait avant de vous permettre d'y goûter; mais véritablement il fallait subir une espèce d'initiation pour jouir de ce droit de dégustation. Jamais il n'en donnait aux profanes; et nous-même n'en buvions pas tous les jours. Aux fêtes carillonnées seulement, il le sortait de la boîte kamtschadale où il était renfermé comme une relique, et il le dégageait lentement de l'enveloppe de papier de soie, couverte de caractères hiéroglyphiques.

Alors Balzac recommençait, toujours avec un nouveau plaisir pour lui et pour nous, l'histoire de ce fameux thé d'or. Le soleil ne le mûrissait que pour l'empereur de Chine, disait-il; des mandarins de première classe étaient chargés comme par un privilège de naissance, de l'arroser et de le soigner sur sa tige. C'étaient des jeunes filles vierges qui le cueillaient avant le lever du soleil et le portaient en chantant aux pieds de l'empereur. La Chine ne produisait de thé enchanté que dans une seule de ses provinces, et cette province sacrée n'en fournissait que quelques livres destinées à Sa Majesté Impériale et aux fils aînés de son auguste maison. Par grâce spéciale, Tempereur de Chine dans ses jours de largesse, en envoyait par les caravanes quelques poignées à l'empereur de Russie. C'était par le ministre de l'autocrate que Balzac,

de ministre en ambassadeur, tenait celui dont il nous favorisait à son tour.

Le dernier envoi, celui d'où procédait le thé jaune d'or donné à Balzac par M. de Humboldt, avait failli

BALZAC EN L'ANTOUFLKS 19

rester en route. Il était arrosé de sang humain. Des Kirguises et des Tartares Nogaïs avaient attaqué la caravane russe à son retour, et ce n'est qu'après un combat très long et très meurtrier qu'elle était parvenue à Moscou, sa destination. C'était, comme on le voit, une espèce de thé des Argonautes. L'histoire de l'expédition, que nous abrégeons beaucoup, ne finissait pas absolument là ; celle de ses étonnantes propriétés y faisait suite : trop étonnantes ! Si l'on prend trois fois de ce thé d'or, prétendait Balzac, on devient borgne, six fois, on devient aveugle ; il faut se consulter. Aussi, lorsque Laurent Jan se disposait à boire une tasse de ce thé digne de figurer dans les endroits les plus bleus des Mille et une Nuits, il disait :

— Je risque un œil : versez !

Bien rarement Balzac passait-il la soirée avec les amis qu'il invitait. Gela n'arrivait jamais quand le travail le pressait beaucoup. Immédiatement après le dessert, il nous disait adieu et allait se mettre au lit. Plus d'une fois, l'été, à sept heures, au milieu des plus douces splendeurs de la soirée, je l'ai vu nous quitter et remonter soucieusement aux Jardies, afin d'aller goûter par force, par violence, un sommeil imposé, malsain ; afin de pouvoir se lever à minuit et travailler jusqu'au lendemain.

C'était là sa vie, vie de galérien, atroce, contre nature : efforts meurtriers ! Et pourtant, sans ces efforts, je ne crois pas qu'il soit possible à l'écrivain de creuser un profond sillon aux flancs de cette dure montagne, au pied de laquelle est aussi sa tombe.

Personne au monde n'a peut-être vécu autant dans la nuit que Balzac. Ce grand silence de la vie et de la nature lui rendait le calme nécessaire à la création de ses belles œuvres. Le vaisseau do haut bord veut la

20 BALZAC KX PANTOUFLP^S

grande mer et les profondeurs incommensurables. C'est en allant par les bois solitaires de Ville-d'Avray et ceux de Versailles qu'il pensait et se recueillait. Souvent, c'est lui-même qui me l'a raconté, il s'était trouvé le matin en robe de chambre et en pantoufles, nu-tête, sur la place de la Concorde, après avoir marché toute la nuit à travers bois, plaines, villages, prairies et chemins. Il grimpait alors sur l'impériale des voitures de Versailles et rentrait à Ville-d'Avray, par Sèvres, n'ayant oublié que de payer le conducteur, par la raison fort simple qu'il était sorti des Jardies sans un sou dans sa poche. Le contre-temps n'étonnait personne : tous les conducteurs connaissaient Balzac, et lui, de Balzac, avait, entre autres habitudes originales, celle de n'avoir jamais d'argent sur lui. Il est vrai qu'il ne portait jamais de montre non x^lus.

La bague du Prophète. — Comment elle était venue au doigt de Balzac. — Ce qu'on ollrait le Grand Mogol, et ce qu'en donnait Laurent Jau. — Le mur des Jardies. — Son mauvais penchant, ses écarts et sa ruine.

Ce fut aussi par une nuit d'hiver- qu'il fut saisi de la plus étrange idée qu'il ait jamais eue : il part des Jardies à minuit, et se rend, je ne sais trop comment, rue de Navarin, à Paris, chez son ami Laurent Jan. Il était deux heures du matin environ quand il sonna à la porte de Laurent Jan, qui, peu préparé à la surprise, dormait profondément. Balzac sonne à]>ras raccourci, il réveille tous les locataires, il Unit même par réveiller le concierge, indigné, comme tous les concierges, d'être troublé au milieu des songes les plus doux. « Que voulez-vous? — qui est là? — qui demandez-vous? — qui «Hes-vous? > C'est à travers cette pluie hattante de questions et de malédictions vomies par le concierge que Balzac arrive jusqu'à la chambre assoupie de son ami. Grandement effrayé de cette apparition, celui-ci se frotte les yeux, se met sur son séant :

— C'est bien toi, Prosper?

— C'est moi, lui répond de Balzac; lève-toi! nous allons partir.

— Partir?...

— Oui, partir... mais lève-toi, je te raconterai.

— Non, avant de me lever, je veux savoir où tu comptes me conduire.

— Eh bien, réjouis-toi! nous allons partir immédiatement pour le Mogol.

— Es-tu fou?

— Nous allons être immensément riches, riches comme un empire, comme l'empire du Mogol.

— Voyons, avant de faire mes malles^ je désirerais un peu plus amplement savoir, objecte timidement Laurent Jan, ce que nous irons faire dans le Mogol à l'heure qu'il est.

— Dépêche-toi! s'écrie Balzac, nous avons perdu plus d'un million depuis que tu balances à te lever... le temps marche, et nous avons encore à aller chercher Gozlan...

— Ah! Gozlan vient avec nous au Mogol?

— Il viendra avec nous : je veux qu'il ait une part dans les trésors sans lin qui nous attendent au Mogol.

Laurent Jan se leva, se résigna à devenir cent ou deux cents fois millionnaire, s'habilla en grelottant, et, quand il fut habillé, il dit à Balzac qui trépignait d'impatience :

— Mais encore une fois, qu'allons-nous faire dans l'empire du Mogol puisqu'il est convenu que je consens à t'y suivre?

— Ce que nous allons y faire ?

— Oui, ça vaut la peine d'être demandé.

Balzac prit Laurent Jan par le bras et le conduisit mystérieusement près de la lampe.

— Reiiarde cette bague!

— Eh bien, je la vois; ça vaut quatre sous.

— Tais-toi! regarde mieux.

— Ça eu vaut six, et n'en parlons plus.

— Apprends, poursuivit de Balzac, que ceUe Lague m'a été donnée à Vienne par le fameux historien M. de Hanimer, à mon

dernier voyage en Allemagne.

— Ensuite?

— Ensuite, M. de Hammer a souri en me disant : € Un jour, vous connaîtrez l'importance du petit cadeau que je vous fais. » Je portais cette bague sans penser à ces paroles: je ne croyais avoir qu'une pierre verte comme il y en a tant...

— Eh bien?

— Eh bien... d'abord, il y a des caractères arabes gravés sur cette pierre... ces caractères... Mais n'anticipons pas sur le grandiose de la surprise qui m'atten- • lait lier et que j'accours te faire partager pour que nous partagions ensuite les trésors... Hier donc, à le soirée de l'ambassadeur de Naples, j'ai eu la pensée da m'informer auprès de l'ambassadeur de la Porte ottomane de la signification de ces caractères incrustés... .le montre la bague... l'ambassadeur turc y a à peine jeté les yeux, qu'il pousse un cri dont toute la réunion s'est émue, c Vous avez une bague, me dit-il en s'inclinant jusqu'à terre, qui vient du Prophète; elle a été portée par le Prophète, et c'est le nom du prophète. Elle fut volée par les Anglais au Grand Mogol, il y a environ cent ans, puis vendue à un prince d'Allemagne... > Je l'interromps aussitôt... « C'est à Vienne (pfelle m'a été donnée par M. de Hammer... — Allez tout de suite, me dit l'ambassadeur, dans l'empire du Grand Mogol, qui a offert des tonnes d'or et de diamants à celui qui lui rapporterait la bague du Prophète, et vous reviendrez... avec les tonnes. » Figure-

toi si j'ai bondi! Je viens donc te chercher, mon cher Jan, pour que nous allions ensemble avec Gozlan restituer au Grand Mogol,

ravi d*extase au troisième ciel, labague du Prophète. Viens! les tonnes.nous attendent!

— Et c'est pour cela que tu m'as dérangé au milieu de la nuit! répondit Jan.

— Trouverais-tu la somme assez peu forte? répondit à son tour Balzac, qui ne comprenait pas l'indifférence de son ami devant la perspective féerique ouverte devant leurs yeux par la magique intervention de cette bague.

— Je persiste dans l'offre première que je t'ai faite, dit Jan en se déshabillant : en veux-tu quatre sous, de ta bague du Prophète?

Dire tous les mots cruels que Balzac lança sur le scepticisme de Laurent Jan est une tâche impossible. D'une violence sanguine et bilieuse qui lui donnait l'aspect d'un lion quand il s'abandonnait à la colère, Balzac cria, fulmina contre Laurent Jan; mais enfin, courbé, brisé par la rage, il s'étendit sur le tapis de son intime ami et il dormit jusqu'au lendemain, en rêvant aux trésors du Grand Mogol. C'est ainsi que Laurent Jan et moi échappâmes au grand voyage pour l'empire du Mogol, qui nous attend encore. Balzac ne nous parla plus qu'avec beaucoup de circonspection de la bague du Prophète, que nous ne lui vîmes plus que très rarement au doigt.

Ces rêves de millions, d'empire du Mogol, ces rêves parés de diamants ne naissaient pas dans l'imagination de Balzac sans une cause intérieure. S'il s'agitait sous le poids de cet éblouissant cauchemar, c'est qu'il portait les Jardies sur la poitrine, et les Jardies coûtaient beaucoup et ne rapportaient rien ; nous nous trompons, ils rapportaient des ennuis, des luttes, des jirocès sans

lin à Balzac, que nous avons quelquefois trouvé chez lui, le matin, plus vert que la feuille de ses arbres, tant il souffrait dans sa position si tourmentée d'apprenti propriétaire. Je sais un mur, un mur qui n'a pas dix mètres de lonj^^, et pas plus de deux mètres de hauteur, qui mériterait bien quelque célébrité, même après les murs de Thèbes, les murs de Troie, les murs de Rome, et la fameuse muraille de la Chine. Ce mur séparait la partie supérieure de la propriété de Balzac — nous disons la partie supérieure, et nous prions de ne pas lire toute la propriété, — de la partie supérieure de la propriété d'un voisin, d'un voisin quelconque ; tous les voisins sont les mêmes. Qu'on se figure deux lits dont les oreillers se touchent, mais qui sont séparés vers leur moitié par leurs pentes de bois. — Le terrain de Balzac, déjà plus élevé que le terrain iimi- 'trophe, fut encore exhaussé par lui de quelques pieds; tous ces exhaussements nécessitèrent à la fin un mur d'appui qui empêchèt ce terrain supplémentaire de tomber danr? le champ du voisin. Telle est l'origine du mur historique des Jardies; le récit de ses éboulements est celui des tortures de Balzac. A peine élevé ce mur s'affaissa sur lui-même et répandit sa chaux e^ ses pierres de l'un et de l'autre côté, dans le champ de Balzac et dans celui du voisin. Balzac soupira et fit relever son mur. 11 fut reconnu, à dire d'experts, que le talus n'était pas assez prononcé : on agrandirait l'angle de résistance et le mur ne tomberait plus. Un mois après il était reconstruit dans la forme voulue, on se réjouissait déjà... le lendemain il plut; le soir... le soir, nous jouions au domino dans la pièce placée à la galerie de la maison; on frappe, on ouvre aussitôt la croisée.

— Monsieur de Balzac ?

— Qu'ya-t-il?

— Votre mur vient d'aller chez le voisin !

— Pas possible !

— Tout entier.

Nous prenons des flambeaux et nous nous dirigeons vers l'endroit du sinistre. Il était splendide. Le mur entier, renversé par la base, était couché de son long sur le terrain du voisin. Nous contemplâmes le désastre pendant quelques minutes. Le lendemain, il se compléta pour Balzac par une foule de papiers timbrés, procès-verbal, mise en demeure, assignation, etc., etc. Cette fois, en tombant, le mur avait aplati des navets, blessé des carottes, contusionné des panais ; on ne sait pas ce que coûtent quelques mauvais légumes morts ainsi de mort violente ! Il n'y a que la mort d'un homme qui puisse balancer en France la mort d'un pommier ou d'un cerisier. Et l'on a peur de voir diminuer le respect pour la propriété ! J'ai toujours eu la crainte contraire. Passons. Une troisième fois, il fallut remettre le mur sur ses débiles jambes. D'autres architectes furent appelés en consultation pour savoir ce qu'il fallait résolument faire contre l'épilepsie de ce mur.

— L'angle de résistance est suffisant, dirent-ils; mais la brique et le ciment romain doivent être employés dans les fondations du mur; il faut le traiter par la brique.

— Traitons-le par la brique, murmura Balzac en dirigeant vers le ciel ce magnifique regard noir où se peignaient son esprit et son génie.

Il fut donc arrêté qu'on traiterait le mur malade par la brique. On le traita si bien, que les mémoires des architectes engraisèrent à vue d'œil. Eux aussi se traitèrent par la brique ! J'ai fait tomber trois fois et

BALZAC EN PAXTOUFLKS 27

se relever trois fois, aux yeux du lecteur, ce mur d*Ilion; mais, en conscience, je pourrais affirmer que c'est plus de cinq fois qu'il a été renversé et remis en place. De guerre lasse, Balzac finit par acheter le morceau de termin dans lequel son mur se plaisait tant à se coucher, et alors il se dit avec orgueil :

— C'est cher, mais c'est égal, on est toujours bien heureux de pouvoir s'écrouler chez soi ; mon pauvre mur pourra du moins mourir dans son lit.

Tout à l'heure nous nous placerons, avec le lecteur, sur la terrasse soutenue par ce mur fantasque, cette « terrasse d'où Balzac aimait à promener sa vue sur les bois frais et mélancoliques de Ville-d'Avray ; et je raconterai mon entrevue avec lui, le lendemain même de la première, unique et dernière représentation de Yautrm,

Aspirations de Balzac vers le théâtre. — Son sentiment sur la poésie en général et sur les Bnrgraves en particulier. — Ses calculs fantastiques. — Comment il se donna le luxe d'un collaborateur, et ce qui en advint.

Balzac avait plutôt des soudainetés, des bouffées dramatiques qui, selon les diverses températures par lesquelles passait son esprit si inflammable, devenaient des tempêtes et des ouragans, que le désir continu et sérieux d'une vocation pour le théâtre. Ces

intempérances le saisissaient d'ordinaire quand il se produisait autour de lui quelque grand succès de pièce. La fumée du vin bu ailleurs l'envahissait alors, lui montait énergiquement au cerveau, et, pendant un mois, deux mois d'ivresse souvent, il ne rêvait à tous propos que drames historiques, mélodrames forcenés, comédies de mœurs; pièces pour la Comédie française, pièces pour la Porte-Saint-Martin, pièces pour la Gaîté. Les barbes de sa plume frémissaient. Il allait travailler... oh! comme il allait travailler! pour M. Samson, pour madame Dorval, pour M. Frederick Lemaître; pour ce dernier surtout, qu'il admirait à la

fois avec le gros fanatisme irréflectif du peuple, et qu'il appréciait avec son tact si fin et si magnétique.

Je ne vois guère que mademoiselle Rachel qu'il exceptât un peu dans sa grande levée d'artistes, et l'exclusion va tout de suite s'expliquer. Rien ne tournait moins d'abord au genre tragique, genre nu, que l'imagination complexe de Balzac; ensuite, il faut aussi le dire, rien chez lui ne tendait, même un tant soit peu, vers la poésie. N'allez pas vous méprendre ! nous entendons ici par poésie la forme rimée seulement. On ne voudrait pas nous faire dire que Balzac n'aimait pas la pensée idéalisée, le choix dans les images, l'aristocratie dans l'expression, certaine vérité d'exquise convention reçue entre les gens de goût depuis plusieurs siècles, c'est-à-dire la poésie. Balzac n'aimait pas les vers, voilà ! il les respectait infiniment, mais il ne les lisait guère. Du reste, il avait faiblement la conscience de leurs difficultés. Il louait au hasard, au vol, s'échauffait à froid; son admiration tirait au jiggè comme dirait un chasseur; et, quand il avait récité quelques lambeaux des Méditations ou des Orientales, vanté Racine parce qu'on lui avait fait croire que Racine avait, comme lui, excellé à peindre les

femmes, sa dîme d'enthousiasme à la poésie était payée. Il rentrait tranquillement dans sa prose avec sa quittance dans la poche, et de longtemps il n'était plus question de vers aux Jardies.

Qu'il me soit encore permis ici, toujours pour bien faire comprendre la clémence d'esprit de Balzac à l'endroit de la poésie, de rappeler une soirée — soirée fameuse ! — à laquelle nous assistâmes, lui et moi, au Théâtre-Français. C'était la première représentation des *Bur graves*. Victor Hugo nous avait envoyé un billet de balcon de deux places. Le sort de l'ouvrage

no fut pas longtemps indécis ; les désapprobations, les rires, les murmures, les moqueries, les sifflets se croisèrent bientôt sous nos pieds, sur nos têtes, devant nous, derrière nous. — Belle bataille ! les dragées du baptême dramatique auquel nous sommes tous exposés, depuis les plus hauts jusqu'aux plus humbles, pleuvaient comme grêle et grêlons, sans pitié, sans merci sur Otto et sur Guanumara. Le fonds de la fête était une gaieté universelle, une jubilation satanique; c'était le rire putride des premières représentations contrariées; les envieux rient noir, les jaloux rient jaune-citron ; le public, ce grand enfant, rit bêtement parce qu'il voit rire.

A ce moment, je me sens frapper sur l'épaule par Balzac, placé au-dessus de moi; je me retourne et je vois Balzac qui riait aussi, mais sournoisement, en manière de conspirateur, et comme pour me rendre complice de l'hilarité empoisonnée dont il venait, lui aussi, d'être atteint.

— Comment trouvez-vous cela? me demanda-t-il. Je lui réponds sérieusement :

— Je trouve cela admirable! admirable! Depuis Dante, soyez-en convaincu, il n'a rien été écrit d'aussi beau, d'aussi grand, d'aussi sublime dans aucune langue.

— C'est aussi mon avis, reprend Balzac qui ne s'attendait pas à cette réponse, ou qui, peut-être aussi, l'attendait pour savoir quel parti il prendrait dans la question qu'on égorgeait devant nous.

A partir de ce moment, les Burgraves allèrent aux nues dans son opinion de la soirée. Bien d'autres exemples attesteraient son peu d'aptitude à goûter la pensée sous l'enveloppe féerique du vers.

Quand la fièvre dramatique le gagnait, non-seule"

ment il soulevait à brassées tous les amas d'idées émises ou à émettre dans ses romans, pour en faire des drames et des comédies à destination de tous les théâtres de Paris, mais il ne reculait même pas, lui, Balzac! maître hermétique en fait d'idées, devant la pensée de demander des idées à d'autres, de leur proposer des associations, des collaborations et surtout des opérations ! car chez lui, à l'instant même où une idée venait de paraître, cette idée, quelle qu'elle fût, tournait à l'opération. Voici comment le précipité chimique s'opérait; et c'est lui qui parle ici :

— L'idée que j'ai là est grande; elle est brillante et solide; c'est du granit rose. Dans ce granit, nous allons tailler à grands blocs égyptiens une pièce à tableaux pour la Porte-Saint-Martin; j'ai la parole de Frederick. Avec Frederick, — vous n'en doutez pas, — c'est au moins cent cinquante représentations à cinq mille francs l'une dans l'autre ; cela fait sept cent cinquante mille francs; je dis: sept — cent — cinquante — MILLE — francs ! — Maintenant calculez : à douze pour cent de droits d'auteur, c'est plus de do

quatre-vingt mille francs de droits qui nous reviennent. Et je ne parle pas ici des billets — sur lesquels Porcher, que j'ai déjà vu, avancera, comme d'usage, cinq ou six mille francs en or lin; — je ne parle pas non plus de la brochure vendue pour notre compte à dix mille exemplaires : à trois francs l'exemplaire, c'est encore une bague au doigt de trente mille francs. Je ne parle pas...

On voit, comme nous venons de le dire, que tout tournait à l'opération chez de Balzac, même avant que l'idée eût la forme insaisissable du germe. Son projet n'était pas encore logé au cerveau, qu'il entrait déjà à la Bourse pour y être coté. C'est justement sur la place

de la Bourse qu'Henry Monnier, qu'il aimait et estimait beaucoup, lui fit un jour, après avoir écouté l'un de ces calculs magnifiques, au bout desquels ils étaient destinés tous les deux à gagner quatorze millions, cette admirable réponse :

— Avance-moi cent sous sur l'affaire.

Nous avons dit que Balzac aurait pris des collaborateurs de toutes mains quand il était mordu de la rage du théâtre. Ce fut dans l'un des accès de la maladie qu'il attira entre autres aux Jardies un bon et faible jeune homme nommé Lassailly, esprit flottant et songeur que Dieu depuis a appelé à lui. Balzac avait jeté les yeux sur cette intelligence incertaine pour en faire un collaborateur dramatique, tâche dont le pauvre garçon était aussi capable que d'écrire Eugénie Grandet ou Le Lys dans la vallée. A moi comme à bien d'autres, il fut radicalement impossible de deviner quelle raison inouïe avait déterminé Balzac à faire un pareil choix. Raphaël engageant un tailleur de pierres du Transtevere

ou un couvreur d'Ostie pour l'aider à peindre ses tableaux n'eût pas été plus bizarre.

Balzac était tellement sérieux — on a besoin de preuves pour y croire — en appelant Lassailly à l'honneur de travailler avec lui ou sous lui aux Jardies pour le théâtre, qu'il passa avec son singulier collaborateur un traité pour plusieurs années d'association. Ce traité a-t-il été enregistré? a-t-il été revêtu des formes légales? a-t-il même été écrit? Nous l'ignorons et nous en doutons. Mais il est de notoriété contemporaine que les conditions en furent débattues, réglées; et je puis affirmer, avec l'autorité de mes souvenirs et celle des souvenirs de bien d'autres, qu'elles ont joui d'une certaine popularité à l'époque dont nous parlons. Ces conditions étaient que Lassailly, devenu par son étrange

BALZAC. KN PAXTOUFI.es 88

.toile le collaborateur attiré de Balzac au pavillon des Jardies pour tout ce qui concernait les ouvrages dramatiques à élaborer en commun, serait convenablement logé, chauffé, éclairé, blanchi, nourri, aux frais (le Balzac, et que, de son côté, Lassailly se tiendrait constamment à la disposition de Balzac, afin d'avoir à lui fournir une idée, un projet, un plan, une combinaison dramatique, toutes les fois que besoin serait, et que demande lui en serait faite.

A l'éloge de Balzac, il est juste de dire que Lassailly fut tout à coup si bien logé aux Jardies, si inopinément blanchi et éclairé, si orientalement nourri, qu'il acquit en peu de jours un embonpoint qu'on n'espérait plus de la délicatesse de sa constitution. Balzac, nous le proclamons, s'était donc fidèlement acquitté de la partie de l'engagement qui le concernait.

Comment, de son côté, Lassailly s'exécuta-t-il ? Lassailly tenait à s'endormir mollement dans les délices de Gapoue; il se complaisait à ne pas attendre l'heure des repas pour les prendre, et à attendre indéfiniment les idées dramatiques qu'il s'était engagé à verser à l'association. Ceci ne faisait pas l'affaire du maître, ou, si l'on veut, de l'associé. Balzac réclamait avec toute sorte de justice la collaboration de Lassailly, et, de son côté, Lassailly ne déniait pas à Balzac ses droits • t prétentions légitimes. État dubitatif plein de malaises et de tiraillements. En outre, Balzac, ce qu'on sait, ne travaillait guère que la nuit : c'est la nuit, vers lieux heures, trois heures du matin, qu'il sonnait impérieusement pour éveiller Lassailly et lui demander l'exécution de son engagement.

Funèbre minute ! Le timide collaborateur, déchirant les limbes du sommeil, s'habillait à la hâte, à demi, et un pied chaussé, l'autre nu, le bonnet de coton en-

8i BALZAC EN PANTOUFLES

roulé sur l'oreille, le nez affreusement consterné, et Ton sait de quelle consternation Lassailly était doué, il parcourait à pas silencieux, un bougeoir à la main, les pièces désertes qui le séparaient du cabinet solitaire de Balzac: douloureux trajet! Arrivé aux pieds du maître, du maître pâli par l'insomnie, jauni par les plaques de lumière qui lui cuivraient le front et les joues; car le Balzac aux prises avec le démon de l'œuvi'e de la nuit n'avait rien de commun avec le Balzac de la rue et du salon ; le maître donc lui disait :

— Voyons, qu'avez- vous trouvé, Lassailly?

Et Lassailly, relevant son bonnet de coton, écarquillant ses yeux encore enveloppés du nuage des rêves, balbutiait :

— Oui... il faudrait trouver... il serait utile de trouver... d'imaginer quelque chose...

— Eh bien, avez-vous imaginé ce quelque chose? Hâtons-nous! la Porte-Saint-Martin attend! hâtons-nous! Harel m'a encore écrit hier au soir! hâtons-nous! j'ai vu Frederick Lemaître avant-hier...

— Ah! vous avez vu Frederick Lemaître?

— Oui; il est tout à nous: il a faim, il a soif d'un drame à faire courir tout Paris. Quel sera ce drame qui fera courir tout Paris? Voilà!

—Voilà! répétait Lassailly, le front plissé parla plus comique contention d'esprit.

— Avez-vous ce drame, Lassailly?

— Pas tout à fait; mais...

— Vous l'avez donc en partie ?

— Oui et non.

— Je vous écoute.

— J'aimerais mieux que vous me dissiez d'abord, murmurait Lassailly, ce que, de votre côté, vous avez

n.VLZAG EN PAXTUUFLKS 33

pu imaginer; nous fondrions nos deux idées, et je suis sur...

— Lassailly, vous dormez I

— Mais non!...

— Mais sil... Vous dormez debout, vous dis-je... Tenez! vos yeux appesantis se lèvent

— Je vous assure...

— Vous bâillez !

— C'est de froid... c'est...

— Allez vous remettre au lit, Lassailly, et, dans une heure, nous verrons si la Muse vous aura visité.

Et reprenant son piile bougeoir, traînant ses pieds dans ses pantoufles, Lassailly regagnait, comme une (•nibre désolée, sa chambre et le lit pliant où il était censé chercher horizontalement le sujet de ce fameux drpuie destiné à faire courir tout Paris. — Courte trô\!e! Une heure après, nouveaux coups de sonnette de Balzac venant fendre de haut en bas le sommeil de l'infortuné Lassailly, qui, réveillé en sursaut, courait nu-pieds cette fois et en simple caleçon de tricot, vers It' cabinet de son auguste collaborateur. Il cachait par l)eaucoup d'empressement beaucoup de détresse. Là, le dialogue déjà échangé recommençait entre Balzac, toujours éveillé comme un lion, et Lassailly toujours îssoupi comme un loir. On devine que Jes résultats 'talent aussi toujours les mêmes. Balzac voulait à tout prix un drame. Lassailly n'en découvrait à aucun l)rix. Jusqu'à six fois dans une nuit, l'excellent mais infécond collaborateur était appelé pai* son chef littéraire. La situation était des plus perplexes au physique comme au moral.

Enfin, Lassailly, quoique de mieux en mieux et de plus en plus chauffé, blanchi, éclairé, et surtout nourri, àlît, maigrit, tomba sérieusement malade. Ces réveils

8(3 BALZAC ES i'ANToUFJ.ES

nocturnes précipités et cette impossibilité absolue d'accomplir des engagements dont il n'avait pas calculé la portée, troublèrent même son pauvre cerveau déjà si faible. L'ayant rencontré un jour sur le boulevard des Italiens au coin de la rue Laliitte, et lui ayant dit:

— Eh bien, les Jardies?

— Oh! les Jardies! je les ai abandonnées, me répondit-il en levant les bras et les yeux au ciel, ces yeux qu'il avait toujours remplis d'un brouillard de larmes, je les ai quittés pour toujours.

— Mais vous y étiez fort bien, pourtant?

— Admirablement bien! Quel séjour! quel paysage! quelle existence! Rôti tous les jours, légumes deux fois par jour, dessert à profusion, et quel café !

•— D'où vient alors que vous avez déserté les Jardies?

— D'où vient? demandez-vous! Mais qui donc aurait pu y rester? Se lever six fois, quelquefois huit fois par nuit! Huit fois ! Et ce n'est pas tout! inventer, le pistolet sur la gorge, le sujet d'un drame qui fasse courir tout Paris. Les forces humaines, continua Lassailly en pleurant, ne vont pas jusque-là; les miennes, déjà éprouvées par tant de vicissitudes et de passions, étaient à kout : de ma vie je ne remettrai les pieds aux Jardies.

Il se tint parole. Lassailly non-seulement ne retourna plus aux Jardies, mais, depuis le séjour fantastique qu'il y avait fait, il ne prononça plus le nom de Balzac qu'avec une espèce de demi-terreur.

Grave imin-udence Je Balzac. — Le minotaure dramatique. — M. Harel. — Répétitions laborieuses de Vautrin. — Balzac tirillé à quatre cents curieux.

Cédant enlin à ses irrésistibles entraînements vers le théâtre, Balzac allait alironter la grande mer dramati(iiie, il allait doull)ler le cap des Tempêtes. A notre avis, l'heure était mal choisie, le moment des plus détestables. C'était trop tard, beaucoup trop tard. Non que Balzac fût trop âgé pour apprendre la théorie d'un art assurément fort difficile. — ce n'est pas là ce que nous prétendons, — les fortes constitutions acquièrent et rapportent jusqu'à la dernière minute de leur durée. C'était trop tard, uniquement parce que Balzac était infiniment trop célèbre à ce moment de sa vie pour se faire pardonner la conquête d'une nouvelle gloire et de la gloire la plus enviée de toutes : la gloire dramatique.

Quoi! ce n'était pas assez d'être lu et admiré dans tous les salons de France, d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne et de Kussie, d'être traduit dans les langues de toutes ces nations, d'avoir l'ap-
plaudissement déli-

cat des cœurs et des yeux; il briguaît aussi l'applaudissement héroïque des mains! Mais, en vérité, cet homme se croyait donc un Gharlemagne, un Charles- Quint? Il rêvait la monarchie littéraire universelle !

Dans cette question d'étonnement il y avait toute une déclaration de guerre contre le téméraire écrivain. Comment Balzac ne le

comprit-il pas, lui si subtil inquisiteur de toutes pensées, lui prévoyant et habile comme un vieux juge d'instruction, lui qui avait arraché si souvent, avec la chair, le masque à l'humanité? Pouvait-il ignorer que l'envie, que la haine, que la jalousie, impuissante à déchirer le livre dont le succès les irrite et les exaspère, se cachent sans danger dans les recoins assassins d'une loge de spectacle et de là tuent à loisir l'œuvre et l'auteur, et qu'elles les tuent d'autant plus volontiers l'une et l'autre que l'œuvre est plus belle et que l'auteur est plus grand. Ce danger existe beaucoup moins, bien qu'il existe toujours, quand l'écrivain, fortifiant adroitement sa vie, a eu soin d'avoir toujours un pied dans les deux camps, dans le livre et dans le théâtre, de s'élever graduellement ici et là, ainsi que fit Voltaire dans les proportions du génie, ainsi que fit Frédéric Soulié dans la mesure du talent. Balzac négligea étourdiment cette tactique, et il fut vaincu ; et il l'eût constamment été. Le moindre doute serait une folie à cet égard. Que les succès qu'ont obtenus deux ou trois comédies prétendues de lui, depuis qu'il n'est plus, ne se formulent pas ici en objections contre nous. Lorsque ces comédies furent jouées, il n'était plus là : qui aurait-on sifflé? puis il ne pouvait plus désormais en écrire d'autres : — quel avantage ! puis il est mort : — quel mérite !

La prudence fit donc complètement défaut à Balzac,

résolu à écrire si tard pour le théâtre ; il y eut ensuite de la déraison de sa part à tout faire pour augmenter gratuitement la défaveur formidable qui l'attendait. N'est-ce pas l'augmenter à plaisir que d'attaquer le théâtre, armé du sujet le plus dangereux, le plus scabreux qu'on pût aller prendre dans l'arsenal des combinaisons antipathiques au public français?

Le public français, fût-il composé de six fois plus d'hypocrites qu'il ne s'en trouve d'ordinaire au parterre un jour de première représentation; de six fois plus de banqueroutiers frauduleux et de femmes perdues qu'il ne s'en étale en espaliers aux avant-scène et au balcon ; de six fois plus de bourgeois goitreux, crétins, idiots, malfaisants, venimeux, qu'il ne s'en déploie aux deuxièmes et troi[^]èmes galeries, toujours aux premières représentations d'un ouvrage dramati(|ue, vous n'en aurez pas moins, n'en doutez nullement, une assemblée ferrée à glace sur les plus purs l»rincipes littéraires, sur les plus purs principes reli gieux, sur les plus purs principes imaginables. Gare à vous! Pas de sujet un peu hardi, pas de personnages trop excentriques, pas de style trop neuf! Aussi les esprits aventureux qui rêvent de concilier toutes ces embûches, tous ces pièges à loup, tous ces guetsapens avec Toriginalité dont ils sont doués, ne font pas un métier d'acrobate. Ils dansent pendant trois heures surla corde tendue, et sur une corde tendue audessus d'un brasier; l'émotion (ju'ils causent peut se résumer ainsi : Tomberont-ils, ne tomberont-ils pas dans le feu ? Il y a cent à parier contre un qu'ils tomberont et qu'ils se tueront. Quelle chance reste-t-il à ceux qui, comme Balzac, n'ont pas même cette vigilance à peu près inutile? Aucune. Balzac tentait donc Tuipossible en provoquant le théâtre, la vi-sière haute

et avec ce magnifique dédain. Il rencontra nécessairement l'impossible.

Revenons cependant à Ycmtrin, son premier coup d'ôpée donné au monstre.

C'est à la Porte-Saint-Martin qu'il alla frapper. Un directeur fort spirituel, mais encore plus ruiné, lui répondit. Cet homme

extraordinaire, — je parle aussi du directeur, — qui avait essayé de tout : de la tragédie classique et du drame romantique, de la comédie et de la féerie, des singes savants et des éléphants privés, qui avait poussé la hardiesse directoriale jusqu'à vouloir emprunter de l'argent à Louis-Philippe, trente mille francs! et qui reçut, dit-on, cette spirituelle réponse du roi peu prêteur : « Monsieur Harel, j'allais vous faire la même demande ! » — ce directeur accueillit le désir de Balzac de se faire jouer sur son théâtre, comme le marin en péril accepte une ancre d'espérance ; il lui arrivait, non pas après un déluge, mais après mille déluges, une arche de salut. Harel se crut sauvé ! Il mit même — tous ces détails sont présents à ma mémoire comme s'ils dataient d'hier — il mit tant d'empressement à recevoir le premier drame, le drame vierge de Balzac, qu'il le reçut avant qu'il ne fût entièrement fait. On peut à la rigueur dire qu'il ne reçut rien du tout. N'importe! ce rien en cinq actes et en prose de M. de Balzac fut accepté avec acclamation .

Il faut dire ici, pour donner à la phrase précédente toute la clarté qu'elle exige, que Balzac, par une habitude déjà ancienne, traitait ordinairement avant la création de l'œuvre, fût-ce un roman ou une nouvelle, une nouvelle ou un article. Il s'attachait ainsi au flanc l'aiguillon 'de la nécessité. C'est une justice d'ajouter que Balzac, dont la loyauté complétait le génie,

BALZAF; EN PANTOUFLES 41

possédait jusqu'au fanatisme la religion de l'exactitude (fuand il lui plaisait de se lier par sa parole.

Il courut donc, dès que le pacte avec Harel fut conclu, se case-mater au cinquième étage de la maison de Buisson, le tailleur, au

coin de la rue Richelieu, ancien hôtel Frascati; et là, assisté d'un laborieux copiste, attaché alors, je crois, à la rédaction d'un petit journal d'opposition, il commença à écrire le fameux drame de Va « tria. Ses relations de chaque jour, et pour ainsi dire de chaque instant, avec le théâtre de la Porte-Saint-Martin, ne lui auraient guère permis d'habiter les Jardies, où il n'allait même auparavant qu'avec fort peu de régularité et où il ne résida, du reste, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'à des intervalles inégaux.

Dès ce moment s'ouvrit pour lui la campagne la plus accidentée, la plus accablante qu'il eût jamais faite, lui pourtant qui connaissait les courses haletantes chez les libraires du faubourg Saint-Jacques, chez les éditeurs du Panthéon et chez les escompteurs perchés sur la montagne de Passy. Obligé de faire, de défaire et de refaire tous les jours chaque scène, chaque phrase de sa pièce, de répondre aux mille et mille exigences des comédiens, d'autant plus portés à solliciter des changements dans leurs rôles qu'ils voyaient que rien n'était arrêté dans le plan et dans l'exécution flottante de l'ouvrage ; tirailé de coulisse en coulisse par les réclamations lamentables d'un directeur pressé de jouer, de réaliser en or ses dernières espérances, Balzac fut à plusieurs reprises sur le point de renoncer à pousser plus loin les essais désespérants du noviciat dramatique. Il était horriblement changé. Deux mois et demi de répétitions l'avaient rendu méconnaissable, et sa fatigue avait pris un tel caractère public, que beaucoup de personnes,

42 HALZAG KX PANTOUFLES

sachant l'heure à laquelle il traversait les boulevards pour se rendre chez lui après les répétitions, attendaient son passage. Son vaste habit bleu coupé carré, son gros pantalon cosaque cou-

leur noisette, son gilet blanc à la financière, et surtout son énorme chaussure formée de souliers dont on voyait la langue de cuir qui termine le quartier passer sur le pantalon au lieu de se cacher sous le bas du pantalon ; tout cet accoutrement deux fois trop ample pour lui, lourd, souillé de boue, — car avant l'ère du macadam, les boulevards étaient fort sales sans l'être autant qu'aujourd'hui, — disait le désordre, le trouble, l'effroyable bouleversement apportés dans sa personne par les études dramatiques.

Et quelle dépense énervante de conversations ne faisait-il pas avec tous ceux qui le rencontraient, l'abordaient et voulaient avoir des nouvelles de Yautrin ! — Où en étaient les répétitions ? ! — Que disait Frederick Lemaître de son rôle ? — Raucourt était-il content du sien ? — ■ Était-il vrai que l'honnête Moessard, prétextant d'une vie de soixante-cinq ans sans tache, refusait hautement de jouer le rôle de Joseph Bonnet, ancien associé dans les méfaits, coquineries et autres gentilleses de Vautrin et de Charles Blondet, aujourd'hui valet de chambre de la duchesse de Montsorel ? — Était-il vrai que le tapissier, les machinistes, les peintres, pour quelques légers retards dans la comptabilité, refusaient leurs services ? — Il fallait que Balzac, paraphraseur admirable, intarissable, satisfît à toutes ces curiosités péripatétiques ; il fallait surtout qu'il répât de place en place les mots créés dans le feu de la journée par M. Harel, cet homme prodigieux, qui s'était posé en face du malheur et lui avait dit : « Voyons qui aura le plus d'esprit de nous

deux ! Il est vrai que, lorsque Balzac racontait à plaisir sur le boulevard Bonne-Nouvelle les excentricités voltairiennes d'Harel, Harol, adossé contre un arbre du boulevard Saint-Martin, re-

disait, les doij,4s fourrés dans sa tabatière d'or, les excentricités fulgurantes de Balzac : tandis que Jemma, autre acteur du théâtre, del)Out sur les marches du café de la Porte- Saint-Martin, disait à son tour et les mots de Balzac, et les motsd'Harel, et les mots de Frederick, et l'esprit de tout ce tliéâtre charmant et désolé, qui ne fut jamais plus amusant, plus spirituel, plus gai qu'à cette époque : il était devenu le Gil Blas des théâtres.

Une fringale de Balzac. — Les petits pâtés au macaroni et le Lac Ontario. — Essais de botanique à propos du Lis dans la vallée, — La pâtissière lettrée et la monnaie de ses petits pâtés.

Ce fut pendant ces journées si laborieuses pour le corps et pour l'esprit que Balzac, m'arrêtant une fois sur le boulevard des Capucines, me dit avec accablement :

— Mon cher ami, je meurs de faim: il est trois heures, je sors de ma répétition, et je n'ai encore rien pris ; allons manger !

— Mais je n'ai pas faim, moi; je ne sors d'aucune répétition. Dieu merci !

— Il s'agit bien de vous ! Venez, vous me'tiendrez compagnie.

— Alors, rebroussons chemin et entrons au café de Paris.

— Pas de café de Paris; il est trop tard pour déjeuner, trop tôt pour dîner : autre chose !

— Où voulez-vous donc aller?

— Suivez-moi : je sais un bon endroit que j'ai

H.VLZAC. EN PANTOUFLES

découvert; un pâtissier sublime, vous verrez. Connaissez-vous les gâteaux au riz?

— C'est assez bête.

— J'allais vous le dire ; mais connaissez-vous les petits pâtés au macaroni?

— Mais...

— Vous ne les connaissez pas; marchons.

— Est-ce bien loin?

— Rue Royale.

Et, me prenant avec le seul bras qu'il eût de libre — il avait trois ou quatre volumes sous l'autre bras, — il m'entraîna, au pas accéléré de la faim, rue Royale, chez le fameux pâtissier qu'il avait découvert,, lequel, je présume, est encore à la même place.

Nous entrons.

— Des petits pâtés au macaroni ! s'écrie Balzac ; nous les prenons tous !

— Voilà, messieurs! dit une jeune demoiselle anglaise en tirant la plaque de tôle de son four en cuivre poli.

Balzac avait déposé ses volumes sur une table; je supposais qu'il allait se jeter sur les petits pâtés avec une voracité d'ogre.

— Savez-vous quel est cet ouvrage ? me dit-il.

— Non, mon cher Balzac.

Au nom de Balzac, je remarquai que la jeune demoiselle anglaise qui nous servait s'arrêta brusquement, oubliant de répondre aux autres consommateurs; elle ne respirait plus ; je la vis s'épanouir comme une belle rose au soleil levant : ce fut une fascination subite.

— C'est, reprit Balzac, le dernier ouvrage de Gooper le Lac Ontario. C'est beau! c'est grand! c'est d'un immense intérêt; il nous devait bien ce chef-d'œuvre après les deux ou trois dernières rapsodies qu'il nous a

données : vous lirez cela; je ne connais au monde que Walter Scott qui se soit élevé à cette grandeur et à cette sérénité de coloris. Si Gooper avait réussi dans la peinture des phénomènes de la nature, il aurait dit le dernier mot de notre art; malheureusement...

— Malheureusement, vous ne mangez pas, dis-je à Balzac.

— Vous avez raison.

Et, en trois ou quatre bouchées de Gargantua, il avala en riant, en louant Gooper, en se promenant dans la boutique, deux pâtés au'macaroni, puis encore deux autres, à la grande stupéfaction de la jeune Anglaise, toute surprise de voir manger si goulûment un homme qu'elle supposait sans doute devoir se nourrir de fleurs, d'air et de parfum; son extase admirative n'en parut pas pourtant trop affectée.

— Puisque ce genre de roman vous plaît si fort, l'ourquoi, repris-je en offrant un verre d'eau à Balzac, — on sait qu'il ne buvait de vin que par intermittence — pour(quoi n'écririez-vous pas

un ouvrage dont l'action se passerait au bord d'un lac, comme le dernier roman de Gooper?

— Et où diable voulez-vous que je le prenne, ce lac? Nous n'avons que des bassins et des cuvettes. Le lac d'Enghein, n'est-ce pas ?

— Vous connaissez beaucoup de voyageurs, faitesles causer quand ils vont vous rendre visite aux Jardies. Je sais que la plupart ne sont que des cannes à sucre, très longs, très-touffus et très filandreu x. Mais enfin, en les pressant, on en tire du sucre et du rhum,

— Oh ! moncherami, me répondit Balzac en portant son verre d'eau à ses lèvres, si vous saviez combieii Von ne sait iHen ! Vous faut-il une preuve_de cette terrible vérité ? En voici une»

Et, eiijloutissant deux autres petits pjltés au macaroni, il continua ainsi :

— Quanti je conçus le projet d'écrire le Lis dans la vallée, j'eus, comme Gooper, la pensée de faire une part splendide au paysage dans mon livre. Pénétré de cette idée, je me plongeai dans le panthéisme naturel comme un païen. Je me fis arbre, horizon, source, étoile, fontaine, lumière. Et, comme la science est un bon appui en toutes choses, je voulus savoir les noms et l'importance d'une foule de plantes dont je comptais parsemer mes descriptions. Ma première préoccupation fut donc de connaître les noms de ces petites herbes que nous foulons dans la campagne, soit au bord des chemins, soit dans les prairies, soit tout simpleuient partout. Je m'adressai premièrement à mon jardinier, c Ah ! monsieur, me dit-il, rien n'est plus facile que de savoir cela! — Eh bien, dis-le-moi, puisque c'est si facile. — Ça c'est de la luzerne ;

ça, c'est du trèfle; ça, c'est du sainfoin; ça... » Je l'arrêtai : c Mais non, mais non! je te demande comment tu appelles ces milliers de petites herbes-là, que nous foulons, que j'arrache, tiens ! — Eh bien, monsieur, c'est de l'herbe. — Mais le nom de ces myriades d'herbes longues, courtes, droites, courbées, douces, piquantes, rudes, veloutées, humides, sèches, vert foncé, vert pâle? — Eh bien, je vous le dis, c'est de l'herbe ! > Jamais je ne pus obtenir de lui autre chose, d'autre définition : c C'est de l'herbe ! » Le lendemain, un ami étant venu me voir, — précisément un de ces voyageurs dont vous me parliez tantôt, — je lui dis à peu près comme j'avais dit la veille au jardinier : « Vousqui êtes botaniste et qui avez beaucoup voyagé, connaissez-vous ces petites herbes qui courent partout sous nos pieds? — Parbleu! me répondit-il. — Eh

48 BALZAC p:n pantoufles

Lien, dites-moi les noms de celles-ci. » J'arrachai une poignée d'herbes que je lui mis dans la main... « C'est que... voyez-vous, me dit-il après quelques minutes d'examen, je ne possède guère à. fond que la flore du Malabar... si nous étions dans l'Inde, je vous dirais sans hésiter les noms de ces mille et mille petites plantes; mais ici... — Mais ici vous êtes aussi ignorant que moi. — Je l'avoue, me dit mon ami le voyageur. — Et de deux! » m'écriai-je. De rage, je courus, dès le lendemain, au jardin des Plantes. Je m'adressai à un des plus savants professeurs de l'établissement. « Oh ! monsieur de Balzac, me dit ce célèbre naturaliste, que me demandez-vous là ? nous nous occupons beaucoup de la famille des larix, de celle non moins intéressante des tamarix ; mais notre vie n'y suffirait jjas s'il fallait que nous descendissions à ces petites herbes de rien du tout. C'est là une affaire de marchand

de salade. Plaisanterie à part, ajouta-t-il, où placez-vous votre roman ? — En Touraine. — Eh bien, le premier paysan venu vous apprendra, en Touraine, ce qu'aucun professeur ne serait capable de vous dire ici. » Et je partis pour la Touraine, où je trouvais des paysans aussi ignorants que mon voyageur, aussi ignorants que mon jardinier, mais pas plus ignorants que les professeurs du jardin des Plantes. En sorte que, lorsque j'ai écrit le Lis dans la vallée, il m'a été impossible de décrire avec précision ces tapis de verdure que j'aurais eu tant de bonheur à rendre brin à brin, à la manière lumineuse et patiente des Flamands. Et maintenant vous voulez que je compte sur les voyageurs pour me fournir les couleurs nécessaires à la peinture d'un lac ! Résignons-nous et ne blâmons pas trop haut surtout le spirituel abbé Vertot, parce qu'il a dit : « Mon siècle est fait. » Il a bien mieux imaginé

BAL/AC. KX l'ANToni.KS 'il)

son siècle que d'autres ne le lui auraient raconté. Seulement, on ne peut pas tout imaginer. — Combien vous le dis-je ? dit ensuite Balzac en « adressant à la demoiselle aux petits pâtes.

— Rien, monsieur Balzac, répondit-elle avec un accent de résolution et de lierté qui n'admettait plus de discussion.

Balzac me regarda : « Que faut-il faire ? » parut-il me demander ; mais au même instant il trouvait lui-même une réponse à ce galant procédé. Il dit à la jeune Anglaise, en lui présentant le roman de Gooper :

— Je n'aurai jamais tant regretté, mademoiselle, de ne pas en être l'auteur.

Et il laissa le roman dans les mains ébahies de sa naïve admiratrice.

La veille de Vautrin. — Agiotage sur les billets. — Distribution de la pièce. — Composition de la salle. — Première et unique représentation. — Les corbeaux de la critique. — Le lendemain d'une soirée orageuse. — Interdiction de VcnUrin.

Cependant le grand jour de la représentation approchait; les journalistes repassaient leurs canifs; les tigres des premières représentations se faisaient les ongles ; on murmurait, comme contraste aux nombreux plaisirs qu'on se promettait à cette soirée, que la censure ne donnerait pas son visa. On la disait effrayée de l'introduction de Vmttrin sur la scène parisienne et de sa présence active au milieu d'une famille titrée dont il venait révéler les faiblesses de cœur et les fautes conjugales ; on assurait même que de très hautes influences s'opposaient secrètement, pour toutes ces raisons et pour bien d'autres, à la représentation.

Gela n'était pas entièrement vrai, puisqu'il était dans la destinée de la pièce d'être jouée peu de jours après toutes ces rumeurs. Mettant à profit ce peu de jours, Balzac, novateur en tout, s'occupa d'une négociation à laquelle son admirable instinct des affaires le

BALZAC KN PANTOUFLES 51

rendait plus propre que personne, et qui, avant lui, n'avait été tentée par aucun autre auteur, du moins le supposons-nous. Devinant avec quelle rare avidité les places seraient recherchées par tous ceux dont il charmaient l'esprit par ses livres depuis tant d'années, il vit une spéculation aussi lucrative que permise dans la vente anticipée des billets, vente dont il se chargea d'un commun

accord avec le directeur de la Porte- Saint-Martin, trop heureux de cette initiative inusitée. Non-seulement, à l'aide de cette intervention de l'auteur, le placement des billets devenait certain, mais il semblait assurer autant d'amis, autant de partisans dévoués que de spectateurs. On verra bientôt que cette supposition ne fut malheureusement vraie qu'à demi. Disons vite et d'abord que tous les billets furent pris, vendus avantageusement et peut-être revendus plus avantageusement par les premiers acquéreurs avec jtrimes et gros bénéfices. Depuis les grandes premières représentations des drames de Victor Hugo, jamais la curiosité publique ne s'était si vivement exaltée. C'était ^un événement. Quoique la politique fût très ardente à ce moment, quoique les questions de réforme bouillonnassent déjà dans le fond de la chaudière ténébreuse d'où sortit l'incroyable révolution de i8'i8, tout fit silence autour de la représentation imminente de Vautrin, et les banquets, et la politique étrangère, et l'Angleterre, et l'Egypte : juste etmagnifi<iue hommage rendu sans efforts à un talent européen, bien digne à tant de titres de causer cette sul)erbe distraction, peut-être unique dans l'histoire de Fart.

Enfin, l'heure suprême sonna; l'affiche irrévocable annonça la première représentation de YcnUruiy drame on cinq actes, en prose. Et à la suite de ce titre ma-

gique on lisait, dans l'ordre que nous allons fidèlement reproduire, à côté des noms des personnages de la pièce, les noms des acteurs qui les représentaient. Nous transcrivons cette liste des noms d'après l'exemplaire même de Yautrin donné par Balzac à son intime ami M. Laurent Jan, à qui l'ouvrage est dédié.

PERSONNAGES: ACTEURS

Jacques Collin, dit Vautrin MM. FrkdérickLemaitre.

Le duc de Montsorel Jemma.

Le MARQUIS Albert, son liLs La.tarriette.

Raoul DE Frescas Rey.

Charles Blokdet, dit le chevalier de
Saint-Charles Raucourt.

François Cadet, dit Philosophe, cocher Potonnier.

FiL-DK-SoiE, cuisinier Frédéric.

BuTEUX, portier E. Dupuis.

Philippe BoLARD, dit La four ailles. . . Tourkan.

Joseph Bonnet, valet de clianibre de
la ducliesse de Montsorel Moessard.

Un commissaire

La duchesse de Montsorel (Louise de Vaudrey)
MmcsFREDÉRIckLEMAiTRE

Mlle DE Vaudrey, sa tante Georges cadette.

La duchesse de Christo"val Génau

Inès DECHRisTOVAL,princessed'Arjos Figeag.

Félicité, femme de chambre de la

duchesse de Montsorel Kersent.

Quand il ne resterait de Yautrin, après un cataclysme, que cet assemblage étrange de noms ruisselants de noblesse et de noms suant la potence, cela suffirait pour se faire une idée de la difficulté épouvantable du problème que Balzac s'était donné à résoudre en composant une comédie formée d'éléments aussi ennemis, aussi éloignés les uns des autres que le soleil l'est de la terre. Comment faire respirer dans

le même air, marcher sur le même plancher, se coudoyer dans le même espace, et surtout comment lier par un intérêt commun à une même action ces voleurs, ces argousins, ces escrocs de tous les étages, ces marquis et ces marquises, ces ducs et ces duchesses? On nous répondra que c'était là précisément la comédie tentée par Balzac. Se tira-t-il heureusement de cette comédie? Voilà toute la question.

Nous voici arrivé naturellement à l'historique de la première représentation si impatiemment attendue — et on peut le dire sans vulgarité cette fois — de Vautrin.

Composer une salle le jour d'une première représentation est la préoccupation, le rêve étoile d'un directeur, et, de fait, c'est la carte sur laquelle il met toute sa destinée. Une salle, selon qu'elle est bien ou mal faite, peut lui assurer une suite de longues et brillantes soirées, ou l'entraîner au fond de l'eau. Le mérite de l'ouvrage est sans doute de quelque poids dans la question, mais il n'est le plus souvent que le vaisseau sur lequel on arrive au port, ou grâce auquel on fait naufrage. C'est là une vérité expérimentale qui date de loin ; elle est si clairement démontrée aux directeurs, même les plus forts dans leur position, que vous ne ver-

rez pas un théâtre, fût-il sul)ventionné, c'est-à-dire s'appelât-il l'Opéra ou l'Opéra-Comique, négliger la composition d'une salle ; si bien que, lorsque, jugeant sur les apparences, on s'imagine que tel opéra célèbre, ou telle actrice non moins célèbre, se présente avec son seul mérite devant le pul)lic, on est dans la plus complète des erreurs. A côté d'une loge où figurent des ducs et des princesses, s'épanouit, sans que vous vous en doutiez, une loge non moins splendide où quatre amis de l'administration sont

bi BALZAC EN PANTOUFLES

prêts, avec les allures du plus chaud désintéressement, à soutenir le poème ou l'artiste. Oui, la loge est donnée ; oui, la grande dame penchée sur le bord en velours est chargée d'allumer l'enthousiasme ; oui, la première étincelle électrique est au bout de ses doigts gantés. Plus loin, les couronnes fournies par l'administration sont déposées dans l'ombre, sur un fauteuil, au fond de la loge ; et ces bouquets qui semblent n'être que l'accompagnement obligé d'une toilette, que l'ornement naturel de celles qui les portent, ont été achetés aux frais du théâtre ; ils voleront sur la scène à telle minute de la soirée, à tel endroit indiqué par le directeur.

Balzac s'imaginait avoir réuni autour du lustre une salle encore plus dévouée à son succès ; il ne calcula pas le temps qui s'était écoulé entre le jour où il avait placé ses billets et le jour où la première représentation eut lieu. L'intervalle fut long ; c'est dans cet intervalle qu'il se fit, loin de sa surveillance, d'ailleurs impossible à exercer, un trafic incroyable de ses billets. Les obsessions, l'argent, les séductions de toutes sortes enlevèrent les deux tiers des places aux mains des premiers acquéreurs pour les faire passer dans celles d'une foule de gens inconnus ou hostiles à

Balzac. Aussi il arriva que le gaz, au lieu d'illuminer une salle régulière d'amis, n'éclaira qu'une cohue bruyante, indisciplinée, bigarrée, moqueuse, n'ayant ni le calme d'une société choisie, comme il s'y était attendu, ni la franchise du vrai public qui achète son droit à la porte. Les conséquences de 'ce mélange ne tardèrent pas à se produire ; les trois premiers actes se passèrent sans crises, ils furent même assez languissants, assez froids; on s'observait dans la salle, on attendait, on voulait savoir si l'on pouvait compter les uns

sur les autres. La malveillance interrogeait, et l'enthousiasme ne répondait pas ; la malveillance donc se fortifiait dans ses positions et ses retranchements.

Elle éclata comme un obus au quatrième acte, (quand l'acteur Frédéric reparut en scène dans le costume baroque du général mexicain Grustamente, avec son écharpe aurore, son chapeau coiffé d'un oiseau de paradis, son accent transatlantique. Les rumeurs couvrirent la voix des acteurs; les acteurs chancelèrent; la partie était bien aventurée ; elle allait être perdue, elle le fut complètement quand quelques-uns s'avisèrent de découvrir une ressemblance étrange entre la coiffure de Frederick et celle du roi Louis-Philippe, dont le fils aîné était là présent dans la loge d'avant-scène. Dernière complication ! Le serpent politique et le serpent littéraire s'entortillèrent, et leurs doubles sifflements accompagnèrent la pièce, condamnée dès ce moment à mourir, malgré les efforts souvent heureux, toujours superflus, de l'acteur principal.

La salle n'avait plus ni dignité, ni calme, ni respect, ni tenue ; chaque loge était une bouche d'un grand volcan dont le parterre était le cratère ; volcan de moqueries, de ricanements, de blas-

phèmes, d'injures et aussi de menaces ; car il y avait bien par-ci par-là, quelques amis chauds restés fidèles au milieu de ces colères inouïes, de ces rages déchaînées.

Décidément la bataille était perdue. Pour avoir une idée exacte du désastre de la défaite, il faut lire les journaux qui vinrent le lundi ramasser les morts, c'est-à-dire un nom illustre parmi les plus illustrés, une œuvre pleine de hardiesses et d'erreurs sublimes, un théâtre fracassé, un directeur dont tous les chevaux avaient été tués sous lui, une troupe entière d'artistes réduite à rien. Parmi ces journaux, nous appellerons

en témoignage celui dont la position, presque officielle, donnait alors comme aujourd'hui à ses arrêts un caractère particulier d'autorité relevé d'ailleurs par la grande renommée littéraire du rédacteur :

« Nous avons assisté hier, depuis sept heures du soir jusqu'à minuit, à un lamentable spectacle, et c'est à peine si nous sommes revenu quelque peu ce matin même de cette profonde tristesse dont on ne peut se défendre en présence de ces œuvres sans nom, où tout manque, l'esprit, le style, le langage, le poli, l'invention, le sens commun. Mais n'est-ce pas là une erreur de nos sens ? Kn devons-nous bien croire nos yeux et nos oreilles ? A-t-on bien nommé M. de Balzac comme l'auteur de cette œuvre de désolation, ■ de barbarie et d'ineptie ? Hélas ! si vous saviez comme icela est une grande misère d'assister à la rapide dégradation d'un homme qui a été le plus bel esprit de son siècle pendant huit jours !

» Par où commencer ? je n'en sais rien. Le véritable juge d'une pareille pièce, c'est le chef de la police de sûreté, M. Allard ; lui

seul, il pourrait vous dire ce qui est vrai et ce qui est faux dans ce drame. En ceci, l'analyse n'a que faire ; car elle aura beau amortir toutes choses, dissimuler les haillons, cacher les blessures purulentes, jeter son voile sur ces lèpres livides, cacher dans l'ombre tous ces crimes amoncelés à plaisir, l'analyse aura encore à raconter tant de souillures de l'esprit et des sens, qu'on dira qu'elle est passionnée, qu'elle est haineuse, qu'elle a menti. Quant à la critique, que peut-elle faire, perdue, égarée, épouvantée au milieu de ce pandémonium, de toutes ces passions mauvaises? A qui peut-elle s'attacher, sinon à des vices, à des crimes, à des phrases, à

des passions en lambeaux, et dont chaque lambeau lui restera dans les mains à inesure ([u'elle voudra y toucher? En un mot, que faire? que devenir? comment porter à vos lèvres et aux miennes ce verre de cabaret rempli jusqu'au bord de litharge et de gros vin? »

Après cette appréciation préliminaire de la pièce, le rédacteur passe à l'analyse, et dans sa marche il juge aussi le talent de Balzac.

« Second acte. Nous voici tout à l'heure dans le plus grand monde, dans ce monde que M. de Balzac a découvert. Il en est à la fois l'inventeur, l'architecte, le tapissier, la marchande de modes, le maître de langue, la femme de chambre, le parfumeur, le coiffeur, la maîtresse de piano et l'usurier. Il a fait ce monde tout ce qu'il est. C'est lui qui l'endort sur des canapés disposés tout exprès pour le sommeil et pour l'adultère; c'est lui qui courbe toutes ces femmes sous le même malheur; c'est lui qui achète à crédit les chevaux, les bijoux et les huljits de tous ces l)eaux lils sans estomac, sans argent et sans cœur. Il a trouvé le

premier ce vernis livide, cette pâleur de bonne compagnie qui fait reconnaître tous ses héros. Il a arrangé dans sa tête féconde tous ces crimes adorables, toutes ces trahisons masquées, tous ces viols ingénieux de la pensée et du corps, qui sont la trame ordinaire de son drame. Le jargon que parle ce monde à part, et que seul il peut comprendre, c'est encore une langue mère retrouvée par M. de Balzac. Ceci vous explique en partie le succès éphémère de ce romancier (lui règne encore à l'heure qu'il est à Londres et à Saint-Pétersbourg, comme le plus fidèle

représentant des mœurs et des actions de ce siècle... y> A grands cris on a demandé le nom de l'auteur : nous avons prêté une oreille attentive, espérant, jusqu'au dernier instant, que toutes ces rumeurs étaient fausses et que nous avions affaire tout simplement à quelques-uns des Corneille subalternes du boulevard, inspirés par Frederick Lemaître. Hélas! hélas! on ne nous avait dit que trop vrai. Ce bon M. Moessard, un si honnête homme, est venu nommer M. de Balzac. C'est un lamentable chapitre à ajouter aux égarements de l'esprit humain (1). »

Le jour qui suivit cette mémorable représentation, le lendemain à onze heures ou midi, — j'ai conséquemment le dimanche 15 mars 1810, — j'allai voir Balzac aux Jardies, où il s'était réfugié pour se remettre de la commotion qui ne manque jamais de succéder à ces sortes de duels. D'ailleurs, on comprend qu'il eût besoin de revoir ses parterres, ses arbres, ses fleurs, de respirer à pleine poitrine l'air pur dont il était privé depuis si longtemps. Je le trouvai fort calme, mais le teint extrêmement échauffé ; ses mains étaient brûlantes, et ses paroles, pour être contenues, ne tombaient pas moins avec amertume de ses lèvres, qui me parurent enflées comme après une nuit de ^ grosse fièvre.

— Mon cher ami, me dit-il sans me donner seulement le temps de lui parler de la soirée, regardez au bas des Jardies cette bande de terrain qui borde ma propriété ; la voyez-vous ?

— Sans doute. .

— Là, j'ai le projet d'établir, dans quelques jours, une vaste laiterie qui fournira le meilleur lait possible

(1) Journal des Débats du 6 mars 1840.

aux riches campagnes environnantes et dont je sais qu'elles sont privées, placées comme elles le sont • ntre Paris et Versailles, deux éponges qui pompent tout. J'aurai des vaches de Rambouillet, les laitières, vous le savez, les plus renommées du monde. Toutes dépenses payées, je m'assure un profit net de trois mille francs par an. Hein ! qu'en dites-vous?

Je m'attendais si peu à ce sujet de conversation, en apportant aux Jardies les souvenirs de la veille, que je ne sus trop que répondre à Balzac.

Il reprit ainsi :

— En deçà de cette bande, vous apercevez un autre l)eau carré de terrain?

— Où il n'y a rien du tout.

— Pour le moment... Mais écoutez-moi : sous Louis XIV, le fameux jardinier la Quintinie planta, sur un espace réservé et détaché du parc même de Versailles, des légumes d'une espèce rare, supérieure. Ils étaient destinés à la table seule de Louis XIV, ((ui voulut que la culture s'en perpétuât en faveur de s.'s descendants. C'est vous dire que Louis XV et Louis XVI mangeaient de ces lé-

gumes privilégiés. La Révolution troubla profondément ces potagers royaux, qui ne reprirent un peu de faveur que sous la Restauration. Louis-Philippe a continué la tradition : les légumes de la Quintinie retrouvent aujourd'hui leur ancienne vogue, mais la cour seule en

nuit. Je suis en position d'étendre le bienfait aux lasses élevées, aux gens riches des châteaux voisins. Je possède toutes les graines de cette opulente culture, et je vais les semer ! C'est encore trois mille Francs de revenu que je me fais. Comprenez-vous ?

Cela fait six mille, répondis-je à Balzac ; trois mille francs de lait, trois mille francs de légumes.

(iO BALZAC EN PANTOUFLES

— Ce n'est pas tout !

— Je veux bien.

— Là, — regardez encore, — à notre gauche ; sur ce terrain dont l'exposition merveilleuse est celle de Malaga, je vais avoir des vignes comme dans votre Midi.

— Où le vin est détestable.

— Parce qu'ils ne savent pas cultiver leurs vignes. D'ailleurs, je vous parle de Malaga. Ce morceau de terrain que je vous montre est une parcelle du soleil : c'est chaud, sec, ferrugineux : c'est du vin, et du vin à trois mille francs la pièce. Je ne veux rien exagérer, c'est douze mille francs de bénéfice que je suis sûr d'avoir chaque année. Douze mille francs !

— Et trois mille francs de lait, et trois mille francs de légumes, cela fait, si je ne me trompe, dix-huit mille francs.

— Vous ne vous trompez pas; mais laissez-moi achever. Jetez les yeux maintenant sur cet autre point des Jardies ; mesurez la hauteur de ce magnifique noyer.

— Ce noyer est à la commune de Sèvres ou de Ville-d'Avray, dis-jc à Balzac. Vous me l'avez dit cent fois.

— Je Tai acheté ; il m'appartient, il est à moi!

— Eh! grand Dieu! qu'en ferez-vous?

— Je m'en ferai deux mille francs de rente.

— Deux mille francs de noix!

— Pas de noix.

— Mais alors?

— Je vous dirai cela dans quelques jours. Mais voilà à quoi ils m'ont réduit en défendant les représentations de Vautrin : à vingt mille francs de rente

BALZAC EN PANTOUFLES GI

— Vautrin est donc défendu ?

— Lisez.

Balzac me montra alors la lettre ministérielle qu'il venait de recevoir; M. de Rémusat, par l'intermédiaire du chargé des beaux-arts, M. Gavé, et sans s'expliquer autrement, suspendait les représentations du drame de Balzac; de Balzac, qui, fécond en consolations pour lui, comme en beaux ouvrages pour les autres,

croyait s'être déjà assuré vingt mille livres de rentes avec des vaches, des légumes, des raisins et un seul noyer !

Le temple d'une dixième muse. — Théorie de Balzac sur les noms propres. — Voyage à la découverte dans les rues de Paris — Z. Marcas. — Sa monographie.

Un jour du mois de juin 1840, je reçus des Jardies un petit billet de Balzac, dans lequel il me priait de me trouver, le lendemain, à trois heures, aux Champs-Élysées, entre les Chevaux de Marly et le café des Ambassadeurs. Il comptait d'autant plus sur mon exactitude, ajoutait-il, qu'il avait un important service à me demander. Comme il arrive toujours en pareil cas, je me mis l'esprit à la torture pour deviner le genre de service qu'il attendait de moi, afin d'aplanir d'avance les difficultés qui pourraient se présenter devant mon désir et mon zèle à l'obliger.

Mes efforts de divination n'aboutirent à rien de bien satisfaisant. J'attendis donc dans les ténèbres de l'incertitude, jusqu'au lendemain. Le temps était affreux pour la saison, quoique la belle saison soit toujours affreuse à Paris.

A trois heures, quand j'entrai dans les Champs-Élysées, un vent gris d'automne, tigré de pluie, abattait

les feuilles : le sol était mou ; il faisait froid comme en février ou en mars ; personne dans les allées ; de rares voitures. Me voilà me promenant des Chevaux de Marly au café des Ambassadeurs dans l'attente de voir arriver Balzac.

Ma patience ne fut pas mise à une longue épreuve. Il y avait à peine deux minutes que trois heures avaient sonné aux Tuileries, que je vis venir Balzac du côté de la barrière de l'Étoile, marchant

de ce pas lourd et rapide, caractéristique de son allure d'éléphant. Il m'apprit, avec un grand flux de paroles, en m'abordant, qu'il sortait de chez madame de Girardin, où il avait failli mourir de froid. En effet, il était vert comme un noyé, et il grelottait de tous ses membres.

— Comprend-on, me dit-il, comprend-on qu'une femme supérieure à tous les titres, qu'une femme d'esprit et de sens comme madame de Girardin ait consenti à habiter le plus impossible des logements, sous un abominable ciel comme le nôtre; habiter un temple quand on n'est pas un dieu, c'est-à-dire quand on n'a pas le privilège de se mettre à l'abri, par sa nature divine, des rhumatismes et des fluxions; un temple avec portique, colonnes ioniennes, pavé de mosaïque, revêtements de marbre, murs en stuc poli, corniches d'albâtre et autres agréments grecs, par quarante-huit degrés cinquante minutes de latitude nord! Et, sous prétexte que nous sommes au mois de juin, aucun feu dans la cheminée! D'ailleurs, toute la forêt de Dodone, sciée en trois traits, ne suffirait pas à chauffer un pareil monument. Mais autant vaudrait, ma parole d'honneur ! recevoir ses amis sur la mer de glace, en Suisse. Aussi, quand madame de Girardin, me voyant me lever pour partir, m'a dit : « Vous nous quittez déjà, de Balzac? » je n'ai pu m'empêcher de lui ré-

pondre : » Oui, madame, je vais dans la rue pour me réchauffer un peu. » Mais laissons cela : j'ai à vous parler; doublons le pas pour rétablir la circulation, et veuillez m'écouter. Je viens d'écrire, pour le premier numéro de la Revue parisienne, un petit roman dont je suis assez content et que je vous lirai ces jours-ci, quand j'aurai trouvé... ce que je n'ai pas encore trouvé et que nous allons chercher ensemble. Mais je dois commencer par vous

dire quel est le principal personnage et, à plus proprement parler, quel est l'unique personnage de ce petit poème de mœurs : mœurs douloureuses de notre époque sociale, telle que la politique de ces dix dernières années l'ont faite.

Balzac tailla ensuite à grandes lignes sculpturales la figure de ce personnage, figure un peu forte, à mon avis, pour le cadre guilloché d'une nouvelle, mais assurément destinée dans l'esprit de Balzac à se mouvoir plus tard dans le périmètre spacieux d'un roman. Il me dit ensuite, et dans ses plus intimes détails, la vie de ce personnage créé par lui. C'était la vie agitée d'un homme de génie exploité par des hommes qui n'ont que celui de l'ambition et de l'intrigue, et qui revient, chaque fois qu'il en a logé un dans un palais, languir de faim et de misère au fond de son grenier, où il finit, après plusieurs agonies, par mourir, accablé encore plus par le poids de sa déception que parla misère et la faim. — Voici en quoi j'ai besoin que vous m'aidiez, reprit de Balzac. Pour un pareil homme, pour un homme aussi extraordinaire, il me faut un nom proportionné à sa destinée, un nom qui Texplique, qui le peigne, qui Tannonce comme le canon s'annonce de loin et dit : Je m'appelle canon; un nom qui soit pétri pour lui et qui ne puisse s'appliquer au

RALZAC. EX PANTOUFLES 65

masqiao d'aucun autre. Eh bien, ce nom ne me vient pas: jeTai demandé à toutes les combinaisons vocales imaginables, mais, jusqu'ici, sans succès. Il y a tant de noms bêtes! — Non pas que je craigne de baptiser mon type d'un nom bête ; ce n'est pas à craindre ; je redoute — et c'est peut-être plus à redouter qu'un nom bèto — un nom qui ne s'applique pas étroitement à

l'homme, comme la gencive à la dent, le cheveu à la bulbe, l'ongle à la chair. Comprenez-vous?

— Je comprends, mais je n'admets pas...

— Gomment! vous n'admettez pas?...

— Non.

— Gomment ! vous n'admettez pas qu'il y a des noms qui rappellent un diadème, une épée, un casque, une fleur?...

— Non.

— Qui voilent et décèlent un grand poète, un esprit satirique, un profond philosophe, un peintre célèbre?

— Non, non! je serais plutôt porté à admettre le contraire. Racine, par exemple!...

— Oui, Racine! j'allais le citer. Ce nom ne peint-il pas un poète tendre, passionné, harmonieux?

— Ce nom n'éveille en moi, je vous l'avoue, que ridée d'un botaniste ou d'un pharmacien, et pas le moins du monde l'idée d'un poète tendre et pathétique.

— Mais Gorneille? Gorneille?

— Gorneille fait naître en moi l'idée d'un oiseau assez insignifiant.

— Mais Boileau? le nom de Boileau?

— Provoque un calemboui* sans orthographe.

— Le grand Pascal? S^PU)^ ÇV\ u>^ïy<-

— G'est le nom de trois mille portiers du Marais. Tous ces noms, croyez-moi, ne vous paraissent écla-

tants, augustes, sublimes, que parce qu'ils ont été portés par des hommes d'une haute valeur intellectuelle.

— Je ne crois pas cela, me soutint Balzac, horriblement dépité, et avec sa ténacité ordinaire. On est nommé là-haut avant de l'être ici-bas. C'est un mystère auquel il ne convient pas d'appliquer, pour le comprendre, les petites règles de nos petits raisonnements. D'ailleurs, je ne suis pas seul à croire cette alliance merveilleuse du nom et de l'homme qui s'en décore comme d'un talisman divin ou infernal, soit pour éclairer son passage sur la terre, soit pour l'incendier. De graves esprits ont accepté cette opinion; et, chose rare ! la foule, en cela, est d'accord avec les penseurs : ce qui est tout dire et ne laisse personne en dehors de la croyance.

— Excepté moi. Mais ne nous arrêtons pas plus longtemps à mes scrupules personnels. Vous voulez, m'avez-vous dit, que nous cherchions ensemble un nom significatif, qualificatif et explicatif de votre personnage, un nom qui réponde...

— Qui réponde à tout! à sa ligure, à sa taille, à sa voix, à son passé, à son avenir, à son génie, à ses goûts, à ses passions, à ses malheurs et à sa gloire. En avez-vous un ?

— Non.

— Quant à moi, épuisé de travail depuis six mois, et qui ai déjà mis en circulation plus de noms qu'il n'y en a dans V Almanach royal, je me déclare radicalement incapable de le trouver, surtout dans les conditions voulues.

— Eh bien, faisons-le ensemble, ce nom.

— Impossible ! Je l'ai tenté, ne vous l'ai-je pas dit? D'ailleurs, ma conviction, après mille essais éner-

vants, est qu'on ne fait pas plus un nom qu'on ne fait le granit, le spath, la houille et le marbre. C'est l'œuvre (lu temps, des révolutions, de je ne sais quoi. Il se lait seul. Un nom ne se crée pas plus qu'une langue. Dites-moi, je vous prie, qui a jamais créé une langue ?

— Nous n'avons donc alors que la ressource de le découvrir?

— Que celle-là.

— S'il existe...

— Il existe, affirma solennellement Balzac.

— En ce cas, où le découvrir?

— Voilà précisément pourquoi je vous ai appelé à mon aide.

Après avoir réfléchi quelques instants :

— Voudriez-vous employer, dis-je à Balzac, le moyen que j'emploie souvent quand je suis dans le même embarras que vous, sans professer toutefois aussi sincèrement que vous la religion du nom ?

— Et quel moyen employez-vous?

— Je lis les enseignes.

— Vous lisez les enseignes!...

— Oui, car on lit sur les enseignes les noms les plus pompeux et les plus bouffons, qui disent les choses les plus bizarres et les plus opposées, toujours, l'aveu entendu, au point de vue de votre système; les uns sont pleins, sous leur enveloppe, de mauvais instincts; les autres exhalent, par tous les pores le musc de l'honnêteté et de la vertu ; ceux-ci font bondir les cœurs des vaudevillistes, qui les donnent à leurs personnages comiques, ceux-là passent du fronton de bois de l'enseigne au théâtre de la Gaîté et de l'Amitié, et deviennent des noms de brigands. Ce sont ordinairement des noms de marchands de bougies et de confiseurs.

(3<S BALZAC KN PANTOUFLES

— Mais on peut, me dit Balzac, lire deux ou trois mille enseignes avant de rencontrer le nom qu'on cherche...

— Et même sans le rencontrer. — Tenterons-nous?

— Tentons !

L'idée avait souri à Balzac; je n'avais pas prévu à quoi elle m'engageait.

— Tentons, répéta Balzac ; par où commencerons-nous ?

— Commençons où nous sommes, commençons ici, dis-je.

En ce moment, nous sortions de la cour du Louvre pour entrer dans la rue du Gouff-Saint-Honoré, qui n'était pas, je n'ai pas essentiellement besoin de le dire, une rue large et monumentale comme aujourd'hui; mais elle était d'une longueur double, et les enseignes l'enveloppaient des pieds à la tête, absolument comme des banderoles enveloppant une momie égyptienne.

— Commençons donc ici, redit Balzac.

Nous devons nous attendre à l'inutilité de nos premiers pas. Beaucoup de noms, mais des noms sans physionomie, sans celle surtout que Balzac exigeait pour son personnage. Il regardait d'un côté, moi de l'autre, le nez en l'air, les pieds on ne sait où, et, par conséquent, nous jetant dans les jambes des passants, qui nous prenaient pour des aveugles.

Au sortir de la rue du Coq, que d'autres rues ne parcourûmes-nous pas, toujours avec aussi peu de résultats ! La rue Saint-Honoré jusqu'au Palais-Royal, toutes les rues collées aux flancs du jardin, la rue Vivienne, la place de la Bourse, la rue Neuve-Vivienne, le boulevard Montmartre.

Au coin de la rue Montmartre, fatigué, excédé, le

cœur affadi de cette lecture peu naturelle, effrayé en outre de voir Balzac n'accepter aucun des noms d'enseignes que je lui désignais comme bons, je refusai d'aller plus loin. Je me révoltai.

— Toujours, et en tous lieux, Christophe Colomb abandonné par son équipage ! me dit do Balzac, les yeux fixés avec douleur sur une autre série d'enseignes inexplorées. Allons ! je toucherai soûl au rivage do l'Amérique. Partez!

— Mais vous êtes entouré d'Amériques : vous ne voulez descendre sur aucune. Vous repoussez tous les noms. Vous êtes injuste : voici des noms superbes de fripiers allemands, de bottiers hongrois, de cordonniers westphaliens, et mille autres noms pleins d'expression. Vous refusez sans cesse. Vous voulez l'impossible. C'est une Amérique qui n'aura jamais son Christophe Colomb.

— La lassitude est aussi injuste que la colère, je le sens, me répondit Balzac. Voyons, reposez-vous sur mon bms et donnez-moi jusqu'à Saint-Eustache. Ce sont les trois jours que Colomb obtint de son équipage.

— Mais rien que jusqu'à Saint-Eustache!

— Soit !

Nous reprîmes notre tournée d'inspection.

Saint-Eustache n'était pour Balzac, j'aurais dû le deviner, qu'un prétexte pour me faire toiser, dans toute leur longueur et dans toute leur hauteur, les rues du Mail, de Gléry, du Cadran, des Fossés-Montmartre, et la place des Victoires, criblée de magnifiques noms alsaciens qui font venir le Rhin à la bouche.

Au milieu de ce musée de noms, je déclarai à Balzac que, s'il ne faisait pas immédiatement un choix, je prenais congé de lui.

Plus que la rue du Bouloi, médit Balzac avec

70 HALZAC KX PANTOUFLES

instances et en me prenant les mains. Ne me refusez pas la rue du Bouloi ! Quelque chose me dit que nous découvrirons enfin...

— Je vous accorde la rue du Bouloi!

— Sauvé ! s'écria de Balzac. Pénétrons dans la rue du Bouloi. Et nous rentrons ensuite aux Jardies, où nous attend le dîner.

La rue du Bouloi, à l'exemple de beaucoup d'autres rues, porte, on le sait, trois noms, terrible superfétation qui rend si difficile la topographie de Paris pour les étrangers. Elle s'appelle d'abord rue du Bouloi, puis rue Coq-Héron, enfin rue de la Jus-

sienne. C'est dans le dernier tronçon de cette rue que Balzac, — je ne l'oublierai de ma vie, — après avoir élevé le regard au-dessus d'une petite porte mal indiquée dans le mur, une porte oblongue, étroite, efflanquée, ouvrant sur une allée humide et sombre, changea subitement de couleur, eut un tressaillement qui passa de son bras dans le mien, poussa un cri et me dit :

— Là! là! là!... Lisez! lisez! lisez!

L'émotion brisait sa voix.

Et je lus: MARCAS !

— Margas! Eh bien, qu'en dites-vous? Marcas! quel nom !
Marcas !

~ Je ne vois pas dans ce nom...

— Taisez-vous! Marcas !...

-- Mais...

— Taisez-vous, vous dis-je. C'est le nom des noms ! n'en cherchons plus d'autre. Marcas!

— Je ne demande pas mieux!

— Arrêtons-nous glorieusement à celui-ci : Marcas ! Mon héros s'appellera Marcas. Dans Marcas, il y a le philosophe, l'écrivain, le grand politique, le poète méconnu : Il y a tout. Marcas !

Je le veux bien.

N'en doutez pas !

f — Mais si, dans votre opinion, le nom do Marcas lonce tout ce que vous dites là, celui qui, en ce iment, le porte en réalité, doit

posséder aussi quelle supériorité. Sachons donc ce qu'il est; car son >m n'est pas suivi de sa profession sur cette enseile.

Il doit avoir une i)rofession qui relève d'un art, d'un art distingué, soyez-en sûr!

Je hochai la tête.

Sans s'arrêter à mes doutes, Balzac continua :

— Marcas, que j'appellerai Z. Marca? pour ajouter îi son nom une flamme, urre aigrette, une étoile ; Z. Marcas est assurément un grand artiste : un graveur, un ciseleur, un orfèvre comme Benvenuto Gellini.

— Vous allez loin !

— Avec un nom comme celui-là, on ne va jamais trop loin.

— C'est ce que nous saurons à l'instant. Je cours chez le concierge m'informer de la profession de M. Z. Marcas.

— Oui, allez.

Je ne découvrais pas de concierge dans cette maison, devant laquelle je laissai Balzac en adoration. Enfin j'en trouvai presque un, et j'appris de lui la profession de Marcas.

— Tailleur! criai-je de loin à Balzac.

— Tailleur !

Balzac baissa la tête... mais pour la relever aussitôt après avec fierté :

Il méritait un meilleur sort, s'écria-t-il en la relevant. N'importe! je l'immortaliserai. C'est mon affaire.

Balzac, le soir même, aux Jardies, nous dînâmes

avec l'appétit de gens qui ont lu trois ou quatre mille enseignes, écrivit pour la Revue parusienne, en tête de sa nouvelle intitulée : Z. Marcas, la monographie de ce nom devenu historique.

Nous citons cette curieuse monographie :

« Il existait une certaine harmonie entre la personne et le nom. Ce Z, qui précédait Marcas, qui se voyait sur l'adresse de ses lettres et qu'il n'oubliait jamais dans sa signature, cette dernière lettre de l'alphabet offrait à l'esprit je ne sais quoi de fatal.

» Marcas ! répétez-vous à vous-même ce nom composé de deux syllabes : n'y trouvez-vous pas une sinistre signification ? ne vous semble-t-il pas que l'homme qui le porte doit être martyrisé ! Quoique étrange et sauvage, ce nom a pourtant le droit d'aller à la postérité : il a cette brièveté voulue pour les noms célèbres. N'est-il pas aussi doux qu'il est bizarre ? Mais aussi ne vous paraît-il pas inachevé ? Je ne voudrais pas prendre sur moi d'affirmer que les noms n'exercent aucune influence sur la destinée. Entre les faits de la vie et le nom des hommes, il est de secrètes et d'inexplicables concordances ou des désaccords visibles qui surprennent ; souvent des corrélations lointaines mais efficaces se sont révélées. Notre globe est plein ; tout s'y tient. Peut-être reviendra-t-on quelque jour aux sciences occultes.

» Ne voyez-vous pas, dans la construction du Z, une allure contrariée ? ne figure-t-elle pas le zigzag aléatoire et fantasque d'une vie tourmentée ? Quel vent a soufflé sur cette lettre, qui, dans chaque langue où elle est admise, commande à peine à cin-

quante mots? Marcas s'appelait Zéphirin. Saint Zéphirin est très vénéré en Bretagne. Marcas était Breton.

» Examinez encore ce nom : Z. Marcas ! Toute la vie de

hoinine est dans l'assemblage fantastique de ces sept lettres. Sept! leplus significatif des nombres cabalistiques. L'homme est mort à trente-cinq ans; ainsi sa vie a été composée de sept lustres. Marcas ! n'avez-vous pas l'idée de quelque chose de précieux qui se brise pai* une chute avec ou sans bruit (i) ? »

Balzac, après m'avoirlu lui-même ce commencement de sa nouvelle, me dit, plus calme que dans la rue de la Jussienne.

Je regretterai toujours que ce nom soit porté par un tailleur; non pas/certesl que je mésestime un tailleur, mais le mot tailleur me rappelle certaines dettes, certains billets protestés. Je prévois que je vais être plus d'une fois distrait en vous lisant mon travail. N'importe! Z. Marcas restera et subsistera malgré tout.

!jÉ

(1) Revue Parisienne, 23 Juillet 1840.

Quelques années en amèvc. — Balzac révéla destruction de la Revue de Paris et de la Revue des deux Mondes. — Fondation laborieuse de la Chronique de Paris: 1834. — Supplice de l'inventeur du nouveau journal. — Peu de bailleurs de fonds. — Le Messie — Le fils de vingt-deux millions. — Il ne promet rien, mais il laisse beaucoup espérer. — L'argenterie retii-ée du Montde-Piété. — Festin servi avec cette argenterie. — La jDarole est au jeune banquier. — Il en abuse. — L'idiot mystilie les hommes de génie. —J'en parlerai à papa ! — Reportez les couverts au Mont-de-Pié-té. — Apparition de la Chronique de Paris.

Nous avons nommé la Revue parisienne à propos de la charmante et si originale nouvelle de Z. Marcas; en reculant de quelques années, nous verrions Balzac se rapprocher encore un peu plus des sources du journalisme, de ce journalisme qu'il exérait avec tant de puérile fureur, et auquel il revenait sans cesse malgré ses fureurs. Il l'exérait, nous avons eu et nous aurons souvent l'occasion de le dire, parce qu'il avait eu souvent à s'en plaindre, et il s'y sentait entraîné, parce que mieux que personne il savait sans se l'avouer quelle arme prompte et puissante le journalisme deve-

nait dans une main habile à le tenir et courageuse à le manier. Une partie considérable de son talent relevait, il avait beau dire et beau faire, du journalisme, par la colère de ses sens, la violence sulfureuse de son tempérament, l'ironie profonde de ses jugements et surtout par une soif inextinguible de monologue dont il semblait avoir hérité de Diderot en ligne directe.

En disant qu'il s'était singulièrement rapproché des sources du journalisme quelques années avant qu'il ne fondât la Revue parisienne^ nous voulons parler ici de la Chronique de Paris^ née en 1831 pour s'éteindre peu de temps après, mais non sans avoir vécu avec quelque éclat et s'être recommandée à l'attention publique, moins, il est vrai, par ce qu'elle donna que par ce qu'elle avait promis. Sa naissance fut assez orageuse; elle fut même sur le point plusieurs fois de rentrer dans le monde mystérieux où dorment encore sous un triple sceau le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle. Mais de Balzac tenait par-dessus toutes choses à posséder en propre son journal bien à lui; son journal personnel où il écrirait tous les matins ou au moins une fois par semaine son opinion sur la France et l'univers; sa chaire

sonore du haut de laquelle il proclamerait ses doctrines politiques, sociales et littéraires; sa forteresse d'où il bombarderait à loisir ses innombrables ennemis passés, présents et futurs.

Mais un journal, exprimons-le avec douleur, n'a jamais été en France une entreprise aisée à mettre en équilibre sur le chantier, et surtout à lancer du chan-^ tier à la mer. Beaucoup la rêvent; tous, pour mieux dire, la rêvent; combien peu la réalisent!

Balzac, très-jeune alors, bien qu'il l'ait toujours été de caractère, d'esprit et surtout d'espérances, très jeune alors particulièrement d'illusions, lit rage pour créer

ce journal de sa chair et de ses os. Il s'entoura d'abord de quelques noms déjà cliersà la publicité parisienne : Charles de Bernard, Jules Sandeau, Théophile Gautier, et il s'attacha en même temps comme conducteur de travaux, de travaux intellectuels bien entendu, M. William Duckett, homme d'affaires delà meilleure trempe et homme de lettres à l'occasion ; d'une énergie d'xillemand et d'une netteté d'esprit à mener à bonnes fins les plus difficiles expéditions du genre, ce qu'il prouva plus tard du reste en créant le Dictionnaire de la co7iversation, Ynsie recueil de science, de curiosité et d'utilité universelle pour ceux qui savent comme pour ceux qui ne savent pas.

Ce noyau d'aptitudes diverses à côté desquelles nous en citerions d'autres si nous avions besoin de prouver combien la Chronique de Paris entra avec autorité dans la famille des journaux contemporains, avait donc pour chef Balzac dont la pensée intime et secrète, le moment est venu de la dire, n'allait pas à moins que de renverser la Revue des deux Modules, déjà fort en estime, eila Revue de Paris, depuis longtemps populaire.

Nous avons avancé que de toutes les entreprises à fonder, celle qui vise à continuer un nouveau journal, n'est pas des plus douces. Balzac en fit la verte expérience. L'argent à trouver représente en première ligne la difficulté de la chose ; et cela se conçoit sans peine si l'on veut ne pas oublier que d'un côté se trouvent les fondateurs littéraires du journal à paraître, ceux qui ont l'enthousiasme de l'idée, c'est-à-dire les jeunes gens, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas l'argent, et que, de l'autre côté, se rangent les spéculateurs, ceux qui ont beaucoup moins d'enthousiasme, mais qui ont l'argent. Il faut opérer le rapprochement, et il est très dou-

loureïx t\ faire, quand il n'est pas impossible à réaliser. L'enthousiasme effraj-o l'argent, très timide, très ombrageux, très nerveux de sa nature. Jamais la prudence ne le quitte d'un pas. Il s'informe, il questionne minutieusement, il veut être sûr que l'affaire est bonne, qu'elle deviendra meilleure et qu'elle finira par être excellente; qu'elle rapportera plus qu'une hypothèque, plus que la Rente, plus que tout autre placement. Ce n'est pas tout encore î L'argent exige qu'on lui montre chaque jour, chaque heure, des livres parfaitement en ordre, des caisses à ressorts secrets, des inventaires rigoureux. Exigez toutes ces conditions de dix ou douze hommes de lettres, probes sans doute, honnêtes il n'est pas besoin de l'affirmer, mais peu créés par leurs mères avec l'instinct de l'ordre, le goût de la méthode, la passion de l'exactitude. D'ailleurs, quels journaux avaient à cette époque répandu des torrents de prospérités dans la poche de leurs actionnaires? On les comptait ceux-là, et on ne comptait pas les autres — tant ils étaient nombreux — qui avaient dévoré le capital, les intérêts, les appels de fonds, les rappels de fonds et tous les fonds possibles.

Donc, tous ceux auxquels Balzac soumettait son projet de publication d'un journal, disaient, après une attention de moins en moins soutenue : Oui, l'idée n'est pas mauvaise... nous la croyons bonne... nous vous remercions de nous en avoir parlé... il faut mûrir cela, M. de Balzac... nous y réfléchirons... nos fonds sont bien engagés dans ce moment-ci; cependant, nous ne disons pas non...

En fin de compte, le mot terrible, la phrase infernalement sacramentelle était lâchée : « Nous verrons ! »

Ce nous verrons promena mélancoliquement Balzac de mois en mois de la porte des hommes d'affaires à la

jjorte de bronze des usuriers, de celle des usuriers à celle des sous-usuriers. Mais aucun suc ne sortait jamais de ce 7ioîis vei^rons aride, pressé, tordu cependant jusqu'aux dernières fibres par les doigts de fer de l'impatience et de la volonté.

Le projet était sur le point d'être abandonné comme tant d'autres moins difficiles : Patois port de mer^ par exemple, la direction des ballons, etc.. lorsqu'un miracle se fit. Oui, un miracle! Paris, la ville sceptique par excellence, la capitale de l'incrédulité, est encore la cité où l'on voit de loin en loin éclater un miracle. Ce miracle fut celui-ci :

Un beau jour un tout jeune homme Ijlongd se présenta chez Balzac et demanda entre la porte entrebâillée de l'antichambre et celle tout à fait fermée du salon :

— M. de Balzac?

— C'est moi, monsieur, et ce n'est pas moi, cela dépend.

— L'auteur de La peau de chagrin.

— Ah ! c'est moi.

— Et de la Grenadière.

— Et de la Grenadière.

— Vous pensez à fonder un nouveau journal ?...

— J'y pensais, mais... mais... mais...

Un soupir monta des pieds de Balzac et se perdit dans l'espace.

— Vous serait-il agréable de me charger de la rédaction des articles Modes et Théâtres dans votre futur journal?

— Mais, monsieur, répondit Balzac en étouffant une bouffée de contrariétés, il n'y a pas encore de rédaction, puisqu'il n'y a pas encore (\.q publication ; il n'y a pas encore de publication, puisqu'il n'y a pas encore

UALZAC EN PANTOUFLES 79

ombre de souscription ! il n'y a pas encore de souscription, 2)uisque... et vous venez me parler de collaboration ! !

Après ce défilé de consonnances en ion qu'il se plaisait à dévider dans ses moments de gaieté ou plutôt d'humour, Balzac se disposait à flanquer le jouvenceau à la porte, lorsqu'il remarqua, dans un éclair de ce regard pénétrant et magnétique dont il était doué que le jeune homme blond était supérieurement mis : bottes vernies — ce qui alors était un grand luxe — habit taillé par Staub, le tailleur en vogue en 1834, fine chemise de batiste plissée, capitonée, azurée et brodée, une de ces chemises

qu'Alexandre Dumas avait été un des premiers à mettre à la mode au grand enchantement des jeunes Adèle Hervey de cette époque, toutes encore sous le charme du bel et fatal Antony. Ce regard pénétrant lui rapporta une conviction, suivie de ces paroles dont elles étaient l'essence.

— Monsieur est fils de famille.

— De bonne famille:

— Je n'en doute pas; il suffit de vous voir.

— Mon père est le fameux banquier D...

— Je l'eusse juré ! Vous avez vous-même un air... Le blond et tendre jeune homme sourit du haut de sa

chemise capitonnée.

Ce mot banquier avait produit, on le devine, un ravage de joie et d'enivrement dans les entrailles si inflammables du futur et laborieux fondateur de la Chronique de Paris. Il se contenta cependant et continua son dialogue, après avoir toutefois prié le riche fils de famille d'entrer dans le salon et de prendre place au divan.

— Nous disons donc, reprit alors Balzac, illuminé d'espoir, que vous désireriez vous charger de la partie si importante de l'article Modes et Théâtres dans le

journal que je médite en ce moment et dont je n'ai retardé l'apparition si impatiemment attendue que pour mieux en assurer le succès ?

— Oui, monsieur, si vous m'en croyez capable.

— Gomment, si je vous en crois capable ! d'autant plus capable qu'il est bien extraordinaire de voir le fils d'un banquier demander à entrer dans une association toute littéraire, le sang des financiers étant en général peu porté à...

— Je n'aime pas que les lettres de change; j'aime les lettres tout simplement, M. de Balzac.

— Adorable calembour, s'écria Balzac avec ce rire spirituellement faux qu'il était souvent assez difficile de distinguer du vrai chez lui : adorable ! adorable ! Il reprit :

— Vous aimez donc les lettres, malgré les deux millions de fortune dont vous jouissez?

— J'ai à attendre j)lus de vingt-deux millions, interrompit le jeune D...

— Vingt-deux millions !

— Plutôt plus que moins, M. de Balzac.

— Je tiens mon bailleur paroles cornes, murmura Balzac dans son cœur sillonné et ébranlé en ce moment par les éclairs et les tonnerres de la venue prochaine du messie et d'un messie apportant cautionnement, fonds de roulement, et fonds de réserve destinés à faire flotter l'entreprise sur la grande mer où il se voyait déjà en tête de l'escadre de toutes les revues célèbres : Revue des Deux-Mondes^ de Paris, d'Edimbourg ^ Encyclopédique, etc., etc.

— Que vous avez raison ! reprit Balzac, de demander à traiter l'article Modes et Théâtres dans notre future et très-prochaine Chro7iique de Paris ! Gela vous donnera l'occasion, monsieur...

— D'aller chez tous les grands tailleurs de Paris, interrompit le riche jouvenceau.

— Chez tous les grands tailleurs de Paris, comme vous dites, et c'est si agréable !

— Chez les actrices aussi.

— Ah ! jeune homme ! jeune homme ! prenez garde, prenez garde ! mais nous serons là pour vous refréner, pour vous modérer.

Balzac avait jaugé dans tous les sens ce petit tonneau d'or après la conversation que nous rapportons ici, mais que nous rapportons, moins les grimaces, les sourires fins et moqueurs, les courtoisies outrées à la fois et voilées, les empressements voûtés et les hauteurs magistrales de ce courtisan de la richesse, réduit à aduler un idiot.

L'idiot imberbe n'avait pas doublé le coin de la rue, que Balzac appelait à son de trompe Charles de Bernard, Théophile Gautier, Jules Sandeau, Duckett, et leur disait en montant sur une chaise placée au milieu d'une table :

— J'ai un bailleur !

— De quoi ?

— De fonds, parbleu !

— Ras possible !

— Dieux, qui m'entendez ! dites si je mens.

— Mais quel est celui qui donne ces fonds ? Quel est cet ange, ce fou, ce démon ?

— Un vingt-deux fois millionnaire! Le fils d'un banquier.

— Son nom ?

— Le fils du fameux D...

— Et il s'est engagé à verser cent mille francs, demanda Duckett, comme mise de fonds pour commencer et continuer dignement la Chronique de Paris !

82 IJALZAC EN PANTOUB^LES

— Non, il ne s'est engagé à rien.

— Alors,.,

— Attendez !

— Nous attendons.

— Mais il veut collaborer au journal.

— C'est autre chose!

— Il est pincé !

— Il est mordu !

— Pincé et mordu, vous l'avez dit, reprit Balzac. Vous voyez que s'il ne s'est pas engagé, c'est tout comme. On ne demande pas à écrire dans un journal à côté des plumes comme les vôtres, sans y apporter beaucoup d'argent, n'y apportant aucun esprit. Donc, la collaboration de mon jeune étourneau veut dire Argent; elle veut dire cent mille francs, deux cent mille francs, cinq cent mille francs, ou les mots ont perdu toute signification. Mais, poursuivit Balzac, changeant de ton, l'affaire ne peut s'entamer sans une habile préparation, sans une initiation solennelle; préparation et

initiation signifient ici dîner. C'est dans un dîner peu frugal, mais somptueux, pompeux autant qu'entraînant, orné d'une guirlande tressée de rédacteurs plus séduisants les uns que les autres, que se consommera l'alliance de l'esprit en vos personnes et de l'argent en celle de mon imbécile : c'est dans un dîner enfin, qu'il nous dira, le Champagne sur la gorge, la somme qu'il compte verser dans la caisse de la Chronique de Paris, qui n'a pas encore de caisse, mais qui en achètera une dès qu'elle aura de l'argent.

— Puisque nous parlons d'argent, fit très judicieusement observer un des collaborateurs promis à la Chronique de Paris, avec quel argent donnerons-nous ce dîner ? Nous serons au moins vingt convives

au banquet, qui nous coûtera au bas mot vingt francs par tête, soit quatre cents francs. Avons-nous ces quatre cents francs ?

Des regards anxieux se croisèrent, et des plaintes muettes les suivirent dans leurs parcours, à cette question brutalement émise par l'esprit positif qui avait parlé.

— On ne les a pas, mais on les trouve, observa Balzac.

— Les trouvera-t-on ?

' — Sans doute !

— Trouvez-les alors.

— Je n'ai pas dit — permettez ! — que je les trouverai, j'ai dit seulement que cela se trouve.

— Comment ?

— Si je le savais, parbleu! je les aurais trouvés. Attendez! attendez!

— Balzac a une idée!

— Ce ne sont pas les idées qui lui manquent.

— En vérité, je suis honteux de la simplicité de celle que j'ai à vous proposer, mais enfin...

— Dis toujours! Beaumarchais a écrit, à propos même de l'argent, qu'il n'était pas nécessaire de tenir les choses pour en parler.

— La difficulté serait à peu près insoluble, reprit Balzac, s'il s'agissait de traiter notre jeune et candide bailleur de fonds chez Véry, chez Vefour ou aux Frères Provençaux ; parce qu'il faudrait alors, séance tenante, payer francs et centimes sur la nappe même du festin. Mais je ne crois pas que vous ayez jamais eu la pensée de le traiter de cette façon qui sent à plein nez les aventuriers ; ce serait dire, nous n'avons ni salons où vous recevoir ni cuisine où faire confectionner le dîner. Votre intention a toujours été de lui

donner à dîner à l'endroit où nous sommes réunis aujourd'hui, dans ce local un peu vide de meubles et de tentures, mais enfin convenable; non ailleurs.

Ce local, pour le dire en passant, très convenablement meublé, comme le disait à peine Balzac, était situé rue de Seine et se présentait dans d'excellentes conditions de hauteur comme plafond et comme développement de façade sur la rue. Il représentait de tous points un salon où doit se fonder quelque chose qui n'est pas appelé à réussir. Paris abonde en ces sortes d'appartements des-

tinés à voir naître toutes les grandeurs suivies d'égales décadences; on pourrait mettre sur l'écriteau : Appartement riche et malheur euoo à louer présentement, s'adresser a Clichy, prison pour dettes.

— Soit ! nous convenons tous que le dîner aura lieu ici, mon cher Balzac; mais enfin où pêcherons-nous les 400 francs demandés pour faire face à la dépense de ce dîner?

— C'est ce que je me préparais à vous dire. Commandons-le à crédit.

— Quel moyen !

— Voilà ton moyen?

— Il est joli, le moyen !

— C'est le meilleur depuis l'absence de l'argent comptant dans la chrétienté.

— Tu obtiendras crédit du marchand de vins fins? toi!

— Du marchand de fruits?

— Du glacier?

— Mais vous me lapidez avec vos détails! De grâce, ne pulvérissez pas ainsi la situation déjà assez difficile en bloc. Si je ne veux pas du restaurant comme local, et je vous ai dit pourquoi, je veux du

restaurateur comme fournisseur du dîner qui doit solenniser la naissance de notre Chronique de Paris, Or, lo restaurateur qui présente sa note, quand on inange sous son toit, fait crédit hors de chez lui.

— Quelquefois, quelquefois...

— Un peu!

— Passionnément!

— Pas du tout!

— Si nous effeuillons la marguerite... soyons sérieux!...

— Soyons très sérieux. Tu dis donc, Balzac, que le restaurateur nous fera crédit?....

— Oui, s'il a confiance en nous.

— Gomment la lui inspirer, cette douce confiance ?

— A force d'amour.

— Voilà comme vous êtes sérieux? Vous lui inspirerez cette confiance s'il voit, quand il viendra chez nous recevoir nos ordres pour le dîner, qu'il y a de quoi répondre de la dépense : des meubles, par exemple, des cristaux, de l'argenterie

— Nous avons quelques meubles...

— Peu de cristaux de Bohême et [de Baccarat.

— Pas d'argenterie poinçonnée à la monnaie.

— Ayons de l'argenterie! s'écria Balzac, et nous ônimes sauvés.

— Mais, malheureux ! nous n'avons pas une cuiller à café.

— Notre ami que voilà, reprit, sans trop s'émouvoir, Balzac montrant l'un des jeunes membres de l'association en tmvail de

fondation, a, si je ne me trompe, quelque argenterie au Mont-de-Piété.

On ouvrit des oreilles attentives.

— D'abord cette argenterie est à ma mère, reprit vivement le jeune homme interpellé par Balzac qui

8(> BALZAC KN PANTOUFLES

avait réservé cette révélation pour le bouquet, et ensuite elle est engagée pour huit cents francs ; mais à quoi bon en parler ? Si nous ne trouvons pas quatre cents francs à emprunter, comment en trouverons-nous huit cents pour nous faire délivrer l'argenterie retenue en gage ?

— L'un est bien plus facile que l'autre ! on ne nous prêterait pas huit cents francs, c'est bien sûr, tandis qu'on nous prêterait les huit cents francs voulus pour dégager l'argenterie ; on nous les prêterait à la condition, écoutez-moi bien ! que vous les rendrez le lendemain UK^me en reportant l'argenterie, le lendemain même aussi, au Mont-de-Piété, lequel vous remettra aussitôt huit cents autres francs avec quoi vous rembourserez.

— Je me charge, poursuivit un jeune poète, qui, depuis, s'est lancé dans les grandes affaires de Bourse et qui y a acquis une magnifique position, je me charge de me faire avancer cette somme de huit cents francs par une de mes tantes qui sait, par expérience, qu'elle peut compter sur mon exactitude, comme je sais, de mon côté, qu'on peut compter sur la vôtre.

— Mon idée triomphe, s'exclama Balzac, et l'argent est acquis ! Nous dégagerons demain lundi l'argenterie ; mardi, conférence avec le restaurateur dans laquelle nous arrêterons lui et nous un

splendide menu ; mercredi, invitation, lancée sur vélin à notre bailleur adolescent; le soir même engagement solennel de sa part de verser les fonds avec toasts chaleureux de la nôtie; jeudi, traité passé par-devant notaire et signé delà main blanche et rose du jeune fils des vingt-deux millions; vendredi, réunion ici et thé pour lire, en comité secret, le prospectus dont la rédaction me regarde ; samedi, impression dudit pros-

HALZAC KN PANTOUFLES 87

pectus, tiré à cent mille exemplaires; dimanche, affiche colossale sur tous les murs, monuments, colonnes, etc.; huit jours après, apparition éclatante, sur l'horizon en feu de Paris, du premier numéro. Canonniers, à vos pièces !

— Bravo ! bravo !

— Bravo ! bravo ! bravo !

— Bravissimo ! bravissimo ! bravissimo 1

Et l'événement eut lieu... Non, il n'eut pas tout à fait lieu comme le programme improvisé par Balzac Bouche-d'or venait de le proférer devant ses jeunes camai-ades, tous ravis de la parole du maître après l'avoir discutée et discutée plutôt avec les appréhensions voilées du doute qu'avec la douleur franche de la crainte, car Balzac finissait toujours par les entraîner et les convaincre, quel que fût d'ailleurs son but. Cette fois-ci, il est vrai, il offrait à l'appétit de leur imagination un morceau dignement littéraire, bien fait pour attirer et séduire des natures jeunes, impatientes, avides de se produire et de produire de belles pages.

Passons maintenant du rêve à la réalité, du jour terne et froid d'un salon à la lumière heureuse et gaie à la fois d'une salle à manger.

On esta table, ce qui dit assez que l'argenterie a été retirée — retirée pour un jour — du Mont-de-Piété ; que ses reflets calculés avec soin ont ébloui les yeux du maître d'hôtel qui a consenti à fournir le dîner à crédit; que l'intéressant fils du banquier a accepté l'invitation à dîner; que l'on est à peu près sûr de son versement, puisque l'acceptation, certitude du versement, a été accueillie avec une courtoisie d'infailible et très-bon augure; cela dit enfin que nous touchons au moment suprême de la crise, à celui où l'on étouf-

fera d'embrassements l'ange delà fondation du journal, la Ch7'onique de Paris^ sous les traits adorés du héros delà fête.

Quand on eut savouré tous les viHS des crus plus ou moins vieux fournis par le restaurateur, quand on eut livré aux flammes et aux fusées de la conversation les sujets les plus du moment, politique, morale, monde, plaisir, livres, théâtres, actrices, coulisses, Balzac, s'adressant à sa belle phalange de jeunes écrivains, prit son verre, se leva et dit :

c Messieurs,

- » Vous savez comme moi le motif qui nous ras-
- » semble ce soir autour de l'hôte libéral et gracieux
- » assis à ma droite. Ce motif est la création d'une
- » publication destinée à prendre, grâce à lui, grâce à
- » sa munificence éclairée, une place immense dans la

» pléiade des meilleures revues du siècle. Quoique je
)) n'aie pas eu jusqu'ici assez de loisirs, et je le regrette,
 » pour cultiver, comme je l'eusse désiré, cet esprit rare
 » appelé à féconder le nôtre, à le faire fleurir, à puis-
 » samment nous aider à répandre enfin nos productions
 » nombreuses et diverses à travers le monde qui les
 » attend, et qui ne les aurait jamais connues, disons-le'
 » bien haut, Messieurs, sans son intervention effective
 » et bienveillante, il m'est permis cependant de dire
)> combien, dans de trop courtes confidences, il m'a
 » laissé voir des trésors d'encouragement et de belles
 y> récompenses. Ne craignons pas de le dire, la Chro-
 » nique de Paris lui devra son existence, sa splendeur,
 » sa popularité, son autorité, sa fortune liée à la sienne,
)' une des plus honorablement acquises, comme le sera
 > bientôt la nôtre avec l'appui qu'il vient lui prêter. Si b mon
 émotion n'était ni si vraie, ni si grande, je f> m'étendrais davan-
 tage sur l'avenir de notre chère et
 > illustre publication; j'aime mieux, après vous avoir » prié de
 joindre vos toasts à mon toast en l'honneur
 > de notre hôte, lui laisser la parole pour lui permettre

> de vous dire tout ce qu'il compte faire en faveur » de la Chronique de Paris de ce recueil si heureux

> et si digne de l'avoir comme protecteur et comme

> patron. >

Ramenant sa voix au ton simple et cordial de l'intimité, Balzac, quand le toast proposé par lui eut été bruyamment porté, dit à son hôte : — Veuillez exprimer, notre bien cher ami, ce que votre libéralité a le projet de faire pour la Chronique de Paris?

Voici quelle fut alors la mémorable réponse du banquier, fils de banquier :

— MeHnievLVUj je parlerai de votre affaire à papa.

Balzac devint pi\le comme la nappe, et ses jeunes camarades blanchirent comme lui de surprise comique à cette brève réponse : Je parlerai de votre a/faire à apal

L'idiot avait joué les hommes de génie après leur avoir mangé leur excellent dîner, ce dîner si douloureusement obtenu.

Balzac fut sublime dans sa défaite et dans celle de ses jeunes amis.

A peine leur mystificateur était-il sorti, qu'il s'écria d'un accent qui foudroyait la destinée :

< — Il fait jour: — Reportons les couverts au Montde-Piété! »

La Chronique de Paris panit cependant — le 3 août

1834 — mais à des conditions beaucoup plus calmes, beaucoup plus unies, beaucoup plus régulières, et c'est peut-être à

cause de cela qu'elle ne vécut que peu de temps — avec éclat sans doute — mais que peu de temps.

Balzac maintenant rêve la gloire du ba'roau. — L'assassin Peytel. — Arrêt de la cour d'assises qui le condamne <à la peine do mort. — Mémoire de Balzac en sa faveur. — Résultat do cette campagne extra-littéraire.

Un événement de la vie littéraire de Balzac réclame ici une place particulière, non-seulement par sa date voisine de Tannée 1840, que nous côtoyons depuis quelques chapitres, mais surtout à cause du coin d'originalité qu'il vient poser sur la physionomie du grand romancier, voulant à tout prix, parvenu à un très haut échelon de sa marche ascensionnelle, être autre chose qu'un grand romancier. La gloire populaire du barreau, cette gloire si spontanée, vint le pincera l'oreille; elle produit, en effet, tant de Ijruit autour d'elle ! et il aimait lui-même tant le bruit! Puis, que d'exemples ne venaient pas le fasciner ; quel appoint immense n'avait pas ai)porté à la renommée de Voltaire la défense de Galas; de Calas, innocent ou non, la question n'était pas là. Si peu là pour Balzac, qu'il ne croyait pas le moins du monde à la non-culpabilité du fameux

protestant de Toulouse, accusé d'avoir assassiné son fils. Son unique, son ardent désir était de mettre la main sur quelque beau crime de ce genre ou de tout autre genre, afin de se placer d'un seul coup comme polémiste, jurisconsulte, moraliste et dialecticien, à côté de Beaumarchais, l'exterminateur ironique de Goëzman et de Morin d'Arnaud; et jamais, ni le roman ni la nouvelle, si réussis qu'on les suppose, ne lui auraient fourni l'occasion d'ajouter cette plume d'or à son aile majestueuse. Mais ou gisait ce procès civil ou criminel, fantôme de ses rêves? à quelle région

sociale le demander? Aller le chercher trop haut, c'était entrer témérairement en lutte avec les avocats célèbres, en possession des belles causes? le ramasser trop bas, c'était se donner beaucoup de peine pour obtenir peu de retentissement; la trop épaisse obscurité de la cause eût étouffé l'éclat de la défense.

On le voit, la position d'avocat d'honneur, — comment qualifier autrement ce genre d'ambition ? — n'était pas des plus commodés à enlever. Cependant, comme tout vient à point, dit-on, à qui sait attendre? et Balzac savait parfois un peu attendre, une affaire certain jour éclata tout à coup dans le calme de l'air? et cette affaire, aussi romanesque, aussi compliquée, aussi multiple, aussi ténébreuse, aussi dramatique qu'il pouvait la souhaiter fut pour lui l'occasion mira" culeuse, le phénix judiciaire qu'il attendait.

Quel mouvement frénétique aussitôt dans la presse parisienne et dans ceux qui en avaient alors la direction, qui possédaient quelques plumes dans les journaux, qui disposaient de quelques-uns de ces carrés de papier gris, marqués de noir, qui vont mettre le feu à toutes les cervelles ; quel trépignement à la nouvelle répandue que Balzac se chargeait de la défense du

célèbre prévenu, dans la fameuse affaire de la jeune femme tuée, sur le pont d'Andert, de deux coups de pistolet, du jeune domestique broyé à coups de marteau. Les uns approuvaient la littérature dans l'un de ses chefs les plus brillants, d'aller bravement, sous la coupole delà justice, protéger la vérité en lui prêtant des accents nouveaux; les autres n'auguraient rien de bon de cette immixtion d'un romancier dans les démêlés de la justice avec les passions des hommes. Ce n'était pas là sa blanche mission. Si Péliisson avait pris en main, sous Louis XIV, la défense de

Fouquet, c'est que Pélisson et Fouquet étaient liés d'une amitié qui autorisait ce dévouement public ; si Beaumarchais avait écrit des Mémoires, considérés sans doute à bon droit comme des plaidoyers, Beaumarchais avait dans cette circonstance plaidé pour lui, pour sa maison : les noms mis en un si cruel relief dans ses fameux Mémoires, sont les noms de ses ennemis, de ses propres ennemis. Où donc était le rapport entre la détermination de Balzac, inspirée parla fantaisie, et la résolution si sensée, si parfaitement expliquée, de Beaumarchais et de Pélisson?

Voilà ce que disait le monde, dans un sourire à demi moqueur, et pleinement moqueur quand ce monde cessait d'être celui des salons pour devenir celui du barreau.

Mais railleurs et moqueurs ne parvenaient guère à émouvoir Balzac, lequel, du reste, ne demandait pas, pour annoncer son entrée en lice, de hérauts d'armes mieux équipés et mieux en voix. Cet esclandre le ravisa, sait d'aise : c'était sa musique guerrière que ces tambours, ces cymbales, ces trombones de la malveillance, éclatant sous lui, s'assourdissant les uns les autres, mais le laissant calme comme est calme le pic

94 BALZAC EN L'ANTOUFLKS

de Ténérife au-dessus des orages grondant à ses genoux.

Maintenant obtint-il de cette pointe tentée sur les terres privilégiées du Jjarreau les immunités sur lesquelles il avait tant compté ? Une réponse trop affirmative sur ce point serait universellement contredite par tous les témoignages contemporains, se levant en masse. Le nôtre peut déposer ici que Balzac fut loin de réunir, en adoptant ce procès, une somme de satisfactions morales égale aux peines de tout genre qu'il lui donna, aux dépenses

d'argent et de temps qu'il lui imposa pendant les deux mois seulement qui s'écoulèrent entre la condamnation de son client, le 26 août 1839, et son exécution sur la principale place de Bourg, le 28 octobre ; car Balzac, et l'observation se place ici d'elle-même, ne fit paraître ses lettres en faveur de Peytel, — le procès en question a pris dans les annales judiciaires le titre de procès Peytel — que lorsque Peytel, condamné au chef-lieu de l'Ain, se pourvut en cassation. Pourquoi la défense de Balzac se produisit si tard, se demandera-t-on, pourquoi n'arriva-t-elle pas concurremment avec l'ouverture de la cause? Nous expliquerons cette flagrante inopportunité par l'hésitation incessante que mit Balzac à se décider sur ce point, fort délicat pour lui, de savoir s'il irait défendre oralement Peytel à Bourg ou s'il réduirait son rôle à le défendre par écrit. Ces oscillations, comme celles du pendule, se traduisirent par un écoulement de minutes, qu'on appelle en affaires de ce monde perte de temps, si bien que Peytel avait paru au banc des accusés que Balzac s'était à peine décidé.

Cependant il s'était rendu à Bourg. C'est à Bourg même qu'il rédigea les lettres ingénieuses, plus ingénieuses que convaincues, où il entreprend la justifica-

tion de l'accusé Peytel, déjà condamné par la cour d'assises réunie à ce chef-lieu ; et c'est de Bourg même aussi qu'il me les fit parvenir toutes chaudes en (■ 'preuves, afin que je les revisse avant de les envoyer au journal [^]([^] [^]SîècZc, pour lequel elles étaient destinées. En lisant le Mémoire ou la plus substantielle partie du Mémoire de Balzac, consacré à la défense de Peytel, on prendra naturellement connaissance du double crime, on pourrait même dire du triple crime, dont cet étrange notaire fut accusé et pour lequel il eut la tête tranchée. Cette curieuse pièce, que

nous ne nous souvenons d'avoir vue dans aucune vitrine de son vaste musée, mérite, par plus d'un côté, d'être tirée de la poussière de l'oubli, si rapide à se convertir en fumée de néant. Elle vaut, certes ! la courtoisie d'une résurrection par le soin précieux, minutieux, avec lequel elle est écrite, par la couleur contenue et le dessin laborieux qui la distinguent des autres productions de Balzac. C'est un spectacle nouveau que nous dévoile son intelligence, plus habituée à parcourir l'espace ;istral, illimité des comètes, qu'à raser le terre-à-terre le la réalité; et à quelle triste réalité, bon Dieu I il -attaquait !

Pour conduire le lecteur avec plus de clarté à travers les développements nombreux où se complaît ce Mémoire, nous donnerons tout de suite l'arrêt qui intervint à la suite des débats de l'affaire Peytel, arrêt que ce même Mémoire cherche à ruiner dans l'espoir de le voir casser ensuite en appel devant la cour de cassation :

c Sébastien Benoît Peytel est-il coupable d'avoir, dans la soirée du 1^{er} novembre 1838, commis un meurtre sur Louis Rey, son domestique ? >Ce meurtre a-t-il été commis avec préméditation ?

» Est-il coupable d'avoir commis un meurtre sur Thérèse-Félicie Alcazar, sa femme ?

» Ce meurtre a-t-il été commis avec préméditation ? » Les jurés se retirent pour délibérer; ils rentrent au bout d'une heure.

Le chef du jury déclare : « Sur la première question, oui, à la majorité, l'accusé est coupable. » Sur les circonstances, oui, à la majorité.- » Sur la deuxième question, oui, à la majorité, » Sur les circonstances, oui, à la majorité » L'organe du ministère pu-

blic : « Nous requérons pour le Roi, qu'il plaise à la Cour faire à l'accusé l'application de la loi qui le condamne à la peine de mort.
»

Et maintenant, au Mémoire de Balzac !

« J'ai vu Peytel trois ou quatre fois chez moi, en 1831 et 1833. Depuis, je n'en entendis plus parler qu'à propos de son retour au notariat ; il m'annonça lui-même son projet de quitter la vie littéraire. Je l'avais jugé, comme l'ont jugé beaucoup de ceux qui le connurent alors, si peu capable d'une mauvaise action, que, lors de son procès, M. Louis Desnoyers, à une séance du comité de la Société des gens de lettres, eut besoin de m'affirmer que le notaire alors en jugement était ce Peytel que nous avions entrevu. Dès la première visite qu'il me fit en m'apprenant son acquisition d'une part d'intérêt au Voleur., Peytel me parut être ce qu'il est maintenant : un homme d'un tempérament sanguin jusqu'à la pléthore, vif, emporté, doué d'une grande force morale et physique, passionné, incapable de maîtriser son premier mouvement, orgueilleux, je dirais presque vaniteux, et parfois entraîné dans la parole seulement, comme la plupart des gens vains, au-delà du vrai; mais essentiellement bon.

> Là OÙ Faccusation a été partiale, cette défense ne le sera pas. La conséquence d'un tel caractère est ramJntion, L'aniLition littéraire avait amené Peytel à Paris, où il se lia naturellement avec «luelques écrivains ; il pratiqua la plupart de ceux qui travaillaient à cette époque dans la presse parisienne ; enfin, il se mit comme tant d'autres sur le trottoir de la spéculation et de la littérature.

> Deux faits authentiques dans le monde littéraire peignent Peytel tout entier. En sa qualité de propriétaire du *\oleurj* comme beaucoup de gens qui ne prennent un intérêt dans un journal que pour y écrire, il rendait compte des théâtres. Un de ses articles blessa vivement le directeur d'un spectacle, qui s'en plaignit amèrement. Peytel, à qui ses plaintes furent rendues d'une façon menaçante, alla chez le directeur, muni de ce billet qu'il lui adressait au lieu de carte :

€ Monsieur,

> Vous désirez connaître l'auteur de l'article sur le Gymnase : il est debout devant vous. »

» A propos de la vente de ce même journal, Peytel se crut ou trompé, ou lésé dans la vente, non par ses co-vendeurs, mais par l'acquéreur ; il attend son homme sur le Boulevard et l'insulte gravement, en plein jour. L^e caractère français comporte un si grand fonds de générosité, que l'acquéreur, saisi de pitié en apprenant la condamnation de l'homme envers qui sa haine eût été certes fondée, a escompté à Gavarni les valeurs avec lesquelles nous avons subvenu aux frais de nos voyages. Le seul ennemi légitime de Peytel a eu cette générosité, convaincu de sa non-culpabilité, souhaitant à Gavarni son succès. Les ennemis (que compte

Peytel à Bourg et à Belley ont été bien différents, mais peut-être aujourd'hui sont-ils honteux de leur ouvrage. Ces deux traits peignent tout un homme, son vrai caractère et ses habitudes de franchise.

» Peytel a cet œil qui regarde toujours en face et dont les rayons sont directs, un œil sans faux-fuyants, plein d'ardeur, qui

s'allume d'une soudaine colère, un œil qui dément l'hypocrisie que lui prête le réquisitoire. En le voyant, il est facile de deviner qu'il lui est impossible de soutenir longtemps un rôle quelconque. Quand il s'agit d'un homme placé dans le monde où vivait Peytel, toute accusation va chercher ses éléments dans le caractère : l'accusation l'a bien senti; aussi a-t-elle tout tenté pour donner le change à l'opinion publique ; elle n'a pas reculé devant des assertions qui, de la part d'un particulier, seraient diffamatoires. Les deux faits de vie privée que je viens de raconter confirment les inductions à tirer de la physionomie et du caractère de l'accusé. Vous connaissez sa colère prompte et facilement oubliée ; maintenant, voici un trait qui vous expliquera sa bonté :

» Dans une famille honnête et connue de ses amis se trouvait un homme d'une grande inconduite et qui avait lassé la patience de tous. Cet homme, errant, sans feu ni lieu dans Paris, rencontre quelques amis de Peytel, alors rentré dans la voie du notariat après ses infructueux essais de journalisme et d'entreprises littéraires. On expédie à Peytel ce garçon malheureux, à qui l'on voulait faire un sort en lui procurant du travail dans la fabrique de Lyon. Peytel l'accepte, le loge, l'habille et le nourrit. Mais, ce qui est bien autrement difficile, Peytel tente de le réconcilier avec lui-même, de le mettre dans la bonne voie; il le maintient dans une vie décente, il le suit, leçon-

soille, le dirige avec des soins constants, touchants, paternels. Ainsi, sa bonté n'est pas une bonté de premier mouvement et d'épiderme, comme chez beaucoup de gens violents, et comme pourrait le faire supposer l'anecdote, révélée à l'audience par un témoin, sur l'argent donné à un enfant pour commencer un commerce qui a prospéré. La bonté de Peytel est continue, persis-

tante. Tous ceux qui l'ont connu savent que chez lui l'obligeance est sans bornes : son orgueil et son faste sont solidaires de son dévouement. Ces sentiments se retrouvent jusque dans sa vie d'enfance, au collège.

3 Eh quoi ! l'instruction, l'accusation, fouillent toute la vie d'un homme afin d'y trouver les racines d'un crime, et ne la fouillent que dans un sens ! Elles n'y prennent que les faits dont elles ont besoin pour leur thèse et qui chargent un seul des plateaux de la balance ! Le réquisitoire se dresse à Lyon ; Peytel a fait son second stage notarial à Lyon, sa bienfaisance s'est exercée à Lyon, et l'accusation l'ignore ! Elle sait ce que faisait ou ne faisait pas Peytel le lendemain , la veille de son mariage à Paris, et elle ferme les yeux sur des faits éminents de sa vie littéraire qui devaient appeler et fixer le doute sur le chef grave de la préméditation ! Puis elle peindra cet homme comme un homme dissimulé, cupide ! l'accusation dit : Peytel est cupide parce qu'il a fait un crime. Mais, pour rendre sa cupidité solidaire de son crime, il faudrait prouver par des faits et le crime et la cupidité, établir victorieusement le caractère et les habitudes d'un homme intéressé : toute la préméditation, ce chef accablant, est là ! Mais c'est là précisément que je me charge de montrer combien l'accusation a été fautive, combien l'instruction est incomplète. Je m'occède autrement, je

VOUS objecte des faits avant d'en tirer des conséquences. Voici donc trois circonstances connues, que plusieurs témoins dignes de foi attesteront, et qui prouvent que Peytel est un homme violent, allant droit à son but, sans dissimulation. Où donc est l'homme comblé de ses bienfaits ? Pourquoi n'a-t-il pas traversé la France pour courir au secours de Peytel calomnié par

ses ennemis? Peut-être le malheureux est-il en pays étranger? Soyez-en sûrs, nous saurons le retrouver. Si le procès se recommence, ce témoignage s'ajointra à tous ceux qui faillirent à Peytel. Ces oublis de l'instruction sont constants et flagrants. A chaque pas que nous allons faire dans ce procès, vous trouverez l'instruction et l'accusation en faute. » Le devoir de l'instruction criminelle est un des plus terribles, de s plus minutieux, des plus astreignants que je sache dans notre société. Aussi le juge est-il investi des plus grands pouvoirs ; il a tout à ses ordres, les pape-rasses de la police et ses agents, l'argent du fisc, il fait tout mou-voir ; à sa voix, les préfets, les autres juridictions, les polices lo-cales, tout s'empresse; il a le temps à lui, rien ne le hâte, aucune autorité n'entreprend sur lui, ni le public ni l'État, il ne relève que de sa conscience ; il peut, il doit retarder l'instruction pour le plus léger détail, il a la charge de tout interroger dans le passé d'un homme : moyens de fortune, dettes et créances, habitudes. Il doit demander compte de tout, rechercher la pensée d'autrefois, ap-peler ou ne pas appeler l'inculpé à ses investigations ; examiner, recueillir toutes les probabilités, suivre le crime ou la pensée du crime à la piste, en refaire le chemin moralement et physique-ment; car les preuves du pour et du contre sont partout, dans les êtres, dans les choses, dans les lieux ; mais à lui de résumer, d'ins-

crire le bien et lo mal, de les balancer en faisant connaître le Droit et l'Avoir moral de l'inculpé. Sans ce rapport essentielle-ment impartial, iV la confection duquel la société, le pouvoir, les citoyens concourent de toutes leurs forces, la religion du tribunal, la religion de la Cour, successivement appelés à prononcer sur la mise en accusation, est surprise.

» L'accusation et l'instruction n'ont pas voulu voir les faits qui prouvaient en faveur de Peytel : elles ont favorablement accueilli, non pas les actes, non pas les faits à discuter, mais les dires et les calomnies qui le perdaient. L'acte d'accusation, qui doit être une sèche narration des faits, a plaidé contre l'accusé. Publié par avance et sans réponse, cet acte a été ingénieux comme une Nouvelle, partial là où il devait se montrer froid et calme, affirmatif là où il devait être sceptique. Je n'ai pas la prétention de faire de Peytel un saint : il a été souvent entraîné à des légèretés. Ces légèretés, qui d'ailleurs ne touchent en rien la probité, l'ont conduit à avoir au moment où j'écris, les fers aux pieds comme les plus vils criminels, et à vivre dans l'incertitude de savoir s'il sortira de sa prison pour aller à l'échafaud, ou pour comparaître devant une autre Cour d'assises, ou pour traîner le boulet d'un homme gracié.

» En parlant ainsi, j'ai en vue la déposition qui a le plus nui à Peytel, celle du président de la chambre des notaires de Mâcon. Pressé par l'accusé, par ses défenseurs, d'expliquer le refus d'admettre Peytel parmi les notaires de Mâcon, le président a prononcé les mots d'incapacité, d'improbité. Quel avantage pour moi que la chambre des notaires de Mâcon ait taxé le postulant d'incapacité ! Déjà voici cette compagnie induite en erreur. Peytel a donné les preuves de lu

102 BALZAC KX PANTOUFLES

capacité la plus étendue à Lyon et à Belcy. Ici la chambre répond que la capacité s'entend de l'observance des règles relatives au stage. Mais comme cette inutile accusation sonne mal aux oreilles des jurés qui s'arrêtent au sens vulgaire des mots ! Reste l'improbité.

» Ce point exige une digression de la plus haute importance.

D Peytel a commencé ses études de notariat chez M. Cornaton. Le refus de la chambre fut basé sur des renseignements donnés par ce notaire. L'instruction, l'accusation avaient donc pour appuyer leurs foudroyantes allégations le délibéré de la chambre des notaires de Mâcon. Gomment l'instruction n'a-t-elle pas mandé M. Cornaton, en l'obligeant à déduire les raisons intimes de ses renseignements ? pourquoi n'at-elle pas mis en présence, confronté la chambre des notaires et M. Cornaton, puis M. Cornaton et Peytel, et enfin Peytel, M. Cornaton et la chambre, afin que le refus expliqué dans le silence de l'instruction ne pesât point dans le plateau des charges ou y restât sans discussion possible ? L'Instruction, l'Accusation vont taxer un homme de cupidité, d'improbité, et ni l'instruction ni l'accusation ne s'enquièreent des faits sur lesquels la chambre a prononcé. Ici, comme il s'agit pour Peytel d'être déclaré probe ou improbe, je dois établir publiquement ce que l'instruction devait faire en secret. J'ai les mains sur des questions délicates, mais personne ne souffrira de ma parole.

» Le sentiment qui dicta jadis à M. Cornaton les renseignements sur Peytel est inhérent au cœur de l'homme : il a pu être blessé plus A'ivement encore et plus intimement atteint que l'acquéreur du journal mais je prends sur moi de dire qu'il sent comme nous

à ses pieds, peser les fers de Pey tel; que, devant une autre Cour, il réhabilitoi-a plus entièrement encore qu'à l'audience les antécédents de son clerc.

1 Quand Peytel était chez lui, M. Gornaton avait cru s'apercevoir qu'il manquait de petites sommes à sa caisse. Suivant sa déposition devant la Cour, il a dit qu'il n'avait aucune certitude que ces détournements eussent été pratiqués par Peytel. Bien plus, un des jurés lui a demandé si, Peytel parti, les infidélités avaient continué, il a répondu : Oui, mais moins fréquemment et pour des sommes moindres. N'est-il pas évident que l'auteur des détournements comptait sur le jeune clerc et se comportait de manière à laisser croire qu'il y avait deux coupables au logis? Eh bien, peut-être M. Gornaton a-t-il, quand il s'est agi de recevoir Peytel notaire à Màcon, trop écouté ses ressentiments ? La chambre a dû consulter le premier patron du postuhuit, un notaire qui demeure à peu de distance de Màcon.

> Aujourd'hui M. Gornaton doit être au désespoir d'avoir provoqué la délibération de la chambre des notaires. Un corps tient à ce qu'il a mis sur ses registres: la discussion était impossible entre M. Gornaton devenu généreux en présence du danger de Peytel et le président de la chambre des notaires appuyant la décision de sa chambre sur les renseignements donnés par M. Gornaton. Opposons un fait à de simples soupçons en admettant que le délibéré de la chambre des notaires soit fondé.

> Pendant sa cléricature et son principalat chez M. Farine et chez M. Fuchez, le successeur, une des études les plus occupées de Lyon, Peytel a eu en maniement des fonds considérables et qui sont montés à deux millions. En quittant l'étude et rendant son

compte de caisse, il s'est trouvé une erreur d'environ mille francs. Remarquons qu'une erreur légère, comparée au total des sommes reçues, ne compromet la probité de personne. Un premier clerc qui, voulant voler, volerait mille francs dans deux mil-

lions, mériterait aux galères les plaisanteries de tous les condamnés. Peytelagit comme tout le monde en x^areil cas; il tira de sa poche un billet de mille francs pour aligner les comptes, en protestant de son exactitude, en suppliant son successeur de rechercher l'erreur. Il lui était alors impossible de rester à Lyon jusqu'à l'apurement des comptes, il avait traité à Belley.

« Quelques [mois se passèrent sans que l'erreur fût découverte, mais elle se découvrit : on avait oublié de porter une somme payée ou reçue chez un banquier de Lyon, en dehors des comptes de l'étude. M. Périgaud, le successeur de Peytel dans son principalat, l'en instruisit à Belley; Peytel le remercia par une lettre où il exprimait combien cette erreur, quoique aussitôt couverte, lui pesait et l'inquiétait. Cette étude est à Lyon, le notaire est à Lyon; M. Périgaud, le successeur de Peytel, est encore à Lyon, l'acte d'accusation s'est dressé à Lyon. Avouez qu'il y a d'étranges fatalités dans cette affaire. Ce fait n'est pas d'un homme improbe : il comporte les allures d'une vie honnête. Les seules fautes de jeunesse que Peytel a pu commettre ont pour origine une passion très-pardonnable.

» Maintenant étudions l'ordre logique de ce fait.

» Peytel quitte Paris pour se faire notaire; il se présente à Mâcon, il est refusé sous prétexte d'incapacité, ce qui implique défaut de temps de cléricature, ou défaut d'instruction. Son premier patron, consulté par la chambre, parle peut-être d'inconduite et d'indélicatesse en étendant le sens du mot probité.

Un chevalier d'industrie ainsi démasqué retournerait à Paris ou partirait pour l'Amérique ; à quarante lieues à la ronde, la province n'est plus tenable pour lui ; mais non, point! Peytel, au lieu

de renoncer aune, carrière que lui fermerait une pareille note, se rend à Lyon, à quelques lieues de Mâcon, y devient premier clerc et traite plus tard à Belley.

» Assurément, un homme accusé d'improbité, d'un détournement de fonds quelconque, eût alors rencontré des difficultés : il n'en éprouve aucune, il est reçu. Il serait horrible, dans une société fondée sur le repentir, de ne pas admettre qu'un jeune homme (je dis cela pour ceux qui ont des reproches à s'adresser) ne pût se corriger de ses erreurs. Or, des erreurs problématiques reprochées k Peytel par l'Accusation à un double meurtre, n'y a-t-il pas bien des abîmes à franchir?

» Beaucoup d'écrivains et plusieurs gens illustres le connaissent et sont prêts à déposer de ses mœurs loyales, à jour, faciles, décentes. C'est ici l'occasion d'insister sur un détail des débats, auquel les journaux de Paris n'ont pas donné toute la publicité désirable en présence de l'accusation lue et discutée par toute la France pendant quinze jours avant les débats. M. Casimir Broussais a représenté M. de Lamartine comme ennuyé des persécutions de Peytel et ne cédant qu'à des importunités, soit en assistant au contrat, soit en conduisant Félicie Alcazar à la mairie, à l'église, à l'autel, à la célébration légale du mariage. Il rapporte ce propos si spirituel de Félicie Alcazar à son prétendu : Vous connaissez tant M. de Lamartine que je commence à croire que votis ne le comiaissez pas du tout!

» Le soin qu'a pris M. de Lamartine de servir do père à Félicie n'est pas une affaire de simple politesse.

LOG BALZAC EN PANTOUFLES

Certes, pour beaucoup de personnes, en ce moment, M. de Lamartine aurait fait lâcher prise à Peytel quand ce malheureux saisissait notre grand poète par sa robe étoilée. Il en est de M. de Lamartine comme de dix personnes à Belley, comme de beaucoup d'autres à Paris, croyant toutes à l'acquittement de Peytel et redoutant toutes de comparaître en cour d'assises. Mais ne croyez pas que l'orateur courageux, que le poète généreux ait renié l'enfant de Mâcon. Voici le dernier paragraphe de la lettre écrite par M. de Lamartine, à Peytel, en prison.

Mâcon, 12 novembre 1839.

« Votre déplorable situation j)réoccupe ici tous les » esprits : on ne doute pas que les révélations inatten- » dues que le temps et les circonstances amènent touy> jours ne justifient complètement l'exactitude des » détails que vous donnez vous-même, et ne fassent » promptement succéder à ces préventions dont vous me » parlez, l'intérêt, la pitié universels. En attendant, î monsieur, j'aime à vous attester que ces interpréta- » tions n'ont trouvé ici accès dans l'esprit de personne, j> et que si vous avez besoin d'autres preuves que votre 2) désespoir, vous les trouverez ici dans V attestation y> unanmie de la pureté de vos antécédents et de Virrét) prochahilité de votre vie.

j> Recevez, avec l'expression de ma douloureuse symj> pathie, l'assurance de mes sentiments distingués.

» De Lamartine. »

)) Voulez-vous voir les allures de cet homme dans sa vie privée? Peytel a le même tailleur depuis douze ans, et solde avec lui ses comptes comme le bourgeois le plus rangé. Ce tailleur est M. Buisson, qui ne s'oc-

ciipe de sa facture que quand elle monte à mille écus, tous les trois ans, tant il connaît à fond Peytel. Le tailleur est le critérium du crédit d'un jeune homme. Je n'arrive pas sans raison à ce minutieux détail aux débats, un marchand de vin, ami de collège, a dit iju'il n'aurait pas fourni tine pièce de vin à crédit à JN'ytel. Or, Peytel est de Mâcon et possède des vignes! Cette déposition, quoiqu'efait sans malveillance, a produit le plus mauvais effet. Ainsi, par une étrange fatalité, tout a compromis Peytel, même un témoignage qui voulait être bienveillant.

> Je m'interromps ici pour faire à tous ceux qui me lisent une interrogation essentielle à l'honneur de tous, t d'une excessive importance dans notre droit public. La magistrature, dans Texercice de ses fonctions, estelle dispensée des lois auxquelles sont astreints les autres citoyens ? Accuser d'escroquerie publiquement un homme donne lieu à un procès en diffamation : le diffamateur n'a pas le droit de rapporter les preuves de son dire, il est condamné. Si l'accusation faite dans l'intérêt général jouit d'un privilège que n'ont pas les individus, si elle peut taxer impunément Peytel, ou tout autre accusé, d'escroquerie, n'est-ce pas à la charge de prouver son dire? Si elle ne prouve rien, l'accusation n'est- elle pas odieuse, là où l'individu n'est que passionné? Pour la .Justice, rigoureusement parlant, il n'y a d'escrocs que ceux qu'elle a condamnés]>our escroquerie à un tribunal de police correctionnelle quelconque. Avec beaucoup de laisser-aller, elle]deut soupçonner d'escroquerie un homme contre lequel il y aurait eu de ces plaintes qui meurent dans les ^n-effes et que le [.arquet peut retrouver. Mais ici, contre Peytel, il n'y a ni chose jugée, ni plainte portée et retirée, ni même un de ces faits capitaux, décisifs, in-

coiitesUiLles, apportés à rciidiieiice par des témoins dignes de foi.

» A travers cette narration, nous sommes arrivés à l'établissement de Peytel à Belley,

» Vous serez bientôt édifiés sur la manière dont les premiers éléments de la procédure y ont été disposés. Peytel était pour Belley un étranger, un Parisien, il y a soulevé des aniniosités violentes ; le fond de son procès se trouve là. L'usure dévore le département de l'Ain et la frontière de Savoie. Les notaires sont plus que tous autres en état de juger cette plaie. Peytel, homme extrêmement intelligent, dut en être frappé. N'était-ce pas se bien poser dans un pays que d'y faire baisser le taux de l'intérêt? Étrange erreur, Peytel rendait service à des victimes isolées, peu propres à la reconnaissance, occupées de leurs cultures, incapables de communiquer leurs impressions et de produire une action utile en sa faveur, tandis que les usuriers, placés sur le terrain même où vivait Peytel, avaient un lieu commun dans leur haine contre celui qui troublait la source de leurs profits.

» Ce fait si grave, enfoui dans les ténèbres de la vie de province et qui avalu au nouveau-venu unebonnehaine sourde de douze et même quinze pour cent annuellement perdus dans les capitaux, est la plus forte cause du soulèvement des esprits contre ce malheureux jeune homme plein de bomieri intentions.

» Une fois le Parisien mai vu dans nue ville de province, il est incroyable comment vont les choses : il devient l'objet de commentaires perpétuels et malicieux ; tout de lui s'interprète en mauvaise i)art. Peytel remarque que beaucoup de gens sont en

état de concubinage à cause de la cherté des contrats ; il offre à l'évêque de faire gratis les contrats de mariage des

gens pauvres, afin d'aider à leurs mariages. Aussitôt Peytel est taxé d'hypocrisie religieuse. Des contrats gratis ! abaisser le taux de l'usure ! Quelle abomination ! On ne parlait pas des pertes entraînées par la difficulté de ju-éter à dix-huit et vingt-quatre pour cent, quand Peytel offrait de l'argent à six ; mais Peytel fut si bien attaqué par les discours calomnieux, qu'il devint à Belley ce que lord Byron était à Londres. Il ne buvait pas précisément dans un crâne, mais il donnait des gants liuincs à son domestique pour servir à table, ce qui paraissait aussi exorbitant. Il avait été journaliste à Paris ; il y avait des horreurs dans sa vie ; il était duelliste.

> Enfin, à son insu d'abord, il fut sous le poids des commérages les plus venimeux ; puis en les apprenant, il commit le dangereux plaisir de rimer quelques épigrammes contre ses ennemis et de leur lancer quelques chansons. Le Parisien combiné d'homme de province, le littérateur reparut, il eut plus d'esprit que ses adversaires : autre crime ! Cette petite guerre entretenait la haine : mais il n'y eut jamais, remarquez-le ! d'accusations relatives à sa prolûté. Les attaques n'atteignaient <iue son caractère ; on le disait capable de tout. N'est-ce pas ce que la calomnie dit d'un homme quand elle mâche à vide et n'a point de pâture sous les dents ?

> La calowmie alla si loin <iue, pour mieux perdre Peytel quand il fut en prison, on profitait de son offre à l'évêque pour le peindre comme un cagot aux gens d'opinions libérales, à qui l'on disait que Peytel servait la messe et l'entendait tous les jours. Aux

gens religieux, on disait que les magistrats avaient trouvé chez lui des choses infâmes qui attestaient une débauche effrénée.

> Vraiment, il faut raconter ici le seul fait qui puisse rendre moins sombre une discussion où il s'agit de la

vie d'un homme. Peytel avait un très riche mobilier pour un homme établi i)rès de la Savoie, Peytel, de qui nous connaissons le goût, visitait souvent les marchands de curiosités. En furetant, il avait trouvé à Lyon une des choses les J)lus rares, je ne sais si M. du Sommerard en possède une ; il s'agit d'une de ces ceintures de chasteté, si célèbres dans les anciens conteurs, et qui sans doute venait d'Italie. Il n'en fallut pas davantage à Belley pour ôter à Peytel toute sympathie ; il fut accusé de pratiquer les plus cruels errements de la jalousie italienne au moyen âge. Mais, comme me Font écrit les gens sensés du pays, Peytel avait cet instrument bizarre appendu dans un coin, et ses amis ont mille fois vu cette curiosité dans le musée qui ornait son cabinet. Cette ceinture fit des ravages effrayants dans l'opinion ^niblique.

» Néanmoins, les gens de la campagne auxquels Peytel avait rendu des services l'aimaient, mais ils étaient impuissants. La haine fermentait dans la petite ville, les intérêts blessés ne lui pardonnaient point. Aussi le premier mot d'un de ses concurrents, quand il apprit l'événement du pont d'Andert, fut-il : « Quoiqu'il y ait, Peytel est un homme perdu ! » Ce cri est à mes yeux d'un plus grand poids que bien des phrases ampoulées de l'acte d'accusation ; il révèle ces imidacables haines de petite ville qui ont agi dans l'instruction, et que je me charge de retrouver à l'œuvre quand j'examinerai la procédure en terminant cette lettre.

D Disons ici que Peytel compte dans l'arrondissement de Belley des affections chez des gens élevés, incapables de petits calculs. Rétablissons dans la plus haute estime M. Roselli-Mollet, homme d'esprit, considéré dans le pays par les gens de la première société, mais que la justice a failli rendre complice de Peytel,

comme elle faisait de M. Perrin, notaire de madame Alcazar, le complaisant [de Peytel, qu'il ne connaissait point, et assez complaisant pour intercaler au contrat (les sti]]ulations défavoral)les à sa cliente au dire de Taccusation, Ces stipulations seront l'objet de mon examen, et ce ne sera pas ma faute s'il en résulte de grandes bévues judiciaires dans l'accusation soit orale, soit écrite.

» La bonté de Peytel, de laquelle dépose le fait relatif à l'hospitalité donnée à Lyon, éclate surtout dans ses rapports avec sa femme. L'instruction, l'accusation, la famille admettent tout d'abord ce qu'on a nommé l'extrême myo]>ie de Félicie, défaut dans la vue qui la portait à tenir la tête baissée alin de se dérober aux regards ; puis son manque d'éducation, son insubordination, sa constante résistance aux désirs de son mari. En beaux et bons termes, Félicie Alcazar n'était pas bonne pour son mari. •

» Je suis obligé de dire ces choses pour expliquer combien un homme violent, incapable de maîtriser ses premiers mouvements, dont l'ambition était de se maintenir dans la première société de son pays d'adoption, dut prendre sur lui pour cacher ses impatiences, retenir ses réprimandes et sans cesse pardonner des torts extrêmement graves chez une jeune mariée de quelques mois. J'ai les plus fortes raisons de croire qu'il ne s'agissait pas d'enfantillages, mais de faits graves, de mensonges et de dissimu-

lations incompatibles avec la jeunesse, de familiarités qui ne convenaient point à la feniUK'd'uu liomnie revêtu d'un carnetère J)ul)lic et qui :i Itesoïn de considération.

> Dégageons maintenant les faits de renii)liast^ Judiciaire, et disons-les comme ils doivent se produire à r«'sprit.

112 BALZAC p:n pantoufles

1» Un notaire nouvellement marié, sa jeune femme et leur domestique reviennent de Bourg à Belley, où ils demeurent. La jeune femme a vingt-et-un ans depuis quelques jours; elle est grosse de cinq mois et demi. A quelques portées de fusil de Belley, à onze heures du soir, sur la grande route, deux personnes sont assassinées, la femme et le domestique : une seule survit. Sur une route observée par la douane, qui a l'une de ses lignes intérieures à peu de distance, sur une rivière où les gens pêchent en fraude la nuit, entre le village de Rothonod et la ferme de la Bâty, l)rès de la maison d'un forgeron située à cinquante pas, le hasard veut qu'il n'y ait aucun témoin oculaire ni auriculaire de ces deux morts également violentes. Personne à dix lieues à la ronde ne peut être inculpé. D'ailleurs, les meurtres ont été commis avec un ou deux pistolets, avec un marteau faisant partie de l'équipée des voyageurs. Enftn le survivant accepte la responsabilité d'un homicide. Ce survivant, ce jeune marié, ce notaire, c'est Peytel. Rien de tout cela n'est sujet à contestation. Quelque étranges que soient les circonstances de l'homicide commis sur Louis Rey, l'instruction là-dessus est éclairée : Peytel l'a tué, il Ta déclaré dès le premier moment, il doit être cru, surtout quand sa version explique tout ; quand la thèse de l'accusation, qui n'explique rien, arrive à l'absurde. » Endroit, en fait, en morale, tuer pour tuer constitue une infirmité facile à reconnaître et qui provient de lé-

sions intérieures au siège de l'intelligence. Léger avait une partie de la cervelle gâtée, lui qui enlevait sa victime et allait la manger dans un coin. Un homme alors passe de la section judiciaire à la section médicale, et de la prison dans un hospice. Peytel, au cas où il aurait commis deux meurtres au lieu de l'homicide

qu'il avoue, sans aucun motif et par une aliénation mentale, eût été déjà i)lacé dans une maison de fous, et sa vie antérieure contiendrait quelques preuves, (quelques faits avant-coureurs de la frénésie qui l'aurait saisi à la montée de la Darde. Sur ce point, ministère public, accusation, défenseurs, accusé, tout le monde est d'accord, il faut rayer le cas de folie.

> Dès lors, l'homicide commis sur Louis Rey, le seul avoué, et le meurtre qu'on prétend avoir été prémédité sur la femme dans le système de l'accusation, ont des motifs, des raisons parfaitement saisissables, (lui peuvent être recherchés, qui doivent être nécessairement trouvés en parcourant les diverses propositions en vertu desquelles un homme est conduit à tuer sa femme et son domestique, sur une grande route, à un endroit déterminé. Ce travail est un peu long, mais il n'est pas impossible : dans sa conclusion, il y a la vie d'un homme.

1 Tous les criminalistes sont portés à croire que les crimes se commettent par celui à qui ils profitent ; le droit criminel en a fait un axiome. Cet axiome n'est pas exactement vrai. Le crime de Papavoine serait inexplicable et le crime de Fieschi ne lui profiterait guère. En d'autres termes, un bravo vous débarrasse très bien, pour le plus léger lucre, de votre ennemi. Papavoine et Fieschi prouvent que tous les bravi ne sont pas en Italie. Ici, Peytel n'a pu tuer son domestique, enfant trouvé, pour le compte de i)ersonne; il n'avait aucun intérêt pécuniaire à le tuer i)our son

propre compte. Voici déjà Tliomicide avoué par Peytel inexplicable, soit pour le compte d'autrui, soit par intérêt pécuniaire. Au lieu de méditer]profondément sur ce non-sens moral, en faveur de Peytel contre Peyttd, contre Félicie Alcazar, l'accusation et l'instruction ont

inventé que Peytel avait tué son domestique et sa femme, tous deux, remarquez-le Lien ! par préméditation : remarquez encore ce chef terrible ! en prétendant ces deux meurtres nécessaires à l'accusé pour s'emparer de la fortune de Félicie Alcaznr sa femme, et le jury, sans hésiter, a résolu ces chefs d'accusation affirmativement.

)) Parmi les raisons probables que peut avoir un homme de se défaire de sa femme, notre malheureuse société place en première ligne l'intérêt pécuniaire, en seconde ladétestation profonde pour l'individu même, en troisième la détestation à cause d'un amour adultère. Sans une de ces trois raisons il n'y a idus de crime possible, l'accusation croule tout entière.

)) Félicie Alcazar peut encore avoir été tuée involontairement et pour une autre personne. Cette explication si naturelle au cas où les trois autres raisons manqueraient, fait partie d'un système dans lequel, sous aucun prétexte, je ne veux ni ne dois entrer. S'il paraît justement impossible que le meurtre commis sur cette femme ait été conseillé par l'intérêt ou par une haine inexorable, je ne continuerai même la discussion qu'après l'arrêt de la Cour suprême, s'il casse celui de la cour d'assises.

» Pour établir la préméditation de deux meurtres commis par intérêt, l'accusation devait prouver chez Peytel un urgent besoin d'argent, une grande ambition, un défaut de fortune personnelle

et la nécessité de s'emparer de celle de sa femme. Vous comprenez, dès l'abord, de quelle importance est, dans cette thèse, la fortune de Peytel. Peytel est-il riche ? Peytel est-il pauvre ? est-il endetté ? Sa condamnation ou son acquittement est en partie dans la réponse. Peytel riche, Peytel devant être plus riche que ne l'est Félicie

BALZAC EN PANTOUFLKS liô

Alcazar, ue saurait tuer su femme par intérêt. Peytel aussi riche que son ami Roselli-Mollet le rejprésente à M. «le Montrichianl, j^endre <le Mme Alcazar, n'entre pas dans une famille]ar une tromperie, il n'escroque plus une dot. Tout est là pour la prétendue prénu"dition, comme pour la rapidité de la scène au pont d'Andert, tout est dans le caractère san<ûin-lMlieux de Peytel, évident pour qui le re<,mrde en face. Ainsi, la plus jj^rande partie <le la non-culpabilité de Peytel est dans un examen approfondi de cette fortune, que l'accusation a dit être dissipée sans administrer la moindre preuve. »

Ici de Balzac établit, par des calculs estimatifs, que la fortune immobilière de Peytel, et qu'il pouvait espérer de sa mère, s'élevait à une valeur de 97,000 fr. Et il ajoute :

c Selon l'accusa tion, Peytel aurait pourchassé Félicie Alcazar pour la fortune de cette jeune personne, en exa^'érant la sienne proju'e, et il aurait tracé aux yeux inquiets d'une mère Vavenir de son enfant sous les plus riantes couleurs.

» D'abord, il serait sin<,'ulièremment impolitique à un prétendu de tracer à une mère l'avenir de son enfant sous de soml)res couleurs. Puis, dans l'opinion des observateurs sérieux, il eût été sinj^nlièremment difficile que Peytel poursuivît Félicie Alcazar

pour d'autres motifs que les avantages pécuniaires. Aux yeux de qui que ce soit, Félicie n'avait pas d'autre chose à offrir. Elle était <les «piatre sœurs la moins belle, elle avait peu d'éducation, p«Hi de maniér«'S. Selon une déposition due à un membre de la famille, elle avait le sentiment de ses imperfections, et néanmoins, comme la plupart des femmes de beauté contestable, elle ne manquait pas de coquetterie.

» Ici, je n'ai nul désir d'accabler une pauvre femme morte de la mort la plus malheureuse. Quelque graves qu'eussent été ses torts au début de son mariage, ils ont aussi leur excuse dans l'explication de son caractère et de sa vie antérieure, dans mille causes qui ne sont pas du domaine de cette discussion et relèvent de la famille. Les magistrats ne sont pas la justice, ils n'en sont que les organes, ils la préparent; mais, devant un tribunal secret où il serait possible de tout expliquer, peut-être les trois acteurs de ce singulier et mystérieux drame seraient-ils également excusables. Il est de ces malheurs devant lesquels les hommes ne peuvent que lever les yeux et les mains au ciel en disant comme Jésus : « Mon Dieu, pardonnez-leur ! » Leur vrai tribunal est là-haut.

■ » Chacun sait comment se font presque tous les mariages, et principalement ceux de gens qui achètent des offices publics : on cherche une bonne dot, on prend sa femme là où la met le hasard des écus. Une héritière en bas bleus, on la formera ! Une fois en voiture, la fille d'un boucher ou d'un boulanger n'est plus la même femme. Enfin toute fille d'argent devient très bien en tous lieux, même à Paris, la femme de quiconque a sa charge à payer. Ferait-on un crime à Peytel d'avoir suivi les errements de son état ? d'avoir cru qu'une jeune fille peu jolie, ayant un défaut dans la

vue, aurait quelque reconnaissance de trouver un mari bien établi, et qu'elle lui donnerait le bonheur ? Allez-vous faire le procès à tous ceux qui n'ont pas épousé de belles femmes, à tout mariage de convenance, le seul mariage que M. de Montrichard et Peytel et Mme Alcazar aient prétendu faire ? Maintenant, en dehors de ceci, voulez-vous savoir les motifs déterminants de Peytel ? Félicie Alcazar était la sœur

BALZAC EN PANTOUFLES 117

de Mme de Montrichard. M. de Montrichard avait un poste à Belley, et Peytel trouvait dans cette famille un appui pour s'implanter dans cette ville. Il se voyait le beau-frère de M. Casimir Broussais. Il augmentait sa considération de celle de ses alliés. L'accusation dit ici que Peytel a une excessive ardeur dans cette recherche; elle le peint impatient, elle fait jouer à M. Roselli-MoUet un rôle outré. Il semble que l'un et l'autre aient couru sus à une riche héritière. M. Roselli-Mollet, comme cela se pratique d'ailleurs dans (quatre-vingts mariages sur cent, aurait exagéré la fortune de Peytel, qui eût été ruiné... »

Balzac, complétant ici l'état de fortune de Peytel, et ajoutant aux 97,000 francs de valeurs immobilières les valeurs mobilières que possédait Peytel, soit en numéraire, soit en meubles et objets d'art, présente le condamné comme ayant une fortune de 114,000 francs. Il passe ensuite à l'examen de la fortune apportée en dot par Félicie, et arrive à ce résultat que l'apport se réduirait à 60,000 francs. Il rappelle les discussions qui se sont élevées au sujet du contrat de mariage, et dit être en mesure de prouver que la clause relative au survivant n'a pas été insérée subrepticement, mais du consentement exprès de Mme Alcazar, à laquelle on fit comprendre que cette clause était favorable à sa fille qui avait

Plus à recevoir de Peytel que celui-ci n'avait à recueillir de sa femme. D'ailleurs, on ne peut admettre qu'un notaire, et particulièrement M. Perrier, notaire de la famille Alcazar, ait pu se prêter à une pareille supercherie.

Après s'être ainsi attaché à démontrer que Peytel n'avait que de médiocres avantages à attendre <lu contrat de mariage, Balzac examine quel profit il eût pu attendre du testament. D'après ses calculs, rédui- <•*•♦ <1>' la fortune de Félicie la réserve qui revenait

à sa mère, et en lui tenant compte des avantages résultant pour Peytel du contr at de mariage et qui ne pouvaient lui être enlevés, le bénéfice que celui-ci eût retiré du testament se réduisait à 8,311 fr. 48 cent. 1/2,

Aussi, Balzac s'écrie :

« Suivant l'accusation, Félicie aurait donc été assassinée pour huit mille trois cent onze francs, quarantehuit centimes et demi.

» Mais pour comble d'absurdité, remarquez que les avantages du testament sont nuls. Peytel doit s'en tenir à son contrat de mariage. Ce contrat lui assure la jouissance de tout, sans être tenu de donner caution ni de faire emploi, attendu sa portion de biens au soleil àMâcon; il n'avait qu'à rendre 17,311 fr. 49 c. à sa belle-mère. Il était bien plus héritier par son contrat de mariage que par le testament.

» Si vous admettez un meurtrier par calcul et que ce meurtrier soit un notaire, au moins faut-il le faire conséquent avec sa propre science, avec les titres du code qu'il est obligé de mettre en action tous les jours et d'expliquer à ses clients. Pour tuer sa

femme, Peytel devait attendre qu'elle lui rapportât tout ce qu'elle pouvait lui rapporter. Trois mois et demi plus tard, sa femme grosse eût accouché d'une fille dont la naissance privait madame Alcazar de sa portion réservée et assurait à Peytel le quart de la fortune de madame Alcazar, comme tuteur de sa fille.

» Dans le cas qui nous occupe, Peytel aurait choisi pour tuer sa femme le moment précis où elle lui rapportait le moins ! Et l'accusation en fait un profond scélérat qui rêve le crime en signant son contrat de mariage, et dont elle doit dire en pleine audience : Le lieu le temps les moyens, il a tout habilement disposé ! Et ce profond scélérat aurait commis un

LAI.ZA«: KN l'AN r<JL:KLES 119

meurtre pour s'assurer les bénéfices d'un testament qui lui donnerait uioins d'ar^^ent que son contrat de mariage lui en assurait. De quel nom appellerai-je ces non-sens judiciaires ? Pourquoi ces paroles : Le jour où Fèlicie signa son teslament, elle signa son arrêt de mort ?

> Le testament est donc inutile et l'accusation <loit s'en tenir à prétendre que Peytel a tué sa femme pour recueillir les bénéfices du contrat; le meurtrier cupide (fui sait si bien cboisir son temps, aurait toujours commis une absurdité morale en tuant sa femme au pont d'Andert. Trois mois et demi plus tard, en la tuant avec succès, il y gagnait près de 60,000 francs, composés des 17,311 francs 49 centimes qu'il n'aurait pas eu adonnera l'aïeule de son enfant pour la portion réservée aux ascendants, et de la fortune de sa fille, dont il aurait eu la jouissance pendant dix -huit ans, laquelle peut bien s'estimer à 40,000 francs.

» Ainsi le meurtre commis par Peytel sur sa femme, au lieu d'être le résultat des plus perfides combinaisons, serait le suli-lime de la bêtise. Peytel mériterait deux fois la mort, comme un infâme meurtrier et comme le plus grand sot de Franc». L'accu-sation avait comme nous à sa disposition le contrat de mariage de Peytel, où sont tous les éléments de compte que nous faisons; elle n'ignore pas les quatre régies de l'arithmétique instituées pour tout le monde : nous ne lui ferons pas l'injure de penser qu'elle ignore les articles du Gode, titre des Successions et des Donations. Tout en sondant les cœurs et pénétrant les plus se-crets motifs des hommes, n'aurait-elle pu se livrer à quel((ues opérations mathématiques avant de fulminer ses terribles para-graphes sur l'opportunité du meurtre, sur les bénéfices que le tes-tament appor-

120 BALZAC KX PAXTUUFLKS

tait à Peytel, et s'épargner les phrases sonores qui ont induit les jurés en erreur ? Avant de commettre un meurtre, Peytel pou-vait prendre une somme deux fois supérieure à cet hacelclama (prix du sang) chez des amis qui la lui eussent prêtée à sa pre-mière demande. Deux témoins, parmi lesquels se trouve son suc-cesseur chez le notaire de Lyon, ont prouvé que Peytel eût em-prunté facilement chez chacun d'eux plus de 8,000 francs.

-» Quand, dans un acte d'accusation, l'un des écrits les plus importants qui puissent émaner du ministère public, il existe de pareilles erreurs de chiffres, quand aux débats les assertions en-fantées d'après des pièces aussi vivantes, aussi authentiques que le sont des actes notariés, sont démenties par ces pièces mêmes ; quand, pendant vingt jours, la France entière a lu cet acte d'accu-sation sans que l'accusé pût y répondre, cette lettre est un faible

dédommagement pour un homme condamné à mort sur de semblables suppositions. Peut-être, d'ailleurs, Félicie a-t-elle trèslibrement apporté son testament à Peytel.

D L'accusation n'a produit d'autre témoin sur cette circonstance que madame Broussais, abusée par sa sœur, et qui s'est montrée accablante, soit par sa parole, soit par son maintien. Félicie, dit l'accusation, racontait à sa sœur les persécutions de Peytel à ce sujet. Madame Broussais est un de ces témoins qui sont, relativement à l'accusation, dans la catégorie de la sœur ou de la mère de Peytel relativement à la défense, c'est-à-dire extrêmement discutables. Mais, en ceci, l'honneur de Félicie Alcazar n'est plus enjeu. Eh bien ! Félicie disait très-rarement la vérité. Là où l'accusation est en défaut, sans preuves, l'accusé, qui a noblement gardé le silence sur les vices moraux de

IJALZAC EX PAKTOUFLES 121

r[^].i femme, a rais de côté les preuves de ce que j'imprime.

' Le système adoi)té par l'accusé devant la cour d'as-

-es envers sa femme morte a empêché les défenseurs d'éclaircir la vérité, de faire comparaître des témoins nativement à ce testament, connu de tout Belley, et dont Peytel avait parlé comme d'un enfantillage, ce qui n'annonçait guère de mauvais desseins. Madame Peytel, selon des discours recueillis par l'acte d'accusation, tremble devant son mari, son mari lui fait peur, il la tourmente pour un testament. D'après les données 'in caractère de Félicie Alcazar, tous ces dires peuvent 'lit' faux, avancés à dessein. Un notaire ne demande jias un testament à sa femme sans en supputer les bénéfices, opération qui ne veut pas un quart d'heure de ralc-ul.

' Ce testament, inutile au cas où Peytel aurait eu des ♦'iifants, les bénéfices de son contrat l'eussent alors emporté du double, l'était encore plus pendant la minorité de sa femme ; car, aux termes de la loi, le testament émané d'un mineur est réductible de moitié. Ce

-lament ne pouvait donc lui servir à rien jusqu'au :t.) septembre 18:38; et je crois avoir démontré jusqu'à l'évidence qu'à l'époque de la majorité de sa femme Peytel avait environ (30,000 fr. à recueillir en ajournant le meurtre à trois mois et demi. De quelque côté • |iu* se tourne l'accusation, dès qu'elle se fonde sur la cupidité, elle devient absurde, et relativement à la somme, et relativement au moment choisi par Peytel, et relativement à la préméditation. L'accusation sur ce chef est insoutenable.

» Le testament a donné lieu à d'autres imputations. .1 y reviendrai encore en exarainantr instruction, et pour M. Koselli-Mollet, et pour les juges, et pour l'accusé.

±22 IJAI.ZxVt: EX PANTOUFLES

» Examinons maintenant la possiJ)iiité du meurti'o par horreur pour l'épouse.

» Entre ces deux époux, l'horreur et la haine sont du côté de Félicie ; il est à peu près certain que Peytel la recherchait et qu'elle le fuyait; l'accusation, à cet égard, ne laisse aucun doute. Les correspondances citées, le peu qui a transpiré des scènes d'abord secrètes, puis divulguées de ce ménage, ont établi le fait pour le public. Sur ce point, il régné à Belley une sorte de notoriété dont l'accusation parle. Vous y voyez la calomnie poui"suivant madame Peytel morte. Cette calomnie a le pouvoir de donner le change surle meurtre pendant quelque temps .

» Quelle autorité avait donc la conviction publique pour arrêter l'action de la justice envers un homme haï ? Les faits, à cet égard, appartiennent à cet ordre de choses dans lequel j'ai déclaré ne pas vouloir entrer. D'ailleurs aucun criminaliste, aucun moraliste n'admettra chez un homme de la force morale et corporelle de Peytel une répulsion violente sans un remplacement quelconque et dans l'ordre moral et dans l'ordre physique. Un mari qui ne veut pas de sa femme en recherche une ou plusieurs autres. Sur ce point, l'instruction est nulle, l'accusation est muette. Peytel menait à Belley une vie irréprochable.

» Si quelque chose est facile à constater en province, n'est-ce pas les liaisons hoïis mariage ? Peytel, incessamment occupé de ses affaires, Peytel cherchant des asphaltes dans le pays des asphaltes, dès que les asphaltes deviennent matière à spéculation, et renouvelant pour ses recherches géologiques son bagage de géologue, se faisant faire un meilleur marteau à casser les roches ; Peytel marié nouvellement à une jeune femme qui avait fait, elle seule, quelques efforts pour

BALZAC KN PANTOUFLES 128

ne pas l'épouser, en se dépréciant elle-même, Peytel n'avait à Belley aucune intrijji^ue, aucun attachement qui donnât prise sur lui.

» I/état d'hostilité dans lequel était le pays envers lui n'eût pas laissé sous ce rapport la plus légère infraction aux mœurs inconnue, eût-elle été- commise hors du département. Ainsi, cet homme, assez violent pour aller se jdonger la tête dans un baquet d'eau froide atin de dompter sa colère, fait que l'accusation lui reproche au lieu de l'en louer comme d'un effort très beau sur lui-

même, et de le donner en preuve de son désir de ne pas maltraiter sa femme, le mari de Félicie, jeune fille mal élevée, non pas timide, comme dit l'acte d'accusation, mais honteuse de sa myopie, courtise sa femme, met un frein à ses emportements excités par elle ; il lui pardonne des fautes graves, il est bon avec elle, il fonde un grand espoir sur la maternité de Félicie, il attend cette révolution pour juger la jeune étourdie (ju'il a prise pour sa femme. Il y a une lettre de lui à madame Peytel, sa mère, où sa joie d'être père et ses espérances éclatent ; il écrit des enfantillages à propos de la layette en engageant sa mère à la tenir prête pour le mois de mars ou la fin de février. S'il peut être acquis aux défenseurs de Peytel une chose favorable à leur client, n'est-ce pas son désir de faire bon ménage, attesté par de nombreux témoins? D'ailleurs ici les lois de la nature morale sont en harmonie avec les faits. Peytel est un homme orgueilleux. L'accusation va plus loin, elle le dit très vain.

> O'ïïind un liomme vain. Agé de trente-six ans, à passions violentes, se trouve avoir épousé une femme honteuse de ses imperfections et qu'il se voit méprisé par elle, méprisé est le mot de l'accusation, il doit s'obstiner à vaincre les répugnances de cette femme.

Une laideur repoussante disparaît alors dans l'action morale de la poursuite. La persistance seule et l'aigreur d'une fille mal élevée pourraient avoir poussé Peytel à bout ; mais Peytel a précisément assez d'esprit pour savoir qu'il ne ferait pas changer sa femme par le meurtre. Un homme qui s'est frotté à la civilisation parisienne emploie des moyens plus sûrs : il n'ignore pas que, dans ces sortes de circonstances, une rivale opère des merveilles. N'était-il pas plus simple d'atteindre sa femme dans son amour-

propre de femme que de lui tirer, selon l'accusation, deux coups de pistolet dans la figure ? Aussi, pour établir la possibilité du meurtre volontaire et prémédité de Peytel sur Félicie, l'accusation est-elle obligée de présenter à l'audience un homme emporté, violent, comme un imposteur de première force, un homme qui a persisté pendant quatre ou cinq ans à se faire notaire, comme un chevalier d'industrie ! » Maintenant, tous les esprits impartiaux doivent reconnaître que Peytel n'a tué sa femme ni par intérêt, ni par haine, ni pour satisfaire une passion adultère. Cependant, imaginons un moment qu'il a formé le projet de la tuer. S'il y perdait 60,000 francs, il en gagnait 8,000. Le caractère de sa femme lui offrait la moins riante des perspectives. Il aurait pu naître seulement voleur et se contenter de dérober des sommes considérables à ses clients ; mais il est né meurtrier. D'ailleurs il est violent et fourbe, il est escroc et géologue. Puis il est dédaigné par sa femme ; ennuyé de sa femme, il la jetterait pour un rien par-dessus un pont ; il y a des gens qui ont cette envie et qui y résistent : il n'y résistera pas et il ne volera qu'en famille, par une délicatesse particulière aux gens du monde. Composons une avalanche de petits faits inconnus, qui a roulé pour éclater dans cette journée, et jugeons l'homme

dont l'accusation dit que lieux, tempsy moyens, il a tout habilement dispose !

» Peytel appartient à la génération actuelle, il est instruit, Peytel est un homme quasi-littéraire; il a, si vous voulez, en style d'accusation, étudié le crime sur l.'S théâtres de Paris, où il s'invente, entre la Porter Saint-Antoine et la Porte Saint-Martin, une foule de crimes dramatiques plus ou moins ingénieux par année et qui constituent une école où les forçats et les gamins de Paris

se forment la main. Si Peytel est capable de faire le mauvais raisonnement sur lequel repose un irime, il le méditera certes un peu mieux que le dernier des forçats. L'accusation a dit de lui : Pour parvenir a son but, V empoisonnement, le meurtre, tout lui eût été bon.

> Ici, nous quittons la sphère des intérêts et des pasions; nous allons entrer dans l'appréciation des circons-

;;inces locales et matérielles ; nous discuterons les circonstances dans lesquelles fut accompli le crime, en examinant les lieux, le moment, les plus légers détails, en y cherchant cette habileté tant vantée. Je le déclare ici sur mon honneur, j'ai parcouru consciencieusement la route de Bourg à Belley de manière à me trouver auront d'Andert et à monter la côte de la Darde à l'heure où l'homicide de Louis Rey a eu lieu. »:•' (que je vais articuler repose sur un examen auquel j'tersonne ne s'est livré.

> A partir de la petite ville d'Ambérieux, entre les montagnes alpestres qui donnent à la route de Bourg vers la Savoie sa physionomie suisse, commence un long col semblable à tous ceux des Alpes, et où la nature avait indiqué le tracé de la route aux ingénieurs. Dans ce col qui serre étroitement Saint-Kambert, (lui

•juvre après Rossillon, il existe une vingtaine d'en-

droits où Peytel aurait pu accomplir ses desseins, s'il en avait eu, en mettant la justice en défaut. Entre tous ces lieux favorables au crime, M. Gavarni et moi nous en avons remarqué un qui ne laisse rien à désirer nu criminel le plus inquiet, le plus méticuleux. La route côtoie un petit lac qui, dans la saison où se faisait le voyage, avait assez d'eau pour que Peytel y précipitât sa femme, son domestique, son cheval et sa voiture, s'il avait tenu à

tuer femme et domestique. Un habile imposteur aurait pu forger de longue main un prétexte pour retenir à Saint-Rambert Louis Rey, afin de ne précipiter dans le gouffre que Félicie Alcazar, et se mettre à barbotter lui-même jusqu'à l'arrivée du domestique, en criant au secours et s'enfonçant dans la vase, de manière à se montrer dans l'impossibilité de dégager sa femme. Il aurait peut-être gagné un rhume, il aurait certainement évité l'échafaud. A cet endroit, les montagnes forment un vaste entonnoir. Le crime, commis sans pistolet ni marteau, y eût été sans témoins : la ligne des douanes n'opère pas de Rossillon vers Bourg, mais de Rossillon vers Belley, Rossillon se trouve après ce lac. Ainsi, point de douaniers en vedette. En plusieurs endroits de ce lac, femme, domestique, cheval pouvaient être précipités de six toises de hauteur dans six pieds d'eau, et dix pieds de cette vase claire et verdâtre qui donne aux lacs des Alpes leur singulière couleur. Au moment où nous y sommes passés, il s'y trouvait encore trois pieds d'eau, des barques y flottaient. La route n'a ni parapets en terre ni parapets en bois. L'endroit invite au crime, il est tentant pour un homme qui aurait de mauvais desseins ; le crime y est impénétrable, il échappe à toutes les recherches, à toutes les suppositions de la justice.

» Enfin, ce théâtre si favorable au crime est à une égale distance de Rossillon et de Saint-Rambert : un assassin n'y avait pas le voisinage d'une grande ville, où se trouvent des autorités habiles, des gens d'esprit plus alerte que ne Test celui des cultivateurs et des paysans du Bugey, groupés autour de Saint-Rambert et de Rossillon. Si l'Instruction s'était livrée à cette enquête, si elle avait parcouru comme moi la route, à l'aspect de ce lieu, certes, l'Accusation aurait effacé le mot préméditation de ses réquisitoires; elle eût été convaincue de l'innocence de Peytel, au

moins jusqu'au pont d'Andert. S'il est une chose démontrée en criminalité, n'est-ce-pas le soin avec lequel les meurtriers }ré-méditants clioissent l'heure, le lieu, disposent les circonstances? Ici, avant tout, Peytel, qui n'a besoin de tuer que sa femme, se serait mis deux meurtres sur les bras, aurait doublé son horrible tâche, aurait comjdiqué sa situation, en se donnant deux adversaires. D'un à un, les chances sont en faveur du meurtrier qui peut surprendre sa victime; mais d'un à deux les chances sont infinies contre l'assaillant. La mort par immersion est indéchiffrable pour la justice, et Peytel aurait mieux aimé donner la mort ave ses pistolets et son marteau.

» Ces seules considérations, bien pesées par un juge, sont de nature à ébranler sa conviction sur la préméditation prétendue. Mais l'absurde des combinaisons de ce profond hypocrite va se dévoiler de plus en plus. Au lieu d'accomplir ses mauvais desseins dans cet endroit, ([ue les j)lus innocents reconnaîtraient propice à un assassinat, Peytel choisit le pont d'Andert, sur lequel plonge la maison du père Thermet, forgeron, habitée par lui et par son fils; un endroit surveillé par les douaniers qui j^Miplent h\ cam})agne en s'y mettant en

embuscade; une rivière où pèchent en fraude les paysans à la nuit; la montée de la Darde à peu de distance de laquelle existent la ferme de la Bâti et le village de Rbotonod, et qui se trouve à une demi-heure de Belley. Le temps a été couvert, il ajjlu; il aurait choisi le moment où le clair de la pleine lune jetait sa lueur sur la route; enfin il se serait servi de son marteau pour tuer Louis Rey, arme dont les empreintes sont faciles à reconnaître, à constater ; il aurait tué sa femme avec un ou plusieurs pistolets à lui, tandis que Peytel doit savoir, depuis l'établissement des ga-

zettes des tribunaux, que les balles, les pistolets, les marteaux, les armes à feu, les objets contondants ont donné, par leurs effets spéciaux, des preuves matérielles évidentes dans cent procès criminels, et cet homme^ aurait, selon l'Accusation, prémédité son crime ! Peytel aurait mis, relativement à sa culpabilité, dans le choix des lieux et des instruments, la même justesse que dans l'époque, relativement à ses intérêts ! Il aurait choisi le temps où la mort de sa femme lui rapportait le moins d'argent, et les lieux où tout était contre lui !

» Maintenant, examinons les circonstances qui ont suivi ce double malheur, sans oublier que la mort de la pauvre Félicie Alcazar es', moi je n'en doute pas, un effet du plus triste liasard, car Peytel n'a jamais eu que Louis Rey à poursuivre. Quelque fausse ou mauvaise que pût être sa femme pour lui, elle aurait toujours été un soutien utile à sa défense. La stupeur de Peytel, en la trouvant morte, a été causée par ces considérations.

» J'ai vu le forgeron Tliermet, il m'a formellement dit que Peytel était hors d'état de tenir la bride de son cheval pendant que lui et son fils mettaient le corps de Félicie Alcazar dans la voiture. Selon lui, Peytel était

tombé dans un profond abattement. J'ai reconnu là (ttie torpeur qui suit, chez les natures violentes, les -rands eflforts, les déploiements de force inaccoutumée, l'eytel est bon, il croyait sa femme vivante, et, après avoir tué Louis Rey, il Ta cherchée; en la voyant morte, il a été abasourdi par la perte de Félicie, par (■•lie de son enfant et par le danger de sa position. Il n'a été retiré de sa torpeur qu'à la vue du cadavre de Louis Rey; sa fureur s'est réveillée, il a voulu faire passer sa voiture dessus en s'écriant : « Voilà l'assassin de ma pauvre femme ! > Il n'y a, dans tout ceci,

rien (pie de très naturel, en admettant la position avouée de Peytel.

> J'oubliais de vous dire qu'à l'audience l'Accusation a présenté Peytel comme un triple assassin, en comptant l'enfant, qui n'existait ni légalement, ni socialement, ni naturellement, au nombre des meurtres prémédités. C'est une horrible plaisanterie judiciaire. La discussion des intérêts de Peytel prouve qu'il avait un immense avantage à être père. >

Malgré les efforts de Balzac, la conviction de la < lourde cassation fut lu même que celle de la Cour d'assises. Peytel fut délinitivement condamné, et le 28 octobre 1889, il mourait sur la place publique de Bourg.

Nous l'avons insinué plus haut, cette campagne dans It' champ des criminalistes ne j)arut pas heureuse à l>ien des partisans de la valeur littéraire et du caractère généreusement impétueux de Balzac. On découvrait sous leur indulgence qu'il eût beaucoup mieux liit de rester l'avocat des cliarmantes faiblesses des ttnimes, que dese constituer, sinon ouvertement, du moins avec la i)erfidie des réticences, l'adversaire

sinueux d'une jeune femme qu'il eût à coup sûr défendue dans ses romans si elle se fût présentée à son imagination parmi ce cortège de victimes plus ou moins sincères dont il a peint le martyrologe conjugal sur les murs de son siècle. Oui, ce que Balzac laissa soupçonner à l'égard de cette jeune femme tuée en pleine jeunesse, ce qu'il laissa plus clairement tomber de ses lèvres dans des conversations suscitées par cette affaire, toucha et gâta aux endroits les plus tendres, les plus veloutés, le beau fruit de sa renommée, pourtant si péniblement mûri. On ne se rendit pas bien

compte de son entraînement vers un côté de cette histoire tragique de mœurs bourgeoises, quand d'autre part on se serait plutôt attendu à le voir passer chevaleresquement de l'autre côté et y peser de tout son poids de législateur moral, de tout son passé, de toute sa gloire, pure émanation des suffrages conquis par lui sur les femmes. L'énigme fut douloureuse à ses adoratrices. Le bouddoir se voila.

Ses ennemis, oh ! ceu^là, par exemple, ne se gênèrent pas pour aggraver le désarroi de sa défaite. De tous les mots cruels, venimeux qu'ils aljoyèrent derrière lui, qu'ils inventèrent pour la caractériser, nous ne rappellerons que celui qui fait allusion à la lettre où il osa affirmer d'avance l'acquittement devant une autre Cour de son client Peytel, déjà condamné aux assises de l'Ain. Soutenant que cette lettre aurait pour Peytel un effet contraire, ils allaient répétant partout : La lettre tue ! La lettre tue !

Hommes de lettres, écrivons de bons livres, si nous pouvons, et laissons aux avocats de profession la défense des mauvaises causes et même celle des bonnes ; tout le monde y gagnera.

y." îjrand mot lâché. — Budget litt'raire et dettes de Balzac. — Un millioui dans un pot à beurre. Le dôlicit Kessner. Les Méduses des Jardies.

Nous avons prononcé plus haut le mot terrible : 'Jettes. Les dettes de Balzac ! Qu'ils se rassurent, ceux qui n'aiment pas plus que nous voir l'étoffe si délicate de la vie privée passer de main en main, et, de reli(fue «{u'fllle nuniit dû rester pour tout le monde, se traïslormer, à force d'être touchée, en un vil chiffon. Mais nous ne voyons pas le danger sérieux que court la mémoire d'un homme célèbre qui, peu favorisé de la fortune à son entrée

dans la vie des lettres, et qui, visité par elle lorsqu'il lui reste encore de longues ;innées à travailler, a, dans l'intervalle, éprouvé des secousses, des points d'arrêt, des coups de vent, des tempêtes, des déchirements et parfois des naufrages. Ou'y-a-t-il de nouveau et d'humiliant dans ces caprices • h) la destinée ? N'est-ce pas là le chemin accidenté et pierreux, semé d'ornières, que parcoururent à peu près tous les gmnds esprits de tous les siècles ? Cor-

133 BALZAC KN PANTOUFLES

neille, Bayle, Erasme, Diderot, pour ne citer que quatre noms sur mille noms, n'ont-ils pas été obligés de mesurer parfois l'huile rance de leur lampe et de souffrir avec un sourire mélancolique les agressions en pleine rue de M. Dimanche ? A qui en veut-on d'ailleurs ? est-ce à l'homme de génie ou à la fortune, quand se produisent ces contrastes, les chocs entre la fortune et l'homme de génie ? A qui revient le tort, à qui le dommage ? à qui le reproche des contemporains ? à qui la colère de la postérité ? A la fortune, à la fortune seule ! Qu'on laisse donc se vider un débat , entre elle et le jury de la publicité.

Ces fameuses dettes de Balzac, dont on s'est tant occupé, dont on accompagnait chaque pas de sa renommée, comme pour lui faire un cortège ; dont on souriait tout bas quand on admirait le plus le merveilleux labeur de sa pensée ; dont il entretenait lui-même tout le monde en France comme à l'étranger; dont il parlait à chacun, depuis le grand seigneur du faubourg Saint-Germain jusqu'à son jardinier des Jardies, et toujours avec une verve charmante, amusante, intarissable; ces dettes qui ont menacé un instant d'être aussi célèbres que ses œuvres; eh bien, ces étonnantes dettes, nous demandons-nous, ont-elles jamais existé?

Comique et profond mystère! Penchons-nous au bord de ce puits et voyons ce qu'il cache. Est-ce la vérité qui en sortira ou un immense éclat de rire ?

A notre avis, de Balzac avait besoin de laisser croire et de faire croire qu'il avait des dettes, beaucoup de dettes, immensément de dettes ? Un orgueil fort légitime et parfaitement raisonné l'obligeait, on va le comprendre, à encourager le plus possible cette inoffensive erreur : erreur répandue, grossie, exagérée par ses amis

autant que par ses ennemis. Balzac, il faut le dire avec regret, mais il faut le dire, ne gagnait pas avec sa plume ces sommes folles dont on se plaisait à la dorer comme une pagode de Bénarès. Sans doute, il produisait beaucoup, mais il convient de distinguer ici bien des choses pour comprendre comment ces productions réunies ne rapportaient pas des mines d'ar^l[^]ent et des ballots de billets de banque.

Disons d'abord que ses dernières années littéraires lui avaient valu des bénéfices sans proportion avec les années précédentes, et que celles-ci l'avaient de beaucoup emporté sur les j)remières années, fort peu lucratives : ce qui appelle déjà une moyenne à établir. Ensuite, il importe de ne pas présenter comme également productives sa rédaction aux revues et sa rédaction :iux journaux. Les parts à faire sont différentes. Sa collaboration aux revues, quoique honorablement rétribuée, ne lui rapportait qu'à raison de l'étendue des revues, toujours limitée à un petit nombre de feuilles. Sa collaboration aux journaux lui était beaucoup mieux payée; mais comme, par traité, il était obligé <b' supporter ses propres frais de corrections, — corrections babyloniennes 1 frais cyclopéens ! — les bénéfices venus de ce côté, quoique plus

amples, se trouvaient, en fin de compte, singulièrement limés, amincis •H transparents. En sorte que les deux sources de ses r<'VHnus ne formaient pas, réunies, un bien large fleuve. Restait la vente des articles, nouvelles et romans, repris aux journaux pour être publiés en volumes. Ici autre mirage. Il fallait entendre trois mille francs, quand les journaux parlaient de tretite mille francs comptés à Balzac par ses éditeurs. Or, toutes ces enflures, toutes ces hydropisies superposées Mc composaient pas un embonpoint fort réel. Le total

réel donnait chaque jour, chaque année, un démenti à chaque ligne du budget littéraire qu'on prêtait au grand écrivain. De compte fait, excepté deux ou trois bonnes fortunes, — y en a-t-il eu trois ? — Balzac n'a jamais dû réaliser en moyenne plus de dix ou douze mille francs par an, même dans ses plus belles années.

Ceci était à exposer, à éclaircir et à mettre hors de toute discussion.

Or, Balzac, qui voulait lutter pied à pied, — vanité puérile — avec M. Alexandre Dumas et M. de Lamartine, comme écrivain à millions, ne pouvait pas laisser croire, sans faire rougir son encre, qu'il n'amassait pas, lui aussi, avec ses livres des sommes insensées. Et quels [autres moyens que ceux que nous venons de dire aurait-il eus pour accréditer l'opinion qu'il était riche, qu'il avait, comme ses rivaux, la pierre philosophale au fond de son encrier ! On avait bien parlé de certaine grande dame lui glissant dans la main, un soir de bal masqué à l'Opéra, un rouleau de billets de banque et disparaissant ensuite dans les frises. Mais qui avait jamais vu cette dame blanche et cet argent déguisé en pierrot ?

Balzac aimait et caressait avec coquetterie — nous venons de dire pourquoi — le mensonge de cette fortune qu'auraient dû lui créer ses livres, et qu'en réalité ils ne lui avaient pas créée du tout. C'était un faux riche, un pseudo-millionnaire. Balzac avait gagné tard et fort peu gagné. Son imagination ayant toujours été plus opulente que sa caisse, il avait mis son imagination à la place de sa caisse, et il tirait de là, sûr de ne jamais arriver à l'épuisement. Ne pouvant faire du bruit avec ses chevaux, ses voitures et ses hôtels, il en faisait par l'éternel moyen de comédie qu'il avait

BALZAC: EN PANTOUFLES 185

perfectionné, du reste, à ravir : par les dettes, ces fortes, "ces proverbiales dettes que, pour notre part, nous faisons plus que mettre en doute.

Dei)uis longtemps, de Balzac, (jui était la prudence et l'économie mêmes, avait déjà ivglé un passé commercial dont il s'était dégagé avec sa proLité ordinaire, qu'il continuait à parler de ce passé, que nous appelions, dans le sans-gêne de nos soirées aux Jardies, le déficit Kessner : « Voilà le délicit Kessner qui revient sur l'eau ! » disions-nous dès qu'il ouvrait la bouche pour parler de la maison d'imprimerie qu'il avait fondée dans les premières années de son installation à Paris, et cause éternelle de sa ruine, prétendait-il.

Cependant, comme il fallait, pour aider à la vraisemblance, que les dettes dont il se plaignait et se parait ne fussent pas tout à fait mythologiques, il en souffrait quelques-unes autour de lui, mais si burlesques, si bergamasques, qu'elles étaient tout à fait

impossibles. Ce fut un jour où, plus incrédule que les" autres jours sur ces dettes fictives, et que lui ayant dit:

— Allons donc ! Balzac, vous êtes millionnaire. Tout Paris prétend que vous possédez un million, un million que vous cacliez.

— Ah ! je possède un million, s'écria-t-il en me regardant, en me couvrant de la lumière de ses yeux solaires; ah I je cache un million ? Eh bien, oui, je cache un million...

Et il ajouta :

— Dans un pot à beurre.

Je vois encore son doigt courbé en serre d'oiseau, indiquant l'orifice du pot à'beurre où il avouait avoir enterré son million.

Le caractère de ses dettes, on le voit, affectant de

prés, et contre les lois ordinaires de la perspective, des formes plus vagues encore que de loin ; fuyant de leurs cadres à mesure qu'on essaye de les saisir sous le véritable jour, nous sommes infiniment plus à l'aise pour en parler. D'ailleurs, nous le répétons, cette pruderie de vouloir qu'un homme célèbre n'ait pas eu de dettes, nous paraît relever d'un ordre d'idées clievaleresques où nous entrerons toujours avec peine. Qu'on biaise sur ses vices, que l'on côtoie ses faiblesses d'esprit et de cœur quand elles ont été poussées hors des limites, nous l'admettrons volontiers, — quoique nous ne voudrions pas faire un reproche trop vif à Racine d'avoir adoré la Ghampmeslé; à Mirabeau d'avoir passé des nuits nombreuses au jeu ; — mais confier tout bas à l'oreille de l'histoire les dettes d'un homme illustre, de peur d'enflammer la joue de cette muse si solvable : plaisanterie ! Du reste, quand cet homme les a payées, l'histoire n'a plus qu'à donner son reçu.

Revenons aux petites dettes peut-être réelles de Balzac. Elles furent un instant si diverses, si multipliées, qu'elles finirent par porter atteinte à la quiétude champêtre dont il se proposait de jouir aux Jardies. La sonnette de la grille ne cessait d'être agitée ; — grille est ici une pure façon de parler : la porte des Jardies était une porte pleine, et aussi pleine, ma foi ! que celle du bonhomme Grandet, à Saumur. Cette sonnette, qu'on avait quelque raison d'appeler d'argentet dont j'entends encore vibrer les ondes pénétrantes au-dessus des arbres, était tenue dans un état de parfaite sonorité par le jardinier : et nous allons dire dans quel but Balzac l'avait ainsi exigé. Il pensait que rien au monde ne décourage un créancier — si quelque chose peut le décourager — comme de ne trouver personne à qui parler, personne sur qui dé-

BALZAT. KN PANTOUFLES d87

charger sa colère, s'il est brutal ; personne sur qui décocher ses épi«j:rammes, s'il est mordant; de Balzac voulait enfin que les Jardies eussent tout à fait l'air d'être inhabitées pour ceux qui s'y rendraient, de Paris, de Versailles ou des environs, dans des intentions suspectes de créances.

La tactique était ingénieuse ; mais elle n'était pas facile à exécuter dans une propriété assez découverte, composée de deux grands corps de logis, de plusieurs pavillons, haliitée par le jardinier, sa femme et ses enfants, visitée quotidiennement par des curieux ou des amis.

Et j'allais oublier le chien 1 un gros chien dont la niche était placée à l'entrée; querelleur, hargneux, enfin un chien de campagne, un de ces chiens qu'on appelle bêtement Turc. Celui-là s'appelait Turc : qu'on juge s'il devait aboyer î

Or, comment, selon les désirs et d'après les injonctions de Balzac, donner le change au créancier qui vient à pas de loup, sonne sournoisement et colle ensuite son oreille si subtile contre la porte, afin de savoir s'il a été entendu? comment éteindre, étouffer instantanément tout bruit, toute agitation, afin de le convaincre qu'il s'est trompé, qu'il a pris un tombeau pour une maison ? Eh bien, de Balzac y était parvenu : une longue pratique l'avait rendu maître de son idée, et son idée réussissait presque toujours.

Voici, du reste, comment, à cet égard, les choses se passaient aux Jardies. D'abord, on savait, cinq ou six minutes après le passage du convoi de Paris, que le créancier ne pouvait plus nous surprendre par sa présence enchanteresse. S'il ne s'était pas montré alors, les temps de menace étaient passés. Repos et confiance jusqu'au convoi suivant! Mais dès que le

convoi suivant faisait entendre ses mugissements de Bucentaure, la vigilance domiciliaire augmentait sur tous les points de la propriété, verger, prairie et potager; la grande manœuvre était prête : prenez garde à vous !

On sonne ! « Écoutons : ce ne peut être qu'un créancier... C'en est un! » Chaque promeneur prévenu s'arrête, se plaque à l'arbre le plus voisin et demeure dans une immobilité complète; il devient tronc; Apollon nous poursuit, nous voilà Daphnés: charmant! le jardinier se courbe sur sa boche et ne remue plus ; le chien, qui va aboyer, est tiré par le cordon qui s'attache au collier : il rentre son aboiement et s'aplatit sur la paille de sa niche ; il grogne, mais il se tait sous le regard énergique et impérieux de la femme ou des fils du jardinier; et derrière les jalousies vertes des croisées, Balzac et ses hôtes écoutent, avec des frémissements de

crainte et de joie, les imprécations du créancier hors des murs, magnifiques blasphèmes qui se terminaient invariablement par ces mots -.Mais ils sont donc tous morts là dedans !

Eh ! parbleu ! oui, ils sont tous morts ; et voilà où l'on voulait en venir ! Le tour était fait ! le créancier avait entrepris un voyage blanc.

Puis le créancier s'en allait, puis nous écoutions le sable de la ruelle crier sous ses pieds adorés, puis nous le voyions herboriser dans la campagne jusqu'au moment du passage du convoi de Versailles pour Paris ; puis le convoi enflammé partait ! Alors résurrection ! les jalousies, déployant leurs ailes, s'ouvraient à la lumière, les promeneurs reprenaient leurs formes primitives et continuaient leurs rêveries; le jardinier sarclait de plus belle ses herbes; le chien aboyait à cœur joie aux poules de la basse-cour; et

tout redevenait enfin heureux, libre, joyeux, content jusqu'au nouveau coup de sonnette, qui ramenait de nouveau les mêmes événements et les mêmes crises émouvantes.

Un nouveau cercle de Popilius. — Balzac et le garde champêtre de Ville-d'Avray. — Récréations de grands enfants. — Exiéditiois contre le J)urg du voisin.

Pour continuer lo propos des dettes, nous allons raconter, entre autres fantaisies de l'écrivain qui a immortalisé son passage aux Jardies, son histoire avec un de ses voisins, voisin fort patient, mais non moins original que patient à l'endroit de sa créance. Disons d'abord que de Balzac, par une innocence d'esprit qui accuse bien haut son peu de rouerie dans l'art de s'endetter, avait eu la candeur périlleuse de contracter des emprunts au-

tour de lui ! C'est semer la dette à ses pieds, et vouloir, plus tard, en être étouffé. Aussi, s'était-il enfermé dans un cercle d'où, peu à peu, il avait fini par ne pouvoir plus sortir. Ces obligations malheureuses autant que gauches avaient tellement raccourci ses promenades hors des murs et paralysé ses mouvements, lui à qui l'exercice et le grand air étaient pourtant si nécessaires, qu'il lui était devenu impossible de sortir pendant le jour sans s'exposer à la ren-

BALZAC EN PANTOUFLES 141

votre d'un créancier rural, épicier ou laitier, boucher («u boulanger de Ville-d'Avray. Ceci était, — nous insisterons sur le principe, — d'une déplorable politique. Devoir à Dieu et au diable est un ennui, sans iloute : mais devoir à ses voisins est une faute intolérable ; c'est se couper la route, éborgner sa perspective,

' lier les pieds à la cheville, se priver d'air.

On va voir les conséquences de ce funeste système (le dettes pneumatiques.

Un jour que j'étais arrivé de fort bonne heure aux Jardies, — il était environ cinq heures du matin, — je trouvai Balzac se promenant circulairement sous le toit même de son rustique chalet, sur l'aride bordure 1 l'asphalte dont il avait emplâtre le terrain qui en ourlait le pourtour.

— Eh ! que faites-vous là? lui dis-je.

— Vous le voyez, je me promène.

— De si bonne heure ?

— Si tard, vous voulez dire ?...

— Gomment, si tard ? il est à peine cinq heures !

— Si tard, vous dis-je ; mais que voulez-vous ! je me suis endormi; j'aurais dû être éveillé plus tôt pour laire ma promenade à travers bois.

— Qui vous empêche de la faire maintenant, au lieu 1»' tourner comme un cheval de meule autour de ce

.lialet?...

— Oh ! non, il n'y faut plus penser.

— Pourquoi cela ?

— Le garde champêtre I

— Le garde champêtre?...

— Oui, le garde champêtre; il m'aura devancé; il loit déjà être dans l'exercice de ses fonctions.

— En quoi le garde champêtre peut-il gêner votre jMome-nade? Vous ne chassez pas... vous n'avez pas à

craindre d'être en contravention; que vous fait doue ce garde champêtre ?

— Je ne chasse jias, c'est vrai... Mais tenez, me dit ensuite Balzac voulant couper court à l'incident, entrons, je vous lirai ma chronique pour la Revue parisienne. Je crois que vous en serez content.

— Non; remettons à plus tard votre article et allons respirer l'air du matin dans les bois de Ville-d'Avray.

— Oh! non... trop tard! trop tard! le garde champêtre...

— Nous y revenons !

— Ah ! c'est un homme terrible, voyez-vous; non pas qu'il me persécute, qu'il me traque à la manière des autres : oh ! non ! mais son silence expressif, son regard qui transperce, ses attitudes, ses paroles brèves comme un coup de fusil, me troublent, me glacent, me pétrifient; il y a du spectre dans ses apparitions.

Balzac a trop fatigué son cerveau cette nuit, pensai-je; il a en ce moment, à coup sûr, quelque hallucination; n'ayons pas l'air de comprendre et passons outre.

Je pris Balzac sous le bras et cherchai à l'entraîner.

— Voyons, faites cela pour moi, si ce n'est pour vous. Avant de déjeuner, allons nous promener pendant quelques heures dans le bois ; poussons, la canne à la main, jusqu'à mi-chemin de Versailles; croyez-moi, nous en aurons meilleur appétit.

Balzac hésitait beaucoup.

— Vous le voulez ? me dit-il.

— Je vous en prie.

Balzac, difficilement résolu, releva en soupirant le quartier de sa large chaussure, alla prendre, dans un coin delà porte, deux gros bâtons ferrés : — je dirai bientôt les exploits auxquels nous nous livrions le soir

HALZAC EN PANTOUFLES 143

avec ces bâtons, qu'il avait rapportés, je crois, de ses Kcursioiis en Suisse; — il m'en donna un, et nous nous fîchoniianM's .Mifm «lu rôl/' <lii l)ois t]o Vill»'d'Avniy.

Une extrême (lélianoc se traliissait dans It's premières bordées que Balzac me foreii de tirer dans les taillis.

Cependant le calme lui revint quand nous eûmes laissé derrière nous quelques cents mètres de gros tVènes et de tilleuls encore enveloppés de la ouate Iti'umeuse d'une nuit humide.

Nous causions, je m'en souviens, des esi)érances — .spérances toujours exa<, ^érées — qu'il fondait sur le >uccés futur de sa Revue parisienne^ publication délicate à laquelle il voulait, à tout prix, m'engager à prendre une part directoriale, fpuind. s'arrêtant brusquement au milieu d'une phrase commencée, il me dit, nu plutôt il balbutia :

— Le voici ! le voici !

— Qui donc ?

— Lui î

— Mais (|ui, lui ?

— Le garde champêtre !

— C'est donc chez vous une idée fixe ?

— Moins fixe que lui, me répliqua Balzac en pie montrant, au bout de l'allée que nous parcourions, la

illiouette d'un garde champêtre, ce tyi)e si reconnais- ;il)le entre mille, avec son tricorné eflfai'é, son fusil ihattu sur le bras gauche, sa bandoulière lâche, ses _uêtres rustiques, ses cheveux gris et sa pipe soudée IU coin de la bouche. Nous n'apercevions pas encore, il est vrai, à la distance où nous en étions, tous ces -

l'étails d'un i)ittores<|ue ensemble; mais il n'y avait lucun doute à avoir sur le caractère municipal et

rural du personnage : c'était bien un garde champêtre ; ce n'était que trop le garde champêtre !

Balzac avait pâli.

Nous reprîmes toutefois notre chemin entre les arbres : le garde champêtre n'avait pas cessé de venir vers nous.

— Que vous avais-je dit? murmurait Balzac.

— Mais enfin, cet homme ?... vos craintes ?...

• — J'étais convaincu que nous le rencontrerions, quoi que nous fissions pour l'éviter. Vous n'avez pas voulu me croire...

— Après tout, m'écriai-je, pourquoi tant se préoccuper ?...

— Vous en parlez fort à votre aise ! à ma place...

— Si je savais du moins...

— Vous auriez dû le deviner... mais il n'est plus temps. Silence ! fermeté et résignation.

Pendant le temps donné à ce dialogue morcelé, le garde champêtre ayant marché vers nous, il ne fut bientôt plus qu'à quelques pas. Il n'avait pas quitté son attitude calme, militaire, rigide; on eût dit le garde champêtre de la statue du Gonmiandeur. Balzac ne parlait plus; il ne respirait plus; son regard inquiet ne se détachait plus de l'apparition du baudrier.

Quand le garde champêtre fut coude à coude avec Balzac, qui n'avait pas lâché mon bras, il lui dit d'une voix concentrée mais

pleine de gravité :

— Monsieur de Balzac, ça commence à devenir musical.

Et il passa.

Balzac me regarda et je regardai Balzac.

Le même éclair nous avait éblouis.

— Avez-vous entendu ? avez-vous entendu ? me dit

ILALZAL. KN PANTOUFI.ES 145

il quand le garde champêtre se fut évanoui dans la vapeur grise du matin, dont les allées du bois étaient • iicore gorgées. Avez-vous entendu ? Ma parole d'honneur ! la phrase est sublime à vous donner le vertige; 'lie est à conserver dans l'eau-de-vie : « Monsieur de l'alzac, ça commence à devenir musical. » Non ! elle vaut mille fois les trente francs que je lui dois.

— Vous devez trente francs à ce garde champêtre ?

— Oui, depuis trois mois. Je comptais le rembourser aujourd'hui : Dutac(m'a apporté (quelque argent hier au soir; mais sa phrase est trop belle; il faut que nous la répétions aux échos toute la journée : il ne ->'ra payé que demain : « Monsieur de Balzac, ça

ommece à devenir musical ! »

Les bâtons ferrés réclament maintenant l'historique (que nous avons promis plus haut d'en faire: nous allons tenir nos engagements afin de ne laisser dans l'ombre ou dans l'oubli aucun des mouvements intérieurs des Jardies, particulièrement ceux dont nous ;ivons eu connaissance et auxquels nous avons pris i)art.

Balzac, qui a dit le premier avec un sens exquis : Dans tout homme de génie, il y a un enfant, était la preuve vivante de cette juste et jolie pensée. Homme de génie, il était extraordinairement enfant lui-même. L'écolier turbulent de Vendôme réclamait souvent sa place aux heures de loisirs — heures bien rares, hélas ! — où l'auteur de la Physiologie du Mariage, A' Eugénie Grandet et de tant d'autres créations merveilleuses, se permettait de toucher la terre. Alors les

feuilles d'imprimerie volaient dans l'espace, les feuilles du manuscrit commencé s'éparpillaient sous un joyeux coup de poing, comme au collège quand retentissait le son de la cloche de la récréation. Récréa-

tion aussi aux Jardies ! on jouait à la balle, ou bien on allait casser des branches de châtaignier dans le bois, ou bien l'on courait à Sèvres, à Saint-Cloud, à Boulogne, où Ton se faisait dire de grosses et grasses plaisanteries par les femmes de pêcheurs. Mais voici le plus gai, le plus fou des amusements de Balzac quand il était en train, celui auquel il tenait que nous prissions part deux ou trois fois par mois, si le hasard nous faisait ses hôtes. Du reste, il mettait à ces innocentes débauches toute la gravité d'un devoir, ce qui rendait la chose encore plus burlesque.

Il est temps de dire qu'il y avait, aux Jardies, un voisin qui jouissait de toute son exécution. Que lui avait fait ce voisin, dont il a mis vingt fois au moins en scène la profession magistrale ? quel propos avait-il tenu sur lui ? quel dommage avait-il causé à Balzac ? C'est là, je l'avoue, ce que je n'ai jamais su : mais il l'exécrait; il l'exécrait bien, comme il savait exécuter, c'est tout dire. Il ne lui ménageait pas les effets de cette haine profondément an-

crée dans son estomac, haine qu'il avait fini par nous inoculer à un degré aussi stupide que féroce.

Dès que la nuit était venue, il distribuait à chacun de nous un de ces bâtons ferrés dont j'ai parlé, et auxquels s'adjoignaient quelques vieux juncs rougis par le temps, à la pomme de corne, à l'extrémité en fer rouillé ; et nous partions tous ensuite, drapés dans le silence, pour la grande expédition. Balzac, notre chef, nous précédait à travers les sentiers qui conduisaient au bois de Ville-d'Avray, car c'était dans le bois même que s'élevait la propriété maudite de son ennemi ; ennemi dont j'ai parfaitement retenu le nom, mais que je ne veux pas écrire ici, de peur, si cet ennemi vit encore, de Tattrister par une publicité imméritée.

Cette propriété, fort spacieuse, bien entretenue, couronnant une des crêtes de la forêt, ombragée d'un beau parc, était entourée, à une hauteur de trois ou quatre mètres, — retenez bien ceci — d'un simple mur de pierres brutes, posées méthodiquement les unes sur les autres, qui n'adhéraient entre elles par leur propre poids. Ce mur, ou à parler plus exactement, cet amas régulier (les pierres branlantes, était le point de mire de la vengeance mystérieuse de Balzac.

Arrivés aux pieds de ce rempart, nous enfoncions tous, à un signal de notre capitaine, nos bâtons ferrés dans les interstices laissés par les pierres. Cette première manœuvre accomplie, nous pesions sur ces leviers le toute la force de nos bras. Ah ! nous étions beaux ; nous contemplions !

Mais poursuivons.

Au moment suprême, où nous sentions que ces

]»ierres, déchaussées, soulevées par nos bâtons, allaient

'écrouler, nous criions tous, et par trois fois, dans un

anathème unanime répercuté par les échos énergiques

- lu bois, le nom du voisin abhorré de Balzac : et les pierres dégringolaient, s'éboulaient et ruisselaient pendant quelques secondes à épouvanter le silence délicat

It^ toutes ces futaies mélancoliques qui vont se perdre du col-
line en colline jusqu'au fond de Versailles et de Kambouillot.

Le dégât opéré, nous nous perdions aussitôt dans les épais-
seurs du bois et de la nuit pour regagner à pas de loup et avec le
même ordre qu'au départ les tranquilles Jardies, où Balzac, fier
de son équipée, nous félicitait sur le i)lein succès de la
reconnaissance

- xécutée avec tant de hardiesse sur le burg de son

- iinemi.

Huit jours après, le mur démoli par nous était rétabli

les pierres relevées du sol avaient repris leurs places. C'était à
recommencer. Nous recommencions. Qui peut dire combien de
fois cette aventure d'écoliers malfaisants s'est reproduite, et com-
bien de fois les gardes du bois ont dû dresser un procès-verbal,
resté sans résultat possible, faute de savoir quel nom de coupable
y insérer ! Qui eût jamais songé à y coucher celui du grand
peintre de mœurs, du grand philosophe admiré de toute l'Europe
pour ses immortels romans, du grand Balzac enfin ?

Victor Hupo aux Jardios. — De-tails hiojïraphiques sur le fa-moux noyer. — Le guano municipal, — Prisme dramatique. — La cheminée du duc d'Orléans. — Le père Rabat-Joie. — Une philil)pique et un horoscope de Balzac.

J'en voudrais boancoiip ù mes souvenirs si, dnns ce

t répertoire d'un passé qui va s'enfonçant de plus en plus mal{Tré moi sous les brumes opaques de l'horizon, j'omettais la visite de Victor Hup^o auxJardies, la seule, ']((' crois, qu'il y ait ja-mais faite. Malgré l'inditiërence l)ien avérée de Balzac pour les écrivains de son temps, il mit quelque désir et même quelque or-gueil à recevoir chez lui son rival en célébrité.

L'entrevue avait d'autant plus de prix en elle-même ([n'aucun point de contact bien vif, bien intime, n'avait JMS({u'alors et n'a jamais, je puis le dire, existé entre ces deux esprits su])érieurs. Balzac, dont j'ai dit le respect factice pour la poésie en général, ne se sentait pas davantage un goût fort prononcé pour la grande prose colorée, peinte et traitée à la fougueuse manière de Rul)ens. Artiste au i)ointillé, il allait plus volontiers vers

la prose hachée menu, ménagée avec l'économie flamande, travaillée à froid, limée à facettes, vraie sans doute, mais vraie comme la poudre de diamant et non vraie comme le diamant tout entier. Sans refuser son admiration ni même son extase aux vastes peintures do Notre-Bame de Paris^ il accordait sa préfé-rence secrète à la prose fine et pilée comme verre de Stendhal, le prototype de toute prose à ses yeux, après la sienne propre. Il au-rait fait éclater si haut qu'on eût voulu son enthousiasme devant l'école vénitienne, mais il n'aurait acheté pour son cabinet, soyez-en convaincus, cfuo des Mierris, des Teniers et des Van Ostade.

Au surplus, si Balzac n'a qu'une fois ou deux, dans sa Revue parisienne, parlé de Victor Hugo, je ne crois pas que Victor Hugo, de son côté, ait jamais écrit le nom de Balzac. Je ne vois d'ici aucune page de ses œuvres d'où ce nom se détache : étrange, bien étrange éloignement à remarquer non-seulement entre ces deux grands maîtres de la pensée, mais encore entre bien d'autres écrivains contemporains. Si bien que, dans un siècle, quand on relira les auteurs de ce temps-ci, on cherchera s'ils ont vécu à la même époque et dans la même contrée. Le seizième, le dix-septième et même le dix-huitième siècle, si personnel, offraient une fraternité littéraire plus étroite. C'était une famille. Des rivalités traditionnelles, des jalousies féroces, des colères violentes la traversaient et l'ensanglantaient souvent, puisque c'était une famille, mais enfin la communauté résistait au combat et prévalait sur le carnage. De nos jours, on ne se hait pas, on ne se déchire plus : on ne se connaît pas. Gela vaut-il mieux ?

Par suite de je ne sais plus quel accident arrivé au chemin de fer de Versailles, Victor Hugo ayant été obligé, pour se rendre aux Jardies, de prendre les voi-

tures de Saint-Gloud, il se fit un peu attendre ; Balzac était sur les épines. Son inquiétude ne lui permettait pas de demeurer un instant en place. A plusieurs reprises, il envoya voir si personne n'appamissait par la petite ruelle. Lui-même allait et venait de la terrasse à la grille, de la grille à la terrasse, en relevant son nez inquiet avec le creux de la main, comme il faisait toujours lorsqu'il était sous le coup de quelque forte préoccupation.

Enfin, la sonnette de la grille tinta : c'était Victor Hugo.

Balzac, rasséréné, courut à sa rencontre et le remercia en termes pleins de courtoisie et d'effusion de l'honneur singulier qu'il faisait à sa modeste maison des champs. Il y eut encore de part et d'autre de cordiales pressions de mains. Cette familiarité eut sa grandeur. L'imagination fera bien pourtant, et je le lui conseille ici, de se tenir sur ses gardes, si elle reproduit un jour d'après nous, témoin assurément très fidèle, la rencontre de ces illustres renommées sous les clairs ombrages des Jardies. Elle ne donnera pas à l'entrevue des deux souverains un trop grand prestige de costumes.

Balzac était pittoresquement en lambeaux. Son pantalon, sans bretelles, fuyait son ample gilet à la financière ; ses souliers avachis fuyaient son pantalon ; le nœud de sa cravate dardait ses pointes près de son oreille ; sa barbe avait quatre jours de haute végétation. Quanta Victor Hugo, il portait un chapeau gris d'une nuance assez douteuse ; un habit bleu fané à boutons d'or, couleur et forme de casserole, une cravate noire éraillée, le tout illustré par des lunettes vertes à réjouir un premier clerc d'huissier rural, ennemi de la réverbération solaire.

Tandis qu'on hâtait le déjeuner, Balzac proposa à son

hôte un tour de promenade dans les méandres de la

propriété. Nous entreprîmes alors tous les trois cette

péi'illeuse descente dont le dernier escalier, en cas très probable de chute, était la route même de Ville-d'Avray.

Victor Hugo, contre mon attente, fut très sobre d'éloges pour la propriété : Balzac avait beau lui dire qu'il en était question tout

au long dans les mémoires de Saint-Simon, les compliments n'abondaient pas. Il fut poli envers les giroflées, mais ce fut tout. Je voyais qu'il avait toutes les peines du monde à ne pas rire tout haut de l'étrange idée venue à Balzac de faire couler de l'asphalte sur les étroites allées placées en équilibre sur les flancs périlleux de son jardin, comme pour leur prêter un petit air boulevard du meilleur goût. Il eut cependant une occasion de s'acquitter du tribut de politesse qu'il devait à son hôte, en s'arrêtant, frappé d'admiration, devant le superbe noyer auquel nous allons consacrer les quelques lignes biographiques depuis si longtemps promises.

— Enfin, voici un arbre ! dit Victor Hugo, qui n'avait vu jusqu'alors que des arbustes plus ou moins malingres plantés au bord du bitume.

Balzac s'épanouit de satisfaction au cri de son hôte.

— Oui, et un fameux arbre encore ! dit-il. Je l'ai acquis depuis peu de temps de la commune. Savez-vous ce qu'il rapporte ?

— Gomme c'est un noyer, répondit Hugo, il doit, je présume, rapporter des noix.

— Vous n'y êtes pas ! il rapporte quinze cents livres par an.

— De noix ?

— Non pas de noix. Il rapporte quinze cents francs.

— Nous y voici, pensai-je.

— Quinze cents francs d'argent, répéta Balzac.

Balzac: en pantoufles 153

— Mais alors ce sont des noix enchantées, dit Victor Hugo.

— A peu près. Mais je vous dois une petite explication ; une explication sans laquelle il vous serait fort difficile de comprendre, je l'avoue, comment un noyer, ini seul arbre, peut rapporter quinze cents francs de rente.

Nous attendîmes l'explication.

— Voici, reprit Balzac. Ce noyer miraculeux appartenait à la commune. Je l'ai acheté à la commune à un prix fort élevé. Pourquoi? Pour cette raison-ci. Un vieil * * , usage oblige tous les habitants à déposer leurs immon- •" dices au pied de cet arbre séculaire, et non dans tout autre endroit.

Hugo recula.

— Rassurez-vous, lui dit Balzac; le noyer, depuis que je le possède, n'a pas encore repris ses fonctions. Je continue. Aucun habitant, continua-t-il, en outre, n'a le droit de se soustraire à cette servitude personnelle, reste d'une ancienne coutume féodale. Or, jugez! jugez de la quantité et de la richesse d'engrais amassés quotidiennement au pied de cet arbre vespasien, engrais municipal, que je ferai couvrir de paille et d'autres détritux végétaux, afin d'en avoir toujours une montagne à vendre à tous les fermiers, vigneronx, maraîchers, grands et petits propriétaires voisins. C'est de l'or en barre que j'ai là; enfin, tranchons le mot, c'est du guano ! du guano comme en déposent sur les îles solitaires de l'océan Pacifique des myriades d'oiseaux.

— Ah! oui, repartit Hugo avec son phlegme olympien, vous ditx bien, mon cher Balzac, c'est du guano, mais du guano moins les oiseaux.

— Moins les oiseaux ! s'écria Balzac en riant lui-même de toute l'épaisseur de son menton monacal de

la définition donnée par Victor Hugo à son magnifique engrais féodal, et à la source sans exemple de son revenu de quinze cents francs.

La cloche sonna le déjeuner.

Du bec ou de l'aile, on toucha à bien des sujets pendant ce déjeuner. On ne sera pas surpris, je pense, quand je dirai que la littérature eut la meilleure part de la conversation. En maître de maison bien appris, celui des Jardies abandonna la parole à son illustre convive, et chacun sait avec quel art persuasif, quel ton mesuré et coloré à la fois, quel tour d'esprit exact et magistral, il en use pour le plus grand charme de ses auditeurs.

Les dés ayant amené, entre autres sujets, le sujet toujours si intéressant des théâtres, et sur tout si intéressant pour Balzac, aux yeux fascinés duquel les théâtres ont été toute la vie la terre promise, Victor Hugo, après l'avoir promené à travers les cavernes et les coupe-gorge de la vie dramatique, lui en dévoila, d'un tour de main, les quelques beaux avantages réels. Jusqu'alors, je m'en convainquis, Balzac n'avait pas eu une idée fort nette de ce qu'on nomme les droits d'auteur. L'initiation l'éblouit; une mine de diamants qui se fût tout à coup ouverte devant lui à la clarté du soleil, ne l'eût pas autrement troublé et aveuglé. Lui dont les lignes d'écriture s'accumulaient si péniblement sous le bec d'une plume rebelle pour produire d'abord des centimes, — car la gloire se calcule par centimes dans les journaux; — puis, à force de suer, des décimes; — puis, avec des gémissements de douleur, des francs, — écoutait avec la béatitude d'un martyr

écoutant un ange, les énormes bénéfices conquis à Hugo par ses magnifiques drames. Bénéfices recueillis à Paris, bénéfices apportés

par la province : tant pour trois actes, tant pour cinq actes : et puis les reprises ! et puis les primes ! et puis les billets ! et puis quoi encore ? Parfois des soirées de quatre cents francs ! et tout cela, tout cet argent et tout cet or, gagné tandis qu'on se promène, mieux que cela, tandis qu'on dort, tandis qu'on rêve, les pieds chauds, le front calme, sur l'oreiller. Balzac en respiait pas : non que la question d'intérêt l'émût seule et au-delà du raisonnable, mais le gain, l'énorme gain obtenu sans fatigue de corps ni d'esprit, le ravissait au troisième ciel. Je suis sûr que cette peinture si éloquente et si précise des avantages financiers attachés à la littérature dramatique, cette peinture faite par Hugo avec l'onction du père Grandet et la rectitude d'un premier commis de la Cour des comptes, fut pour beaucoup dans la rage dont fut saisi Balzac pour le théâtre et dont il fut poursuivi tant qu'il vécut. Il ne cessa de me parler, les jours suivants, d'une foule de sujets comiques ou sérieux à mettre le plus vite possible en scène. Visiblement, ce coup de soleil devait lui chauffer longtemps le cerveau. D'autres que moi reçurent la confiance de ces ardeurs nouvelles pour le théâtre, communiquées à cette tête si inflammable ; mais, au bout du compte, il ne résulta rien de bien sérieux, on le sait, de cet incendie dramatique, à reporter, en grande partie, selon moi, à la date de ce déjeuner.

La conversation, par une déclivité naturelle, amena à parler de l'indifférence coupable et presque préméditée avec laquelle la cour des Tuileries regardait la littérature et traitait les écrivains même les plus illustres, ceux qui depuis 1830 avaient, au souffle

d'une nouvelle école, vivifié la forme de la pensée dans le livre et au théâtre. Balzac demanda à Victor

Hugo, ramertime empreinte aux lèvres, s'il fallait, à défaut de la protection de Louis-Philippe, voué tout entier au culte de la bourgeoisie, élevée par lui audessus de toutes les classes, compter du moins sur celle du duc d'Orléans, esprit distingué, connaisseur, sympathique à tous, si bien conseillé dans ses bonnes intentions pour les arts par la jeune duchesse, son épouse. Victor Hugo était, par sa position de familier de la maison du jeune prince, en mesure de répondre à la question de Balzac.

— Le duc d'Orléans, nous répondit Victor Hugo, ne demanderait pas mieux que de se placer à la tête d'un grand mouvement littéraire et des arts, d'accord en cela, ainsi que vous le dites, avec les sentiments délicats et l'intelligence riche et cultivée de la duchesse d'Orléans; mais cela ne sera pas, je le crains. Jugez-en vous-mêmes. Voici, reprit-il, ce qui s'est passé, il y a peu de temps au château.

VictorHugo nous confia alors que le duc et la duchesse d'Orléans, comprenant combien il leur était commandé, par leur haute position officielle et leurs goûts personnels, de s'entourer d'un cercle d'écrivains et d'artistes éminents, avaient essayé de donner quelques soirées dans leurs appartements, comme autrefois Louis-Philippe au Palais-Royal, quand il était duc d'Orléans; mais des soirées intimes, sans signification politique, ce que n'étaient pas, il s'en faut, celles du Palais-Royal. On était allé d'abord fort doucement, même dans cette voie de prudence, de peur d'éveiller les susceptibilités bien connues du ^ère. — C'est ainsi que les dignes fils du roi désignaient affectueusement entre

eux Louis-Philippe. On connaissait d'expérience les ombrages du père. — Peu de monde pour com. mencer; choix limité dans les invités ; réceptions

BALZAI". EN PANTOUFLES 157

t'ioignées au début; réunions surtout peu bruyantes. L'tudroit où se tenaient ces bonnes et douces réunions fut baptisé par les fidèles d'une façon tout à fait K'cluse et demi-teinte. On l'appela la cheminée du (Uic cCORlèans; plus tard et tout court: la cheminée. ()n se disait: f Irez-vous demain à la cheminée? Vous trouviez-Youis à la dernière cheminée?

Un hiver se passa bien; la cheminée, pour nous servir de l'image, ne fuma pas du tout, le père ne sut rien ou ne voulut rien savoir, car il était bien peu de choses qu'il ne sût.

Le second hiver, nos jeunes époux, encouragés par le succès, agrandirent le cercle autour de la cheminée ; mais plus d'invités causèrent peut-être plus de bruit au plafond. Quoi qu'il en soit, un soir de bise et de neige t[u'on discutait peut-être, devant une tasse de thé, sur un dessin turc de Decamps, une ciselure florentine de Froment Meurice, ou le style d'un roman nouveau, le duc d'Orléans fut invité à se rendre auprès de Sa Majesté. Il était bien tard. Que lui voulait le père^ le pér'e qu'on croyait depuis longtemps au lit?

Voici tout simplement ce que le père dit au fils, Louis-Philippe au duc d'Orléans:

— Ferdinand, sachez qu'il ne doit y avoir aux Tuileries qu'un seul roi, qu'un seul salon et qu'une seule cheminée. D'ailleurs, la

mienne chauffe tout aussi Iden que la vôtre. Vous me ferez plaisir toutes les fois (jue vous et la duchesse viendrez y prendre place.

Le duc d'Orléans se retira: sa cheminée s'éteignit; les réunions, dès ce soir-là, cessèrent, et personne au château n'eut plus désormais le droit de protéger la littérature et les hommes de lettres, les arts et les artistes. Le couvre-feu fut complet.

Sept ans après ce charmant déjeuner aux Jardies,

sept ans après ce récit de Victor Hugo, un homme de lettres entra aux Tuileries, poussé par une effroyable tempête populaire, et il emportait sur une feuille de papier, au milieu d'un pillage universel, la dernière leçon de littérature du comte de Paris. Il nous la montra, toute fraîche encore, au coin de la rue Saint-Florentin. L'homme de lettres était Balzac, et le jour néfaste pour la royauté, le 24 février 1848.

Balzac, qui jusque-là avait écouté avec beaucoup d'attention et assez de calme, quoique fort remué à l'intérieur, cette petite histoire, appelée peut-être à prendre place un jour dans la grande histoire contemporaine, se livra, sans crier gare et tout en mordant à belles dents dans une poire de doyen grosse comme un melon, à une philippique, — et certes ! le mot reçoit ici une de ses plus justes applications, — mais à une philippique digne de balancer, comme emportement et comme énergie oratoires, celles de Démosthènes ; et elle avait l'avantage, sur les philippiques du prince des orateurs grecs, de ne pas sentir l'huile.

Malheureusement, rien ne peut rendre cette éloquence troublée, coupée, dentelée par des morsures dans la poire, par des chocs de couteau contre les assiettes et contre la table, par des éclaboussures de paroles, par des explosions de regards, par des

commotions de bouteilles, par des tonnerres de malédictions et par des flammes d'ironie.

— Mais les malheureux î les stupides rois ignorent donc que, sans nous, on ne saurait après eux ni d'où ils sont venus, ni où ils sont allés, ni qu'ils ont régné, ni qu'ils ont vécu, ni ce qu'ils ont fait, ni ce qu'ils ont pensé, ni ce qu'ils ont dit, ni rien de rien de rien ! Mais voyons, voyons, de tous ces monuments de pierre, de marbre, de bronze dont ils écrasent la terre

afin de perpétuer leur souvenir ; mais de toutes ces peintures qu'ils accrochent partout dans les musées pour que l'avenir sache ce qu'ils ont fait d'utile et de grand ; de toutes ces médailles qu'ils répandent à leur couronnement ou à l'occasion de leurs victoires, que reste- t-il ? Rien. 11 ne reste que ce qui est écrit, que ce que nous avons écrit. Les pierres s'écroulent, les peintures s'effacent — les plus religieusement soignées n'ont pas encore bravé cinq siècles, — le marbre jaunit, pourrit, se fend ; le granit lui-même s'émiette. Encore une fois, encore mille fois ! il n'y a que nous au monde pour sauver les rois et leurs régnes de l'oubli. Leur gloire, leur immortalité, leur postérité, c'est nous, nous seuls : notre encre, notre main, notre plume. Sans Virgile, Horace, Tite-Live, Ovide, qui connaîtrait Auguste au milieu de tant d'autres Augustes, tout neveu de César qu'il était, tout'empereur qu'il ait été? Sans le petit avocat sans causes nommé Suétone, on ne connaîtrait pas trois Césars sur les douze dont il a bien voulu écrire les vie&; sans Tacite, on confondrait aujourd'hui les Romains de son temps avec les barbares de la Germanie; sans Shakespeare, le règne d'Elisabeth disparaît à peu près de l'histoire d'Angleterre ; sans Boileau, sans Racine, sans Corneille, sans Pascal, sans La Bruyère, sans Molière, Louis XIV, réduit à ses maîtresses et à ses

perruques, n'est plus qu'un bellâtre couronné qui me fait l'effet d'un soleil d'aube; et, sans nous, Louis-Philippe P»" laisserait un nom moins connu que celui de Philippe le restaurateur de la rue Montorgueil, que celui de Philippe l'escamoteur, le joueur de gobelets. On dira, je l'espère, je l'espère pour Louis-Philippe P', sous Victor Hugo, sous Lamartine, sous Béranger, il y eut un roi qui prit le nom de Louis-Philippe I»*".

Et la colère de Balzac alla se perdre dans une troisième ou quatrième poire qu'il ouvrit avec sa bouche enflammée, de même qu'une bombe s'enfonce et éclate au milieu d'une masse de terre glaise.

Après cette dernière explosion, nous nous levâmes pour aller prendre le café sur la terrasse et respirer l'air lumineux et doux d'une belle journée.

On causa encore environ une heure autour des tasses, heure charmante et sérieuse, où il fut d'abord question entre Victor Hugo et Balzac de l'Académie française. En ce moment, il y avait une vacance à l'Institut. Hugo promit peu; Balzac n'espérait pas grand'chose. Il n'était pas en faveur — l'a-t-il jamais été? — sous la coupole du palais Mazarin. L'auteur des Orientales, qui venait de publier les Rayons et les Ombres, laissa ensuite pressentir sa prochaine candidature politique; et ce fut alors au tour de Balzac à risquer ses doutes courtois sur le succès d'une tentative, à coup sûr justifiée par le vaste talent du poète, mais bien peu certaine au point de vue nébuleux de l'époque exclusivement industrielle sur laquelle il espérait asseoir son élection. Balzac n'appuya pas moins de sa plume des prétentions politiques qu'il combattait dans sa haute et superbe intelligence des choses et des hommes

de son temps. Il les soutint avec énergie, ainsi qu'on va le voir par une citation empruntée à la Revue parisienne du 25 juillet 1840 :

« M. Hugo est un des hommes les plus spirituels de notre époque, et d'un esprit charmant ; il a, dans les choses matérielles, ce bon sens, cette rectitude que l'on accorde à ces niais triés sur le volet de l'élection comme si les gens habitués à remuer les idées ne connaissaient pas les faits. Qui peut le plus peut le moins. Il y a soixante ans, M. d'Aranda trouvait la

IJALZAC. KN PANTOUFLES 161

tâche de Fielding plus difficile que celle d'un ambassadeur: c Los affniros d'État finissent comme elles peuvent, disait-il, au lieu que le poète doit dénouer les siennes au goût de tout le monde. »

» M. Hugo, non moins que M. de Lamartine, vengera quelque jour les injures éternelles jetées par les bourgeois à la littérature. S'il aborde la politique, saches d'avance qu'il y portera des dons extraordinaires. Son aptitude est universelle, sa finesse égale son génie ; mais, contrairement à nos hommes d'État actuels, il est fin avec noblesse et dignité. Quant à son élocution, elle est merveilleuse : ce sera le rapporteur le plus entendu qu'on puisse souhaiter, l'esprit le plus clairvoyant. Vous ignorez peut-être que ses deux anciens libraires sont éligibles et qu'il ne l'était pas hier; il l'est aujourd'hui. Dans quel admirable temps nous vivons ! L'auteur du Contrat social ne serait pas député; peut-être le traduirait-on en police correctionnelle. »

Le soleil tombait à l'horizon; Victor Hugo parla de retourner à Paris. J'y allais aussi; je lui proposai de faire route ensemble. Nous dîmes adieu aux Jardies. Nous nous dirigeâmes bientôt à

pas lents, tous les trois, vers Sèvres, où nous devions monter, Hugo et moi, dans je ne sais plus quelle voiture publique plus raï)ide que l'éclair, destinée à nous déposer rue de Rivoli. Balzac voulut absolument nous accompagner jusqu'à Sèvres, quoiqu'il eût sursa table bien des travaux à terminer, entre autres deux ou trois articles pour la Revue Parisienne, son occupation favorite, sa passion littérairedu moment. H i>assa une vieille veste d'aucune couleur, en velours de Prusse; il s'entortilla, sous prétexte de cravate, un vieux foulard rouge autour du cou, et nous nous mîmes en marche.

Balzac ne laissa pas partir Victor riuj^o sans se faire auprès de lui l'ambassadeur officieux d'un jeune seigneur russe très-jaloux, très ambitieux de le voir, de l'entendre et de lui serrer la main avant de regagner ses neiges et ses steppes. Victor Hugo accueillit avec faveur le désir si délicat du noble étranger, et de Balzac alors nous pria, en son nom et au nom de ce jeune seigneur russe, d'accepter à dîner au Rocher de Gancale, le jeudi suivant, ce qui fut pareillement bien accueilli. Ce dîner ou ce souper fut fort intéressant. J'en aurais dit ici les plus saillantes particularités si ce n'eût pas été trop m'ôloigner des Jardies. J'attendrai d'écrire mes Mémoires pour le raconter tout au long.

DEUXIÈME PARTIE

Une visite rétrospective aux Jardies. — Balzac et sa société d'assistance mutuelle : Les Chevaux Rouges . — Balzac membre de la Société des Gens de Lettres. — Sa dispute avec la Gazelle des Écoles.

Il ne faut rien revoir de ce qu'on a aimé. J'eus un jour la faiblesse de cliercher témérairement à revoir les Jardies, où tant d'heures charmantes, ineffaçables s'étaient écoulées pour moi sous le toit bâti par Balzac. Je croyais que mes souvenirs avaient besoin de se détremper à leur source ; je me disais qu'ils exigent Toaient ce dernier pèlerinage dans l'intérêt de l'exactitude locale que tout lecteur biographique a le droit d'exiger de l'historien biographe, surtout de l'historien d'un homme lui-même si exceptionnellement exact

dans ses mille peintures immortelles. Que ne m'étais-je pas dit pour m'imposer le voyage aux Jardies? Eh bien! j'avais tort d'être si pieux envers cette fidélité contre laquelle, jusqu'ici, personne ne s'est élevé, dont personne n'a douté, si ce n'est moi. A vrai dire aussi, je me mentais un peu dans cette occasion. J'avais plus besoin de voir pour mon désir personnel la propriété des jours heureux de Balzac, que pour rectifier à plusieurs années de distance les couleurs étendues sur la toile de ma mémoire.

Non ! il ne faut rien revoir de ce qu'on a aimé. Ni la mer natale où l'on s'est baigné autrefois ; ni la maison paternelle, au coin calme ou bruyant du carrefour ; ni la campagne, au pied de la colline, parcourus aux heures exaltées de la jeunesse; ni les pays lointains visités avec enthousiasme à vingt ans. Tout cela ne sert qu'à mouiller les yeux, à serrer le cœur, à faire trembler les lèvres. A quoi bon ? Les objets revus ne sont plus les mêmes. Vous, non plus, vous n'êtes plus le même. Eux ne veulent pas vous reconnaître, et vous, vous les reconnaissez à peine. Vous avez beau leur dire, leur crier : C'est moi ; ils vous disent :

— Qui, vous?

La tristesse d'Olympio, ce magnifique cri poussé par Hugo, qui osa revoir, lui aussi ; cette tristesse s'enfonça tout entière dans mon cœur et ne me quitta plus dès que j'eus posé le pied sur le seuil de la porte des Jardies. La porte était bien la même, mais vieille, vieille, fracassée, crevassée, peinte, repeinte, plusieurs fois repeinte. Les pilastres qui l'encadraient me montèrent encore, sans doute, dans l'épaisseur de leurs pierres de taille, ces mots tracés en lettres noires: les Jardies. Mais le noir avait glissé à demi hors des lettres :

BALZAC CHEZ LUI l(i5

inscription d'un tombeau oublié; dans peu d'années, ce sillon noir aum entièrement coulé, me disais-je : les liluies d'iiivor, de l'hiver prochain rendront ces lettres tout ù fuit blanches, et on ne lira plus rien dans la pierre, i)lus rien ! et ces lettres qui formaient ce mot dont Balzac était si lier : les Jardies ! auront disparu.

Je sonnai à cette porte, mais pas tout de suite, je mis quelques instants d'indécision réfléchie à lever le bras , à saisir l'anneau de fer; j'allais entendre retentir un son dont je me souvenais tant! Je sonne, cependant... Ah! c'est le bruit d'autrefois; je le reconnais ; mais il est enroué, éteint , paresseux; nous étions plus vive jadis, ma gentille sonnette, quand nous sonnions pour les créanciers; vous n'êtes plus <ju'une sonnette riche.

Gomme on me lit attendre pour m'ouvrir ! Si longtemps attendre, que je me surpris répétant machinalement la phrase sacramentelle qu'ils disaient aussi autrefois, ceux à qui l'on avait mille raisons pour ne pas ouvrir. Ils sont donc tous morts là-dedans !

C'est que je n'avais pas vu une seconde petite affreuse porte bâtarde ouverte plus bas dans le prolongement du mur. Elle n'existait pas de mon temps, j'allais dire sous' Louis XIV. Le jardinier s'était donné une porte I II est vrai que la maison du jardinier était devenue une maison de maître. Malheur! tout h\ muiide s'éduit donc enrichi aux Jardies? Januus Balzac u'eût souffert cette porte bâtarde à côté de la double porte seigneuriale à doubles marteaux par où il entraît. Qu'aurait dit M. de Saint-Simon !

J'entrai toutefois, mais en soupirant, par cette port»' plus (pie bourgeoise; un valet de chambr»^, le tablier blanc noué autour des reins, était venu m'ouvrir. f (Jue demande monsieur ? Monsieur veut-il

acheter ou louer la maison occupée autrefois par M. de Balzac ?» La double question m'avait foudroyé. Je n'avais rien préparé. Je venais, voilà tout. Pourtant, j'aurais dû prévoir, la propriété étant vendue ou louée, qu'il me serait demandé ce que j'y venais faire. L'embarras imprévu où je tombais était, à tout prendre, moins grand que si le pavillon n'eût été ni à louer ni à vendre. Je répondis au valet de chambre : « Je viens louer. » Entrez alors, monsieur.

Un énorme chien grondait derrière la porte. Était-ce Turc? Le Turc habitué à se taire devant le coup de sonnette suspect de créance? « Quel âge a ce chien? demandai-je vivement au valet de chambre. — Deux ans. Ce n'est pas mon Turc ! Il serait bien plus âgé ! D'ailleurs, Turc n'avait jamais été aussi gras. Et le valet de chambre me regardait et se disait sans doute en lui-même : Quel est donc ce monsieur qui veut loue les Jardies et qui me parle de Turc ?

Douleur sur douleur. Voilà bien, me dis-je, le chalet dessiné, construit, tourmenté par Balzac, mais grand Dieu ! comme ils l'ont embelli, les profanateurs ! C'est plein d'escaliers ! Et nous en avons si peu, vous savez ! Ils ont même osé mettre dans la maison l'escalier qu'il avait suspendu au flanc du mur extérieur. Allez donc vous reconnaître dans une propriété où tout est maintenant en ordre !

Cependant je finis par me retrouver, une fois habitué aux désagréments de toutes ces restaurations. Je courus alors de pièce en pièce, de chambre en chambre, de porte secrète en porte secrète, guidant mon guide, renversé de surprise devant tant de connaissances locales.

J'étais arrivé aux combles, là où de Balzac et moi montions souvent pour respirer à pleins poumons la

campagne, les bois, l'horizon, la rivière et l'immensité, ascension que nous exécutions d'ordinaire quand Balzac, dans un accès de mauvaise humeur, m'avait dit : f Venez ! allons cracher sur Paris ! >

C'est à cette hauteur qu'une autre déception, non moins poignante, m'attendait.

Les Jardies, que j'avais laissées chauves, dénudées, n'offrant que les pauvres petits arbustes frileux et grelottants plantés par Balzac, sont masquées aujourd'hui par de véritables arbres, taillés en pyramides, ouverts en éventaïls, tranchant du cèdre ; fiers, élégants, vêtus à la dernière mode. Ici, de beaux tilleuls; là, des vernis du Japon qui pourraient être reçus dans les plus beaux arcs; là, des marronniers aussi gentlemen que ceux des Tuileries. Ah ! où êtes-vous donc, allées de bitume et d'asphalte dont

j'ai parlé, dans la première partie de ce livre ? La bêche les a défoncées, le gazon a converti endroits où avait coulé l'asphalte, et un art intelligent a soulevé ces terrains désordonnés qui se précipitaient jadis vers la route de Sèvres, et les a presque mis de niveau : ce n'est pas que la pente ait tout à fait disparu. Un tel miracle était impossible. Mais, coupé en ceinture par le milieu, le terrain des Jardies semble incliner beaucoup moins. C'est mieux sans doute. Je ne me consolerais pas cependant de la perte de ces arbres, dont le plus haut ne parvenait jamais, du temps de Balzac, à cacher le dos tacheté de Turc poursuivant à caquer une poule : « Que mes arbres sont déjà beaux ! disait Balzac; ils m'embêchent (le voir Turc. » Illusion de propriétaire ! Enfin, où j'avais laissé un champ d'asperges, je retrouvais un

Décidément les Jardies n'existent plus que dans le mirage rose du passé.

Même les arbres qui vous laissent en arrière ! Je n'ai pas voulu me reposer un seul instant dans ce parc, m'arrêter sous leur ombre insultant de beauté. Ce mot offiibrage me rappelle ce que dit à Jules Janin le jardinier des Jardies le jour où notre célèbre critique alla incognito les visiter : « Mais oui, mais oui, monsieur, M. de Balzac a du bien au soleil. »

Il ne disait que trop vrai, le malheureux ! tout était au soleil aux Jardies.

Une espèce de brume mélancolique commençait à me voiler les yeux et l'âme au sommet de ce pavillon d'où je promenais ma vue sur tant et tant de déceptions. J'avais le vertige : je me sentis comme à pic sur les dunes d'opasse. Je me hâtai bien vite de descendre : c'est précisément en descendant que je remarquai ce que

j'aurais pu, l'esprit moins agité, fort bien voir en montant, et cela m'eût ménagé, cela m'eût adouci l'amertume du tableau dont je venais d'attrister mes regards. Tout le pavillon des Jardies est meublé. Meublé ! J'y ai donc vu des tables, des armoires, des glaces, des pendules, des rideaux ! J'étouffai.

« Eh bien ! me dit le valet de chambre, que pensez-vous, monsieur, du logement ?

— Les Jardies ! Un logement ! — vous dites ?...

— S'il convient à monsieur de louer ce pavillon ?

— Moi, j'ai parlé de louer !... Ah ! oui, pardon ! quel est le prix ?

»

Le valet de chambre n'était pas du tout satisfait de son visiteur si distrait.

((Deux mille francs, me répondit-il, pour le reste de la saison.

— Deux mille francs... c'est un peu cher.

— Mais non, monsieur, mais non; l'eau est très bonne ici.

HALZAC. CHEZ LUI lOï)

— ph ! si Tenu est très bonne... Nous disons deux mille francs ?

— Nous disons deux mille Iruncs, oui, monsieur. » Nous l'avions déjà dit bien des fois. Pour sortir de

ce cercle, je me souvins fort à propos de l'objection salutiiire que j'emploie toutes les fois que je me laisse suri)rendre par le

chitïre d'un loyer dont je n'ai pas su prévoir l'agression. Je l'employai : « Y a-t-il écurie? »

Le valet de chambre me répondit :

« Non, monsieur, il n'y a pas écurie.

— Le marché est impossible alors.

— Mais... cependant...

— Non! s'il n'y a pas écurie, c'est de toute impossibilité. >

S'il m'eût dit : Il y a écurie, j'aurais demandé pour combien de chevaux; et s'il m'eût répondu : Pour deux, j'aurais dit : Il me la faut pour six.

Ma visite était finie.

Je quittai les Jardies, navré, noyé dans un abîme de tristesse et me disant que je n'y remettrais plus les pieds de ma vie.

Il me restiût encore un quart d'heure à attendre le passage du convoi de Versailles pour Paris ; voici comment je l'emidoyai : de l'intérieur même de la propriété, il m'avait été totalement impossible d'examiner dans quel état se trouvait, depuis plusieurs années que l'avais perdu de vue, le fameux mur, ce mur, cauchemar des rêves agités de Balzac, ce mur si souvent renversé, si souvent rebâti. Un assez vaste circuit était à décrire en passant par la route même de Ville-d'Avray pour arriver sous ce mur à jamais historique. Malgré la chaleur, une chaleur d'orage fort pénible, je traçai ce détour peu pourvu d'ombre, et

j'arrivai au mur. Nous nous reconnûmes, je crois; car chaque pierre mise dans mon temps semblait me dire : « On nous croit

bien solides, mais gare un de ces hivers !... » Et, en effet... mais je n'ai plus le droit de faire des réflexions sur le plus ou moins de fixité de tous ces grès, autrefois mes amis. Nous n'en rîmes pas moins avec discrétion jusqu'au moment où l'un d'eux, remuant dans son alvéole de plâtre, m'indiqua, par cette diversion, un écriteau que je n'avais pas aperçu. Je lus à travers un brouillard de larmes : Les Jardies ancienne propriété de M. de Balzac, à vendre ou à louer.

La désagréable trompette du chemin de fer m'appelait.

Adieu, séjour le plus triste, le plus accablant de tous, non pas seulement parce que celui que nous aimions n'y est plus, mais parce que d'autres y sont.

La désagréable trompette du chemin de fer ne m'avait jamais paru si agréable à entendre. Vite ! vite vite Paris ! où il y a dix-sept mille fiacres, deux mille omnibus, vingt-sept théâtres et douze cent mille égoïstes qui vous empêchent de penser à autre chose qu'à vous garer des roues, qu'à choisir entre tous ces spectacles celui qui vous enlèvera le plus vigoureusement à vos préoccupations, qu'à vivre au jour le jour, sans souci de ceux qui ne sont plus. Est-ce qu'ils ont jamais été ?

Nous allons pourtant, s'il plaît au lecteur, rentrer encore aux Jardies, mais cette fois par la porte du passé ; nous allons les revoir, mais habitées ou presque habitées par Balzac, déjà un peu infidèle à sa résidence de prédilection.

Paris qu'il fuyait, Paris l'attirait sans cesse : comment en eût-il été autrement ?

Il est à Paris qu'étaient ses amis, sa famille, ses admirateurs, ses libraires, son public, sa gloire, sa renommée, et ajoutons ses ennemis : ennemis vrais, ennemis fictifs, mais qu'il confondait si bien, qu'il s'en créait des légions, des armées. Et ces innombrables ennemis, un jour, il les provoquait en champ clos, il les appelait la lance au poing, il demandait à les combattre face à face ; un autre jour, plus calme, il se bornait à les couvrir d'un auguste mépris. Au fond, il se préoccupait beaucoup du moyen de les neutraliser par de l'habileté, de la politique, de la ruse, et surtout sans paraître trop personnellement tourmenté du désir de se les concilier.

C'était pourtant son unique envie; on va le voir par le récit du singulier projet dont il me parla un jour, et dont je reçus le premier la confidence au fond d'un cabaret de Saint-Cloud où nous étions allés déjeuner.

Avant d'entrer dans les détails d'un plan d'association qui a réellement existé, et qui a duré plusieurs années — trois années au moins, — je rapporterai de ce déjeuner de Saint-Cloud une particularité, je crois, assez gaie. Elle a circulé plus tard de bouche en bouche, avec la vogue d'un mensonge; pourtant elle est vraie de point en point. La voici. Le grand air, le vent matinal, la vue frétilante de la rivière, peut-être aussi le vieux préjugé qu'on doit avoir faim parce qu'on est levé de bonne heure, tout avait aiguisé l'appétit de Balzac. Ce jour-là, il avait la faim de Grand-Gousier. Après avoir englouti, presque vivantes, deux belles côtelettes de mouton et une montagne dorée d'éperlans, il me parla ainsi :

c Avant d'attaquer le sujet de conversation qui nous rassemble ici, je voudrais me meubler l'estomac de quelques autres mets

supplémentaires, i C'étât gmve :

le souhait était naturel, mais peu facile à réaliser dans la localité riveraine de Saint-Cloud, où, une fois sorti de la côtelette de mouton, de la friture de goujons, de la classique matelote, on ne propose plus aux aubergistes qu'une énigme pleine d'inquiétudes pour eux. Cependant, pour complaire à Balzac affamé, je cognai, avec l'angle fruste de mon robuste verre, le bois de la table rustique et court vêtue sur laquelle nous, déjeunerions, et le fils de l'aubergiste monta quatre à quatre par l'escalier de sapin placé entre la cuisine et nous. Ici, questions de Balzac, et réponses faites à Balzac par le garçon : « Avez-vous du gigot braisé ? — On vient, monsieur, de servir la dernière tranche à un Anglais, il n'y a pas un quart d'heure. — Une fricassée de poulet ? — Les poulets sont bien durs, monsieur, dans cette saison. — - Respectons leur dureté : avez-vous des fricandeaux ? — Nous n'en aurons, monsieur, qu'à cinq heures. — Avez-vous du sphinx ? demandai-je à mon tour avec impatience au fils de notre hôte. — Du sphinx ? je cours voir à la cuisine, me répondit-il. — Vous en monterez pour deux, entendez-vous ? — Oui, monsieur. » Le garçon disparut.

Balzac alors de me dire : « Ai-je mal entendu, est-ce que vous ne lui avez pas demandé du sphinx ? — Parbleu, vous avez bien entendu ! vous vous obstinez à vouloir trouver à Saint-Cloud, dans une cabane de pêcheur, un déjeuner parisien complet, avec entremets, pièces froides, c'est absolument comme si vous demandiez du sphinx. J'ai demandé du sphinx. »

Le garçon était remonté. D'un visage parfaitement convaincu, il nous dit du haut de la première marche de l'escalier : « Monsieur, il n'y en a plus ! » Je vois encore le visage de Balzac, comprimé d'abord par

l'étonnement de cette réponse, se détendre tout à coup et atteindre aux proportions lunaires d'un épanouissement produit par une irrésistible hilarité. Il jette sa serviette en l'air ; puis, s'accoudant sur la table, il rit à faire trembler la cabane du pêcheur, à faire envoler les pigeons, picorant sur les bords de la croisée. Tout rit autour de nous, parquet, plafond, bancs, banquettes, assiettes, couteaux, fourchettes de plomb, tout, excepté le fils de raulergiste chez qui nous sommes. Il s'est pris complètement au sérieux, et sa réponse est sincère. Son maître lui avait évidemment recommandé de toujours dire, quelque fût le mets désiré : c II n'y en a plus, » et jamais : « Il n'y en a pas. > Nous lui avions demandé du sphinx; il n'y en avait plus !

Balzac remplaça le sphinx par un morceau de fromage et quelques feuilles de salade arrosées d'une huile qui rappelait celle d'olives, mais de bien loin ! L'huile d'olives à Saint-Gloud ! iuitre sphinx.

Au dessert, — y avait-il un dessert ? — Au café, probablement, il se mit en disposition de m'apprendre enfin dans quel but nous nous trouvions réunis à Saint-Cloud, à une heure encore assez matinale.

« Vous n'ignorez pas, me dit-il, que, vers les premières années de la Restauration, (quelques hommes de lettres, d'une valeur que je ne discuterai pas ici, se détachèrent un jour de la fameuse société buvante et chantante du Caveau, et se reformèrent sournoisement dans des conditions plus ambitieuses, sous la dénomination de la Compagnie de la Fourchette. On sait aujourd'hui l'esprit et les résultats de cette association. Chacun des membres ju-

rait, s'il entrait jamais à l'Académie française, d'employer tous ses - efforts pour y faire entrer un confrère, à ne faire un

choix académique que dans la Compagnie de la fourchette. Au bout d'un certain nombre d'années, il devait arriver que tous finiraient par être de l'Académie, ce qui arriva. Le Caveau entra en masse.

« Je ne pense pas, poursuivit Balzac, à recommencer la même tactique; on ne recommence rien dans ce monde avec les mêmes chances de succès. D'ailleurs, l'Académie ne m'émeut guère le cœur: on croit le contraire, on a tort. Si j'y arrive, tant mieux !... si non... mais je continue. •»

Il continua ainsi: « Je n'aime pas le journalisme; je dirai même que je l'exècre; c'est une force aveugle, sourde, méchante, insoumise, sans moralité, sans tradition, sans but; il est comme les bouchers; il tue la nuit, pour manger le matin avec ce qu'il a tué. Mais, enfin, inclinons-nous, c'est une force ; c'est la force - du siècle. Cette force mène à tout, conduit à tous les points de la circonférence ; c'est la seule aujourd'hui qui ait la puissance considérable de renverser, et par conséquent la puissance de remplacer ce qu'elle met par terre. Voyez ce que peuvent les Débats, le Constitutionnel, la Presse, et même le Siècle dans des proportions différentes ! Je défie le gouvernement de nommer un ministre, un receveur général ou particulier, un amiral ou un garde champêtre, sans se préoccuper peu ou prou de l'impression que produiront sur la peau de la presse ces diverses nominations.

» La royauté lui est subordonnée. Thiers règne et Bertin gouverne ; quand ce n'est pas Bertin qui règne et Thiers qui gouverne, c'est Emile de Girardin, en attendant que ce soit Louis

Perrée. Qu'est-ce donc que cela, si ce n'est le règne du journalisme ?

» Mais, continua de Balzac, j'ai l'air de vous appren-

(Ire, à vous, mon ami, qui avez été, qui êtes et qui serez probablement toujours un peu journaliste, les facultés formidables, inouïes, du journalisme.

— Je vous écoute toujours.

— Je continue donc : Ce fait d'expansion et de violence n'étant nié par personne, d'ailleurs, nous crevant les yeux à tous tant que nous sommes, voici ce que je veux : je veux que nous disposions à notre gré, à notre profit, — entendez-vous bien ? — de cette machine terrible pour placer nous et nos amis à tous les sommets productifs de l'art, de la science, de l'administration, de la politique. Je veux que, lorsque nous désignerons, parmi nous, un bibliothécaire, il soit nommé; un député, il soit nommé; un académicien, il soit nommé; un professeur, il soit nommé.

— Mais...

— Ne m'interrompez pas ! Que faut-il pour cela? avoir dans chaque journal, quelle que soit son opinion, un membre de notre société, un membre qui nous appuiera, nous défendra, qui fera prévaloir, partout et toujours, notre candidat. Et quand le gouvernement verra que ce candidat est soutenu par les lances de la Presse, comme par les hallebardes de la Quotidienne, par le fusil à rouet du journal des Débats, comme par le mousquet du Siècle, il faudra bien qu'il accepte notre choix ou le subisse. C'est ainsi que se gouverne le monde, croyez-le bien; il fait semblant d'aller volontairement comme le cheval sous le cavalier; mais il obéit au

frein, à l'éperon, à la cravache et aux genoux. Avez-vous, — voyons maintenant, — quelques objections à faire à ce colosse de Rhodes de projet ?

— J'en ai quinze cent mille et une, répondis-je.

— Dites-moi la dernière, repartit de Balzac, j'aurai

176 BALZAC CIIK/ LUI

probablement à vous faire nrrâce des quinze cent mille autres.

— Où prendrez-vous, dis-je, ces journalistes sur la fraternité et le dévouement desquels vous pourrez compter ?

— Leur intérêt me répondra de leur dévouement,

— Je connais les journalistes mieux que vous : ils sont plus indolents encore qu'ambitieux; n'ayant rien à demander pour eux, ils ne se remueront ^uère quand il s'agira de solliciter pour les autres; et votre société, dont je ne connais pas encore le nom, s'en ira en pure eau claire quand vous y poserez le pied pour vous élever.

— Vous vous trompez, ah! voilà où vous vous trompez magnifiquement, s'écria Balzac, croyant avoir terrassé ma plus vivace objection; ce ne sont rien que des ambitieux déguisés, vos journalistes! Celui qui écrit le Fait-Paris veut faire du feuilleton ; celui qui écrit le feuilleton veut traiter le grand article poli-

" tique, et celui qui écrit l'article politique veut devenir "maître des requêtes, député, conseiller d'État, préfet — *et le reste.

— Sans doute, il y a un peu de vrai dans ce que vous dites là, mais le fond inerte; que j'accuse reste le même. Le vrai journaliste n'est que journaliste; il vit et meurt journaliste : tenez-le pour certain.

— Je le tiens si peu pour certain, que j'exécuterai mon projet d'association, avec vous ou sans vous, et

. que j'en pose la première pierre dès ce moment. Décidez, en êtes-vous ou n'en êtes-vous pas?

— Dînera-t-on dans votre société? dis-je à Balzac, que je voyais profondément contrarié de s'être ouvert à quelqu'un si peu disposé à le suivre.

— Gomme! si l'on dînera! mais une fois par se-

BALZAC CHKZ LUI 177

inaine. On ne se rencontrera même qu'à l'occasion de ces dîners hel)doniadaïres, afin de ne promener aucun ombrage sur le front si délicat de nos concier- ^t's respectifs, trop étonnés peut-être de voir, à certains jours donnés, tant de gens à mine suspecte passer et repasser devant eux. Si l'on dînerait > Ktendant ensuite ses bras sur moi, Balzac dit sacrauiotellement : c Je vous reçois premier membre de notre société à venir.

» Ceci dit, allons, tout en nous promenant au bord lit' la Seine, ajouta-t-il, songer au choix de journalistes [ifil nous faut faire pour former notre société. »

Nous quittâmes la table.

En traversant la salle du restaurant, nous exprimâmes à notre cher hôte tous nos regrets de nous y •Hre pris trop tard pour goû-

ter de son sphinx, et nous nous dirigeâmes du côté de la Seine.

Quelques minutes après, commençait entre Balzac et moi un dialogue singulier, mais aux singularités duquel j'aurais dû franchement m'attendre si je m'étais nu peu plus souvenu que les plus grands peintres •lu cœur humain, les plus fins analystes de nos fai- Idesses et de nos ridicules, sont les premiers souvent à passer de la situation de peintre à celle de modèle. Ainsi, je vis l'instant où Balzac, forcé de faire un choix parmi les journalistes de l'époque pour arriver à la formation de sa liste de premiers membres fondateurs de sa société, car il fallait bien en venir là, n'en désignerait pas un seul, tant il les liaïssait tous d'une haine aveugle, et n'établissait ;4uère de différence entre le meilleur et le pire d'entre tux. A mesure que je lui en nommais un, de Balzac, •au lieu de chercher le plus possible un motif de l'admettre, trouvait, inventait vingt motifs pour le reje-

ter dans l'abîme. Les choses se passèrent à peu près ainsi que nous allons les dire :

•^ «A. vous convient-il?

— C'est un hypocrite! Quand nous nous rencontrons, il me serre la main, et, avec la sienne, il a écrit trois abominables articles sur la Physiologie du Tiiariage. Ne me parlez pas de ce tartufe-là!

— Laissons ce tartufe-là. Que pensez-vous de B . ? — Pis que pendre! C'est un courtisan; il dîne tous

les jeudis chez B.!!

— Du moment où B. dîne tous les jeudis chez B..., c'est autre chose : Accepterez-vous C!

— Non! ne me demandez pas pourquoi.

— Je ne vous demanderai pas pourquoi. Accepterez-vous davantage D.?

— Pas davantage !

— E. vous va-t-il?

— C'est un drôle ! il a osé dire qu'une vieille dame de mes amies, chez laquelle je vais passer quelquefois les mois d'automne à la campagne, m'a fourni les sujets de mes derniers romans. Infâme drôle!

— Savez-vous que notre liste ne se remplit pas beaucoup jusqu'ici?

— Combien y a-t-il déjà de noms?

— Il n'y en a déjà aucun. »

Balzac pouffa de rire.

« Combien il est difficile, vous le voyez, de saisir un juste aux cheveux parmi cette spécialité malsaine, dit-il; trions toujours!

— Trions! Mettons-nous F. sur notre liste?

— Hum!

— Hum! quoi?

— Oui et non. C'est un bon garçon, sans doute; mais il n'a aucun talent sérieux. Quand, à son tour.

il voudra être quelque chose, qu'en ferons-nous?

— On le chargera d'une mission scientifique. Les missions scientifiques sont un bât qui va à tous les âges. Il ira étudier l'influence des queues de morue sur les ondulations de l'Océan au point de vue de la religion et des mœurs. Du reste, vous avez raison, c'est une bouche inutile. Rayons!

— Rayons, dit alors Balzac avec joie; rayons

— G. vous sourit-il ? G. est charmant. Esprit fin, bon caractère.

— Il me conviendrait assez ; mais il est si mal avec N autres confrères, que nous l'exposerions à être

< han^dè par eux si nous le mettions dans la société, l'jeté par humanité.

— Passons à H., dis-je en soupirant.

— Oui, passons ! passons ! passons vite !

— Ah ! il ne vous agréé pas, celui-là non plus?...

— Un jour je vous dirai le tour de coquin qu'il m'a fait pendant que j'avais mon imprimerie. Du reste, il est tenu sur moi, dans la maison Bechet, des propos... pas de H.

— I. me semble réunir de bonnes conditions pour l'insérer avantageusement sur notre liste.

— Oui... mais... oui. Celui-là me va assez. Enfin!

— Écrivez-le provisoirement, dit Balzac.

— Provisoirement! Rien que provisoirement! » Bref, il résulta qu'au bout d'une promenade de deux

litMires au bord de la Seine, Balzac, tant son antipathie était plus forte chez lui que tout autre sentiment à l'endroit du journalisme, n'avait pu, sur neuf noms, 11 -uf noms d'ailleurs déjà choisis par moi-même mentalement en les lui présentant, n'en accepter qu'un, qu'un seul, et encore n'était-ce que provisoirement I

Cependant, comme il était dans la destinée de cette amusante idée de Balzac de briser l'enveloppe et de s'épanouir au jour pour la plus grande joie de son inventeur, la fameuse société d'assistance mutuelle se recruta définitivement des noms que nous allons dire.

On verra avec orgueil que si le choix avait été laborieux, il venait du moins largement récompenser des difficultés affrontées et enfin vaincues.

Balzac, qui voulait du mystère à la naissance de sa création favorite, indiqua à ses premiers affiliés pour lieu du premier rendez-vous le Jardin des Plantes, où ils se rencontrèrent, en effet, un samedi, vers quatre heures, par un temps magnifique, grande allée du Muséum. C'est de là qu'on partirait ensuite pour aller dîner à un restaurant indéchiffrable, pareillement découvert par Balzac à quelque distance du Jardin des Plantes.

Il en sera question dans un instant.

Du fond de la grande allée du Jardin des Plantes et par les allées aboutissantes, on vit bientôt s'avancer, à la manière des conspirateurs de l'Ambigu-Comique, Granier de Cassagnac, puis Théophile Gautier, puis Louis Desnoyers, puis Eugène Guinot, puis Alphonse Karr, puis T. Merle, puis Altaroche, puis Balzac, puis moi, hommes de lettres un peu bien étonnés de se trouver

ensemble, surtout dans le but fraternel que j'ai suffisamment précisé plus haut. Mais Balzac était vraiment le grand prêtre-né de ces mariages impossibles.

Les politesses d'usage accomplies, on se prit, avec une intimité un peu jeune, sous le bras les uns les autres et l'on suivit Balzac.

Balzac , plein d'aise et d'enchantement, sortit du Jardin des Plantes, descendit le quai aux vins en Ion-

géant l'Entrepôt, et, quand il fut entre la rue des Fossés-Saint-Bernard et la rue de Poissy, presque en face du pont de la Tournelle, il nous dit : c Messieurs, c'est ici! » Quel impossible endroit avait-il donc choisi pour accomplissement de notre premier repas de corps ?

Je ne voyais, où nous étions arrêtés, ni ombre de restaurant, ni profil de café, mais quelque chose d'effacé, de bâtard, comme la boutique d'un marchand de vin de la banlieue. Je levai la tête pour découvrir quelque signe indicateur qui m'instruisît mieux que notre impénétrable guide ; je n'aperçus qu'une informe enseigne, perdue à la hauteur du second étage d'une étroite maison, faisant avec le mur où elle s'accrochait un angle d'inclinaison assez périlleux. Sur cette enseigne, qui, du reste, est peut-être encore à la même place, je distinguai un énorme cheval de roulier peint en rouge, dressé sur ses jambes de derrière, beau d'encolure, fougueux de crinière et laissant lire sous ses siibots ces mots, qu'on a déjà lus pour peu qu'on ait traversé l'une de nos trente ou quarante mille poudreuses communes de France : Au Cheval rouge !

Nous étions donc au Cheval rouge.

Balzac nous avait conduits à l'auberge du Cheval rouge\ il avait fait préparer notre dîner d'initiation et d'inauguration au Cheval rouge ; nous allions enfin nous mettre sous les auspices du Cheval rouge.

Ce n'est pas sans motif que je répète quatre fois ici cette indication peinte à l'huile grasse :le Cheval rouge!

La société fondée par Balzac, dans l'intention que l'on sait aussi bien que moi maintenant, devait prendre, elle prit en effet le titre de la société du Cheval-Rouge.

Le salon, ou plutôt la salle où nous entrâmes, répondait à la vulgarité brutale de l'enseigne ; c'était un hangar au fond d'une cour, entre un puits et un magasin de futailles vides.

Les chevaux rouges dînèrent assez mal ce premier jour-là ; toutefois l'enthousiasme et les vins firent bravement passer sur la médiocrité des mets.

Il faut s'entendre sur le mot enthousiasme, que j'écris ici avec une facilité peut-être un peu grande. Il y eut de la roideur sous l'entraînement ; bien d'anciennes fibres ennemies résistèrent quand il fallut les enlacer à la guirlande amicale que Balzac entreprenait de former.

Ainsi le Charivari, dans la personne de son principal représentant, n'avait jamais brûlé un encens bien vif au pied de la renommée de Balzac; Alphonse Karr et Balzac ne se seraient pas mutuellement jetés dans les flots pour se sauver; moi-même je n'avais pas une tendresse égale pour tous mes confrères d'écurie ; j'avais reçu autrefois plus d'un froissement, que j'avais, à mon tour, rendu avec quelque largesse.

Or tous ces coudoiements, toutes ces taloches littéraires, toutes ces gourmandes d'un passé qui n'était pas bien vieux, revenaient quelquefois à la surface.

Si les sourires se faisaient doux, si les verres se choquaient bruyamment entre eux, si l'esprit de celui-ci fraternisait avec l'esprit de celui-là, la sincérité antique n'était pas le fond de ce tableau. De temps en temps, des silences moqueurs couraient sur la toile.

Un seul écrivain, un seul I parmi tous ces convives d'origines diverses, réunissait les sympathies de tous et nous aimait tous. C'était le bon, l'excellent, le spirituel rédacteur àn'^ii Quotidienne j T. Merle. Merle, au visage si noble et si beau, à la mémoire intarissable,

fleurie de tontes sortes de fleurs, comme les campagnes de ce beau Midi dont il était, représentait véritablement au milieu de nous le type de la concorde.

Notre supérieur par l'âge, Merle l'était encore non par la notoriété littéraire, quoiqu'il eût la sienne, la sienne bien réelle, bien incontestée; mais par le mérite d'une exquise conversation, par une connaissance délicate de tous les personnages et de toutes les choses marquantes de son temps. Il avait retenu du dix-huitième siècle l'ironie voltairienne moins la sécheresse de l'athéisme. Le fanatisme de la royauté ne s'alliait pas chez lui à l'esprit de violence de 1815 et du Drapeau-Blanc. Il racontait comme Désaugiers chantait; il plaisantait comme Louis XVIII plaisantait, et il comptait au moins autant de bonnes fortunes que le brillant Lauzun, qui n'eut jamais à coup sûr ni la rare per-

fection de corps ni la radieuse beauté de visage de notre cher et regrettable Merle.

Il n'avait qu'un défaut, mais ce défaut était grand, très grand pour nous, car il le rendait tout à fait inutile à la société du Cheval-Roiif/e, où, à la vérité, nous ne l'avions pas introduit sans violence. Merle n'avait pas le plus léger grain d'ambition sous la peau; il n'était rien, n'avait voulu rien être, et il ne voulait rien devenir, c Je vous servirai tant que vous voudrez, tant que je pourrai, disait-il, mais, je vous en prie, ne vous occupez pas de moi.

»

L'éloquence de Balzac obtint i)ourtant de Merle qu'il accepterait une i>lance de bibliothécaire. Nous promîmes tous de travailler à la rénlisntion de l'engagement pris par Balzac. Ce qu'il accepta pareillement, ce fut de commander nos dîners hebdomadaires et de veiller à leur parfaite ordonnance. A cet égard, la violence exercée sur lui fut beaucoup moins sensible.

Meiie était une fourchette d'or tombée du ciel. Personne depuis Néron, depuis Lucullus, depuis Grimod de la Reynière, personne n'a su manger comme lui, quoiqu'il donnât un peu trop dans les salaisons du Midi.

Rougemont, Brazier et lui, trois géants par la taille et par l'estomac, ont laissé d'impérissables souvenirs gastronomiques aux Yendanges de Bourgogne, au Cadran bleu, chez Balaine, et au Rocher de Cancale. Ils ont bien vécu.

Revenons au dîner du Chevalrouge.

On lut au dessert les statuts de la société, qui pouvaient se résumer en ceci : Chacun sera à tous, et tous seront à chacun. On

convint aussi que rien ne serait jamais écrit touchant la composition et le but de la société du Cheval rouge. Il fut pareillement arrêté qu'on reviendrait dîner au même restaurant huit jours après le premier banquet, ce qui eut lieu. Mais on se lassa bientôt de cette course insensée au pont de la Tournelle. Nous changeâmes d'auberge sans toutefois changer d'enseigne.

Le Cheval-Rouge alla, quelques semaines après son inauguration, dîner aux Yendanges de Bourgogne, vaste et historique restaurant qu'il faut un peu rappeler à la génération présente. Elle en a entendu parler sans doute, mais elle ne l'a pas vu se développer sur une ligne monumentale, au bord du canal Saint-Martin, à l'entrée du faubourg du Temple.

Là, les dîners, sans être plus chers, (quoiqu'ils le fussent encore beaucoup, étaient meilleurs (qu'au Cheval rouge.

Nous changeâmes plusieurs fois encore <le réfectoire.

Ce n'est pas tout à fait le mieux que nous poursuivions dans ces nombreux déplacements : Balzac avait peur qu'une trop longue fréquentation dans un même

restaurant ne révélât aux garçons, des garçons aux maîtres, et des garçons et des maîtres à tout le monde l'existence de notre société. Sa terreur était amusante à cet endroit.

Que produisit, on fin de compte, cette fameuse société du Cheval-Rouge^ au bout de plusieurs années d'existence? Beaucoup de dîners, beaucoup d'articles écrits dans les journaux pour Balzac, sur Balzac, à rélo<?e de Balzac, lequel Balzac n'écrivit rien du tout sur ses confrères chevaux-rouges; et elle ne conféra pas lo moindre emploi, elle ne rapporta pas le moindre avantage aux

autres membres. Balzac seul y avait ci'u beaucoup, Balzac seul en profita.

Quant à Granier de Gassagnac, à Louis Desnoyers, à Alphonse Karr, à Altaroche, à Merle, lequel, fatigué d'espérer, alla attendre sa bibliothèque dans un monde meilleur, ils n'eurent jamais une foi bien robuste dans l'association du Cheval-Roîge^ dont l'enseignement seule, l)ravant les temps, les révolutions, l'humidité de la Seine, la sécheresse des étés, piaffe encore, je suppose, et écla-bousse du rouge aux regards charmés de ceux qui vont du pont de la Tournelle au Jardin des Plantes.

Balzac, avons-nous dit plus haut, commençait à éti'c moins fidèle aux .Jardies : il se partageait fréquemment — ce que ses meilleurs amis eux-mêmes ne surent pas tout de suite, — entre cette résidence rurale et la maison de la rue Basse, à Passy. Il ne serait pas impossible, on pourrait même dire qu'il est fort possible qu'il eût un troisième et même un quatrième logement.

Quant à la maison de la rue Basse, à Passy, pour nous en tenir à celle-là, il fut un temps où il nous y invitait autant qu'aux .Jardies; plus tard, il nous invita un peu moins aux .Jardies qu'à Passy; puis nous n'allâmes plus qu'à Passy, et les Jardies déclinèrent à l'ho-

lizon. On évita même d'en parler. Nous avons vu si souvent Balzac se rembrunir quand il en était question que nous nous tîmes pour avertis. On en parlait quand il en parlait.

Occupons-nous donc d'abord de la période d'alternative résidence par Balzac tantôt aux Jardies et tantôt à Passy.

La maison de la rue Basse, n° 19, à Passy, a été fort exactement décrite par un excellent écrivain dans les pages intimes des Mémoires qu'il écrit pour lui, en attendant d'être lus par tout le monde. Puissent ces Mémoires n'être lus que bien tard, le plus tard possible, s'ils ne doivent être publiés que lorsque leur auteur ne sera plus là pour recevoir les éloges acquis à la lucidité de ses souvenirs que nous avons contrôlés nous-même et à la franchise de son style de la bonne école française.

Les lignes privées qu'on va lire, extraites des Mémoires auxquels nous faisons allusion, sont de M. Solar, autrefois directeur du fameux journal *VÉpoque*.

La plume est dans ses mains :

a Affligé de la direction d'un journal, dit M. Solar dans les Mémoires auxquels il s'emprunte pour enrichir mon travail, — j'avais écrit à M. de Balzac pour lui demander un roman. Balzac me donna rendez-vous chez lui. Il avait eu la précaution, dans sa lettre que j'ai conservée, de me marquer le mot de passe pour arriver à sa personne. Il fallait demander madame de Bri...

» A l'époque de notre rendez-vous, Balzac habitait le village de Passy, rue Basse, 19.

» Je vais à Passy, j'ai ronté les pavés raboteux de la rue Basse, qui est très-haute malgré sa dénomination

hypocrite, et je demande au concierge de la maison, n° 19, madame de Bri...

» Ce concierge, méfiant comme un veron, me regarda jusqu'à fond des yeux; à peine rassuré après cet examen, doublé pourtant du mot de passe, il murmura : « Montez au premier. »

Son regard sinueux m'accompagna longtemps en spirale : ce ne fut pas par politesse.

> Je montai au premier.

1 Au premier, je trouvai, plantée sur le carré, la femme du concierge. Elle faisait sentinelle au seuil d'une porte qui donnait sur un perron.

» — Madame de Bri..., s'il vous plaît?

Le perron avait double escalier.

> — Descendez dans la cour, me dit la concierge.

» J'étais monté d'un côté, je descendis de l'autre, comme on le pratiquerait pour une double échelle.

» Au bas de l'escalier, je rencontrai la petite fille du portier, nouvel obstacle qui me barra le passage. Nouveau recours au talisman, an Sésame, ouvre-toi \ Pour la troisième fois, je répétais : Madame de Bri..., s'il vous plaît?

» La petite fille, d'un air fin et mystérieux, me montra du doigt, au fond de la cour, une chartreuse lésardée, délabrée, hermétiquement close. On eût dit une de ces maisons solitaires de la banlieue de Paris, qui attendent derrière leurs vitres chassieuses depuis un quart de siècle un locataire mythologique. Je sonnais sans espoir convaincu que mon coup de sonnette, au milieu de toutes ces poussières, ne pouvait réveiller qu'une tribu de chauve-souris et de souris moins chauves.

> A ma grande surprise, la porte cria, elle cria fort, par exemple, et une honnête servante allemande parut sous le seuil. Elle était vivante! Je répétais encore : — Madame de Bri... ?

» Une dame d'une quarantaine d'années, à la figure grasse, monacale et reposée, une sœur tourière sortit lentement de l'ombre bleue et tranquille du vestibule. C'était elle enfin ! c'était le dernier mot de l'énigme domiciliaire, c'était madame de Bri...! Elle articula mon nom qu'elle enveloppa d'un sourire béat et m'ouvrit elle-même la porte du cabinet de M. de Balzac.

» J'entrai dans le sanctuaire.

» Mes regards se portèrent d'abord sur un buste colossal de l'auteur de la Comédie humaine^ par David d'Angers : magnifique ouvrage du plus beau marbre, chef-d'œuvre de ce sévère statuaire qui est resté le maître des maîtres dans la sculpture des portraits. Ce buste monumental était posé sur un socle dans lequel on avait enchâssé une horloge. Cela signifiait sans doute que Balzac avait vaincu le temps. Je suppose que l'idée était de David lui-même, quoique Balzac ne péchât pas par excès de modestie et fût bien capable d'être l'auteur du symbolique socle.

» On sait que sur le piédestal d'une statue en plâtre de Napoléon I^{er} il avait écrit à la plume ces mots assez téméraires : Achever par la plume ce qu'il a commencé par Vèpée. On voyait cette statue dans son logement de la rue des Batailles.

» Une porte vitrée, ouvrant sur un petit jardin planté de maigres massifs de lilas, éclairait le cabinet dont les murs étaient tapissés de tableaux sans cadres et de cadres sans tableaux.

» En face de la porte vitrée, un corps de bibliothèque : sur les rayons s'étaient dans un beau désordre : VAniie littéraire, le Bulletin des lois, la Biographie universelle, le Dictionnaire de Bayle, etc. A gauche, un autre corps de bibliothèque qui paraissait exclusivement réservé aux contemporains. On y avait vos

œuvres, mon cher Gozlan, entre celles d'Alphonse Karr et de madame de Girardiii.

» Au milieu de la pièce était une petite table, — la table de travail sans doute, — sur laquelle reposait un volume unique : un dictionnaire français.

» Balzac, enveloppé d'une ample robe de moine jadis Idanche, une serviette à la main, essayait amoureusement une tasse de porcelaine de Sèvres. A peine m'eut-il aperçu, qu'il entama, avec une ven'e qui s'éleva de seconde en seconde à la note du fanatisme, ce singulier monologue que je reproduis scrupuleusement. — Voyez-vous, me dit-il, cette tasse ? — Je la vois. — C'est un chef-d'œuvre de Watteau. J'ai trouvé la tasse en Allemagne et la soucoupe à Paris. Je n'estime pas à moins de deux mille francs cette précieuse porcelaine ainsi complétée par le plus merveilleux des hasards. Le prix me frappa d'un éblouissement subit : deux mille francs ! Je pris la tasse par politesse, et un peu aussi pour cacher un sourire d'incrédulité. Balzac poursuivit intrépidement son exhibition phénoménale : — Considérez, je vous prie, cette toile qui représente le Jugement de PâriSy c'est la meilleure du Giorgione. Le musée m'en offre douze mille francs; D-o-U-Z-E M-I-L-L-E francs. — Que vous refusez, ajoutai-je à mi-voix. — Que je refuse, que je refuse net, répéta bmvement Balzac. — Savez-vous, s'écria-t-il en s'exaltant, savez-vous que j'ai ici pour jilus de quatre cent mille francs de taljleaux et d'objets d'art? — Et l'œil eu feu, les cheveux en désordre, les lèvres émues, les narines palpitantes, les jambes écarquillées, le bras fendu comme un montreur de phénomènes un jour de foire en plein soleil et en pleine place publique, il continua ainsi : Admirez, admirez ce

portrait de femme de Palma le Vieux, peint par Palma lui-même, le

grand Palma, le Palma des Palma, car il y a eu autant de Palma en Italie que de Miéris en Hollande. C'est la perle de l'œuvre de ce grand peintre, perle lui-même parmi les artistes de sa belle époque. Altesse, saluez ! — Je saluai.

» — Voici maintenant le portrait de madame Greuze peint par l'inimitable Greuze. C'est la première esquisse de tous les portraits de madame Greuze; le premier trait ! celui que l'artiste ne retrouve plus. Diderot a écrit sur cette esquisse suave vingt pages délicates, sublimes, divines, dans son Salon. Lisez son Salon; voyez l'article Greuze, lisez cet admirable morceau !

D — Ceci est le portrait d'un chevalier de Malte; il m'a coûté plus d'argent, de temps et de diplomatie qu'il ne m'en eût fallu pour conquérir un royaume d'Italie. Un ordre du pape a pu seul lui ouvrir la frontière des États romains. La douane l'a laissé passer en frémissant. Si cette toile n'est pas de Raphaël, Raphaël n'est plus le premier peintre du monde. J'en demanderai ce que je voudrai. — Mais l'obtiendrezvous ? — S'il y a encore sur la terre un millionnaire qui ait du goût, oui ! sinon j'en ferai hommage à l'empereur de Russie. Je veux un million ou un remerciement. Passons.

» Ce meuble d'ébène incrusté de nacre, a appartenu à Marie de Médicis. Monbro l'estime soixante mille francs. Ces deux statuettes sont de Cellini. — Celle-ci est d'un Cellini inconnu du dix-septième siècle. Elles valent toutes les trois leur pesant d'or. Passons. — Passons. — J'ai fait acheter à Pékin ces deux vases de vieille porcelaine de Chine qui ont appartenu à un mandarin de

première classe. Je dis vieille porcelaine de Chine, parce que vous êtes trop éclairé, M. Solar, pour confondre avec la porcelaine simplement de la

BALZAC c:hez lui 191

Chine. Les Chinois n'ont plus de cette miraculeuse vieille porcelaine depuis le treizième siècle. Eux-mêmes en donnent aujourd'hui des prix fous, ils la font revenir de tous les pays européens qui en possèdent. Avec ces deux vases, j'aurais des millions et des torrents de dignités à Pékin. — Mais c'est bien loin, mon cher M. de Balzac. — Qu'on ne m'y force pas ! Toujours est-il qu'on m'offrirait vainement en échange la manufacture de Sèvres tout entière.

» Je sentis qu'il devenait indispensable de mettre le Gascon au diapason du Tourangeau, pour l'honneur déjà bien compromis de la Garonne, et je m'écriai à mon tour : Allons donc, la manufacture de Sèvres ! Vous y perdriez, M. de Balzac, vous seriez refait ! Mais pour loger toutes ces merveilles dont vous parlez si bien, et que j'admire autant et peut-être plus que vous, il vous faudrait un Louvre.

ï Je le bâtis ! me répondit sans sourciller mon intrépide interlocuteur; oui, je le bâtis. — A la bonne heure ! vous calmez mes inquiétudes, M. de Balzac. — La grande salle, la salle d'honneur, la salle d'Apollon comme il me plaira de l'appeler le moment venu, me coûte déjà cent mille francs. — Cent mille francs ! — Oui, monsieur, cent mille francs. C'est prodigieux ! — Ce le sera. — Tous les murs sont revêtus de haut en bas de malachite. — De malachite ? — Comme qui dirait du diamant.

> Quelque incroyable que puisse paraître cette conversation, j'en affirme la complète exactitude.

» On se demandera peut-être dans quel but Balzac se livrait à ces exagérations gigantesques. On pourra même se demander s'il avait un but et s'il ne s'abandonnait pas tout simplement à la pente naturelle de ton esprit, en plongeant ainsi dans cette mer sans fond

de rubis, de perles, de topazes, de malachites et de sable d'or. Il faut bien que je l'avoue, je crois fermement que Balzac avait un but en me brûlant ainsi les yeux aux reflets rapides, chatoyants, de tous ces millions frappés à l'hôtel des monnaies des mille et une nuits et à l'effigie du sultan Haroun-al-Raschid. Je venais lui demander de la prose pour mon journal; je n'étais à ses yeux qu'un acheteur. Je venais chez lui m'approvisionner de copie. Il avait fait ce calcul assez exact en général, mais faux en ce qui me concernait : Si je démontre à ce négociant que je suis millionnaire, il ne marchandera pas, parce qu'on ne marchandait pas ceux qui n'ont pas besoin de vendre. Cette fois-ci c'était lui qui agissait en marchand; les rôles étaient changés : il fallait bien rendre celui qu'on me laissait. J'agis en artiste, et je l'estimai fort en acceptant du premier mot le chiffre de sa proposition. Marché fut conclu. Je me retirai en emportant les épreuves curieusement raturées et surchargées de la Dernière incarnation de Vaïbnn, un des plus formidables chefs-d'œuvre de Balzac. »

Sans vouloir rien déranger à cette curieuse description du cabinet de Balzac, sans prétendre émousser un seul relief des délicieuses ironies qu'elle encadre, nous devons dire pourtant qu'elle laisse un peu trop le lecteur dans le doute sur la véritable valeur du mobilier de la maison de Passy.

S'il s'en faut de beaucoup qu'il représentât une valeur aussi grande que celle que lui prêtait l'imagination orientale de Balzac, il lui avait coûté cependant de belles sommes. Quelques pièces justifiaient le goût de l'homme supérieur, et attestaient surtout de réelles dépenses. Ainsi, le meuble d'ébène incrusté de nacre, dont parle M. Solar, et autour duquel Balzac tournait

sans cesse des regards ravis, était une pièce digne du Louvre. Pour mettre l'admiration publique au niveau de la sienne, peut-être aussi pour un motif moins abstrait, il me pria un jour d'en faire la description dans un recueil où il écrivait quelquefois, désir qui fut immédiatement rempli par moi, à sa grande joie d'antiquaire. L'article parut même accompagné de deux riches dessins d'une exactitude irréprochable. Peut-être le lecteur, heureux d'avoir une idée précise quoique limitée du mobilier de Balzac, nous pardonnera-t-il, à ce titre, de lui donner ici l'inventaire rapide des deux pièces sculptées, dont une seule frappa l'attention de M. Solar et dont Balzac nous chargea d'être le biographe.

Ces deux meubles sont tout simplement ce qu'on appellerait de nos jours la commode de Marie de Médicis et le secrétaire de Henri IV; c'est-à-dire deux diamants de l'école florentine, au plus beau temps des Médicis.

D'une architecture élégante et pure, ces deux divins morceaux sont en ébène, veinés de filets d'or. La commode, vrai meuble de reine, est à pans brisés, avec culs-de lampe et basses tournées en spirale aux angles. Des ligures de sirènes, incrustées en nacre chatoyante, comme toute la décoration, forment le centre des vantaux et des tiroirs. Au milieu d'arabesques et d'enroulements fleuris, d'une délicatesse miraculeuse et comme en rêvent les ondines dans leurs palais transparents, se jouent par centaines des

oiseaux dont l'ornementation est telle, qu'on les croirait colorés de tous les feux éblouissants que jette l'opale. Dix ans de la vie de l'un de nos plus célèbres artistes en incrustation ne suffiraient pas pour accomplir un pareil travail. Un seul morceau d'ébène recouvre cette commode armoriée aux armes de France et de Florence.

La couronne qui domine l'écusson est celle de grandeduchesse. Ce détail, si hautement significatif, donne à croire que ces meubles sont un cadeau du grandduc François II à sa fille. Quel souverain pourrait aujourd'hui se permettre une pareille preuve de tendresse ?

Le secrétaire est composé d'un avant-corps à deux vantaux, cliargé d'une tablette profilée, sur laquelle s'élève la partie supérieure, également divisée en deux compartiments et terminée par une corniche d'une exquise pureté de moulures. L'ornementation de ce meuble, où les monogrammes de Henri et de Marie sont répétés sur les deux étendards, est plus sérieuse que celle du meuble de la reine, mais d'une perfection non moins rare. Des trophées d'armes, des allégories guerrières, des têtes grimaçantes ou terribles, remplacent la fantaisie plus gracieuse qui décore la commode. La prodigieuse habileté avec laquelle l'incrustation de ces deux morceaux est obtenue est si effrayante comme résultat, qu'on peut dire sans exagération qu'elle provoque le parallèle avec la mosaïque en pierre dure la mieux exécutée.

Une singularité précieuse donne au secrétaire une incalculable valeur historique. L'écusson de Henri IV a été arraché d'un des vantaux, et témérairement remplacé par l'écusson des Goncini. Ce meuble a donc été donné au maréchal d'Ancre par la reine, après la mort de Henri IV. Cette révélation, du reste, ne ferait

que confirmer les suppositions des historiens et les malices des Mémoires du temps.

Maintenant, comme tradition, voici ce qui doit compléter l'authenticité de ce fait. Après l'assassinat du maréchal d'Ancre, ses dépouilles enrichirent, comme on le sait, la maison de Luynes. Or c'est précisément

en Toumine, et près de la petite ville de Luynes, que ce double trésor archéologique a été découvert.

A notre avis ces deux meubles sans prix sur lesquels se sont appuyés Henriette d'Angleterre, Louis XIII et Gaston d'Orléans, ces deux miracles de l'art au seizième siècle, qui est lui-même un miracle, ces deux curiosités, poétiquement historiques, sorties d'une chambre de reine, du palais d'un grand roi, auraient dû plutôt se retrouver dans le musée d'une grande nation ou dans le cabinet d'un souverain, que dans le cabinet d'un homme de lettres.

Que sont devenus ces beaux meubles depuis la mort de Balzac ? C'est ce que je ne sais pas.

Au-dessus des haines de toutes les formes et de toutes les couleurs que Balzac entretenait, sans que l'une lui fît jamais oublier l'autre, — quoique au fond il fût plus bilieux que haineux, — il y avait chez lui la haine à deux têtes contre la Belgique. Il ne s'écoulait pas d'heure où il ne sortît de sa bouche des épées et des flammes, des éclairs et des tonnerres à l'adresse de cette contrée exécrée et maudite par lui.

Il avait bien un peu ses raisons pour cela.

Balzac est à coup sûr l'écrivain dont la Belgique a le plus contrefait les livres pendant trente ans. Elle ne s'est pas lassée ; elle y a mis de l'acharnement ; elle y y a même mis quelquefois de la folie, car ils étaient tant de contrefacteurs en Belgique, autour de toute œuvre de lui qui paraissait, qu'ils faisaient souvent une spéculation ruineuse à se déchirer ainsi la même proie. Sa colère était donc une colère juste s'il en fut jamais. Ce fut au sujet d'une contrefaçon de César Birolle qu'il prit un jour une résolution qu'il n'eût éloignée jusque-là systématiquement.

Ce jour-là, rien de plus comique que la position où

je le surpris aux Jardies, dans la pièce basse du pavillon. Il gesticulait et s'agitait comme un possédé, derrière un rempart de livres de vingt formats différents. Il en prenait un, l'ouvrait avec rage, lisait le titre d'un coup d'œil, le fermait avec bruit et le remettait brutalement en place en disant : Encore une! encore une !

« Approchez, me cria-t-il au moment où j'ouvrais la porte de la salle basse ; approchez !

— Il n'y a aucun danger?

— Devinez ce que c'est que tout ça?

• — Des livres.

— Oui, des livres, mais encore?...

— Un cadeau qu'on vous fait pour votre bibliothèque.

— Ah! oui il est charmant, il est gracieux le cadeau! Et la France laisse commettre de pareils brigandages à sa porte. »

Du moment, me dis-je, où Balzac me parle des intérêts de la France, il ne peut s'agir que des siens propres; car la France, c'est lui : nous connaissons notre Louis XIV deux.

« Quels brigandages?

— Gomme quel brigandage?

— Mais sans doute; j'ignore...

— Y a-t-il d'autres brigands que les Belges au monde?

— Il y a bien un peu les Allemands...

— Ah! oui, me dit-il, les Allemands aussi contrefont mes livres. Mais qui dit Belges dit Allemands. »

C'est cela, me dis-je, il s'agit de ses livres. « Et les Italiens, ne contrefont-ils pas?

— Oui, les Italiens aussi.

— Et les Américains?

— Oui, oui... mais les Belges! 1...

— Alors pourquoi les Belges seuls?

— Il u'y a qu'un Belge qui ait pu me jouer le mauvais tour de m'adresser ici, aux Jardies, ce ballot de livres, ce ballot uniquement formé de toutes les contrefaçons faites, en Belgique et partout, de mon César Birotteau. Quelle insolence de coupeurs de bourses ! quelle impertinence de lazzaroni! quelle raillerie de bohèmes ! C'est une vengeance. Je les traite autant que je le puis, c'est vrai, de voleurs et de détrousseurs de livres, mais c'est me narguer par trop, que de m'envoyer ici, aux Jardies, vingt-cinq

contrefaçons de César Birotteau. Et je ne me vengerai pas ! Si fait
1 je ne veux pas mourir sans avoir tiré une vengeance magistrale
de ces bandits-là. Que faut-il faire, dites-moi, pour être de la So-
ciété des gens de lettres? J'en ferai une armée, et avec cette ar-
mée je marcherai contre la Belgique. Elle a un Waterloo chez elle,
elle en aura deux!, Oui, je veux être de la Société des gens de
lettres : qiu' faut-il faire, dites, pour cela?

— Il faut être un peu homme de lettres. Ce n'est pas toujours
de rigueur, mais enfin...

— Que doime-t-on en y entrant?

— Vingt francs.

— Il fallait exiger vingt mille francs! et l'on n'aurait pas eu tout
le fretin de la littérature ; mais passons, le mal est fait. Je veux
faire partie de votre Société.

— Je m'en réjouis grandement pour notre Société.

— Je veux en être cette semaine.

— Rien n'est plus facile, monseigneur.

— Vous me présenterez, n'est-ce pas?

— Cesem un immense honneur pour moi, sire. » Balzac prit
une poignée de contrefaçons et me les

lança à la tête.

« Ne plaisantons pas, je veux être reçu, immédiatement,
membre de la Société des gens de lettres, afin de faire prévaloir
quelques bonnes et vigoureuses idées que j'ai contre la contrefa-
çon. C'est très sérieux. Que ce soit le plus tôt possible !

— Il y a séance samedi prochain...

— Je veux être reçu samedi .

— Vous le serez.

— Gare ensuite à tous les pirates, sous quelques noms qu'ils se cachent : contrefacteurs, imitateurs, traducteurs, colporteurs, éditeurs, brocheurs, plieurs, satineurs et tous autres écornifleurs, voleurs; malheur!»

C'est en 1839 que Balzac demanda ouvertement à faire partie de la Société des gens de lettres dont, jusqu'alors, il ne s'était pas montré fort émerveillé, parce que, selon lui, elle ne marchait pas assez vite, parce qu'elle ne remplissait pas le monde du bruit de ses travaux, parce qu'elle ne dominait pas l'État de toute sa hauteur.

C'est sans doute pour avoir apprécié la société de cette manière peu mesurée et surtout peu contenue, que son admission réunit à peine, à l'assemblée générale, le nombre de voix suffisant. Il fallait quarantecinq voix pour être élu, et il en eut cinquante-trois tandis que des membres, beaucoup moins célèbres au dehors, en comptèrent jusqu'à quatre-vingts.

On fut, sans doute, fier de le voir, aussitôt reçu, siéger au comité, mais on craignait, sans le dire, son impopularité dans une assez forte partie de la presse dont on avait le plus grand besoin de se rallier les difficiles sympathies. L'homme supérieur sut bien vite déchirer ces nuages. Tout en justifiant, à certains égards les appréhensions de quelques membres, il donna à la

Société une impulsion inaccoutumée. Son souffle souleva rinertie générale.

Balzac apportait à la compagnie une connaissance profonde, presque diabolique, de la misère chronique de la profession ; une habileté rare, sans égale, à traiter avec les aristocrates de la librairie; un indomptable désir de limiter leurs déprédations par des lois qu'il avait méditées sur le mont Sinaï d'une longue expérience personnelle ; et, avant toutes choses, une admirable conviction de la dignité de l'homme de lettres.

Sa parole était écoutée, si elle n'était pas toujours obéie.

Balzac s'exprimait avec une grande chaleur et une inextinguible prodigalité d'idées dans les assemblées générales, dans le comité, et particulièrement au sein des commissions. C'était souvent de la fumée, mais le foyer était large, le feu ardent; s'il n'est rien resté de ce torrent de belles paroles qui coulait de ses grosses lèvres enflées d'éloquence, les archives de la Société ont été du moins assez heureuses pour conserver quelques-uns de ses projets gigantesques, babyloniens, projets étonnants par leur vaste ensemble et par la ténuité des détails.

Nous donnerons plus loin un morceau considérable, tout écrit de sa main, intitulé le Code littéraire. A notre avis, ce travail, complètement inconnu, comme tant d'autres élaborés par Balzac, est un chef-d'œuvre de logique, de déductions, un vrai chef-d'œuvre surtout par la science de la matière qu'il traite. Le filet est ourdi par les doigts d'un tisserand rompu à la finesse des poissons subtils qu'il veut prendre. Pas un n'échappe. Seulement, on peut reprocher à ce projet de faire aux auteurs la part du lion : on nous permettra cette fois d'être de l'avis du lion.

Ce colossal travail de législation, sans précédents dans les annales littéraires, prouve en outre, par une absence presque totale de ratures et de surcharges, que Balzac n'avait pas la première rédaction aussi difficile, aussi pierreuse qu'on l'a trop constamment supposé, et comme il le prétendait, d'ailleurs, lui même.

Il nous reste à dire, avant d'exposer ce Gode littéraire dans toute son étendue, la grande dispute de Balzac avec la Gazette des Écoles, dispute malsaine, qu'il convient de placer comme date entre le moment où il proposa le Gode littéraire et celui où la Société des gens de lettres fulmina un superbe manifeste auquel il fut appelé à prendre part.

La dispute de Balzac avec la Gazette ou Journal des ÉcoleSy — journal ou gazette, peu importe, l'un et l'autre ayant disparu, et disparu sans laisser sur la terre d'inconsolables regrets, — naquit d'un article attentatoire à l'honneur de l'écrivain, article dont la violence paraît aujourd'hui inexplicable sous un autre régime politique.

Ce journal publiait, pour le plus grand charme de ses lecteurs de la rue Saint-Jacques et de la place du Panthéon, des lithographies qu'il classait sous une légende déjà assez difficile à dire. Le dessin dont Balzac eut à se plaindre, et que nous avons en ce moment devant nous, le représente dans une cellule de Glichy, vêtu en robe de moine et assis à une table sur laquelle on voit deux bouteilles de vin et un long verre ^i_champagne. De sa main gauche iMient une pipe, — Balzac une joipe ! — qu'il est en IrâiT de fumer, et de son bras droit il entoure la taille d'une jeune femme; jeune, sans doute, mais beaucoup trop laide j^our faire absoudre à quelque degré celui à qui . \l

le lithographe se pennet d'attribuer cette mensongère légèreté. Sous cette abominable débauche d'un crayon stupide, on lit quatre lignes, impossibles à l'aire l)asser entièrement du langage des lieux équivoques dans celui que veulent entendre les honnêtes gens. Après les avoir lavées trois fois à la chaux, nous ne donnons ici au lecteur que ce que la soude et le chlore ont désinfecté. Voici ces quatre lignes, réduites à deux par la chimie : « Le révér'end père dont Sèraphilus inystictis Goriot, de tordre régulier des frères de Clichy, mis dedans par Ions ceux qu'il y a mis^'y^éçoit dans sa solitude forcée les consolations de Santa Séraphita.

> Scènes de la vie cachée, pour faire suite à celles de la vie privée. »

Gomment Balzac eut-il connaissance de cette insulte, lui si souvent en voyage, lui si souvent à la campagne ? Probablement un ami charitable, trop charitable, lui lit parvenir, — charmante attention, — le numéro où elle se trouvait. C'est toujours de cette manière que les choses arrivent à leur adresse. Si, sur l'enveloppe de chaque lettre qu'on écrit, — notez ceci avec douleur, — on mettait quelque chose d'offensant pour la personne destinée à la recevoir, il ne s'égèrerait pas une seule lettre par année en France.

C'est par Balzac lui-même que j'appris en même temps et l'existence de l'article et l'existence du journal. On verra pourquoi j'ai eu plus tard, pourquoi j'ai encore aujourd'hui, un souvenir si exact des moindres particularités de cette méchante affaire, que lialznc retint avec des intentions de vengeance à faire reléguer les Borgia dans la dernière classe des âmes vindicatives. Jamais, il

est vrai, la presse en France n'était allée aussi loin et aussi effrontément dans la

voie des personnalités. C'était plaisir. On appelait alors cela l'École Américaine^ comme en peinture on appelle certaines manières de composer avec énergie ou avec éclat, l'école de Michel-Ange^ l'école du Titien. L'école américaine allait bien, très-Lien, ma foi ! Beau style, belle couleur; assassinats à la Rubens.

Nous touchions aux derniers jours du mois d'août de l'année 1839, je quittais la place Saint-Georges pour entrer dans la rue Bréda. Déjà je mettais le pied sur cette affreuse place qui s'appelle aussi Bréda, et qui a toujours l'air d'entrer dans des convulsions, tant elle prend des attitudes effrayantes et affecte des haut-le-corps insensés, quand je vis descendre du sommet de la rue, en compagnie d'un autre homme, Balzac, mais Balzac étrange d'aspect, rouge comme un sonneur de trompe le mardi gras, les joues inondées de sueur, les habits couverts d'une i:)oussière blanche. Son compagnon était un homme gros comme lui, mais beaucoup moins grand, trapu, bien entripaillé, vêtu de gris des pieds à la tête, large chapeau blanc, souliers j)ris dans des guêtres blanches. Je crus voir deux poissons roulés dans la farine.

Le soleil d'août foudroyait en ce moment la place Bréda, et lui donnait une teinte carrières Montmartre tout à fait en harmonie avec les personnages blafards du tableau. Balzac ne me vit pas, tant il était tout entier à sa conversation, ou à son monologue, car je n'entendis d'abord que lui ; et lui, Balzac, disant vingt fois au moins par seconde le nom de l'homme côte à côte duquel il marchait. « Non, non ! monsieur Jacquin... disait-il. — C'est de toute impossibilité, monsieur Jacquin. — Vous n'êtes pas raisonnable

du tout! monsieur Jacquin. — Vous n'y songez pas, monsieur Jacquin ! — Ah ! monsieur Jacquin. — Mais, mon-

sieur Jacquin t monsieur Jacquin ! où me conduiriezvous si je vous laissais faire ! — Pas de cela, monsieur Jacquin I »

Au risque d'écraser une demi-douzaine de Jacquin, j'interrompis Balzac par mon salut et le fait de ma présence.

c Ah ! j'allais chez vous ! me dit-il en me prenant vivement par le bras sans pourtant lâcher celui de M. Jacquin; cette lettre était pour vous, — il timune lettre de sa poche, — dans le cas t)ù je ne vous aurais pas rencontré. Vous savez ce qui m'arrive ?

— Je ne sais pas ce qui vous arrive. »

Balzac fut presque fâché de ma réponse ; il croyait déjà Paris au courant de l'événement dont il allait m'entretenir.

€ Que vous arrive-t-il? »

Avant de me répondre, Balzac reprit avec M. Jacquin :

« Voyons, petit père Jacquin, mon bon petit père Jacquin, vous mettez sur votre note, — je sais bien ce que je dis : — c Enlèvement des terres et gravois provenatit des fouilles et démolitions. »

— Oui, monsieur de Balzac.

— Vous mettez ensuite sur cette note quarante voies à un cheval soixante francs.

— Oui, monsieur de Balzac.

— Eh bien ! voilà, père Jacquin, ce que je ne tolère pas.

— Trente sous la voie à un cheval, quarante voies, cela fait bien soixante francs.

— Parbleu !

— Eh bien alors ?

— Mais je ne veux pas vous les payer trente sous

la voie, farceur de père Jacquin. Jamais de la vie ! Voilà pourquoi cela ne fait pas soixante francs. »

Je compris alors que le père Jacquin était un maçon que Balzac faisait travailler aux Jardies et je sus plus tard que lui et ce M. Jacquin sortaient ce jour-là de l'entrepôt d'un de ces nombreux marchands de plâtre en gros échelonnés autour des barrières au pied de la butte Montmartre, source de leur commerce et de leurs richesses.

Quittant tout à coup le fil de la conversation établie entre lui et M. Jacquin, Balzac me dit en sortant de sa poche un numéro de la Gazette des Écoles :

« Voyez, voyez cela. J'en aurai vengeance ! »

Il ouvrit ce journal d'assez vilaine apparence, et il reprit :

« Gela ne vous paraît-il pas infâme ? »

— Je vous dis, monsieur de Balzac, que c'est le prix, le plus juste prix.

— Quel pays ! quel pays ! celui où l'on se permet, de sang-froid, pareilles abominations contre un homme.

— Faites régler mon mémoire, si vous ne m'en croyez pas.

— Qui vous parle de votre mémoire ! Qui donc s'occupe de votre mémoire ? »

Le père Jacquin devint magnétique de stupidité.

« Oui, c'est un peu vif, dis-je à de Balzac, car c'est vous évidemment qu'il ont voulu faire là. Vous pourriez être plus ressemblant.

— Ça, M. de Balzac! interrompit sans permission le père Jacquin. Laissez donc ! M. de Balzac n'est pas habillé en moine, M. de Balzac ne fume pas, M. de Balzac...

— Ce ne sont pas là des affaires où vous compreniez quelque chose, père Jacquin.

— Eh bien ! alors, je vous dirai, quant à l'enlèvement des terres, qu'il n'y a pas un sou à rajouter. Mais songez donc que les bêtes fatiguent horriblement dans ce temps-ci; elles fondent sur leurs boulets.

— Elles fatiguent ! s'écria de Balzac, revenant brusquement aux terres enlevées et aux gravois, elles fatiguent pour aller jusqu'à la rivière qui est à (puitre pas des Jardies !

— A quatre pas, à quatre pas... ça vous plaît à dire, monsieur de Balzac !

— Je vous donnerai vingt sous par voie : quarante voies, quarante francs, monsieur Jacquin.

— Ça n'est pas possible, monsieur de Balzac.

— Il est de la dignité du comité de la Société des gens de lettres de poursuivre cette affaire, continua de Balzac, laissant M.

Jacquin se débattre au milieu de ses gravois; j'investirai le comité de ma demande, il adressera une requête au procureur du roi, et l'honneur de la littérature sera vengé. Il le faut !

— Réfléchissez auparavant, dis-je à Balzac, rélléchissez.

— C'est tout réfléchi ! Quelle pitié aurait-on pour de pareils drôles ?

— Je ne m'occupe pas d'eux, mais de vous.

— Ne me trouvez-vous pas, par hasard, assez lésé dans ma considération personnelle?

— Là n'est pas la question.

— Là est toute la question.

— N'allez-vous pas faire connaître, par tant de publicité, ce que tout le monde ignore ?

— Personne ne l'ignore ! »

Et Balzac fmppa un grand coup sur l'épaule du père

Jac<iuin, ce <jui nous couvrit d'un beau nuage de plâtre.

c Ah ! voilà où je ne suis pas de votre avis, » repris-je.

200 BALZAC CHEZ LUJ

Jacquin se mit à s'épousseter tranquillement.

« Vous ne croyez donc pas à ma grande notoriété ?

— J'y croirai tant que vous voudrez, mais ce n'est pas une raison pour que je vous conseille de faire une sottise.

— Une sottise ! Vous appelez une sottise le juste châtiment infligé à des misérables, à d'affreux gredins qui se jouent de ma réputation d'homme et d'écrivain. »

Nouveau coup sur l'épaule de Jacquin, nouveau nuage de poussière s'élevant de l'épaule de Jacquin.

« Mais si vous leur faites un procès, vous allez d'abord, dis-je de nouveau à Balzac, populariser l'existence de ce journal; un procès lui dresse un piédestal; un procès lui vaudra cinq cents abonnés. »

Jacquin recommença à s'épousseter avec le même calme, le calme du chien qui se lèche après avoir reçu un coup de pied de son maître.

« Ce procès lui vaudra l'infamie et la prison, répliqua Balzac.

— Ce n'est pas sûr; les lois ne sont pas déjà si protectrices à cet endroit. Ce n'est pas sûr du tout !

— Ah ! vous voilà bien, me dit-il, je reconnais bien en vous le journaliste ! il ne faut jamais effleurer leur délicate peau devant vous. Allez ! vous êtes comme la caque, vous sentirez toujours le hareng : qui a été journaliste, le sera toujours. Tous ces coupe-jarrets de la grande et de la petite presse sont vos confrères.

— Vous allez loin... Tous, non ! Je n'ai pas qu'à me louer d'eux moi non plus... Vous allez bien loin.

— Mais non... je vous connais, vous dis-je; le roi vous nommerait pair de France, — pair de France ! entendez-vous, — que vous vous lèveriez la nuit pour faire du journalisme contre quelqu'un ou contre quel-

que chose, contre le roi lui-même qui vous aurait nomnu'»
pair de France !

— Mettez-moi de côté, je vous prie. Voyons, que voulez-vous faire ?

— Je vous l'ai dit, un procès retentissant ! > Troisième coup de poing plus terrible sur le dos de

Jacquin, (qui disparut cette fois dans le plâtre.

f Pardon, dit le père Jacquin, derrière le rideau de poussière qui le rendit pour l'instant invisible, pardon, monsieur de Balzac; que disons-nous pour terminer ?

— Nous disons, pour terminer, répondit Balzac, vingt sous la voie.

— Trente sous ! monsieur de Balzac.

— Vingt sous ! père Jacquin.

— Trente sous ! monsieur de Balzac.

— Mais donnez-lui donc vingt-cinq sous de sa voie de cheval, et terminez-en ou vous ne terminerez jamais, dis-je à Balzac. »

Je crus que Balzac me dévorerait.

« Vingt-cinq sous ! jamais ! Gomme vous y allez î mais vous ne connaissez pas le père Jacquin, c'est un tilou, un voleur; il compte sur son importunité, il compte sur ma lassitude; il compte sur tous les mauvais sentiments pour me voler des pieds à la tête.

— Ah ! monsieur de Balzac, ça vous plaît à dire.

— C'est un journaliste, reprit Balzac, en matière de gravois. Tenez, crachons-nous toutes nos vérités à la face, père Jacquin; vous ne chargez pas même vos tombereaux à moitié quand vous emportez les démolitions et les gravois. Donc, quarante voies, c'est vingt voies, et encore! et encore! Il y aurait, je gage, de la place pour la grosse madame Jacquin dans le tombl)ereau, quand vous le dites plein, si elle voulait y prendre

place. Gonséquemment, quand je paye quarante voies, je ferme les yeux.

— Ah! pour ça non, bigre! vous les avez bien trop ouverts. Une fois, deux fois, et pour être agréable à monsieur, dit Jacquin en me regardant, ça sera vingt-trois sous.

— Nous verrons ça demain, répondit Balzac, mais je ne promets rien. Vingt-trois sous!

— Viendrez-vous là-bas?

— Oui, je verrai où en sont les fouilles, et je jaugerais les tombereaux.

— C'est votre droit, monsieur de Balzac, vous jaugerez. Adieu donc! à demain!

— A demain, père Jacquin; sept heures, premier convoi.

— Oui, à la fraîche ! monsieur de Balzac ! »

Le père Jacquin s'éloigna et Balzac et moi descendîmes alors vers le boulevard.

La conclusion de notre entrevue fut ceci : il m'écrirait dans la soirée une lettre contenant sa plainte contre le Journal des

Écoles ; je me chargerais de la lire le lendemain au comité ; le comité prendrait ensuite telle résolution qui lui paraîtrait le plus convenable dans l'intérêt blessé de l'un de ses membres.

Le lendemain, en effet, je lus au comité une lettre que Balzac m'avait écrite dans la soirée de la veille, ainsi que nous en étions convenus.

On va voir, par le procès-verbal même de la séance, quels furent les résultats de ma démarche en faveur de Balzac.

On lit ceci au procès-verbal :

« M. Léon Gozlan donne lecture d'une lettre que lui a écrite M. de Balzac, et par laquelle il se plaint de la publication d'une gravure faite par la Gazette des Écoles^ avec

un texte qui contient des énonciations outrageantes et diffamatoires. M. de Balzac réclame l'intervention du comité auprès de M. le procureur du roi de Paris.

» Le comité, après en avoir délibéré, décide qu'une démarche sera préalablement tentée auprès du gérant du journal des Écoles^ par deux de ses membres, pour obtenir par les voies amiables les réparations qui sont dues à M. de Balzac; et, dans le cas où cette démarche serait infructueuse, il en sera donné avis officiellement par lettre à M. de Balzac, qui suivra alors l'affaire comme bon lui semblera et qui fera de la lettre l'usage qu'il voudra.

» Messieurs Cauchois Lemaire et David sont désignés pour les démarches à faire auprès du gérant du Journal des Écoles. »

Les démarches faites par ces deux membres du comité (l'année) (lu Journal des Écoles furent si loin d'être satisfaisantes, que le comité adressa la lettre suivante au procureur du roi :

Pans, ce 31 août 18:39.

A M. le procureur du roi près le tribunal civil de première instance de la Seine

« Monsieur le procureur du roi,

» Le comité de la Société des gens de lettres, dont le devoir est de protéger l'honneur de chacun des membres de la Société plus encore que leurs intérêts, se voit forcé, par la gravité tout exceptionnelle du cas, d'appeler votre attention sur le délit de calomnie et d'outrage que renferme la lithographie ci-jointe, publiée avec le numéro 40 du Journal des Écoles. Outre la ressemblance grossière qu'offre le dessin, l'inscription mise au bas désigne trop clairement M. de Balzac, pour que personne puisse se méprendre sur l'intention diffamatoire qu'ont eue les auteurs de cette publication. Nous devons encore vous

faire observer, monsieur, qu'indépendamment de son caractère injurieux et ol)scène, le texte contient une calomnie, en faisant entendre que M. de Balzac a été incarcéré pour dettes! M. de Balzac se trouve ainsi blessé à la fois dans son lionneur et dans ses intérêts. En conséquence, nous vo)[is prions de vouloir bien livrer à la justice des tribunaux les auteurs et les complices du délit.

» Agréez, monsieur le procureur du roi, etc.. »

Suivent les signatures des membres du comité.

Pour que cette pièce fût légalement formulée, il fallait que Balzac l'appuyât lui-même de sa plainte, ce qu'il fit. Nous donnons ici le texte de cette plainte.

Paris, le 1^{er} septembre 1830.

A M. le procureur du roi en son 'parquet. « Monsieur,

» Je sais que le comité de la Société des gens de lettres a dû vous dénoncer un fait de diffamation grave, commise envers moi, en vous transmettant le corps du délit, mais, comme vous ne seriez pas suffisamment saisi, j'ai l'honneur, monsieur le procureur du roi, de me porter par cette lettre partie plaignante auprès de vous et partie civile. M. Benazet, avoué de la Société, sera constitué et fera les diligences nécessaires.

» Trouvez ici, monsieur le procureur du roi, l'expression de mon profond respect.

)) DE Balzac. »

Ni cette lettre, que je copie d'après l'original, ni celle du comité, que je copie pareillement d'après l'original, ne furent envoyées au parquet du procureur du roi, qui, par conséquent, n'eut jamais connaissance de l'affaire. Balzac demanda quelques jours de réflexion avant de

recourir à cette mesure extrême; il alla les passer je ne sais où; les semaines s'écoulèrent; le sanjff-froid revint; et il finit par où il aurait dû commencer s'il avait suivi mes conseils, c'est-à-dire par ne rien faire du tout. L'affaire tomba à l'endroit le plus profond de l'océan de l'oubli, bien digne, celui-là, d'être appelé pacifique.

M. Jacquin, cet excellent M. Jacquin, eut-il vingt-trois sous de sa voie à un cheval, pour l'enlèvement des démolitions et gravois? Ce n'est pas nous qui le dirons; à cet égard notre ignorance demeure complète.

Code littéraire proposé par de Balzac. — Ses rapports avec la Société des gens de lettres. — Sa démission de membre de la Société. — Les Ressources de Quinola à l'Odéon. — Lecture de la pièce. — Première représentation.

Nous avons promis le Code littéraire conçu par Balzac lorsqu'il faisait encore partie de la Société des gens de lettres où une colère, ainsi qu'on l'a vu, l'avait introduit, et d'où une colère, ainsi qu'on le verra plus loin, l'écartera pour toujours.

Après avoir donné ce travail monumental, nous mentionnerons la part qui lui revient dans le Manifeste, œuvre collective sur laquelle il promena inutilement sa plume créatrice, et nous aurons indiqué les traces à peu près complètes du passage de Balzac à la Société des gens de lettres.

Dès que nous serons sortis avec lui de cette compagnie, terre rebelle alors qu'il remua dans tous les coins sans parvenir à la féconder, nous le suivrons de nouveau à la conquête de la gloire dramatique, vers la-

Quelle il s'élancera, plus hardi que jamais, après un ivros de deux années d'impatience. Cette seconde campagne nous assure des émotions toutes nouvelles en nous rendant le Balzac des grands jours de Vautrin, Quiyola même primera Vautrin de toute la différence (qui existe entre le soldat enthousiaste, courant aveuglément au feu pour la première fois, et le soldat vain-

cu, Idessé, mutilé, irrité, voulant sa revanche. Mais d'a- J)ord le Code littéraire.

CODE LITTÉRAIRE PROPOSE PAR DE BALZAC Mai 1840

TITRE PREMIER

Des contrats littéraires

1. — Les moml)ros de la société des gens de lettres s'cn-
^'agent à ne phis passer de contrats ni de marchés relatifs à la première puhlication de leurs œuvres, sans que l'acte n'ait été communiqué à l'agent de la Société. Tous les contrats de ce genre devront être faits triples, et l'un des triples • léposé aux archives. Ils seront tous soumis aux règles du <lroit littéraire exprimées ci-après.

'i. — La cession d'une œuvre littéraire quelconque ne Hr
s'entend que d'une édition, à moins de stipulations contraires expresses.

3. — A moins qu'une œuvre littéraire n'ait été vendue al)solu-
ment sans aucune réserve, toute édition, à quelque iKimhre
qu'elle ait été faite, sera censée épuisée dix ans après sa puhlica-
tion, et l'auteur rentrera dans tous ses ilroits.

\. — Pour être ahsolue, la vente d'une œuvre littéraire ((iel-
conque doit être enregistrée et contenir la renonciation formelle
par l'auteur à tous ses droits.

5. — La livraison d'un manuscrit faite par l'auteur à l'éditeur pour l'imprimer ne constitue pas à l'éditeur un droit de propriété sur ce manuscrit, à moins de conventions expresses.

6. — Dans le caéJ de perte d'un manuscrit livré, soit qu'elle provienne par le fait de l'imprimeur ou par le fait de l'éditeur, l'éditeur ou l'imprimeur sont solidairement responsables envers l'auteur, dans le cas où l'œuvre n'aurait pas été cédée absolument, et l'indemnité ne se confondrait pas alors avec le prix reçAi.

7. — Le nombre d'exemplaires auquel se tirera l'édition d'un livre devra être exprimé par un chiffre exact, sans qu'il puisse en être tiré aucun exemplaire sous aucun prétexte, soit pour l'auteur, soit pour les journaux, soit pour les treizièmes, soit pour les mains de passe ; ces exemplaires dits gratis donnant lieu à des abus, il est plus simple d'adapter le prix de l'exemplaire au nombre destiné à la vente.

8. — Tout exemplaire tiré en sus du nombre déterminé sera payé deux fois le prix marqué à l'auteur, à titre d'indemnité.

9. — Chaque exemplaire devra porter indication du prix, soit au titre, soit sous l'indication du nom de l'imprimeur.

10. — L'éditeur n'aura pas le droit de changer ce prix par augmentation.

11. — La publication d'une œuvre littéraire quelconque dans un ouvrage collectif, dans un recueil périodique, ou dans un journal, n'emporte la propriété de cette œuvre pour l'éditeur de l'ouvrage collectif, du recueil périodique ou du journal, que dans le

cas où il aurait un contrat enregistré où l'abandon de cette œuvre lui serait fait par l'auteur.

Ce cas excepté, tous les membres de la Société des gens de lettres rentreront absolument dans tous leurs droits, deux mois après la publication du dernier fragment de l'œuvre publiée, à moins de stipulations qui leur permettent de rentrer plus promptement dans leurs droits.

12. — Tout contrat par lequel un membre de la Société des gens de lettres s'engagerait -X travailler pour plus de trois années consécutives au profit d'un éditeur, en stipulant un prix, par volume ou par feuille, et lui en abandonnant la toute propriété, sera nul. Dans le cas de plainte du membre de la Société qui aurait fait un semblable contrat et à l'insu de l'agent, le comité poursuivra l'annulation du contrat devant les tribunaux, en s'armant de la législation sur la lésion. Sont exceptés : 1° les contrats communiqués à l'agent et relatifs à des ouvrages collectifs comportant douze volumes à deux colonnes et au delà; 2° les contrats relatifs aux journaux,

13. — Tout rédacteur de journal qui, pendant dix années consécutives aura fait dans un journal plus de quarante articles par an, devra obtenir une pension alimentaire qui ne sera pas moindre de douze cents francs. En cas de refus l>ar les propriétaires, le comité prendra des mesures nécessaires pour les y contraindre.

14. — Tout rédacteur de journal qui aurait donné lieu à finis jugements emportant le blâme, ou à deux jugements important condamnation, perdrait l'appui de la Société K'iativement à l'obtention de sa pension alimentaire.

15. — Cette pension ne serait demandée que dans le cas où le rédacteur n'aurait pas à lui douze cents francs de lente.

TITRE DEUXIÈME

Engagements à terme. Faillites et Refus de livrer.

IG. — La vente d'un manuscrit à faire, consentie par un bonime de lettres à un éditeur, ne constitue pas une opération commerciale, mais une opération aléatoire, et l'éditeur, par ce fait, est soumis à toutes les chances que présentent les facultés de l'auteur et le trouble de ces facultés. Si l'éditeur a fait des avances de fonds à l'auteur et que

l'auteur ne puisse faire l'œuvre promise, l'éditeur n'a droit qu'à la restitution des sommes avancées et à leur intérêt depuis le jour du paiement effectif. Dans le cas où il y aurait eu commencement d'exécution, d'impression, il y aurait lieu à indemnité. Dans les deux cas, l'éditeur, si l'auteur ne le remboursait pas du montant des condamnations, aurait un privilège sur les propriétés de l'auteur.

17. — Toute vente de propriété absolue devant, aux termes de l'article premier, être communiquée à l'agent, le privilège accordé par un auteur ou obtenu sur un auteur en vertu d'un jugement, résultera d'un acte consenti par lui, enregistré et déposé à l'agence, où il sera tenu un registre ad hoc. Chaque privilège s'exercera par ordre, et entièrement, en sorte que chaque somme

soit intégralement payée avant de passer à un autre. Les sommes privilégiées ne pourront jamais porter intérêt.

18. — Le paiement d'un prix d'œuvre littéraire, fait en billets, n'oblige l'auteur à livrer son œuvre qu'après le paiement intégral des billets requis. Un seul protêt suspend l'exécution du contrat. Le défaut de paiement annulera toujours le contrat.

19. — Dans le cas où un éditeur viendrait à faillir après la livraison d'une œuvre littéraire quelconque, et que cette œuvre serait imprimée entièrement ou partiellement, et même confectionnée, l'auteur est privilégié pour son prix sur les exemplaires. En quelques lieux qu'ils soient, il a droit de les saisir, soit chez l'imprimeur, soit chez le satineur, soit chez le brocheur, ou même chez un tiers, si l'éditeur en mettait en dépôt une grande quantité d'exemplaires. Ce privilège primera celui des confectionneurs divers qui s'en seraient attribué, mais dans le cas où l'auteur leur aura dénoncé le non-paiement de son prix. Les stipulations nécessaires à assurer l'exécution de ce privilège devront être insérées dans tous les traités, et seront communiquées aux confectionneurs divers d'un livre,

20. — Un éditeur ne pourra vendre un livre en bloc, sans donner une garantie à l'auteur, au cas où il y aurait encore des billets à payer pour le prix, au moment de cette vente.

Faute de garantie, l'acquéreur de l'édition serait garant envers l'auteur du restant du prix.

21. Tout auteur qui, sans préte.Kto plausil)lo, ne livrerait pas à un éditeur un manuscrit prêt, ou retarderait les bons à tirer d'un ouvrage, hors de toute mesure, sera passible de dommages-intérêts.

22. — Tout éditeur qui publierait un livre sans le bon à tirer de l'auteur sera passible de dommages-intérêts.

23. — A moins de stipulations contraires, toutes les corrections et frais généralement quelconques auxquels donnent lieu la confection et la mise en vente d'une œuvre quelconque, sont à la charge des éditeurs.

24. — Sera exclu de la Société des gens de lettres, tout membre qui aura vendu le même ouvrage à deux éditeurs différents, quand même il l'aurait déguisé sous des titres dissimilés.

20. — Tout membre de la société qui, par une contrefaçon plus ou moins déguisée vendrait à un éditeur comme son œuvre, un livre, une collection ou une œuvre quelconque d'un auteur mort, sera passible : 1° de la restitution du prix, au cas où l'éditeur aurait vendu la moitié de l'édition ; 2° de la restitution du prix et de dommages-intérêts, dans le cas où le livre ne se vendrait point. L'éditeur n'aurait aucune action dans le cas où cette fraude littéraire aurait été commise de concert avec l'auteur.

20. — Tout éditeur qui aurait publié, sans aucun traité écrit, l'œuvre d'un auteur, sera tenu de le considérer comme propriétaire, et en l'absence de toute convention écrite, l'auteur aura le droit de publier son œuvre concurremment avec l'éditeur.

27. — Tout éditeur sera tenu, à peine de dommages-intérêts, de remplir, au nom de l'auteur, les formalités nécessaires pour assurer la propriété littéraire, même quand cet éditeur serait propriétaire absolu du livre.

28. — Quand un éditeur aura acheté une œuvre faite, il ne pourra, sous aucun prétexte, se refuser à la publier dans les six

nuiis qui suivront la date du contrat, à moins que l'ouvrage»' n'ait plus de quatre volumes. S'il s'agissait do

publier un ouvrage en alléguant un danger judiciaire, il perdra le prix payé, et l'auteur rentrera dans son ouvrage. S'il s'agissait d'un ouvrage promis et dont il n'a pu prendre connaissance qu'après le paiement du prix, l'auteur sera tenu à la restitution du prix, et la perte qui résulterait d'un commencement d'exécution serait supportée par moitié.

29. — Le droit de faire des gravures, vignettes et embellissements à une œuvre littéraire appartient à l'auteur, à moins de stipulations contraires. Nul n'a le droit de faire le portrait de l'auteur sans son consentement.

30. — Le droit de publier une œuvre littéraire quelconque a deux phases : 1^{re} celle de la première édition à laquelle s'appliquent les dispositions ci-dessus, et qui excluent de droit la faculté de vendre l'exploitation de l'œuvre vendue à d'autres, sous d'autres formats, à moins de stipulations contraires; 2^e celle des éditions postérieures, pendant laquelle l'auteur pourra vendre encore à plusieurs éditeurs, sous différents formats, et même sous le même format, illustré ou compacte. Si cinq ans après la première publication de ses œuvres, un auteur en cède une nouvelle édition, il conservera le droit de l'exploiter sous les formats autres que celui de l'édition cédée, à moins de stipulations contraires. Mais, pour en transmettre le droit à un autre éditeur dans le format cédé, il sera nécessaire que la réserve de ce droit soit exprimée au contrat.

81. — L'éditeur qui acquiert le droit de fabriquer et de vendre l'édition d'une œuvre littéraire n'a pas le droit d'en vendre sépa-

rément un fragment, à moins que ce droit ne lui ait été concédé.

32. — Dans aucun cas, même dans le cas où l'éditeur est substitué à l'auteur d'une manière absolue, il n'a le droit de fractionner l'œuvre, de l'altérer, d'en supprimer des portions. L'œuvre doit rester ce que l'auteur l'a faite. Dans le cas où l'éditeur aurait falsifié, altéré, démembré une œuvre acquise d'une manière absolue, interverti l'ordre des matières, il serait passible de dommages-intérêts. Dans le cas où, sous prétexte de perfectionner son œuvre, l'auteur l'ai-

terrait à dessein, l'éditeur porterait le différend à la juridiction du comité.

33. — Tout membre de la Société des gens de lettres (qui publiera son premier ouvrage) a le droit de se faire assister de l'agent central et de requérir au besoin les lumières du comité pour ses stipulations d'intérêt seulement.

TITRE TROISIÈME

De la collaboration.

fvi. — Nul n'est tenu de rester dans l'indivision littéraire.

ij. — L'intérêt moral étant immuable et satisfait par la réunion des noms des auteurs d'un livre fait en commun, il leur sera loisible de séparer leurs intérêts pécuniaires.

30. — La propriété de l'œuvre appartenant à deux ou plusieurs auteurs sera licitée entre eux par-devant le comité, en sorte que la propriété en restera au plus offrant. Il sera dressé procès-ver-

bal de l'adjudication, et l'adjudicataire en sera propriétaire au même titre qu'un éditeur qui l'aurait achetée absolument. Le procès-verbal lui tiendra lieu de contrat et restera aux archives.

37. — Au cas où, pendant l'exécution d'une œuvre entreprise en commun, les collaborateurs auraient des ditTéronds, le litige sera soumis au comité.

38. — Dans le cas où, pondant l'exécution d'un ouvrage entrepris on commun, l'un des collaborateurs viendrait à décéder, ses héritiers n'auraient d'autres droits que ceux qu'entendraient leur concéder les collaborateurs survivants.

39. — Il n'y a de priorité pour l'idée d'une œuvre quelconque que pour celui qui en a vendu le titre par un acte enregistré, par la déclaration de l'imprimeur à l'administration, «Pion les règlements, ou par. des preuves écrites, accompagnées de preuves testimoniales. Dans ces cas, quiconque s'emparerait de la pensée d'une œuvre serait passible de blâme et de dommages-intérêts, au cas où il aurait nui au vrai propriétaire.

220 BALZAt; CHEZ LUI

40. — La collahoration ne résulte que d'une convention expresse faite entre deux auteurs de coopérer selon leurs forces ou dans les proportions données, à une œuvre déterminée. Elle doit s'établir par lettres réciproques. La collaboration prétendue, sans preuves matérielles ou sans conventions écrites, ne sera pas admise.

41. — Quiconque aura vendu l'œuvre de son collaborateur à l'insu de celui-ci pourra être, sur la plainte de son collaborateur

lésé, exclu de la société. Il sera exclu absolument s'il a touché le prix de l'œuvre.

42. — Lorsqu'une idée aura été fécondée par deux auteurs et qu'ils ne s'entendront pas sur l'exécution, ils pourront la traiter chacun de leur côté, mais seulement après avoir fait une déclaration au comité, faute de quoi, le premier publicateur aurait le droit de traduire le second pardevant le comité.

TITRE QUATRIÈME

Des plagiat non prévus par le Code civil.

43. — Le fait de traduire le sujet d'un livre ou d'une œuvre littéraire quelconque en pièce de théâtre, et réciproquement, celui de traduire le sujet d'une pièce de théâtre en livre sans le consentement exprès et par écrit de l'auteur, constitue un plagiat.

44. — Dans ce cas, l'auteur primitif a droit au tiers de tous les bénéfices que procurera l'œuvre du i^lagiaire.

45. — Le i^lagiat n'a lieu qu'entre les auteurs vivants : les héritiers d'un auteur ne sont pas admis à la plainte. Un auteur étranger n'est admis à exciper du plagiat que dans le cas où la constitution de son pays donne le droit à un auteur français à se faire faire réparation dans ce pays.

4G. — Quiconque sera frappé de trois jugements pour fait de plagiat sera exclu de la Société.

47. — Tel travail littéraire pouvant enlever le plagiat, l'action d'un plaignant n'aura lieu devant le comité qu'après le rapport

d'une commission disant qu'il y a lieu d'admettre la

plainte. Ce rapport n'engage pas l'opinion du comité ni son jng(Mnont ;\ intervenir.

48. — La bonne foi résultant d'une rencontre est admise sans preuves et témoignages.

40. — Un titre de livre ou de pièce est une propriété littéraire aussi Lien qu'un pseudonyme. Le plagiat du titre ou du pseudonyme donne lieu à des dommages-intérêts, mais ;\ la charge par le plaignant de s'être conformé aux dispositions indiquées.

50. — Le fait d'un plagiat partiel qui ne dépasse pas la vingtième partie d'un ouvrage donne lieu au blâme.

51. — Les citations exagérées rentrent dans les dispositions du Gode civil relatives aux contrefaçons.

5'2. — Il n'y a pas plagiat lorsque ce qui cause l'action du plaignant est un fait public, ancien ou contemporain.

53. — Quand une action en plagiat devra être dirigée contre un homme de lettres ne faisant pas partie de la Société, il aura le droit de réclamer l'adjonction d'un nombre d'arbitres désignés par lui égal à celui des membres des comités qui siégeront.

TITRE CINQUIÈME

Des traductions.

54. — Tout auteur étranger iuira, sur la traduction de son ouvrage en France, les mêmes droits que la législation do son pays

attribuerait à un auteur français dans ce pays sur la traduction de ses œuvres.

r>5. — Toute traduction faite en France, dans une langue étrangère, de l'ouvrage d'un membre de la Société, sera poursuivie par le comité comme une contrefaçon.

TITRE SIXIÈME

Des attaques contre les gens de lettres.

'A}'. — Attribuer à un auteur des actes, des écrits ou des paroles qui ne sont pas de lui et auxquels il est étranger, constitue la diffamation littéraire. Quiconque, dans le but

de ridiculiser un auteur, lui attribue des mots, des actes ou des faits faux, pourra être blâmé ou condamné à des dommages-intérêts envers cet auteur. Le ridicule entraîne une condamnation à la même peine. En cas d'une troisième récidive, le membre de la Société sera exclu et poursuivi, aux frais de la Société, devant les tribunaux.

57. — Tout auteur de critique n'a droit que sur les œuvres ; il ne doit, ni par insinuation ni par allusion, en trahir dans le domaine de la vie privée, ni s'occuper des intérêts matériels d'un homme de lettres. Au cas où un auteur d'articles critiques, de feuilletons, ou journaliste porterait ainsi atteinte à l'honneur, à la considération d'un membre de la Société, il serait procédé contre lui comme en l'article précédent.

58. — Il est interdit, à moins de consentement, de faire la biographie d'un auteur vivant. Tout fait de ce genre sera, sur la plainte du membre attaqué, poursuivi devant les tribunaux, si l'auteur n'accepte pas la juridiction du comité, dans le cas où il ne serait pas membre de la Société.

59. — Quand les rédacteurs d'un journal ou recueil périodique auront donné lieu à trois jugements pour fait de ce genre, ce journal ou recueil sera mis en interdit par le comité, qui sera tenu de le poursuivre devant les tribunaux pour tous les faits nouveaux.

60. — Le nom d'un auteur est une propriété. Prendre le nom d'un auteur et le supposer collaborateur d'un recueil périodique, ouvrage collectif ou journal, sans son consentement écrit, constitue un délit qui sera jugé par le comité, quand la supposition de la collaboration aura été faite par un membre de la Société, et que le comité devra faire poursuivre devant les tribunaux s'il est commis par un éditeur ou tout autre spéculateur.

61. — Attribuer à un auteur un article, une œuvre imprimée quelconque, d'où il peut résulter un dommage ou une déconsidération quelconque, est un fait pour lequel un homme de lettres devra être exclu de la Société.

62. — La bonne foi ne sera jamais admise quand il s'agira de la publication d'un fait faux portant atteinte à la

considération, à réputation ou à la moralité d'un homme de lettres.

Ici Huit ce fameux Code Littéraire^ véritable modèle <lu genre, qu'il feindra suivre ou imiter dans beaucoup de parties, lorsqu'on pensera sérieusement à organiser, sur des bases fixes,

la propriété en littérature. On regrette de voir circuler à travers ce solide tissu réglementaire et disciplinaire, qui ne laisse rien tomber de son enveloppe, la haine furibonde de Balzac contre sa bête noire, le journalisme. On écrirait les noms des éditeurs, qu'il veut garotter et museler, et les noms, tout aussi saillants, des journalistes, qu'il ne peut poignarder, dans chacun des nombreux articles de ce code rouge. Ce sont, pour ainsi dire, les Mémoires de Balzac sous une forme législative. On sent tout le désespoir qu'il éprouve à ne pas pouvoir appliquer immédiatement, à l'épaule de ses ennemis, les articles dont il fait chauf't'erà blanc chaque phrase, chaque lettre infamante.

Cette haine égara Balzac; elle le troubla ; haine sanguine, qui ne fut ni juste ni adroite. Elle ne fut pas juste, parce qu'il n'avait pas raison de se révolter à ce point contre les avis infiniment plus mesurés de la critique, dont les droits ne sont plus à discuter; elle ne fut pas juste parce qu'elle l'entraîna à des violences contre des hommes d'une honorabilité parfaite, et d'ailleurs tout à fait hors de toute atteinte par leur talent et leur popularité ; elle ne fut pas juste parce qu'il devait, plus que personne, de la reconnaissance à la presse, dont il venait percer les pieds et les mains avec une }>rualité de sauvage; enfin, cette haine ne fut pas adroite, puisqu'elle fut sur le point de lui faire tomber du front l'auréole <le sa gloire, gloire réelle, gloire forte, qui depuis sans doute a recouvré son éclat et sa

BALZAC CHEZ LUI

solidité, mais qui a perdu pour toujours, depuis ce moment, la sérénité des grandes gloires, éternellement calmes au milieu des tempêtes. Il oublia qu'il était planète; il ne fut plus (pi'une" ^comète]échevelée. Aussi il erre encore.

En 1841, Balzac faisait partie, dans le comité de la Société des gens de lettres, d'une commission désignée sous le titre de Commission des relations officielles. Cette commission, née du souffle vivace et organisateur de Balzac, fut chargée de rédiger un grand travail, où elle dirait la situation de la littérature française ; ses droits à être considérée comme une puissance dans l'Etat, à cause des services rendus par elle dans tous les temps ; le peu de protection, et même de bienveillance qu'elle rencontrait dans le gouvernement d'alors ; les dangers et la honte pour la France de ne pas changer un tel état de choses.

Il était dans les intentions de la Société des gens de lettres de tirer ce manifeste à un nombre considérable d'exemplaires, de le remettre aux deux Chambres et de le répandre ensuite à profusion.

Gomme il importait que ce manifeste fût aussi irréprochable dans le fond que dans la forme, le comité décida qu'il serait confié aux longues méditations d'une commission d'élite. Elle fut composée, entre autres membres, de MM. Victor Hugo, Louis Desnoyers, François Arago, Merruau et de Balzac. M. Merruau présenterait d'abord un canevas ; le comité le ferait ensuite imprimer sur placards ; puis sur les marges spacieuses de ces placards, chaque membre du comité, et non pas seulement de la commission, écrirait ses doutes, ses réflexions, ses observations critiques, sans négliger d'indiquer les améliorations qu'il jugerait convenable d'introduire dans la rédaction. Après dix-

^i:io

huit mois environ de déhiis, de remises, de rendezvous pris sans résultats, la commission des relations officielles n'avait en-

core rien produit, rien fait, rien ébauché. Il est vrai qu'un incident vint tout à coup arrêter le mouvement déjà si lent de la commission; incident bizarre à noter dans la marche carnavalesque des événements humains. Le rédacteur chargé de faire le canevas de ce i)rojet ayant été nommé secrétaire particulier d'un ministre, premier échelon d'une fortune qui n*a cessé de s'élever depuis, ne voulut plus ni continuer son travail préparatoire, ni même le rendre tel qu'il pouvait être au comité. Celui-ci se vit un instant dans un étrange embarras, par suite de la circonspection, bien naturelle au fond, où se trouva emprisonné un écrivain qui, d'abord, purement officieux, devenait tout à coup un personnage officiel. Il fallut i)resque enqdoyer la violence pour rentrer dans la pi'ose de l'honorable memlu-e de la commission du manifeste. Enfin, le canevas de ce manifeste fut déposé sur le bureau. Vite, on l'imprima à trente ou quarante exemplaires sur èpreuvesy et ces éprouves, — <fuelques-unes en notre possession, — durent être, d'une part, discutées, développées par la commission, do l'autre annotées par les membres du comité, auxquels on les fit passer, avec prière de les couvrir en marge de leurs obsei'vations.

Il commence ainsi :

« La France est guerrière et lettrée. C'est là son (-a- * ractère spécial. Glorieuse par les armes en tem)]s

> de guerre, glorieuse par les lettres en temps de paix, » elle ne combat que pour enseigner; elle porte ses

> idées avec elle dans la victoire, et les laisse même » après la défaite, au cœur des pays (pu ont repoussé » ses soldats. >

22() liALZAC r.HE/ LUI

Le manifeste, poursuivant sa route pompeuse, se termine ainsi, après douze colonnes immenses sur placards.

« En résumant nous dirons que la France a dû, tour » à tour, aux lettres et aux armes la suprématie qu'elle » a obtenue en Europe. Et que fait cependant son » gouvernement pour ce qui lui donne tout son éclat j) aux yeux des nations étrangères ? Rien ! nous nous » trompons. Tant qu'un écrivain est obscur, il l'abandonne, le laisse se débattre seul contre toutes les » angoisses d'un début. Dès qu'il est devenu célèbre, » il le persécute ou essaye de le corrompre. En re- » tournant le mot de César, nous dirons au gouverne- » ment : si la littérature n'est pas pour vous, elle sera » contre vous. Choisissez; et n'oubliez pas ces deux » phrases célèbres : L'opinion est la reine du monde ; » et la littérature est l'expression de la société. »

C'est donc sur la A^aste toile de ce manifeste, dont nous venons de détacher deux échantillons, que Balzac brûlait de grouper ses idées et celles des membres de la commission et du comité. Vœux magnifiques : mais aux lenteurs du secrétaire s'ajoutaient maintenant celles de tout le monde. Le comité ne faisait rien, la commission non plus ne faisait rien. Balzac se dévorait le sang d'impatience. Il écrivit ceci à l'agent central :

« Mon cher monsieur Pommier,

•») Ne serait-il pas bien important que vous fissiez savoir aux membres du comité les plus dévoués de se trouver exactement mardi à deux heures (Merruau, Hugo, David, Lacroix, Cellier, Pyat, etc.), car avec le désir de finir et de corriger promptement, le manifeste paraîtrait, et il y auigence. Quant à moi, j'y viendrai à deux heures sonnante

J'ai travaillé sur l'épreuve, et il faudrait que chacun arrivât à ses réflexions.

>' Mes compliments,

» DE BALZAC

Vint-on ou ne vint-on pas à la commission, je l'ignore, mais je suis certain que Balzac lui-même commença singulièrement à se refroidir quelque temps après, et à se refroidir au point d'abandonner bientôt la partie, ainsi qu'on va le voir par la lettre suivante qu'il écrivit à l'agent central et que nous copions d'après l'original même. Ce modèle achevé d'exaltation peint Balzac au vif. Il n'existe rien de lui qui dise mieux que cette lettre sa fièvre d'organisation. Vingt volumes d'analyse anatomique ne le disséqueraient pas aussi bien.

La lettre est adressée à la commission même des relations officielles.

« Messieurs,

» Il m'est impossible d'aller lundi ou tout autre jour de cette semaine à la commission, car je serai absent pour huit jours, mais j'ai maintenant sur ce qu'on nomme le Manifeste, une opinion arrêtée et mûrie. Je suis d'avis de cesser, comme commission, ce travail et de demander l'ajournement à trois mois; voici mes raisons.

» 1° Je désirerais que l'écrit fût adressé au Roi, ce qui rendrait la chose plus grave, le langage d'une respectueuse audace ;

» 2° Que toutes les questions y fussent traitées d'une manière générale d'abord grief par grief, mais ensuite en entrant dans la

question jusques au vif, aux choses et aux intérêts, en y mêlant des faits statistiques venus de sources qui les rendissent frappants pour les gens d'affaires des chambres ;

228 BALZAC. CJKZ LUI

f> o' Qu'il n'y eût pas d'untros conclusions que collos-ci :

» Domandor l'exécution de la législation par une loi nouvelle du décret sur les prix décennaux ainsi modifiés :

» Un prix de cent mille francs pour la plus belle tragédie ;

)■) Idem pour la plus belle comédie ;

» Idem pour le plus bel opéra (paroles et musique) ;

» Un prix de cinquante mille francs pour le plus beau drame des scènes inférieures ;

)) Un prix de cent mille francs pour le plus beau roman ;

» Un prix de cent mille francs pour le plus beau livre de philosophie chrétienne ;

» Un prix de cent mille francs pour le plus beau travail de recherches archéologiques, ou linguistiques ou de comparaison transcendante de diverses méthodes ou de faits historiques et scientifiques, afin de récompenser les créateurs philosophiques ;

» Deux cent mille francs pour le plus beau poème épique ou demi épique ;

» Ne rien demander pour l'histoire, qui a une fondation suffisante, — ni rien pour les ouvrages utiles aux mœurs, qui ont le prix Monthyon ;

» Demander que l'Académie française soit juge, — qu'elle ne puisse diviser les prix, — que si elle ne trouve point d'œuvre digne du prix, quelle le joigne à celui d'une nouvelle période de dix années jusqu'à ce que l'œuvre soit produite ;

» Que les honneurs accordés aux pairs de France soient également accordés aux membres de l'Institut;

» Que les soixante-cinq mille francs de rentes nécessaires à ces prix soient donnés à l'Académie par une fondation, afin que l'exécution de la loi ne soit point un caprice des régimes ou des législatures, quitte au gouvernement à diminuer d'autant l'allocation annuelle qu'il demande aux Chambres pour les lettres ;

» Enfin, que les places littéraires, telles que bibliothèques, etc., ne puissent être données qu'à des littérateurs, âgés de quarante ans, depuis dix ans dans les lettres, et sur une

RALZAC CHEZ LUI 229

liste de dix candidats présentés par l'Académie française, et qu'on ne puisse être destitué que par suite d'un jugement encouru;

» Que la distribution des prix d'honneur soit r(> l) j el diiiiio fête solennelle ;

» Que le poète qui aura remporté le prix de poème épique soit dési}j;né candidat pour l'Académie ;

» Que celui qui aura deux fois remporté le prix de la tragédie — ou de la comédie, — soit candidat désigné à l'Académie, — et musicien de l'opéra, désigné candidat à l'Institut.

» J'irai au comité expliquer mes motifs si vous adoptez mes idées;

» Agréez, messieurs, l'expression de mes sentiments les plus affectueux et distingués.

» DE BALZAC

Cette opinion si mûre, si bien arrêtée, que Balzac disait avoir au commencement de sa lettre, l'était, ainsi qu'on va le voir, beaucoup moins quelques jours après. Le vent de l'enthousiasme est tombé; il y a calme plat et symptômes de découragement. La pyramide de pri.K portant des cent mille francs les uns sur les autres, menace de s'écrouler du sommet à la base. Balzac écrit au comité, dans le trouble d'une espèce de sauve-qui-peut plein de menaces désastreuses, la pièce qu'on va lire :

« Messieurs,

» Votre commission, après un travail de quatre séances, a reconnu :

» 1° Qu'il était presque impossible de rédiger collectivement un manifeste, attendu que l'on obtenait constamment sept idées pour une et que de la discussion perpétuelle il ne sortait que des idées incolores;

» 2° Par suite de la discussion, il est résulté cet avis unanime :

» Que le manifeste contenait une suite d'affaiblissements plus ou moins éloquents, mais essentiellement sujettes à la contradiction;

» Que les corps constitués ne devaient pas procéder par allégations;

» Que toute affirmation, essentiellement bonne en elle-même, devait reposer sur des faits;

» Qu'en conséquence, il était impossible de donner les affirmations sans les faits ; — qu'à chaque articulation grave, il était de la dignité du comité d'apporter les preuves ou les faits ;

» 3° Que de ces considérations, il résultait la nécessité de diriger la publication à faire en autant de parties qu'il y a d'ordres de faits différents;

» Que chaque paragraphe actuel peut très bien constituer le sommaire ou le résumé des faits qui sont à recueillir;

» Mais qu'alors ce travail exige une division, une augmentation et une distribution nouvelle ; que dans tous les cas, le travail doit offrir des conclusions;

» En conséquence, la commission propose à l'unanimité au comité :

» 1° La division de la publication en autant de chapitres qu'il y a d'ordres de faits comme idées générales : —journalisme, — librairie, — publicité, — loi sur la propriété littéraire, encouragements;

)) 2° La distribution de chaque chapitre à un membre différent du comité, avec la charge de recueillir les documents qui s'y rattachent;

» 3° La nomination d'un président qui puisse conduire le travail ;

» Quand tous les éléments seront réunis, la publication aura les caractères qu'elle doit offrir et au public et à l'administration, et à la société. »

Quand on a lu, avec toutes ses annexes et tous ses corollaires, le projet du fameux manifeste, et qu'on

BALZAC CHEZ LUI 231

l'ive à ce dernier document, on sent l'idée, d'abord fière et presque si matamore, divaguer, fléchir et près tomber en dissolution. Cette dissolution ne tarda à se produire. Balzac en donna le premier le lal. Quelques jours après l'insertion au procès-ver-il de la pièce qu'on vient de lire, on trouve ce cri ^alarme, pareillement inscrit à rimpassil)le procès-rerbal :

« L'anniil huit cent quarante et un, le 5 octobre, M. le résident (M. Cauchois Leniaire), donne lecture d'une lettre M. de Balzac, contenant sa démission de membre de la

ociété. Prié de s'expliquer sur les motifs de sa démission, M. de Balzac refuse d'abord de déclarer les motifs, puis il donne officieusement quelques explications, desquelles il résulte que son but est de tirer un produit plus avantageux lie la reproduction de son œuvre, M. de Balzac se retire, et la discussion s'engage sur la question de savoir si la démission sera acceptée ou refusée. Plusieurs membres y prennent j.art.

» Le comité prend la délibération suivante.

» Après en avoir délibéré;

» Vu la démission donnée par M. de Balzac;

» Vu les articles 1, 3, 4 et 37 des statuts de la Société;

j) Vu le titre 9 du livre du code civil, et spécialement les articles 1844, 1865, 1869 et 1870 du même code;

» Le comité s'est déterminé par les considérations suivantes :

» La Société des gens de lettres est aux termes de ses statuts une société civile, régie par les principes du droit commun, sauf les modifications résultant du contrat constitutif lie la Société.

.) Il faut donc appliquer, au cas de démission notifiée au comité qui représente la Société, les articles 1869 et 1870 du code civil, lesquels sont ainsi conçus :

» Art. 1869. La dissolution de la Société par la volonté de l'une des parties ne s'applique qu'aux sociétés dont la durée

est illimitée et s'opère par une renonciation notifiée à tous les associés, pourvu que cette renonciation soit de bonne foi et non faite à contre-temps.

>) Art. 1870. La renonciation n'est pas de bonne foi lorsqu'il s'agit d'un associé qui renonce pour s'approprier à lui seul le profit que les associés s'étaient proposé de retirer pour eux en commun. Elle est faite à contre-temps, lorsque les choses ne sont plus entières, et qu'il importe à la société que sa dissolution soit différée.

» M. de Balzac se place dans la prévision de l'article 1870; car il résulte des articles 4 et 37 des statuts que les associés se sont

2^roposè, entre autres choses, de retirer en commun le profit de la reproduction des œuvres de chacun d'eux.

» M. de Balzac n'est donc pas dans les conditions voulues par la loi pour que ses co-associés puissent accepter sa démission.

>) En conséquence, le comité déclare qu'il n'y a pas lieu d'accepter cette démission, qu'elle considère comme non avenue.

Quand cette délibération si formelle du comité parvint à de Balzac, il entra dans une fureur bilieuse à faire craindre un retour instantané de cette maladie du foie à laquelle il était si cruellement exposé. Tout fumant de colère, il prit une plume, une feuille de papier à lettre, qui porte encore les traces du frémissement nerveux dont il fut saisi, et il écrivit la lettre suivante à M. Cauchois-Lemaire, président de la Société :

Paris, octobre 1841.

A monsieur le président de la Société des gens de lettres.

((Monsieur,

» L'agent central de votre Société m'a communiqué la décision du comité relative à ma démission, qui, aux termes

•^^^me regarde comme n'étant plus membre de la Société.

» Mais j'ai des droits comme ancien membre de la Société, qui ont été méconnus dans la délibération, et je viens me plaindre d'un manque de délicatesse (qui m'étonne de la part du comité, et qui nécessite ma demande formelle d'une radiation de partie de la délibération sur ma démission.

» Je n'ai point dit au comité les motifs de ma démission non seulement pour conserver en entier le droit de tous les membres de la Société, mais encore parce qu'il est des motifs que l'on doit taire. Pour faire comprendre au comité l'imprudence de sa doctrine, qui ne résulte d'aucun article des statuts, car il n'est dit nulle part que le comité sera juge d'une démission, j'invoque le témoignage de deux de ses membres : MM. Pyat et Merruau. Tous deux savent que ma démission était donnée à la séance où M. Pyat et moi nous fûmes obligés de quitter le comité par le doute élevé sur notre impartialité comme juges, et que j'ai regardé comme un manque d'égard suffisant. M. Pyat m'a dit : attendez une autre occasion de vous retirer de la Société. M. Merruau m'empêcha d'envoyer ma démission, que je donnai malgré l'avis de M. Pyat. Je dis alors à M. Pyat que j'avais déjà des raisons majeures de me retirer.

» Le jour où j'apportai ma démission, le 5 septembre, il y eut une séance incomplète du comité, où assistaient MM. Pyat, Lacroix, Bonnelier, Caucliois-Lemaire, Alby et Cellier. Si, ce jour-là, un sixième membre fût venu, il n'y avait aucune difficulté, ma démission était admise. Ce jour-là, j'ai, sous la foi donnée par ces messieurs que ce que je leur disais n'avait rien d'officiel et devait être regardé comme confidentiel, parlé de ma démission.

» Or, la délibération du comité rapporte des motifs qui doivent être des suppositions gratuites, si aucun des membres de la précédente séance n'a violé la foi sous laquelle notre conversation a eu lieu, et qui, dans ce cas, seraient entièrement incomplètes. La délibération, sous ce rapport, repose sur des données entièrement fausses, et qui me sont préjudiciables.

» Maintenant je fais observer au comité que ce fut le lendemain même de la séance où ma démission ne fut pas consentie, faute d'un membre, que l'agent central a inventé le système de difficultés dont parle, au grand détriment de la Société, votre délibération; ainsi l'agent se substituait au comité, se faisait fort de sa décision ; entre ses deux lettres écrites dans l'intervalle des deux séances, il me prouvait que les assurances qui m'ont été données par les fondateurs de la Société, sur la facilité que j'aurais à me retirer, étaient des tromperies, et que nous sommes plus liés, d'après lui que nous ne le pensons tous. Et cela constitue pourquoi une raison suffisante de retraite.

» Par tous ces motifs, je demande la radiation formelle de toute la partie de votre délibération qui porte sur mes prétendus motifs, attendu que j'ai positivement refusé de les dire au comité en nombre, et que ce que j'ai dit aux membres d'un comité incomplet l'a été sous le sceau du secret.

» Agréez, monsieur le président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» DE BALZAC

» Je garde copie de la présente lettre, qui sera remise en séance par l'un des membres du comité pour être lue comme observation sur le procès-verbal.

DE B

Tout ne se trouva pas terminé par cette lettre; le comité, après en avoir écouté la lecture, déclara sans s'émouvoir, par Torgane de

son président, que la lettre de M. Balzac serait déposée aux archives, mais qu'il maintenait sa délibération.

Que fit alors Balzac, placé entre ses intérêts personnels et la décision immuable du comité? Il fit imprimer la circulaire suivante, et l'adressa aux gérants de tous les journaux reproducteurs; mesure très-logique en soi, quoi qu'on puisse penser de ce débat,

car cyi a dû voir que le fond de la querelle était tout simplement ceci : La Société voulait que tous les journaux eussent le droit, en payant, bien entendu^ de reproduire Balzac, et Balzac ne voulait pas être reproduit, parce qu'il avait infiniment plus de profit à vendre intactes et vierges ses œuvres à ses éditeurs. Voici la circulaire aux journaux reproducteurs :

A monsieur le gérant de X.

t' Vos rapports avec la Société des gens de lettres ont dû vous apprendre que, dès le 5 septembre dernier, j'avais donné ma démission de membre de cette Société, et qu'à partir de cette époque il ne vous était plus permis de reproduire aucun de mes ouvrages sans mon autorisation.

» J'apprends cependant que le comité veut élever la prétention contraire.

» Pour que vous ne soyez pas induit en erreur sur mes intentions, je crois devoir vous prévenir qu'à partir de ma démission, le comité de la Société des gens de lettres ne peut vous autoriser à reproduire mes ouvrages et que j'entends poursuivre comme contrefacteur, quiconque porterait atteinte à mon droit, en repro-

duisant tout ou partie de nies ouvrages, sans mon consentement
exprés ou par écrit.

» Agréez, monsieur, etc.

» DE BALZAC

Paris, !" ■ janvier 1H4'2. »

Balzac passa ensuite à pieds joints sur les menaces ultérieures de la Société, dont les intentions ne prétendaient guère, je le suppose, aller au-delà des menaces, et le conflit fut radicalement terminé. La Société ne compta plus Balzac parmi ses membres. Il y leparut pourtant encore une fois ; mais ce ne fut que sept ans après. On remarqua la date. C'était pendant les premiers jours de mars 18'i8. La révolution

de février venait d'avoir Jiou. Saisi par l'épouvante d'une crise politique et sociale aussi peu prévue, Balzac, comme Lien d'autres écrivains encore plus hostiles que lui à la Société, courut vite se ranger sous son drapeau. Il n'était pas très-large; mais enfin ce drapeau les abrita, lui et les autres, contre la tempête déchaînée sur Paris et sur la France. Balzac se montra donc ce jour-là au foyer de l'Opéra, où se tint la séance et d'où sortit, grave, émue et réfléchie, toute la Société, pour aller faire sa soumission au gouvernement provisoire siégeant à l'Hôtel de Ville. Ce fut quelques jours après cette députation, à la tête de laquelle marchait M. Félix Pyat, que Balzac quittait Paris, et le quittait avec bonheur, pour aller en Allemagne ou en Russie.

Maintenant, revenons sur nos pas et remontons à l'année 18i2, d'où nous avons été forcé de faire descendre rapidement le

lecteur pour qu'il suivît Balzac jusqu'aux dernières limites de ses rapports avec la Société des gens de lettres.

L'insuccès de Vautrin n'avait pas découragé Balzac ; deux ans après l'orage de la mémorable représentation de cette comédie, il frappait à la porte de l'Odéon, dirigé alors par M. Auguste Lireux. Il ne faudrait pas connaître cet esprit si hardi d'une part, si excellemment littéraire de l'autre, pour douter de son empressement, nous avons presque dit de son emportement, à se mettre à la disposition de Balzac tentant une seconde fois, et avec le même cœur, la fortune du théâtre. L'esprit d'aventure allait à ces deux oseurs de première trempe. Celui-ci cherchait toujours une Amérique avec les mines d'or; celui-là venait lui dire : Je vous l'apporte dans les plis de mon manuscrit. Q\ xq\ accueil! quelk> fête! Entrez, lui dit le di-

recteur, je VOUS attendais; entrez, lui dit le théâître, vous étiez attendu; entrez, lui dirent les acteurs rangés sous le péristyle, nous vous attendions ! entrez, lui dit le caissier, je ne vous attendais plus ! Il est rare de voir une administration théâtrale faire un pareil accueil à un écrivain (h'amati(pie, surtout après une chute; mais la chute de Vautrin avait fait tant de bruit, est-il vrai de dire, qu'elle ressemblait à un succès, qu'on ne la distinguait même pas d'un succès. C'est qu'il ne s'agit pas à Paris, notez bien ce point essentiel, de savoir au juste, de définir ce que dit le bruit ; est-ce qu'on a le temps? — Oui. — Vous avez réussi. — Mais... — Vous avez réussi. — Cependant... — Vous avez réussi.

Du péristyle au foyer le passage de Balzac fut jonché de sourires, de compliments, de bienvenues, de félicitations. On lui eût jeté des bouquets si Tadministration avait voulu en fournir.

A l'Odéon, c'est au foyer qu'on lisait alors les pièces, soit pour y être reçues par le comité, soit, quand elles étaient reçues, pour en faire connaître les rôles aux acteurs. Il n'avait pas à cette époque le petit caractère pincé d'un musée de province, d'un bazar de peintures destinées à être vendues au profit de jeunes aveugles; sa idiysionomie de drap vert était austéro; i)oint de tableaux, point de meubles, si ce n'est une longue table, des fauteuils massifs, une pendule ennuyeuse, portant sur sa tête une sphère autour de laquelle l'aiguille d'or marquait quelquefois les lu'ures; voilà tout.

C'est à ce foyer ({u'uii jour d'iiiver Balzac se })résenta pour lire les Ressources cfe Quinola, comédie en cinq actes. L'assemblée était nombreuse; elle se distinguait par la i)résence de madame Dorval. La ce-

238 RALZAG CHEZ LUI

lèbre actrice se trouvait là moins par devoir de pensionnaire par curiosité; que on ne présumait pas qu'elle eût un rôle dans l'ouvrage de Balzac. Cependant on espérait qu'elle y jouerait; de son côté, elle désirait fort qu'il en fût ainsi. On découvrirait peut-être dans le cours de la lecture quelque situation dnimatique échappée à l'inexpérience de l'auteur : il y aurait alors occasion pour lui de développer un caractère; de là à un beau rôle, il n'y a plus qu'un pas. Quoi qu'il en soit, madame Dorval assistait à la lecture de Quinola. J'étais assis près d'elle, à Tangie de la haute cheminée. Balzac occupait l'extrémité de h\ longue table verte, côté du Luxembourg. Il voulut lire debout, du reste ainsi qu'il a lu toutes ses pièees, même Mercadet, et ceci nous rappelle que les acteurs de la Comédie -Française se montrèrent un peu surpris de cette dérogation à la tradition du fauteuil à bras, le fauteuil

alexandrin ! né le même jour pour mourir à la même heure que le verre d'eau sucrée.

La lecture de Quinola commença.

Pesante d'abord, pâteuse, embarrassée, la voix de Balzac s'éclaircissait à mesure qu'il avançait dans sa lecture; elle acquérait plus tard une sonorité grave, parfaite, veloutée, et enfin, quand elle était lancée et que la passion arrivait à la suite du drame, elle obéissait alors aux plus délicates intentions de la phrase, aux plus fugitives ondulations du dialogue. C'était bien, presque aussi bien qu'au théâtre; quelquefois même c'était mieux, parce que c'était plus négligé et par conséquent plus humain. Il lisait surtout avec une grande conviction; il s'abandonnait, il faisait pleurer, il faisait rire, pleurant et riant lui-même sans être un seul instant retenu par la timidité. Dans le rire parti-

ciilièrcinent il saisissait, il entraînait; il vous attelait, pour ainsi dire, à sa ^q-osse {^aiieté à quatre roues, et, (quoi qu'on en eût, il fallait le suivre, sauf ensuite à distraire de la part qu'on avait un peu trop largement taite à l'ouvrage, la part à laquelle avait droit le lecteur.

Balzac lut admirablement bien les [quatre premiers actes des Ressources de Quinola. Si l'attention des auditeurs ne se sentit pas conduite sur un chemin bien sablé et bien régulier, et il s'en fallait de beaucoup, • lie se plut à courir à travers cette forêt d'intrigues, de surprises, de péripéties, d'événements, plantés et taillés à la mode espagnole. Heureuse pour sa part d'oublier les servitudes et les chaînes de notre théâtre, <(ui est une véritable prison, elle fut charmée de tout cet air et de tout cet espace que lui concédait générensement l'auteur. Il allait loin dans la pas-

sion, très loin dans le comique, infiniment plus loin encore dans la manière de traiter les mœurs. Les esclaves des règles se livrèrent à cœur joie au bonheur de cette franche et complète licence. On était encore si loin de la représentation ! Qui donc pensait en ce moment à la représentation, c'est-à-dire au danger ? D'ailleurs n'était-ce pas là une véritable représentation ?

Tout à coup la joie, le plaisir, la gaieté, le bonheur s'arrêtèrent, et s'arrêtèrent sec : comme une voiture dont la roue casse. — Qu'arrivait-il donc ? mais qu'arrivait-il donc ? Il arrivait que Balzac, à la fin du quatrième acte, après s'être mouché, après s'être essuyé le front et le visage, après avoir cherché sous son ample gilet blanc entr'ouvert ses bretelles à poulies pour remonter son pantalon descendu de plusieurs rangs par l'exercice violent qu'il avait subi, il arrivait, disons-nous, que Balzac annonçait à ses auditeurs pal-

pitants d'anxiété, que le cinquième acte n'était pas fait. — Le cinquième n'était pas fait ! quelle surprise ! quelle consternation ! que de figures tout à coup allongées ! mais ce n'était pas possible ! — Rien n'était plus vrai. — Balzac n'avait pas encore écrit son cinquième acte, quand il était venu bravement au foyer de Théodora lire les quatre premiers actes des Ressources de Quinola.

On gardait le silence autour de lui.

« Je vais vous raconter mon cinquième acte, reprit Balzac, sans s'arrêter plus sérieusement à l'inconvénient de ne l'avoir pas écrit. » 9

Les acteurs se regardèrent avec une surprise nouvelle : « Raconter un cinquième acte ! » — L'imimaginable !

Madame Dorval, quoique assez excentrique ellemême, ne parut pas la moins étonnée; tandis que Balzac se mettait en disposition de raconter son cinquième acte, elle se pencha sur moi, et clignant ses beaux yeux si lins, si bleus et si expressifs, adoucissant sa voix au ton de la confidence, elle me dit :

« Ah ça ! qu'est-ce que c'est donc, mon cher ami, que cet homme-là ?

— C'est Balzac, le fameux Balzac.

— Parbleu ! je le sais bien, mais se moque-t-il de nous ? Raconter un cinquième acte ! décidément il se rit de nous.

— Ne le croyez pas.

— Cependant...

— C'est Balzac, prenez-le comme il est.

— Est-ce qu'il est toujours ainsi ?

— Toujours.

— Quand il remet un manuscrit à ses imprimeurs, est-ce qu'il ne leur en donne que la moitié ?

— S'il leur en donnait la moitié ! il leur donne moins que rien bien souvent, puisque bien souvent il ne reste pas une seule ligne de sa rédaction première

— Il est donc fou ?... Voyons !

— C'est une autre question que vous posez là.

— Qu'allons-nous devenir sans ce cinquième acte ?... Le fera-t-il ?

— C'est probable.

— Mais quand ?

— Ce soir peut-être; dans dix ans peut-être aussi; et jamais aussi, dans le cas où un autre sujet lui plairait davantage à traiter. >

Mais Balzac, tout en roulant son manuscrit, tout en le nouant avec une petite corde qu'il avait cherchée dans chacune de ses poches, puis sous la table, et qu'il avait fini par trouver dans le fond de son chapeau, avait réuni ses souvenirs épars dans tous les coins de son cerveau et commençait le récit de son cinquième acte.

Ce cinquième acte était fort court, quoiqu'il ne le fût pas autant qu'il l'est devenu plus tard en passant au théâtre : toutefois, il ne se composait guère que de huit ou dix petites scènes. Mais huit ou dix scènes à exposer, huit ou dix scènes d'un cinquième acte, où viennent converger, se réunir tous les fils attachés au premier acte, ce n'est pas là une lourde force ordinaire. Il ne suffit pas d'avoir de l'imagination et de l'éloquence; c'est d'ailleurs chose parfaitement inutile à cet endroit fatal de l'action ; il faut à cet endroit un bon sens à toute épreuve, une logique droite, in-uxible, afin d'arriver sans déviation au dénouement que rien, sous peine de mort, ne doit faire attendre.

Balzac n'était pas l'homme de cette gymnastique sur la corde roide. Il trébucha : au milieu du grand

miquisueur, de don Frégose, de Fontanarès de Faustine, de don liamon, de Matthieu Magis, de Vhôte du Soleil d'Or, de Carppolus, de Copanoj d'Esteban, de Gironne et de Quinola. L'im-

provisation ne lui fut pas lieureuse ; il était déjà harassé, il faut aussi le dire, de la lecture des quatre précédents actes. En un instant il perdit plus de la moitié du terrain qu'il avait conquis dans l'estime de ses auditeurs, esprits mobiles, comme le sont en général les acteurs, sentant vivement, exagérant leurs impressions par la raison même qu'ils ont la sensation rapide. J'eus en petit sous les yeux le désarroi dont je fus témoin deux mois plus tard à la clarté du gaz dans la grande salle de rOdéon, le jour de la première représentation des Ressources de Quinola. Bien des mauvaises opinions préconçues à la suite de cette maladroite improvisation s'usèrent plus tard en passant sur la meule des répétitions, mais un dommage réel, irréparable pourtant, en résulta. Madame Dorval déclara, avant que nous fussions sortis du foyer, qu'elle ne voyait décidément pas de rôle pour elle dans la pièce, pièce qu'elle reconnaissait au surplus pleine de beautés littéraires du première ordre et d'observations fines et vraies. Ceci dit, elle noua les brides de son chapeau avec sa pétulance habituelle, donna deux petits coups secs aux flancs de sa robe, toute chiffonnée par la longue séance dont nous sortions, fourra ensuite ses deux mains toujours fébriles dans son manchon de renard gris, nous salua et sortit.

Deux minutes aprèsda sortie de madame Dorval il n'y avait plus personne au foyer, si ce n'est Balzac et moi.

Une dame voilée, et si impénétrablement voilée que personne ne parvint à voir ses traits, — et je n'ai pas

besoin de dire si la curiosité fut excitée, — était entrée au foyer de TOdéon un peu avant l'arrivée des acteurs; elle avait assisté sans clianger de place, sans faire le plus léger mouvement, à la

lecture de *Quinola*^ et elle s'était retirée entre le départ de madame Dorval et la sortie générale des acteurs.

C'est à cette dame voilée que Balzac remit sans dire un seul mot le manuscrit de sa comédie, quand elle se leva ainsi que nous tous pour quitter le foyer de l'Odéon, où sa présence — qu'ai-je besoin de le redire ? — n'avait pas manqué d'être attentivement remarquée.

Nous allâmes, en sortant de cette chaude séance, Balzac et moi, respirer au jardin du Luxembourg.

On croit sans doute que Balzac, les pores encore ouverts à tous les courants dont son esprit avait été traversé, me parla de la lecture de son *Quinola*, m'interrogea sur l'effet qu'il avait produit, sur ce que j'avais entendu dire autour de moi, du plus ou moins de mérite de son ouvrage. Balzac ne m'adressa aucune question qui eût trait, de près ou de loin, aux événements de cette lecture. Il n'y pensait déjà plus. Nous gagnâmes la terrasse qui s'étend du côté de la rue d'Enfer, et d'où l'on plane sur les diverses compartiments du jardin de Notre-Dame, et là il me parla des embellissements qu'il avait un jour proposés à M. Decazes de faire faire à son palais. Il me parla entre autres innovations d'un escalier en spirale qu'on percerait au centre du jardin du Luxembourg, et par où l'on descendrait jusqu'aux Catacombes, lesquelles s'étendent, comme chacun sait, sous une vaste partie du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Marceau. On arriverait par cet escalier torse, dont l'entrée serait monumentale, à la nécropole parisienne.

On n'en prendrait qu'une partie seulement, et cette partie on l'enfermerait dans des murailles de {^a-anit noir qui seraient éclairées par des lampadaires antiques. Il ne comprenait pas que l'édilité de la capitale laissât se perdre sans utilité pour la curiosité des étrangers, auxquels on parle toujours des Catacombes de Paris, ce sérieux attrait qu'on a sous la main, ou, pour parler plus exactement, qu'on a sous les pieds. « Faites cela,dis-jeà Balzac, et demain vous aurez des spéculateurs qui vendront de la bière et ouvriront des bals dans les Catacombes. Vous verrez affiché sur les murs de Paris : Dimanche^ (grande fête en Vhonneur de MM. les ètudiaills à la Chaumière des Catacombes. »

La nuit était venue; il faisait froid et humide dans le jardin du Luxembourg; nous en sortîmes pour aller dîner au restaurant Risbeck, où le directeur de rOdéon avait promis de venir le retrouver dans la soirée. La question de la distribution des rôles serait agitée, grande question ! ainsi que bien d'autres questions se rattachant à la mise à l'étude de Quinola.

Vers la fin du dîner, le directeur de l'Odéon, ainsi qu'il l'avait promis, se présenta au cabinet où nous étions et, avant même d'être assis, il fit part à Balzac du succès extraordinaire d'enthousiasme que les Ressources de Quinola avaient obtenu auprès des artistes de l'Odéon. Lui-même reconnaissait par-dessus tout le monde, dans cet ouvrage, des qualités de comédie d'un mérite tout à fait supérieur. Négligeant de préciser ces qualités, il se jeta selon ses habitudes généreuses d'admiration, dans un tourbillon de paroles bruyantes du milieu desquelles se détachaient, comme autant d'étincelles électriques, ces mots : « Génie espagnol!., vrai genre espagnol, Caldéron!.. Lope de

Vega!.. Grande fantaisie!., succès!., cent représentations! subvention... double subvention!., triple succès Dans vingt jours la toile se lèvera radieusement

sur ce chef-d'œuvre. « Pardon, monsieur Lireux, dit Balzac, arrêtant dans la ligne ascendante de son vol pindarique l'impétueux et spirituel directeur, vous comptez donc mettre Dientôt ma pièce en répétition, que vous parlez de la représenter dans vingt jours?

— Mais sans doute, et dès demain; ce soir, si je le pouvais.

— Avant même que le cinquième acte ne soit écrit?

— Que vous êtes modeste !

— Gomment l'entendez-vous?

— Est-ce que votre génie ne me répond pas de cet acte et de son mérite? Parlons plutôt des acteurs que je veux vous offrir.

— Offrez, monsieur Lireux, offrez. »

C'était l'endroit difficile : le Mont-Blanc à traverser !

€ Je ne vous dirai pas que ce sont des aigles. — Non ! mais nous rachetons par la beauté et la suavité de l'ensemble l'insuffisance des détails. D'ailleurs, s'il n'y a pas de mauvais rôle pour un bon acteur, il n'y a pas non plus de mauvais acteurs pour de beaux rôles, et tous vos rôles sont beaux, monsieur de Balzac, i

Après ces éloges' paradoxaux donnés à sa troupe, M. Lireux fit accepter à Balzac les artistes qu'il croyait les plus capables de jouer dans sa comédie, dont il était le très-sincère admirateur. Ils se trouvèrent bien un peu divisés sur la distribution du rôle de

Faustina «pie Balzac eût désiré voir tenu i)ar madame Dorval, mais enfin mademoiselle Héléna Gaussin fut acceptée à la place de la grande actrice, trop grande, prétendit

240 BALZAT. CHKZ LUI

rhîl)ilo dii'octour do l'Odéon, pour ne pas faire attendre du rôle des •effets dramatiques qu'il n'était l)ns entré dans le sage et vaste esprit de l'auteur de lui imposer. « Il y aurait eu péril, ajouta-t-il, à laisser espérer au pu))lic ce qu'aucun effort humain n'aurait réalisé, si madame D or val eût couvert l'affiche de l'éclat éblouissant de son nom. Les grands noms engagent. Gomment tenir un tel engagement? D'ailleurs, ajouta Lireux en modérant l'accent de sa parole vibrante, il faut de la royauté, de la noblesse, beaucoup de no))lesse, vous le comprenez mieux que personne, monsieur de Balzac, pour jouer le rôle de Faustina Brancadori. Brancadori! quel nom exigeant! Or, entre nous, madame Dorval, comme actrice, n'est pas née sur les marches du trône; elle rend bien, sans nul doute, les sentiments vrais, bourgeois, les sentiments à pied, mais quand il faut parler en reine et le sceptre à la main,... non!.. Mademoiselle Héléna Gaussin est l'actrice qu'i convient à votre rôle ; ne sortons pas de là. Les plus belles épaules de Paris!

— Elle n'est pas très connue.

— En France, c'est possible, mais en Suisse ! Parcourez la Suisse, et vous verrez.

— Elle vient de la Suisse ?

— Elle en vient. Il a presque fallu une loi d'extradition pour la faire venir en Fi'ance. Ses admirateurs suisses s'étaient ligüés

pour l'empêcher de franchir la frontière. Jugez quel talent ! »

Balzac me clignait, de temps en temps, de l'œil, comme pour me dire : « Il me met dedans. » Lireux me clignait aussi de l'œil pour me dire : « Le mettraije dedans? » Ni l'un ni l'autre n'étaient dupes de cette comédie avant la comédie. C'était un Génois et un Gorse qui tenaient les cartes.

RAÏ.ZAC. (IHE/ LUI ^4/

« D'ailleurs, reprit Lireux , je couvrirai votre actrice des plus riches étoffes que je trouverai dans les vieux fonds de magasin. Jamais actrice n'aura été damassée et capitonnée comme elle. »

Le dialogue roula encore longtemps sur ces fonds de i)laiser-teries inséparables des raisonnements les plus sérieux chez le jeune directeur de l'Odéon ; mais, je Tai dit plus haut, Balzac accepta madame Hélène Gaussin pour jouer le rôle de Faustina Brancadori dans \q^ Ressources de Quinola

« Maintenant, continua M. Lireux, maintenant que nous voilà tombés d'accord sur le choix des acteurs, arrêtons le jour des répétitions. Commençons-nous demain ?

— Demain, soit, répondit Balzac.

— Où vous enverra-t-on le bulletin? »

Balzac ne s'attendait pas à cette question qui l'obligeait tout naturellement à faire connaître le nom de la rue et le numéro de la maison qu'il habitait. Sa réponse languissait.

« Mais envoyez les bulletins, dis-je, rue...

— Pardon, m'interrompit brusquement Balzac, pardon. »

Je m'aperçus de ma gaucherie. Balzac n'approuvait pas que je révélasse, même dans la circonstance forcée où il était, l'endroit (pi'il habitait. Je me tus.

Le directeur de l'Odéon, dont l'esprit mille fois plus vif que le mien avait déjà mesuré tout l'embarras de Balzac, souriait derrière ses spirituelles lunettes et attendait.

« Voyons, dit-il à Balzac, vous ne tenez pas à ce que les bulletins des répétitions vous soient portés par un garçon de théâtre ?

— Non... et je pense au moyen...

•2'l<S BALZAC CHEZ LUJ

— Gensentiriez-vous à ce que je vous les fisse parvenir moi-même par la poste ?

— Oui... par la poste... mais c'est vous causer Jjien de la peine... Si un autre moyen...

— J'aurais été seul à connaître votre demeure... mais je vois, dit Lireux en essuyant les verres de ses lunettes avec un coin de la nappe, que ce n'est pas tout à fait là le moyen de votre goût; cherchons-en un autre... s'il y en a un autre, murmura Lireux. »

Je me permis de dire : « Si l'on pouvait élever un oiseau qui partirait tous les matins de la maison de Balzac et viendrait prendre dans son bec le bulletin chez le concierge de l'Odéon, on aurait, je crois, vaincu la difficulté. Seulement il faut trouver cet oiseau.

— Voilà bien comme vous êtes ! dit Balzac, vous plaisantez avec les situations les plus difficiles de la vie. »

Lireux continuait à éclaircir les verres de ses lunettes.

« Ne peut-on pas se rendre aux répétitions sans l'avertissement du bulletin ? demanda Balzac, de plus en plus obstiné à ne pas donner son adresse.

— C'est impraticable! On répète un jour, on ne répète pas l'autre; la veille on a mis la répétition à onze heures, le lendemain elle est pour midi. Votre t "mps se perdrait en courses inutiles.

— Allons ! dit Balzac en soupirant, allons ! il faut en venir là. J'ai un moyen de recevoir vos bulletins.

— Et ce moyen ? dit Lireux, en remplaçant précipitamment ses lunettes.

— Avez-vous un garçon de théâtre? intelligent?

— C'est un ancien garde du commerce.

— Diable ! trop intelligent !

— Je plaisante, reprit Lireux, c'est un employé sur lequel on peut compter.

— Ce mot compter^ s*écria Balzac en riant, et on riant au point de faire partir tous les boutons à la vérité toujours si mal cousus de son gilet, ce mot compter vient ici comme mars en carême.

— Pourquoi? demandai-je à Balzac.

— C'est que... ce garçon sur lequel on peut compter sait-il compter? iC'iwiowwi^ Balzac auprès de Lireux.

— Il sait compter.

— Eh bien! voici ce qu'il aura à faire. Daignez m'écouter. Muni de mon Inilletin de répétition, il se ren<lra chacjue matin aux Clianii)s-Élysées.

— Aux Champs-Élysées, répéta Lireux.

— Quand il sera arrivé au rond-point de la fontaine...

— Très bien ! au rond-point de la fontaine, répéta encore Lireux.

— Il se dirigera, poursuivait Balzac, vers l'arc de l'Etoile, et au vingtième arbre à sa gauche il verra un homme qui fera semblant de chercher un merle dans les branches.

— Un merle? s'écria Lireux.

— Un merle ou tout autre oiseau.

— Tiens ! mon oiseau qui revient !

— Je vous en prie, laissez-moi achever. Votre garçon de théî\tre s'approchera de cet homme et lui dira : Je Val ! Cet homme lui répondra : Puisque vous VaveZy qu' attendez-vous? Sur cette réponse, votre gîrçon lui donnera le Inilletin de répétition et il s'en ira sans regarder derrière lui. Le reste est mon affaire. »

Lireux ne vit aucune objection à faire à cette étrange manière d'envoyer et de recevoir un bulletin de répétition. « J'ai à faire à Ferragus, auteur dramatique. » 11 se borna à dire à Balzac: « Il est bien convenu pourtant, cher monsieur de Balzac, que si dans la nuit la fondre dévorait le vingtième arbre des Champs-Ely-

sées, après la fontaine, c'est au vingt et unième que votre homme attendrait le mien.

Les choses furent ainsi réglées touchant l'envoi des bulletins de répétition de Quinola : mais il est probable qu'elles furent plus tard modifiées dans un sens moins excentrique et un peu plus en harmonie avec les traditions domestiques des théâtres.

Lorsque cet incident eut été vide, comme on dit au barreau, Balzac, plus à l'aise pour traiter les autres (questions qui se rattachaient à ses intérêts, reprit ainsi :

« Vous ne supposez pas, cher monsieur Lireux, que j'aborde de nouveau le théâtre pour me traîner mesquinement dans les voies battues du passé : j'y viens pour innover en tout et pour tout.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répondit Lireux, et vous voyez en moi celui qui ne restera pas en arrière si vous marchez.
»

Balzac dit alors :

((Premier chapitre des réformes que j'apporte. Je ne veux pas des claqueurs. Je les exécrai à Vautrin, mais je les ai subis pour complaire à l'aveugle routine d'Harel, lié par mille liens d'amitié et de papiers timbrés avec Porcher, — mais je les bannis à Qui? iola, bannis à perpétuité.

— Pourtant le parterre de FOdéon, pépinière tumultueuse d'étudiants, aux premières représentations a besoin d'un paratonnerre intelligent qui s'élève au milieu des orages pour détourner la foudre ou la diriger. Ce paratonnerre...

— Je vous vois venir : ce paratonnerre, c'est la claque.

— Mais...

— Je connais la comparaison; elle me plaît même à l'état de seconde édition ; mais, à la j^e remière repré-

sentation de mes pièces, je déclare solennellement ne plus vouloir de claque. C'est à prendre ou à laisser. Quinola est à cette condition.

— Puisqu'il en est ainsi, poursuivit Lireux en raffermissant les branches de ses lunettes au-dessus de ses oreilles, puisque vous me parlez avec cette conviction si résolue, aucune considération ne me gêne plus. Franchise pour franchise. Mon indignation s'éveille à la vôtre ! Oui, vous avez raison, monsieur de Balzac, la claque est la lèpre des théâtres, la maladie honteuse que les hommes comme vous ont mission non pas de guérir, mais de brûler. C'est bien, c'est d'une âme hardie et honnête ce que vous allez tenter là; c'est d'une âme...

— Pardon, monsieur Lireux, interrompit Balzac d'un ton de voix qui était déjà une note comique en passant sur les cordes métalliques du charmant directeur du second Théâtre-Français; pardon, monsieur Lireux, je ne demande pas l'expulsion de la claque parce qu'elle me semble, comme à vous, une institution immorale, mais tout simplement parce qu'elle occupe de la place au parterre, et que le place qu'elle occupe ne rapporte rien.

— Ah ! très-bien, fit Lireux dont l'indignation rentra jusqu'au manche dans la gaine d'où il l'avait trop tôt sortie. Ah ! très bien ! J'avais mal compris, c'est une question d'intérêt pour vous ; une pure question d'intérêt.

— Une question d'argent! Que traitons-nous ici? une affaire.

— Sans doute, une affaire.

— Parlons donc affaire, monsieur Lireux.

— Je vous écoute, monsieur de Balzac. — Quel gaillard! disaient les deux verres mystérieux des lunettes de Lireux; quel gaillard !

— D'a)lor(I, et il est ljon de vous en prévenir, je veux toute la salle pendant les trois premières représentations de Qiùnola.

— Il recommence Yautrin y dis -je tout bas à Lireux.

— J'en ai peur, me répondit pareillement tout bas Lireux, qui fit cette réponse à Balzac : — Mais alors qu'a.urai-je moi?

— La moitié dans les bénéfices, qui seront énormes, incalculables! »

Lireux réfléchit.

« J'accepte cette condition, dit-il après quelques secondes.

— Maintenant, de l'ensemble passons aux détails.

— Passons aux détails. »

Le garçon du restaurant apporta d'autres bougies 11 se faisait tard dans la nuit.

((Nommez-moi les places du théâtre par leurs qualifications spéciales et techniques, poursuivit Balzac, et moi je vous dirai à mesure les spectateurs que je prétends y mettre de mon droit de fermier général de toute la salle.

— Vous y mettrez, je pense, dit Lireux à son tour, les spectateurs (pii auront payé leurs Inllets à la porte.

— Il n'y a plus de porte ! répliqua Balzac avec un geste à la Frederick Lemaître, dont la mimique le poursuivit longtemps.

— Gomment, il n'y a plus' de porte ! »

Lireux ne savait plus trop ce que cela voulait dire.

« Je veux dire que les billets seront pris chez moi, et non, comme cela se pratique, aux bureaux de votre théâtre. On les ouvrira pour la forme, mais voilà tout.

Ainsi ne vous noyez pas dans ces détails oiseux, et veuillez, comme je vous en a déjà prié, me désigner hiérarchiquement les places de votre théâtre. Vous allez connaître dans quel but je sollicite de votre complaisance ces dénombrements.

— Le parterre! dit alors Lireux.

— Très-bien, vous m'avez compris. — Eh bien! au parterre je ne veux (que des chevaliers de Saint-Louis. Prenez note. »

L'étonnement en valait la peine.

« Gomment dites-vous? se fit répéter Lireux transfiguré.

— Je dis que je ne veux au parterre que des chevaliers de Saint-Louis à la première représentation de Quinola.

— Des chevaliers de Saint-Louis! redit Lireux.

— Et tués, ajoutai-je, au siège de Malte en 1712. » Lireux éteignit immédiatement ma plaisanterie sous

ces paroles d'approbation dignes et bien senties : — il avait enfin soupesé riomme. —

€ Vous n'aurez au parterre, à votre première représentation, monsieur de Balzac, que des chevaliers de Saint Louis, Seulement, vous vous chargez de les trouver.

— Je m'en charge. Continuez âme désigner les places, je vous prie.

— Orchestre! dit Lireux.

— A l'orchestre, des pairs de France. Je ne veux à l'orchestre que les pairs de France.

— Mais l'orchestre, monsieur de Balzac, ne les contiendra i)as tous?

— Ils se tiendront debout dans les couloirs.

— Loges d'avant-scène!...

— La cour aux loges d'avant-scène.

254 BALZAC CHEZ LUJ

— Avant-scène des premières, continua Lireux.

— Les ambassadeurs et les plénipotentiaires aux avant-scène, dit Balzac. »

Lireux poursuivit son dénombrement.

— Baignoires découvertes des premières!

— Là, les femmes des ambassadeurs.

— Secondes galeries! cria Lireux.

— Les députés et les grands fonctionnaires de l'État aux secondes galeries, répliqua Balzac.

— Troisièmes galeries !

— La haute finance : achevez, monsieur Lireux.

— Quatrièmes galeries !

— Une bourgeoisie riche et choisie, acheva de Balzac.

— Oui, mais les journalistes, demanda Lireux en se ravisant, où les placerez-vous?

— Ils payeront leurs places... s'il en reste; et il n'en restera pas.

— Je crains, balbutia Lireux, que si vous négligez d'envoyer aux journalistes les loges qu'ils sont dans l'habitude immémoriale d'occuper...

— Encore une fois, pardon, monsieur Lireux, mais j'en ai fini depuis longtemps et fini pour toujours avec les journalistes ; c'est entre nous une guerre de sauvages : ils veulent me scalper à la manière des Mohicans, et moi je veux boire dans leur crâne à la manière des Muscogulges. »

Lireux retira ses journalistes.

Le traité fut ratifié vers minuit de part et d'autre : les trois premières représentations de *Quinola* appartiendraient à Balzac, qui aurait également le droit de vendre à qui il voudrait et à tel prix qui lui conviendrait les mille ou douze cents places dont se composait alors la belle et ennuyeuse salle de l'Qdéon.

P. eu de jours après ce dîner* chez Risbeck, les répé-

titions de Quinola commencèrent, travail préparatoire auquel Balzac assista régulièrement, moins pour enseigner aux acteurs comment il souhaitait être interprété que pour refaire aujourd'hui une phrase de sa comédie, demain nue scène, après-demain tout un acte, travail qu'il compliquait encore en transportant ces innombrables corrections et modifications, non-seulement comme nous le pratiquons tous sur le manuscrit d'autour et sur celui du souffleur, mais encore sur la pièce même imprimée. Un éclaircissement est ici indispensable. Balzac faisait toujours imprimer ses ouvrages dramatiques avant la représentation, soit que par là il fût plus près d'un marché avec l'éditeur, soit, et ceci est plus vraisemblable, qu'il eût l'habitude de ne bien apercevoir les fautes et les imperfections de l'œuvre que sur l'œuvre même imprimée. Or, cette triple besogne d'auteur, de correcteur et de répétiteur le mettait, on l'admettra, dans l'impossibilité radicale de soigner, même faiblement, la mise en scène d'une pièce. Il allait, venait, suait, se démenait sans que jamais son attention se portât essentiellement sur les répétitions. Si maintenant vous ajoutez à cette agitation perpétuelle du corps et de l'esprit l'agitation autrement foible et exceptionnelle qu'il s'imposa, en prétendant placer lui-même et lui seul mille ou douze cents places, vous arriverez peut-être à avoir une idée exacte, — et alors vous l'aurez effrayante, — de Balzac auteur dramatique, de Balzac auteur des Ressources de Quinola.

Il est temps d'appeler l'attention du lecteur sur les particularités, déjà effleurées dans le chapitre sur la représentation de Vautrin y qui marquèrent la fameuse vente des billets avant la représentation de Quinola et le jour de la première représentation.

Non-seulement Balzac se fit le fermier » ^ t h » vendeur

de ces billets, mais il ne recula pas devant la pensée d'en être l'agioteur; et ceci, non par avidité, mais par bizarrerie, surtout pour obéir à l'orgueilleux besoin chez lui de se passer d'un entrepreneur, de fouler aux pieds l'homme éternellement placé entre le producteur et l'acheteur, sentiment honorable, mais hasardeux.

Se présentait-on pour acheter une loge de première galerie, il répondait derrière sa grille : « Trop tard ! trop tard ! La dernière a été vendue à la princesse Augustina-Augustini de Modène. — Mais, monsieur de Balzac, nous y mettrions un prix fou... — Quand ce prix serait fou furieux, vous n'auriez pas davantage de loge de première galerie puisqu'il n'y en a plus. » Et l'on se retirait sans avoir cette loge. Ce jeu-là réussit pendant les premiers jours de la mise en vente ; on paya très cher pour avoir très difficilement une place. Mais les jours suivants les désirs se calmèrent, tout se calma dans ce monde; on se lasse même de la difficulté; on se lassa, et Balzac, pendant la semaine voisine de la première représentation, fut très heureux de vendre, au prix du théâtre, ce qu'il avait d'abord rêvé de vendre à des prix fabuleux, exagérés par sa puissante fantaisie.

Que devinrent, dans cette furieuse mêlée de places vendues, revendues, promises ou restées, et sous lesquelles les prétentions de Balzac furent à peu près anéanties, que devinrent, demandons-nous, — les chevaliers de Saint Louis,, les pairs de France, les hauts financiers et la bourgeoisie choisie? Cherchons les : peut-être les retrouverons-nous à la première représentation des Ressources de Quinola.

Quelques heures avant cette première représentation, la veille seulement de ce grand jour, voilà que Balzac, revenant sur ses intentions en apparence si fièrement arrêtées, oubliant sa liaine furil)onde contre

les claqueurs, veut, demande, exige à tout prix des claqueurs. Que s'était-il donc passé dans sa tête? Heureusement Liroux ne perdait jamais la sienne.

Sur ce désir in extremis de Balzac, faible à la dernière heure, le directeur de l'Odéon appela dans son cahinetle chef des claqueurs, etlui litiiart dosintentions de l'auteur, mieux avisé. En receviint cette communication, M. Dupont (c'était le nom de cet étrange chef) se redressa de toute la hauteur monumentale de son amourl)roi)re primitivement froissé par Balzac, si dédaigneux d'abord à l'endroit de son importance et de ses services, et il objecta au directeur de l'Odéon qu'il n'étiit plus en mesure, qu'il était trop tard pour organiser la l)ande. M. de Balzac, continua-t-il, n'avait ([u'à ne])as se montrer si lier, si délicat, lors(|ue je me suis olfert])our soutenir, comme d'usage, son drame de Qiiinola devant le difficile public qui l'attend. On ne se jouait pas si légèrement d'un homme comme lui, poursuivitel ; on ne se mettait pas avec tant de présomption audessus des usages du théâtre et des plus vénérables traditions. Dupont fit mine de se retirer après ce débordement d'amertume.

Un bras amical l'arrêta doucement au seuil de la sortie et le mmena.

€ Voyons, mon cher Dupont, lui dit Lireux, mettezvous vous-même, je vous en prie, au-dessus de ces manques d'égards, tout à fait sans importance, croyezmoi, venant d'un auteur novice en-

core dans la carrière dramatique, carrière dont vous gardez avec tant de dignité les nobles avenues. D'ailleurs, du moment où M. de Balzac avoue ses torts, et c'est largement les avouer, convenez-en, que de revenir à vous par mon entreprise directoriale, vous seriez dur, vous seriez blâmable, de demeurer en arrière de ce mouvement de

générosité. M. de Balzac vous tend la main, faites se rencontrer bruyamment les vôtres pour l'applaudir. Vengez-vous en vous créant le droit magnifique de pouvoir vous dire demain à minuit, quand la salle menacera de s'abîmer sous le poids des bravos : « C'est à moi, à moi seul, que M. de Balzac, l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, doit cet immense succès, le premier qu'il remporte au théâtre. » Dupont, continua Lireux, ce Pindare de l'ironie, Dupont, on vous appelle, vous et les vôtres, les Hoînains, les Chevaliers du lustre. Justifiez au sérieux ces qualifications inéquitablement dérisoires. Soyez demain soir Chevalie7's par le dévouement et Romains par la victoire. »

Lireux s'arrêta : la chaleur de l'émotion voilait le cristal de ses lunettes et la pureté de son organe.

Dupont était entraîné. Il s'écria :

« Combien M. de Balzac veut-il avoir d'hommes demain soir à sa première?

— Cent.

— Cent! dites-vous, M. Lireux, cent!

— Cent! répétez-le directeur avec fermeté.

~ Mais c'est là une armée ! Cent claqueurs! M. de Balzac demande cent claqueurs, lui qui n'en voulait pas du tout, pas un seul! le mois passé, la semaine passée, hier même. Cent!

— Laissons tous les passés, mon brave Dupont. Avez-vous cent hommes de fer et de bronze sur lesquels on puisse compter?

— Mais...

— Mais oui !

— Mais non!

— Réfléchissez, Dupont! Si vous refusez à Balzac ses cent claqueurs, vous allez le réduire, je vous en

avertis, à aller les demander à Vacher, à Porcher, à Souton, à vos plus implacables rivaux, qui considéreront comme une bonne fortune, n'en doutez pas, l'occasion, la plus superbe occasion, de vous supplanter chez vous, sur votre banquettes, sous votre lustre. Réfléchissez! »

L'orgueil de Dupont, piqué au talon, se réveilla une seconde fois à la menace de voir Balzac allant porter sa demande de cent claqueurs à d'autres chefs de claques que celui de l'Odéon.

Ce cri décisif partit des lèvres de Dupont : « M. de Balzac aura demain ses cent claqueurs !

— Bravo, Dupont! Je savais bien, moi...

— Ils seront à leur poste demain soir avant le lever du rideau.

— Et vous à leur tête?

— C'est mon devoir !

— C'est votre honneur!

— Je réponds d'eux.

— Moi de vous et du succès. »

Ce dialogue, à la stature et à la démarche cornéliennes, fut terminé par ces paroles beaucoup moins dramatiques, mais non moins en situation, comme on dit au théâtre :

c Maintenant, M. Lireux, poursuit Dupont, maintenant il faut que je prenne immédiatement connaissance des passages de la pièce que les applaudissements et les bravos de mes gens doivent faire valoir à la représentation, besogne, je n'ai pas besoin de vous le dire, qui serait déjà faite depuis longtemps si M. de Balzac ne nous avait exclus des répétitions comme indignes. Il importe, acheva Dupont, de se

livrer sans retard à ce grave travail, la première représentation ayant lieu demain (1).

— A cet égard, mon avis est parfaitement le vôtre, répondit le directeur de l'Odéon, qui ouvrit alors un tiroir du secrétaire, et en sortit un manuscrit sale, fripé, éreinté, en haillons, comme sont, du reste, tous les pauvres manuscrits rfuï ont fait la rude campagne des répétitions,

— Ceci est le manuscrit de Quùiola, dit le spirituel directeur à Dupont : nous allons, si vous le voulez Lien, marquer ensemble par des signes au crayon les bons endroits, tâchons qu'il y en ait beaucoup, tâchons qu'ils soient tous bons. »

Ainsi qu'un général qui, la veille d'un combat, déploie et étudie sous sa tente le plan de la bataille qu'il va livrer, Lireux étala

le manuscrit de Quinola, et il invita Dupont à noter avec lui ici les endroits dangereux, ceux sur lesquels il était peu prudent de permettre à l'admiration d'appuyer, et ceux d'où la victoire devait s'élancer, ailes déployées, une recette de cinq mille francs dans chaque main.

Après s'être incliné un instant sur le manuscrit de Quinola^ le chef de claque de l'Odéon le prit brusquement, le roula, le mit avec autorité sous son bras, et sortit d'un pas majestueux du cabinet du directeur en laissant tomber derrière lui ces mots qui sont demeurés à jamais célèbres dans les traditions théâtrales, et que les échos de l'Odéon ont retenus sous leurs voûtes couvertes de toiles d'araignées : « Je ferai ce travail-là chez moi. »

(1) C'est toujours aux dernières répétitions que le chef de claque placé avec ses lieutenants au centre obscur et silencieux du parterre, arrête avec eux les endroits de la pièce où leurs applaudissements provocateurs doivent se produire et éclater

balzac chez lui 2Gl

Le jour de cette première représentation, ou plutôt le soir, est arrivé; c'est le 19 mars 1812! — Le théâtre lointain étincelle; les municipaux achevai garnissent la place de l'Odéon; pénétrons dans la salle. Nous y sommes. Promenons nos regards. Ah! mon Dieu! que veut dire? — Elle est vide! — Gomme, vide! — Presque vide! — Où êtes-vous donc, Monjoie et Saint-Denis! chevaliers de Saint-Louis, pairs de Gharlemagne, ambassadeurs, ministres, femmes de ministres et femmes d'ambassadeurs? Bref! la salle, répétons-nous, était pres(|ue vide.

Si l'on cherche la raison de cette désertion en masse de tous les admirateurs de Balzac à pareil jour, c'est qu'ils s'étaient dit

longtemps à l'avance : « On se déchire pour acheter les i)laces de la première représentation de Quiiola. On dit partout (pi'il n'y en a plus; on dit même que Balzac a été obligé de refuser une place au duc de Nemours (le bruit en avait réellement couru). A quoi bon songer à prendre un billet? Résignons-nous ; attendons : nous irons aux. représentations suivantes. « Calcul juste et erroné : Balzac avait dit, il est vrai, qu'il n'y avait plus de places, mais il y en avait toujours eu; il y en avait plus que jamais, surtout le jour de la première de Quhiola.

Mais le rideau est levé, la pièce commence.

Bien fait, intéressant, coloré, rapide surtout, le premier acte des Ressources de Quhiola alla bien, très bien ; il courut sans entorse jusqu'à la tin; mais les autres actes, grand Dieu ! quel bruit ! quelle hilarité du haut en bas de la salle ! quelle fiévreuse gaieté au parterre, où les claqueurs, appelés trop tard, ugissent tout de travers et sont d'ailleurs écrasés par les ennemis de la pièce ! Signe d'une détresse grave et dont une soiréf up ^p relève pns, les imitations de voix

loi

d'animaux curent lieu. On n'entendait plus les acteurs, mais on entendait, en revanche, les aboiements du chien, celui du roquet qu'on écrase, le glapisement du coq, le braiement de l'âne, le hennissement du cheval. La principale actrice, mademoiselle Hélénagaussin, ne sut pas attendrir ces barbares. Se trompant toutefois sur le caractère de sa disgrâce, elle dit, dans son trouble, en rentrant dans les coulisses, au directeur : « Vous avez vu, monsieur Lireux, comme je les ai empoignés! — Ah! madame, ils

vous le rendent bien! » lui répondit le caustique directeur de l'Odéon.

Qu'était devenu Balzac pendant la bataille qui se livrait pour lui ? Plus de Balzac ! avait-il pris la figure d'un chevalier de Saint-Louis? était-il monté en voiture pour regagner la rue Basse ou les Jardies?

En attendant que nous l'ayons retrouvé, nous allons donner l'analyse fort partielle, mais bien faite, des Ressources de Quinola, par une main habile à manier la critique. Cette appréciation complètera le tableau rétrospectif d'un des plus curieux événements littéraires de l'époque illustrée par un de nos beaux génies contemporains. Il convient de montrer le côté de la lumière et le côté de l'ombre en apportant la grande personnalité de Balzac au seuil de la postérité.

« Il est question d'abord (1) (ceci forme le sujet de la pièce) d'un inventeur méconnu, d'un mécanicien, qui, sous Philippe II, comprend les forces de la vapeur, et veut, malgré l'Inquisition, doter son siècle de cette découverte plus importante que celle de Galilée. Alphonse Fontanarès est pauvre: il n'a pour appui qu'un valet, Quinola. Gamoëns avait le nègre Antonio qui mendiait pour lui. Mais le valet de Fontanarès ne mendie pas, fi donc! C'est un fripon dans

(1) Hippolyte Lucas, 21 mars 1842 '

le goût des Mascarille, des Labranche, des Gil-Blas, des Lazzarille do Tonnes, des Figaro, qui a tout de ces lionnôtes gens, excepté l'esprit. Quinola s'est attaché à Fontanarès. Il fait vivre son maître des produits de son industrie. Quinola parvient jusqu'au roi, auquel il explique fort longuement que son maître a trouvé le

moyen de faire aller les vaisseaux sans voiles ni rames, plus vite que le vent et contre le vent. Le roi jure que si Fontanarès met à exécution son projet, il le fera grand d'Espagne et duc de Noptunado. Que dites-vous du Neptunado? On tire Fontanarès des cachots de l'Inquisition; on l'envoie à Barcelone pour faire son expérience sur un vaisseau de l'État. Si Fontanarès ne réussit pas, il y va de sa tête.

» A Barcelone, Fontanarès retrouve une jeune fille qu'il aime; mais le roi, et cela n'est guère généreux de sa part, n'a pas même agi avec cet inventeur comme notre gouvernement constitutionnel avec M. Mulot pour son puits de Grenelle. Fontanarès se voit bientôt poursuivi et traqué par la meute des créanciers. Quinola passe son temps à s'écrouler, mais les valets de don Juan savent beaucoup mieux leur affaire que ce Quinola. Son génie ne s'élève, en effet, qu'à la hauteur de parades, d'arlequinades, dignes tout au plus de Bobèche et de Galimafrée. Une courtisane, Faustina Brancadori, a entrevu du haut de son balcon Alphonse Fontanarès; elle s'est éprise de lui aussitôt. Quinola et un compagnon de son espèce qu'il a retrouvé, Monopodio, échappé comme lui des galères de Tunis, jugent à propos de tirer parti de l'amour insensé de la courtisane maîtresse du viceroy. Quinola s'aperçoit bientôt que la courtisane lui causera plus de mal que de bien. En effet, lorsqu'elle sait que Fontanarès aime une autre femme, et le maladroit Quinola le lui apprend lui-même, elle cherche à nuire aux projets de l'homme de génie afin de le ruiner, de le réduire au désespoir, et de se présenter ensuite à lui comme un ange consolateur. Elle encourage même l'amour d'un secrétaire du vice-roi, nommé Sarpi, pour sa rivale.

» Il serait presque inutile de dire, si nous ne voulions tout raconter, que Marie, la jeune fille aimée de Fontanarès, qui

*2G'lr BALZAC CHEZ LUI

L'aime, lui a donné ses bijoux, ses diamants, pour qu'il mène à]Donno fin son entreprise; Fontanarès est accusé de les avoir volés. Quinola en est Ijien capal)le, mais il n'a pas commis le crime. Marie se dévoue; elle vient faire l'aveu de ses dons. Fontanarès, poursuivi d'un autre côté par Sarpi, qui réclame la promesse faite au roi de construire un vaisseau qui aille sans voiles ni rames; Fontanarès demande suivant son habitude, quelques mois de répit. Pour combler ^es infortunes, on lui adjoint en qualité do collaborateur un faux savant, un âne bâti, un Pancrace, un Marphurius, un de ces personnages dont Molière a épuisé le comique. Fontanarès, irrité, fait sauter son vaisseau au moment où il entend proclamer le nom de son indigne collaborateur. Et voilà comment la vapeur n'a été révélée que de notre temps. Fontanarès reste en présence de la courtisane et du valet fripon. Sont-ce là les seuls soutiens du génie? Si en effet l'auteur avait un but quelconque en écrivant sa pièce, ce serait la seule moralité (^ui nous paraîtrait pouvoir en résulter.

o Cette prétendue comédie, d'un genre inqualifiable, où ne se montre aucune idée dramatique, aucune intention de scène, où l'auteur a cru imiter Caldôron et Lope de Vega, en n'empruntant que le décousu du théâtre dans son enfance, où l'esprit, qui fait presque partout défaut, n'est remplacé que par d'étranges antithèses, des termes d'argot, de révoltants anachronismes ou des calembours que M. de Bièvre lui-même eût rejetés, a échoué au milieu de rires continuels. Gomment tenir son sérieux devant un coq-à-l'âne en cinq actes, avec prologue et tableaux? Gomment

approuver des plaisanteries bonnes tout au plus pour amuser des rapins d'atelier? Quel charme, par exemple, trouver à ces sortes de jeux de mots : « — Get homme entend mieux la » mécanique. — Vous êtes logé à l'enseigne du soleil d'or, » est-ce une raison pour éteindre celui de mon petit fils? — » J'irai le voir donner la bénédiction par les pieds (il est » question d'un homme qu'on doit pendre (1) ! — J'en suis à (1) Nous ne discuterons pas avec M. Hippolyte Lucas sur le choix plus ou moins sévère de toutes ces locutions il est plus que

liALZAC C.IIKZ LL[265

• la solution de mon problème, s'écrie l'inventeur; et moi à .. la solution de continuité de mon pourpoint, reprend le ,) valet. — La haine n'est pas le contraire de l'amour, c'en » est l'envers. — La perle de" mon repentir s'échappe de » mes yeux. — Il y a des situations où le cœur se brise ou » se bronze; vous m'avez bronzé.
»

» Nous n'avons pas le courage de continuer ces citations burlesques.

o En vain M. de Balzac avait donné à un public de son choix (à 2in jn'ix très élevé), la 2ilhs grande partie de la salle; le sentiment général a protesté au nom de la littérature olTensée pai* un de ses membres les plus éminents. Si cette chute est une disgrâce pour l'auteur, ce sera pour le théâtre un succès de curiosité. »

Je répète avec intention que ce jugement précipité sur la comédie de Balzac est d'une sévérité excessive, et je n'en veux pour preuve que l'opinion sur le même ouvrage d'un autre critique dont la douceur et la courtoisie n'étaient pas le défaut ordinaire.

M, Rolle, rédacteur chargé alors dans le National du compte rendu des théâtres, s'exprimait ainsi sur les Ressources de Quilnola :

« M. de Balzac avait rencontré le sujet d'un beau drame, malheureusement, soit fantaisie, soit négligence, il a passé plutôt à côté de l'idée qu'il n'y est entré résolument pour en exploiter toutes les richesses. L'Odéon est le théâtre des représentations tumultueuses; mais jamais ce terrible champ de bataille n'avait offert un tel assemblage d'exclamations

probable, d'ailleurs, que nous ne serions pas d'accord avec lui. Nous nous bornerons à lui faire observer que cette phrase : J'irai le voir donner la bénédiction par les pieds, n'est pas une extravagance de langage; c'est aussi criante qu'il le suppose : c'est un vieux proverbe français dont voici le texte entier : C'est un écuier des champs; il donne la bénédiction avec les pieds. On le trouve dans Habelais et dans les meilleurs écrivains du seizième siècle.

et de cris confus : le parterre, véritable tirailleur, s'embusquait derrière les substantifs et les verbes pour mitrailler la pièce et les acteurs. Cependant tous ces braves blessés ont combattu jusqu'au bout avec un courage digne d'éloges et de pitié; souvent la comédie se faisait jour par de vives sorties et par des canonnades bourrées d'esprit et d'originalité : on aurait dit qu'elle allait mettre l'ennemi en fuite et rester maîtresse du terrain, toute sanglante et démantelée- » Mais laissons à d'autres le plaisir inhumain d'agrandir la blessure de Quilnola et de danser en ricanant sur ses plaies; c'est là un jeu facile et cruelle que nous ne partagerons pas. Il y a de grandes erreurs et de grandes fautes dans la pièce, mais il y a aussi des traits comiques, spirituels et quelquefois profonds que je souhaite à certains feuilletons qui se pré-

parent à l'insulter avec la plus charmante gaieté et la plus agréable fureur. »

Nous aurons eu, avec tous les incidents de ce grand événement dramatique, toutes les pièces qui s'y rattachent, quand nous aurons découpé dans la docte et touchante préface de Quinola les lignes de douleur et d'amertume tracées de la main émue de M. de Balzac, amertume et douleur nées de cet ouvrage et de cette redoutable représentation,

« Un jour viendra, dit-il, que cette pièce servira de bélier pour battre en brèche une pièce nouvelle, comme on a pris tous mes livres, et même ma pièce intitulée Vautrin, pour en accabler les Ressources de Quinola.

» On ferait plusieurs volumes, poursuit-il, avec les lamentations des critiques qui, depuis bientôt vingt ans, demandaient des comédies dans la forme italienne, espagnole ou anglaise : on en essaye une, et tous aiment mieux oublier ce qu'ils ont dit depuis vingt ans plutôt que de manquer à étouffer un homme assez hardi pour s'aventurer dans une voie si féconde, et que son ancienneté rend aujourd'hui presque nouvelle.

') En produisant une œuvre faite avec toutes les libertés • les vieux théâtres français et espagnol, l'auteur s'est permis une tentative appelée par les vœux de plus d'un organe de renommée littéraire et de tous ceux qui assistent aux premières représentations : il a voulu convoquer un vrai public et faire représenter la pièce devant une salle pleine de spectateurs payants. L'insuccès de cette épreuve a été si bien

constaté par tous les journaux que la nécessité des cla-

l'urs en reste à jamais démontrée. L'auteur était entre ..■ dilemme que lui posaient des personnes expertes en cette matière : introduire douze cents spectateurs non payants, l.' succès ainsi obtenu sera nié: faire payer leurs places à «douze cents spectateurs, c'est rendre le succès presque impossible. L'auteur a préféré le i)éril. Telle est la raison de ••'•tle première représentation où tant de personnes ont été mécontentes d'avoir été élevées à la dignité de juges indél»t'ndants.

Sans que l'auteur eût rien fait pour obtenir de telles promesses, quelques personnes avaient d'avance accordé leurs encouragements à sa tentative, et ceux-là se sont montrés plus injurieux que critiques; mais l'auteur regarde de tels mécomptes comme les plus grands bonheurs qui puissent lui arriver, car on gagne de l'expérience en perdant de faux amis. Aussi est-ce autant un plaisir qu'un devoir pour lui que de remercier publiquement les personnes qui lui sont restées fidèles comme M. Léon Gozlan, envers lequel il a (ontracté une dette de reconnaissance; comme M. Victor Jugo, qui a pour ainsi dire protesté contre le public de la première représentation en revenant voir la pièce à la seconde; comme M. de Lamartine et madame de Girardin, qui ont maintenu leur premier jugement malgré l'irritation générale. De telles approbations consoleraient d'une chute, »

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir tout ce pTil y a d'amertume épaisse dans les divers passages qu'on vient de lire : on serait sur le point, à vingt ans

de distance, de se sentir indigné et attendri. Qu'ne émotion moins pénible nous préoccupe enpensant à ce mort illustre ! Balzac ne resta pas longtemps étourdi par la secousse brutale de

cette chute faite d'une hauteur de cinq actes; en voulez-vous la preuve bien vraie et bien consolante?

Savez-vous comment, dans quel état on trouva Balzac — car on finit par le trouver — à minuit et demi, après la représentation de *Quinola*? On le trouva endormi et ronflant au fond d'une loge. Il dormait! On eut toutes les peines du monde à le réveiller et à le faire monter dans le fiacre qui le ramena chez lui.

Un dernier mot sur cette étrange pièce, un mot, qui est pour nous qui allons l'écrire, la cristallisation solide de notre jugement consciencieux. Si une main amie et autorisée la débarrassait par-ci par-là de quelques phrases peut-être dangereuses, elle aurait, nous en sommes siir, à une reprise qui serait une résurrection, un succès au moins aussi grand que celui de *Mercadet*^ et elle prendrait place glorieusement et à toujours à côté de la grande comédie de Lesage, dont elle a la maîtrise, les allures franches et la forte saveur casillane.

Les unions de Mme Vve Bechot. — Le général Bugeaud et la duchesse de Berry. — Une visite à Montfaucon. — Les profits que donne un cheval mort. — Les rats et les chiens à Montfaucon.

Une grande maison de librairie établie depuis bien des années sur le quai, si parisien, des Augustins, entre la rue Dauphine et la Vallée, à deux pas du pont Neuf, la maison Charles Béchét, venait d'éprouver la velléité de modifier le caractère spécial de son antique commerce de livres.

Le mouvement littéraire de mil huit cent trente, et nous n'étions guère, à l'époque où je vais me placer, qu'en mil huit cent trente-trois, avait entraîné bien d'autres librairies séculaires à quitter la vente pacifique des livres classiques ou sérieux, pour

affronter, rapière au vent, le commerce plus turbulent, plus téméraire, mais en apparence plus lucratif des livres d'imagination.

Tous les éditeiiiis, de ce même côté de l'eau qui baignait autrefois les sinistres fondations de la tour de

Nesle, regardaient avec des yeux d'envie la maison Gosselin, si rapidement enrichie par les romans de Walter Scott et quelques romans français. Il fallait donc s'attaquer à ce genre de publication à l'exclusion de tout autre. Là, se disaient-ils, est le succès immédiat, là est l'écoulement d'une édition entière en quelques jours, souvent en quelques heures, là étaient les relations brillantes, riches d'avenir avec la jeune école littéraire ; là était la familiarité de tous les instants avec la presse ; dont l'action sur le public devenait de plus en plus formidable, si formidable et si régulière dans sa puissance, qu'un éditeur savait d'avance que tel article du Journal des Débats, par exemple, faisait vendre quinze cents exemplaires d'un ouvrage ; un article du Constitutionnyieli huit cents exemplaires ; un article dans le Courrier français, quatre cents exemplaires ; un article dans les petits journaux en vogue, trois cents exemplaires. Il n'y avait presque jamais d'erreurs dans ces calculs. Que ces temps sont loin de nous !

Au nombre des fortes maisons de librairie qui se jetèrent avec ardeur dans la fabrication du roman, la maiRQU Charles Béchét se montra une des premières et des mieux préparées à la transformation. La remarque a ici sa raison d'être. Les librairies qui brusquèrent le changement, périrent avant même de sortir du port ; la simple mise en train les coula ; on les vit sombrer sous charge. Et cela s'explique : les manuscrits de roman s'achetaient déjà fort cher, et la révolution de Juillet, dont on n'était séparé que par trois ou quatre années, avait élevé les droits d'escompte à

un taux ruineux, ce qui forçait à vendre presque tout au comptant; en sorte que si les livres, et particulièrement les romans, étaient fort lus, très recherchés, très

discutés à cette époque, les gains n'étaient pas proportionnés au débit de la vente, quoiqu'ils fussent grands en réalité, très grands surtout si on les compare aux gains produits de nos jours par la même industrie.

Dirigée par l'expérience de quelques personnes qu'elle avait mises à la tête de sa maison de librairie, madame veuve Béchet appela chez elle, dans des réunions habilement composées, des auteurs connus, des auteurs célèbres, et, au milieu de cette pléiade, des écrivains dont la gloire, sans être parvenue encore au zénith, répandait cependant de belles clartés au-dessus (le l'horizon, dont la renommée, sinon arrivée, du moins en bon chemin, rapporterait beaucoup à qui saurait la saisir par les ailes.

C'est à ces réunions hebdomadaires que je rencontrai et que je vis souvent Déranger qui ne pouvait déjà plus de chansons, mais qui était toujours, et plus que jamais peut-être, le fin, l'intarisable, le délicieux caus(Mir du dessert et du coin du feu; de La-touche, qui apportait ses poclies pleines de mots ciselés, polis, damasquinés, mais damasquinés, polis et ciselés à froid comme les poignards byzantins, et avec lesquels il • gorgeait et tuait, en riant, après le café et la liqueur, P.rissot-Thivars, excellent homme, cœur d'or, esprit de feu, tête encyclopédique fondue à la Diderot, homme de bien, aimé et honoré de tous, passionné pour la salubrité publique, dont il venait d'être nommé inspecteur, comme on se serait passionné pour la musique ou pour la poésie ; parlant constamment de la salubrité publique; ramenant toutes les questions, soit morales, soit littéraires, soit politiques, à sa

chère salubrité publique, laquelle, il est juste de le dire, dut de grands et d'utiles progrès à sa rare et patriotique initiative; le docteur Gentil, attaché à cette époque,

'272 HALZAC CIIKZ LUI

comme homme de lettres, ii la maison Béchet; Louis RuyLaud, fort loin à ce moment-là de songer à la députation des Bouches-du-Rhône, plus loin encore de penser au fauteuil de l'Institut, essayant des vers et de toutes sortes de vers, essayant de la prose, essayant de la littérature des voyages, mais jeune, entraînant, gai comme un tamljourin, tendre comme une flûte, égayant les soirées de la maison Béchet par sa verve marseillaise, pleine d'éclairs et d'étincelles.

Quelques femmes de gaie et bonne compagnie venaient aussi à ces heureuses soirées, toujours précédées d'excellents dîners. Nos souvenirs nous montrent encore, dans la brume opale de ces premières années de notre séjour à Paris, madame Brissot-Thivars, fée de salon qui tempérerait par le bonheur de son visage, par la saveur de son esprit, par la grâce ondoyante de ses paroles, le bruit océanique, la voix cuivrée, toute la domination physique de son intelligent époux, dont la grande taille, les grands yeux, la grande bouche, les grands gestes, faisaient de lui le digne mari de la fée : l'ogre, le plus bel ogre de salon que j'aie jamais vu .

Le soir de ma première rencontre avec Balzac à l'un de ces dîners de madame Béchet, la conversation vint à rouler sur le départ prochain de la duchesse de Berri pour la Sicile, après une captivité de huit mois dans la forteresse de Blaye. La corvette V Agathe, destinée à la conduire à Palerme, devait faire voile dans deux ou trois jours, et Ton savait que le général Bugeaud, son ri-

guide gardien à Blaye, ne la quitterait qu'à l'arrivée même au port de destination. Quoiqu'il y eût beaucoup d'opinions hostiles au gouvernement de Louis-Philippe, ce jour-là, dans le salon où je me trouvais, et aussi beaucoup de républicains qui commençaient

à s'entendre tacitement avec les partisans du gouvernement déchu, afin d'être plus forts les uns par les autres pour renverser la dynastie fondée en 1830, aucune fraction présente ne me paraissait bien disposée en faveur de la duchesse de Berri. L'admiration d'abord ressentie pour la princesse quand elle traversait les halliers épineux, les plaines, les tourbières et les marais de la Vendée, que couvraient des milliers de soldats lancés à sa poursuite, cette admiration s'était beaucoup refroidie depuis l'aveu officiel de sa grossesse, bien que parfaitement expliquée et légitimée par son mariage avec le comte Hector Luchesi Palli. Mais elle était dépoétisée; les rayons de l'auréole s'étaient détachés de son front. Une histoire grandiose à son début, magnifique au milieu, se terminait par un roman presque bourgeois; une insurrection formidable finissait par une déclaration de paternité à la mairie.

D'un autre côté cependant, beaucoup de légitimistes d'un enthousiasme plus robuste, traitaient hautement de fable inventée par les Tuileries et la grossesse, et l'accouchement, et la déclaration de mariage de la duchesse de Berri. Balzac était de ce nombre. Il n'admettait rien. La trahison de la maison d'Orléans avait tout fait; la trahison expliquait tout. Cette trahison, qui avait livré la princesse à Nantes, au général Dermoncourt et au commissaire de police Maurice Duval, ne pouvait être bien embarrassée pour imaginer une grossesse, ce qui est toujours très

facile, ni pour inventer un accouchement, ce qui est un peu moins facile, mais possible; ni très embarrassée non plus pour forcer une femme brisée de corps et d'esprit à déclarer qu'elle était mariée, afin de lui voler la couronne de son fils, tout on avant l'air do sauver l'hon-

neur d'une maison et d'une race. — Mais M. de Mesnard, objectait-on à Balzac, soutenant cette impossible thèse au dessert, la tête chaude de quelques verres de vin de Champagne, M. de Mesnard, qui a quitté Blaye aussitôt après la déclaration faite par la duchesse de Berri qu'elle était femme du comte Hector de Luchesi Palli ? — Mensonge ! rouerie ! guet-apens ! trahison ! répliquait Balzac. On aura trompé les yeux, la bonne foi, la loyauté de M. de Mesnard. D'ailleurs, M. de Mesnard, repentant d'un éloignement peu motivé, s'est rendu de nouveau auprès de la princesse, et personne de vous n'ignore qu'il l'accompagne à Palerme. — Sans doute, mais auparavant, était-il objecté à Balzac, M. de Mesnard a déclaré dans une lettre qu'il ne consentirait à la suivre à Palerme que sur un ordre formel de sa main. Cet ordre lui a été envoyé. Alors seulement il a obéi. — Qui a lu cet ordre ? répliquait Balzac de plus en plus emporté, en x)romenant autour du salon des regards de défi et en plantant des points d'interrogation gros comme des pieux devant chacun de ses voisins de table. Montrez-moi cette lettre ! Allons donc, vos lettres ! Il y a toujours des lettres pour faire pendre les gens. Seulement quand il faut les montrer, il n'y a plus que des paroles ; et ces paroles, une épingle les crève et le vent les emporte. Je ne crois pas à cette lettre. — Soit ! n'y croyez pas ; mais que dites-vous cependant, que dites-vous de la déclaration de M. Deneux, l'accoucheur ordinaire de la duchesse. M. Deneux, son ami, le seul accoucheur qu'elle ait voulu avoir auprès d'elle au moment de la crise suprême, M. Deneux

qui a écrit de sa main, que vous ne suspecterez pas de trahison : « Je viens d'accoucher la duchesse de Berri, ici présente, épouse en légitime mariage du comte Hector Luchesi Palli, frère des

l)princes del Gampo Franco, gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, domicilié à Païenne. » (Ju'en dites-vous?

- Je dis, tout étonné que je suis de cette déclaration, que M. de Brissiic et madame d'Hautefort, qui sont avec la princesse depuis bien plus longtemps que M. Deneux, dont nous n'avons jamais, du reste, approuvé la présence à Blaye, où il n'est allé que de son propre et irréfléchi mouvement, n'ont jamais voulu, ni l'un ni l'autre, appuyer cette déclaration du tt'moignage au moins aussi important de leurs signatures. J'ajoute — ce que vous savez aussi bien que moi — qu'une pièce judiciaire affirmant qu'il y a dans • t'tte affaire c présomption légale de supposition d'ent.uit i a été remise simultanément à la Cour royale de l'iiris et à celle de Bordeaux par le vicomte de Gonny,]»' baron de Ludre, le vicomte de Kergorlay, le comte de Floirac et quelques autres notabilités du parti légitimiste; qu'ainsi les raisons pour nier sont bien plus fortes «pie les raisons pour croire; qu'au surplus, en politique comme en théologie, il y a des choses indis- (iitaliles, au-dessus du droit, supérieures à toute critique. — Geci... ceci... murmura-ton alentour de Balzac. — Geci, messieurs, dit Balzac en élevant la voix au ton de la passion, est mon sentiment, et ceux qui ne le partagent pas... » Un convive- s'aperçut à temps de la voie inflammable où allait s'aventurer la conversation, et il chercha aussitôt à la détourner, au lieu d'essayer, avec maladresse de la fermer trop brusquement. « Pourtant, dit-il, si tout ceci, comme le pense M. de Balzac, n'était qu'un jeu de la royauté des Tuileries dans le but d'avilir le caractère de la «luchesse de Berri, est-ce

qu'un militaire, le général liugeaud aurait consenti à y participer, à se faire le

geôlier de la princesse ? — Ah! vous nous la donnez bonne ! s'écria impétueusement Balzac, à qui cet interrupteur bien avisé faisait la partie belle exprès pour qu'il se rangeât du côté où tout le monde allait se rencontrer d'opinion avec lui. Voilà une raison emplumée et triomphante que vous nous rapportez là, la discrétion, la réserve, la pudeur dn général Bugeaud! Général de qui? général de quoi? général reçu à la Maternité de Paris! »

Il est essentiel de dire ici que jamais homme, excepté pourtant sir Hudson Lowe, n'avait été aussi honni, aussi raillé, injurié, exécré, maudit, que le général Bugeaud l'était, à cette époque, pour avoir accepté de commander la forteresse de Blaye, devenue la prison de la duchesse de Berri. D'un autre côté, il faut se hâter d'ajouter, sans entrer dans la question de savoir si un militaire a le droit ou non de refuser une pareille mission, que le général n'était pas encore le digne purificateur de l'Algérie, le glorieux vainqueur de risly, le maréchal Bugeaud enfin. — « Votre général Bugeaud, reprit Balzac en serrant les dents et en les desserrant aussitôt, comme pour vouloir parler, mais retenu de nouveau par une intention contraire; votre

général Bugeaud ! » Le docteur Gentil entra sur

cette i)hrase, suspendue par sa présence, et dit, en tenant un exemplaire du journal du soir : « Messieurs, je vous annonce le départ de la duchesse de Berri pour la Sicile; elle a quitté la France ce matin. — Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites-là? s'informa Balzac avec une vivacité d'intérêt toute particulière. — Voici le journal où se trouve la dépêche télégraphique qui l'an-

nonce, » répondit le docteur Gentil en passant le journal du soir à Balzac. Après avoir rapidement parcouru la dépêché, Balzac se leva, si

toutefois c'est l'expression qui rend la chose, car dans la discussion, on ne savait pas au juste ordinairement s'il était debout ou assis, tant il s'agitait, tant il éprouvait (lu roulis; et il dit, après être allé sur la pointe des pieds fermer les croisées qui donnaient sur le quai des Augustins — on les avait laissées ouvertes moins à cause de la chaleur du temps (on n'était guère qu'au commencement de juin) qu'à cause de la chaleur du dîner, — il dit : « Messieurs, je vais vous annoncer une bonne nouvelle, un événement qu'il n'est plus permis à personne d'empêcher maintenant. — Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est ? se demanda-t-on au milieu de tous ces nuages de mystères que Balzac aimait toujours à amasser autour de quelques pitons de la conversation, car personne ne fut jamais plus friand que lui de mise en scène. — Le général Bugeaud, reprit-il, ne reviendra plus du voyage d'agrément qu'il va entreprendre aux frais de la princesse. » Et, continuant d'une façon moins burlesque : « Vous comprenez (que cet homme a trop fait souffrir) le plus élevé, le plus digne, le plus cher et le plus sacré de nos affections royalistes, pour que l'on n'ait pas eu la pensée, la bonne pensée d'en débarrasser le monde, qui ne le pleurera pas beaucoup. Quelques jeunes gens dévoués, et décidés à tout entreprendre, sont partis sans bruit pour Palerme, où ils savaient depuis quinze jours (que la princesse devait être envoyée, toujours sous la surveillance déjà qualifiée du général Bugeaud. Ils ont pris les devants par la voie de Marseille. A cette heure, ils sont à Palerme, et ils se tiennent prêts, sur les quais du port, à accueillir de leurs acclamations de fidélité le débarquement de la duchesse de Berri. Des honneurs

attendent celle-ci ; autre chose attend celui-là. il recevra à Palerme l'accueil que fit à Londres le

IG

jeune de Las Cases à sir Hudson Lowe, revenant de Saint-Hélène; et si le général, mieux disposé que sir Hudson Lowe, veut se battre, et bien! l'on se battra, et Ton a toute raison de croire, vu le choix des lames qui s'engageront loyalement avec la sienne, qu'il ne sera pas de retour en France de sitôt. »

Le café ayant été servi à la suite de ces paroles de Balzac, le propos tomba dans les soucoupes de porcelaine et fut noyé dans le rhum et le cognac. On passa à d'autres sujets de conversation qui me frappèrent moins; mais j'appris, un ou deux mois après ce dîner, à l'honneur des renseignements de Balzac, que le général Bugeaud, prévenu ou non de ce qui le menaçait, n'était pas descendu une seule fois à terre pendant le mouillage de V Agathe dans le port de Palerme, et qu'il était passé immédiatement de cette corvette à bord du brick VActéon, que commandait le capitaine Nonay, pour retourner en France, où il allait trouver des destinées plus brillantes que celles d'un duel.

Cette révélation faite par Balzac d'un événement qui arriva en partie, vint m'apprendre pour la première fois, confirmée depuis par tant d'autres, son goût excessif pour les négociations secrètes, pour les expéditions conduites sinueusement dans l'ombre, les projets arrangés de loin, enfin ses penchants dominants d'artiste pour les affaires de police et les machinations de tout genre qu'emploie celle-ci, par nécessité, dans le but de parvenir à la découverte des voleurs et des criminels.

M. Brissot-Thivars, qui s'était probablement aperçu avant tout le monde de ces tendances de Balzac, lui proposa un jour devant moi une partie de plaisir d'une étrange nouveauté. J'ai dit la passion si louable de M. Brissot-Thivars pour la salubrité publique : comme pour l'exalter davantage en lui — si c'était possible —

L'État venait de livrer à la ville de Paris une ligne considérable d'égouts qu'il faisait construire depuis les mauvais jours de la révolution de 1830, afin de donner du travail aux ouvriers et empêcher le retour du choléra, qu'on attribuait alors, dans les livres d'hygiène, à l'insalubrité de certains quartiers voisins de l'hôtel de ville. Par ses fonctions d'inspecteur, M. Brissot-Thivars fut appelé à partager avec les agents-voyers la surveillance de ces nouveaux égouts de Paris. Mais quelle différence ! disait-il, entre leurs constructions élégantes et les égouts d'autrefois. Il en parlait avec ravissement; il citait les Romains, mais nous venions de les surpasser de cent coudées: les égouts de Tarquin étaient de pierres meulières à côté des égouts de Paris. Hauts, spacieux, bâtis en moellons, voûtés, pavés, bordés de trottoirs, il ne manquait que des arbres à ces monumentaux égouts pour être de véritables promenades souterraines, et des promenades plus belles que les promenades à ciel ouvert. Quand il eut fini son hymne, Brissot-Thivars demanda à Balzac, facile à se laisser foudroyer pour peu qu'on parlât avec conviction, s'il ne serait pas curieux de les voir et de les parcourir avec lui. Il en avait dit cent fois plus qu'il ne fallait pour' mettre la puce à l'oreille à Balzac, qui, non-seulement accepta, mais voulut même prendre instantanément jour et heure pour passer la grande revue des égouts. Pour l'édification du lecteur, je dois dire ici que tout récemment construits, les égouts nouveaux n'étaient pas encore livrés à la circulation des eaux, et que, par conséquent, on peut se les figurer comme des chemins

creusés et tracés sous le sol de Paris; mais des chemins où l'on ne marche, en tout temps, qu'à la lueur des torches.

On ne saurait dire tout ce que Balzac, dans son ima-

gination romanesque, rêva d'évasions par les caves, de surprises souterraines, de rencontres étouffées, à employer plus tard dans ses livres, à la pensée de cette promenade qu'il allait exécuter dans les entrailles de Paris; et l'on va voir dans un instant, cependant, que quelqu'un se montra avoir plus d'imagination que lui encore. « Vous mettriez le comble à ma satisfaction, lui dit Brissot-Thivars, enchanté de voir ses bonnes dispositions, si après avoir parcouru les principales dépendances de mon royaume de la salubrité publique, vous m'accordiez l'honneur de venir avec moi en admirer la capitale. » Cette capitale des égouts, à laquelle l'excellent M. Brissot-Thivars, faisait allusion, c'était Montfaucon. Oui, Montlaucon, où l'on abat les chevaux hors de service, où l'on détruit les chiens errants, où s'accomplissent bien d'autres mystères. Balzac ne recula pas. Il verrait la dernière minute de ces brillants chevaux qui piaffent si orgueilleusement pendant leur vie dans les allées du bois de Boulogne ; il verrait ce que deviennent ces jolis king-Gharles's et ces délicieux havanais quand ils tombent sous les coups de l'ordonnance : il verrait... mais nous verrons nous-même plus loin ce qu'il était appelé à voir. Tout fut donc convenu, et le programme de l'excursion fut ainsi arrêté :

Premier jour, visite aux égouts,

Deuxième jour, visite à MonttVmcon.

Le rendez-vous pour la visite souterraine aux égouts fut fixé au dimanche suivant; l'endroit, le bord de l'eau, sous le quai de la

Grève, près du pont de l'Hôtel-de-Ville, à la grille d'un égout qui s'ouvre là; l'heure, une heure après minuit, quand tout Paris dort et n'osoit pas s'éveiller de longtemps, afin que nous ne fussions pas troublés par le bruit des fiacres cou-

BALZAC CAIKA LUI 281

rant sur nos têtes. M. Brissot-Thivars se chargeait des échelles, torches, guides, etc., etc.

Le docteur Gentil et moi fûmes invités à être de ce voyage, ainsi que deux autres personnes dont il me serait difficile en ce moment d'écrire les noms. D'ailleurs, l'une se fit excuser la veille, l'autre ne vint pas à cause de je ne sais plus quel motif.

Le samedi suivant, jour des dîners hebdomadaires de la maison Béchet, veille du jour choisi pour l'expédition nocturne, M. Brissot-Thivars, qui vint tard, et qui venait tard, pensions-nous, parce qu'il s'occupait jusqu'au dernier moment des moyens de l'expédition, entra pâle et tout défait, et nous dit, en nous serrant les mains : c Ah ! mes amis ! mes bons amis ! armez-vous de courage : la partie n'aura pas lieu. — Gommen, elle n'aura pas lieu ! Et qui l'empêcherait ?

— Un motif des plus graves: l'insurrection de Lyon.

— L'insurrection?... — Oui, elle a exaspéré le parti républicain. Les sociétés secrètes veulent tirer vengeance des mitraillades du général Aymar. La police a saisi les fils d'une conspiration... — Mais quel rapport cela a-t-il avec les égouts ? interrompit Balzac.

— Quel-; rapports?... les conjurés devaient se réunir dans ces égouts récemment bâtis, se glisser ensuite dans les quartiers de l'Hôtel de Ville et du faubourg Saint-Antoine, BOUS les rues

Saint-Martin et Saint- Denis, et, à un moment convenu entre eux, faire sauter quelques maisons afin de répandre l'épouvante, puis sortir armés, puis le reste. »

Que ce projet ait passé parla tête en ébullition des républicains, constamment en quête, à cette fiévreuse époque, de moyens jdus ou moins violents de remuer Paris, c'est ce qu'il n'est pas tout à fait impossible d'admettre. Quoi qu'il en soit, il ne se réalisa pas plus

que notre procession mystérieuse sous les rues de Paris, dont il nous supprima la nouveauté et la joie.

Mais si la visite aux égouts n'eut pas lieu, la partie de plaisir à Montfaucon eut un meilleur sort. Nous allons dire les épisodes divers qui ont contribué à la graver dans notre mémoire.

Afin de ne pas trop nous effrayer par l'excentricité de l'heure assignée au départ, on nous avait parlé d'abord de cinq heures du matin; la veille, il ne fut plus question de cinq heures, mais bien de trois heures après minuit; ce qui était fort différent. La modification pouvait, à la rigueur, changer la détermination de quelques-uns de nous à risquer le pèlerinage de Montfaucon; elle ne cliangea rien. Et pourtant trois heures, c'était la nuit au lieu de l'aube, c'était le froid, et le froid assez vif, car il avait beaucoup plu la veille, au lieu de la fraîcheur du matin. L'inconvénient se perdrait, pensâmes-nous, dans le charme général de la journée. Rendez-vous fut donc convenu au bout de la rue Dauphine, du côté du Pont-Neuf, comme l'endroit le plus facile aux uns de se rencontrer, sans trop de dérangement pour les autres. Balzac demeurerait alors rue de Tournon, le docteur Gentil à la pointe Saint-Eustache, M. Brissot-Thivars, notre gracieux cicérone, dans la

haute maison, depuis lors abattue, faisant face au Louvre, touchant à l'angle de la rue des Prêtres-Saint-Gormain-l'Auxerrois, vaste maison qu'habitait longtemps et où mourut le célèbre chirurgien Dupuytren.

Chacun fut exact. Nous ne nous étions pas trop expliqués sur les moyens de nous rendre à Montfaucon ; si nous irions à pied ou bien en voiture. Ce fut en passant devant la cour Batave que M. Brissot- Thivars nous dit: « J'ai bien pensé un instant, mes

BALZ VC CHEZ LUI 2813

bons amis, si vous voulez faire le trajet en voiture, mais j'ai dû y renoncer. La nuit dernière et les nuits précédentes, il a plu à torrents ; j'ai vu des ornières où les chevaux enfoncent jusqu'au ventre et d'où ils ne sortent qu'avec les plus grandes difficultés. De la barrière du Combat à Montfaucon, nous aurions mis en voiture plus d'une heure et demie, distance que nous ne pouvons, à pied parcourir en une simple demi-heure, et le temps est précieux, très précieux! J'ai tant à vous montrer avant le jour!... »

C'est donc à l'issue (quo nous)fn{Tnamos le faubourg Saint-Martin, que nous mesurâmes dans sa longueur jusqu'à la rue des Vinaigriers. Au bout de cette rue, nous coupâmes le canal au quai Valmy, et laissant l'hôpital Saint-Louis à notre droite, nous nous dirigeâmes vers la barrière du Combat par la rue Grange-aux-Belles.

La route jusqu'alors n'avait pas été parsemée de roses ; les Parisiens qui avoisinent ce pôle de la capitale nous croiront sans peine ; mais à partir de cette barrière, encore célèbre alors à cause du spectacle des combats d'animaux qu'on y donnait à quelques cents pas plus loin, et qu'on n'y donne plus, elle s'offrit

à nos regards dans un tel état de convulsions et de délabrement, de fluidité ici, de boue noire plus loin; elle nous causa une si forte appréhension à l'alfronter, elle nous inspira une si vive et si universelle horreur, que nos pieds se crispèrent, et qu'une terreur commune nous arrêta sur plac«\

En général habile, M. Brissot-Thivars comprit la démoralisation de son armée. Il chercha aussitôt à en remonter l'esprit par ces mots : « Dans un petit quart d'heure nous serons arrivés, mes chers amis; mais je ne tarderai pas plus longtemps, mais je n'attendrai pas la fin de ce quart d'heure pour vous dire la sur-

281 BALZAC CHKZ LUI

prise qui vous est réservée au milieu de toutes les surprises qu'on prépare pour vous. — Quelle est cette surprise ? demanda Balzac d'un ton qui voulait dire : Si elle n'est pas de mon goût, je n'irai pas plus loin. — Voilà remplacement où l'on représenlc, reprit M. Brissot-Thivars, les combats d'animaux. — Très bien, je le connais, dit Balzac; d'ailleurs, nous le connaissons tous; continuez. — Hier, un des chevaux de lord Egerton a été étranglé par les chiens do l'établissement dans une lutte des plus émouvantes. — P^nsuite ce cheval étranglé a été porté à Montfaucon, et il a été mis de côté pour vous, d'après mes ordres, pour vous seuls ! — Est-ce que nous allons le manger ? s'informa Balzac. — Non; mais dans le court espace d'une heure, vous aurez le spectacle, répondit M. Brissot-Thivars, le rare et magnifique spectacle de voir ce cheval, un dos plus forts dos écuries de lord Egerton, entièrement dévoré par les rats de Montfaucon, car les rats de Montfaucon, ne l'oubliez pas, sont les animaux les plus voraces, les plus féroces que vous aurez jamais connus. Ainsi, je vous ai ménagé la chasse aux flambeaux d'un cheval réduit en une heure

à l'état de squelette par les rats. Maintenant qui m'aime moi suive ! »

Personne ne resta en arrière ; les flaques d'eau bourbeuse furent franchies, les dunes de boue attaquées avec rage, les fondrières traversées au vol, et, dans notre ivresse d'aller voir un cheval dévoré par les rats nous nous livrâmes à toutes sortes d'excès sur la route. S'emparant du bâton noueux de M. Brissot-Thivars, Balzac alla donner de grands coups redoublés à la grossière porte de bois, lamée de fer et semée de clous, qui fermait l'entrée du théâtre des combats d'animaux» A ce bruit, il s'éleva, dans l'arène endormie,

BALZAC <:hez lui 285

insolemment troublée dans son sommeil, un vacarme de voix et de cris à être entendu de Saint-Denis et au delà. Les chiens et vingt espèces de chiens, plus rognés et plus hargneux les uns que les autres, dogues, boule-dogues, mâtins, danois, chiens loups aboyèrent en secouant leurs chaînes, et, à ces hurlements rendus plus déchirants et plus lamentables par le silence de la nuit, se mêlèrent les beuglements de vingt taureaux. L'épisode nous ranima tout à fait, et nous poursuivîmes plus gaiement notre route, ayant maintenant à droite les Dîuttes Saint-Chaumont, frontières de Montfaucon, contre-forts de Belleville.

Nous nous trouvions encore à une certaine distance de notre destination, quand nous vîmes scintiller à travers l'obscurité une petite lueur rougeâtre clignotante comme l'œil d'un homme ivre sur le point de s'endormir ou de s'éveiller. « Quel est ce palais de fées ? s'informa Balzac— C'est, lui répondit M. Brissot-Thivars, un cabaret, et ce cabaret, ouvert le jour et la nuit, est connu de tous

les employés de Montfaucon et de la Villette sous le nom de Fontaine de Vétius. — Vénus me paraît d'un choix bien heureux, dit Balzac, comme enseigne dans un pareil lieu. — Pour un sou, continua M. Brissot, l'on y donne un verre de grog au poivre de Gayenne, que les habitués proclament délicieux, j»

Nous étions arrivés à la porte du cabaret de la Fontaine de Vénus.

Avait-on signalé l'arrivée du chef de la salubrité J)uJ)lique, n'y avait-il qu'un mouvement spontané de popularité dans ce qui suivit notre présence; mais dès que nous fûmes devant la porte du cabaret, les charretiers qui conduisent la nuit ces étranges fourgons, sous le poids desquels les pavés sont longtemps émus, accoururent et nous offrirent un verre de leur fameux

grog au vitriol, boisson si chaude, si acre, si diaboliquement alcoolisée, qu'on éprouvait de l'ivresse rein qu'à en respirer la vapeur. Nous hésitions à boire, beaucoup à cause de la chose offerte, un peu à cause de ceux qui l'offraient. On a des préjugés; mais qui a des préjugés doit rester chez soi. D'ailleurs, le docteur Gentil, qui, dans la localité redoutai)le où nous pénétrions, commençait ses fonctions de conseiller hygiénique, nous dit en latin : « Buvez maintenant, ou vous serez forcés de boire après. »

Le docteur Gentil avait grandement raison ; il faut se fortifier les organes avant d'affronter l'agressive atmosphère de Montfaucon.

Nous mettions à peine un pied mal assuré dans ce vaste emplacement indéterminé, enveloppé d'un brouillard bleu, derrière lequel miroitaient quelques pâles étoiles, car la nuit n'était pas finie, il s'en fallait au moins d'une heure qu'elle le fût, que nous en-

tendîmes venir d'un autre rayon de route, clopin, dopant, mais vite, un véhicule bancal, moitié charrette, moitié radeau. Il criait, il bondissait, il tanguait, il se brisait les reins sur ses essieux. Il faillit enlever l'un des deux montants de la porte ou de l'espèce de porte, fichée à l'entrée de Mautfaucou, quand il tourna sans ralentir sa vitesse pour pénétrer dans l'établissement. Il était barbouillé de boue jusqu'au plancher.

• Sur ce plancher, à claire-voie, se voyaient debout deux hommes entortillés dans des peaux de mouton, l'un ayant le poil de la bête en dedans, l'autre, plus coquet, en dehors. Le plus jeune tenait une torche allumée qu'il penchait et secouait pour éclairer le passage, et d'où dégouttaient des gerbes d'étincelles et des langues de flamme ; l'autre conduisait l'équipage, les rênes d'une main, un fouet de l'autre. Nous dis-

tingnîmes aux clartés rougeûtres (fiii paraissaient et disparaissaient sur ce char sinistre, quatre choses détendues qui ressemblaient aux quatre jambes d'un animal. Nous nous écartâmes pour laisser passer toutes ces flammes et tout ce bruit. La machine roulante s'arrêta; aux deux hommes qui en descendirent, se joignirent deux autres hommes, accourus du bout de l'établissement, qui tirèrent sans de trop grands efforts, ces quatre jambes ballantes et les mirent d'aplomb ou à peu près. Une forme presque inanimée se balançait sur ces quatre pilots tremblants. C'était un cheval.

M. Brissot-Thivars nous avait quittés un instant pour aller donner des ordres à ses administrés, les prévenir peut-être de l'arrivée des hôtes en faveur desquels quelque surprise avait été préparée dans rétablissement. •

« Pauvre bête ! s'écria Balzac en soupirant à la vue de ce fantôme de cheval, voilà donc quelle est la destinée de ces nobles animaux qui nous sont si attachés, si dévoués, si utiles pendant leur vie; triste fin!

— Oh ! ce n'est pas fini, dit l'homme qui portait sur sa poitrine une peau de mouton, la laine en dedans*

— Comment, ce n'est pas fini ? je ne vois pas ce qu'on pourrait encore...

— Non, mon bourgeois, non, ce n'est pas fini. Et la chair, est-ce que vous la comptez pour rien?

— Quelle chair ?

- La chair des chevaux, donc !

— Est-ce que vous auriez le projet de manger la chair de ce cheval ?

— Mais oui. D'abord nous en prélèverons le filet

pour nous deux, pour la famille de mon camarade et

pour les autres... »

« oignons ; et c'est ça un bon manger; vous diriez, parole d'honneur, de la perdrix aux choux; et ce que nous ne voulons pas, l'entre-côte, par exemple, nous le vendons à d'autres qui en feront, sauf votre respect, des

grillades délicieuses, des biftecks Ah! messieurs,

quels biftecks à se lever la nuit pour en manger.

Ensuite

— Il va un ensuite? » interrompit Balzac, qui n'avait eu jusque-là aucune idée Lien arrêtée sur l'hippophagie dont il n'a été sérieusement question du reste que dans ces derniers temps, où la chose a été envisagée avec beaucoup moins de dégoût.

L'homme à la peau de mouton, dont la laine était en dehors, ne disait rien : ce fut encore l'autre qui continua ainsi :

« Et les restaurants de Paris, et les petits cabarets de barrières, vous vous imaginez par hasard qu'ils se privent de faire manger du cheval à leurs pratiques ! Ils sont bien trop heureux que nous leur en débitons toute l'année Au prix où est- le bœuf, que deviendraient-ils sans Montfaucon, c'est leur marché de Poissy, leur halle à la viande, leur quai » de la Vallée.

— Manger du cheval ! vendre de la viande de cheval ! » n'en répétait pas moins Balzac. « Quel horrible écart de la civilisation retournant à l'anthropophagie par l'hippophagie ! Aujourd'hui, on mange le cheval demain on mangera le cavalier. Un repas n'est plus séparé de l'autre que par l'épaisseur de la selle.

— Nous vendons bien autre chose que sa chair, » reprit l'homme à la peau de mouton tournée en dedans-

— Que vendez-vous encore ?

— Eh bien ! et la peau, et les crins, et les os, et les boyaux, et les sabots du cheval ! croyez-vous que tout cela soit perdu ?

BALZAC CHEZ LUI '2Sd

— Oui, je sais, dit Balzac, je sais comme tout le monde, que vous vendez la peau de ce cheval .aux corroyeurs, qui la passent

ensuite, après diverses préparations, aux cordonniers, aux selliers, aux layetiers

— Et les os ?

— Oui, avec les os on fait des boutons.

— Et du sucre ! monsieur, du sucre 1 Avec les os de ce cheval que nous allons abattre sous vos yeux, on clarifiera la semaine prochaine le sucre que vous ferez fondre dans votre café. »

Le pauvre cheval grelottait et frissonnait au milieu de nous pendant cette étrange oraison funèbre.

Balzac était mélancolique : nous étions pensifs.

L'homme reprit, en promenant la torche résineuse enflammée sur l'échiné pelée de l'infortuné animal dont les regards vitreux ne sortaient pas de l'immobilité de la mort : t Mais un cheval mort, c'est une bénédiction ; ça vaut cent fois plus qu'un cheval vivant. Et nous n'avons encore rien dit des boyaux !

— Les boyaux ! est-ce que vous les mangez aussi ?

— Oh non I c'est vous qui les mangez.

— Comment, c'est nous ?

— N'est-ce pas dans les boyaux de cheval qu'on fourre la chair de ces saucissons d'Espagne, mortadelle ? »

Nous nous regardâmes tous avec un certain retour sur le passé qui nous fit froncer les sourcils.

€ Vous avez beau faire, continua l'employé de Montfaucon, vous tâtez tous du cheval, soit sous une forme, soit sous une

autre.

— Je ne connaissais pas les saucissons de cheval, dit Balzac, voilà ce qui s'appelle tirer parti de tout.

— Tout n'est pas là, monsieur; n'oublions pas les intestins. Ah ! les intestins ! un fameux commerce avec Naples. Les plus belles cordes d'instrument y sont faites avec les intestins du cheval. »

Balzac leva le front aux étoiles :

« Et nous dansons au frémissement de ces intestins !

— Mais oui, monsieur ! »

Et, copiant la phrase de Balzac, l'homme redit : ((On dansera au frémissement de ces intestins, » et il envoya un coup de pied au ventre du malheureux cheval, qui essaya de se plaindre et n'en eut pas la force.

((Ah ! c'est affreux ! s'écria Balzac : laissez mourir en paix et sans insulte cette pauvre créature. C'est bien triste ! bien triste ! ajouta-t-il, quand on songe que l'animal infirme, mourant, avili, qui est là, a été peut-être dans sa jeunesse un beau cheval de guerre, hennissant au bruit de la poudre, aux fanfares du clairon, qu'il est entré victorieux dans les murs d'une capitale conquise, piaffant, ondulant, portant en croupe le héros de quelque grande bataille gagnée. »

Jusqu'ici c'était l'homme qui portait la peau de mouton dont la laine était en dedans qui avait causé familièrement avec Balzac des propriétés du cheval destiné à l'abattoir : ce fut l'homme qui

portait la peau de mouton dont la laine était en dehors, qui, saisissant au passage la réflexion de Balzac, lui répondit :

« Voilà ce qui s'appelle deviner juste ! Oui, cette pauvre bête a fait les guerres de l'Empire, comme

vous dites. Elle a appartenu elle a appartenu

à qui donc déjà a-t-elle appartenu ? » demanda cette peau de mouton à l'autre peau.

L'autre peau n'avait pas trop l'air de le savoir

Celle qui avait interrogé reprit :

« J'y suis ! elle a appartenu, nous a dit le cocher qui

BALZAO CHEZ LUI 2di

nous Ta vendue, îi un maréchal ou à un général

je ne vous dirai pas trop lequel

— Voilà 1 dit Balzac, dont l'œil s'arrondit en escarboucle et lança une flamme. Que disais-je ? Et à quel général a appartenu ce cheval ? Vous l'a-t-on dit ?

— On nous Fa dit. »

L'homme avait eu le temps de chercher.

« Au maréchal

— C'est donc un maréchal ?

— Au maréchal Brune.

— A un ami de l'Empereur ! à l'un de ses compagnons les plus fidèles 1 au soldat de Stralsund ! Et tout cela acheté quelques liards pour être vendu pour quelques mauvais sous après avoir été assommé, éventré, déchiré. Fi I de la gloire et d^ la reconnaissance des hommes. Le maître du cheval, le héros, assassiné à Avignon, et le cheval abattu à Montfaucon. On reçoit ici d'émouvantes leçons de philosophie.

— Faites excuse, mon bourgeois, repartit l'interlocuteur de Balzac, un cheval à abattre ne coûte pas (jue quelques mauvais liards, ainsi que cela vous plaît à dire. Il est acheté douze francs, et quand il est détaillé de la manière que j'ai eu l'honneur de vous le dire, il rapporte de cinquante à soixante francs.

— Et c'est pour cinquante à soixante francs que vous allez priver du dt.u'uior souffle de vie cet intéressant animal ! Laissez-le 'donc expirer de vieillesse, comme Dieu veut que nous mourions tous, bêtes et gens. Voulez-vous cent francs de votre cheval? »

Les deux hommes aux peaux de mouton se regardèrent; il y avait déjà quelques minutes qu'un échange de signes intelligents se pratiquait entre eux, sous le nez enthousiaste et philanthropique de Balzac, qui recommença sa proposition :

« Voulez-vous cent friuics de voire cheval ?

— Dame ! »

Ce mot suspensif ayant paru à Balzac une nouvelle liésitation, il renouvela sa question sous une forme plus acceptable encore :

« Voulez-vous cent-vingt francs ?

— Ça y est 1 Va pour cent-vingt francs.

— Vous allez mettre ce cheval dans le meilleur coin de récurie : entendez-vous ?

— Soyez tranquille, bourgeois : il aura la chambre d'ami.

— Vous lui ferez une bonne litière, continua Balzac.

— Il sera dorloté comme aux Incurables.

— Je reviendrai pour voir si vous en avez bien soin.

— Venez, bourgeois : bien entendu que s'il meurt, vous ne nous mettez pas sa mort sur le dos ?

— Non.

— Que vous payerez trente sous par jour pour sa nourriture jusqu'à ce moment-là ? ».

Balzac allait dire oui et donner l'autorisation au docteur Gentil, chargé alors de ses maniements d'argent auprès de la maison Béchet, de traiter de l'affaire du cheval avec ces maquignons d'une nouvelle espèce, quand M. Brissot-Thivars, qui venait nous chercher pour d'autres plaisirs, ayant entendu les derniers mots de ce marché, dit de sa voix de Jupiter-Tonnant :

((Ah ! çà, mais tout ceci est une plaisanterie, une vraie plaisanterie : vous êtes leurs dupes. Ces drôles jouent tous les jours la même comédie aux trop sensibles visiteurs de Montfaucon. Ils vous prendront vos cent ou cent-vingt francs, et ils vous présenteront dans un mois une note de cinquante francs pour frais de nourriture d'un cheval qui n'a que douze heures à vivre, quelle que soit la nourriture qu'on lui donne-

rait, d'une rosse limousine qui n'a pas plus appartenu uu maréchal Brune qu'au maréchal Lobau, à l'empereur Charlemapfne qu'an paladin Roland. Mais le premier cheval fourbu, fracassé, à demi mort qui va entrer ici dans cinq minutes, aura eu Thonneur, à en croire ces messieurs, de faire la guerre sous le maréchal Ney, sous le roi Murât. Pour les partisans de l'Empire, il se sera trouvé à Waterloo où il aura reçu deux coups de lance dans le poitrnil; pour les lépfitimistes, il aura été monté par Charles X le jour de son sacre à Reims. — Filez vite, dit M. Brissot- Thivars, chanj^eant le registre de sa voix, aux deux biographes de Montfaucon; emportez ce cheval; et vous, messieurs, veuillez me suivre. »

Avant de nous conduire à la partie réservée de Montfaucon, où nous étions destinés à jouir du spectacle si haut en goût du cheval de lord Egerton dévoré par les rats, M. Brissot-Thivars nous introduisit dans une espèce de tannière éclairée par deux luminons fumeux qui laissaient voir, assises par terre, plusieurs femmes occupées à mettre par ordre de races les chiens assommés, étmnglés, écrasés, étouffés à Paris dans la nuit.

Quelles femmes ! de véritables Ganidies : des touffes de poils blancs et roux s'échappaient en colère de dessous les mouchoirs flétris qui emmaillotaient leurs têtes. Leurs manches étaient retroussées jusqu'aux épaules, et avec leurs mains de sorcières dont les ongles simulaient des griffes, elles accomplissaient dans ces demi-ténèbres leur besogne, qui consistait non seulement à classer les chiens, ainsi que je viens de le dire, mais en outre à les dépouiller de leurs colliers de cuivre. Il n'y avait pas d'autres sièges autour de nous que ces chiens empilés. Nous nous assîmes

donc tous les quatre sur des piles tremblantes de chiens, et nous examinâmes le travail de ces dames. Balzac dévorait des yeux ce tableau de l'école de Teniers, et il étudiait surtout avec sa lumineuse curiosité, avec ses propriétés d'alambic, car on peut dire qu'il distillait déjà tout objet passant par ses yeux pour pénétrer à son cerveau; il étudiait en ce moment, disons-nous, les plis, les rides, les crevasses, les ravins, les fondrières qui se faisaient sur le visage de ces femmes boucanées par le feu perpétuel de l'eau-de-vie, lorsqu'elles épelaient à haute voix les noms des chiens gravés sur leurs colliers, les adresses et les devises qui accompagnaient ces noms.

Gomme ces noms étaient presque toujours choisis avec coquetterie, comme ces devises exprimaient un attachement délicat de l'animal pour son maître ou pour sa maîtresse, et que depuis longtemps tout sentiment fin relevant de l'intimité n'avait plus rien de commun avec ces femmes, véritables sauvages de la civilisation. Parisiennes de l'Océanie et de la mer du Sud, c'était un concert d'ironies et de moqueries quand elles lisaient, par exemple, sur les colliers qu'elles dénouaient : Je m'appelle miss Violette^ et je demeure rue de Provence n°... — Ou bien : Mon nom est Printemps, mon maître s'appelle le comte de..., rue de..., — Ou bien : Ramenez Zulma à sa bonne petite maîtresse qui l'attend rite de W... — Tiens ! disait une

sorcière à l'autre, emballe-moi bien Violette avec tous les caniches anglais. Sont-ils bêtes avec les noms qu'ils leur donnent. Où vont-ils donc les pêcher? Tous les chiens devraient s'appeler Mouton et fournir douze livres de graisse.

— Ça se vend donc, la graisse de chien, demanda Balzac, que vous en parlez avec ce respect ?

— Voilà une question ! Et avec quoi voulez-vous qu'on fasse frire toutes les pommes de terre et tout le poisson blanc qu'on vend dans Paris ? Miss Violette, que voilà, fournira son bon petit pot de p-fraïsse, et Zulnia en rendra au moins deux livres. Nous la ramènerons à sa bonne petite maîtresse à l'état de saindoux,

— Qui te donnera la récompense promise !

— Ça fait rire monsieu*.

— La graisse de chien égayé beaucoup monsieur. > Balzac riait beaucoup, en effet, des acteurs, des personnages et de la mise en scène de ce spectacle que nous donnait un coin du vaste charnier de Montfaucon.

L'inspecteur de la salubrité publique était heureux de voir l'intérêt de vive curiosité que nous apportions à ces mœurs dont jusqu'alors nous n'avions eu aucune idée. € Questionnez-la un peu, dit-il tout bas à Balzac en lui montrant une de ces femmes employées au dépouillement des chiens ; sachez ce qu'il y a chez ces êtres si à part dans la civilisation. »

Véritablement, celle que M. Brissot-Thivars désignait, sans être tout à fait une beauté grecque, méritait qu'on la distinguât de ses compagnes. Gomment, en un tel lieu, portait-elle à ses joues fraîches et fleuries les signes charmants de la jeunesse et le caractère de la santé ? c'est ce que nous ne pouvions comprendre et que M. Brissot-Thivars expliquait, lui, sans hésiter et peut-être avait-il raison, par la supériorité nutritive de la chair xle cheval.

Balzac, qui ne demandait pas mieux que de faire de l'anatomie de mœurs, n'importe en quel endroit, rapi)rocha son siège, formé de chiens tressés, du divan de chiens où siégeaient ces dames.

Nous opérâmes le même mouvement, et l'auteur de la Physiologie du Mariage entama ainsi le dialogue :

29G nALZA(î r.iiKZ lui

« Quel âge avez-vous bien, princesse ?

— Vingt-quatre ans, répondit la princesse de Montfaucon, en ôtant sa pipe de la bouche, car elle fumait et puisait de temps en temps de Teau-de-vie dans un petit seau de métal attaché par une chaînette au goulot d'un flacon qui ne restait guère en repos sur sa base.

— Etes-vous mariée ?

— Au treizième (1).

— Je m'en doutais, princesse.

— Allez, ce n'est pas le plus pire des arrondissements. Il n'y a pas de ça dans les mariages qu'il bénit... » Et avec son pied elle alla remuer le monceau de colliers qu'elle avait détachés du cou des chiens, La métaphore était parlante.

«Vous êtes donc heureuse en ménage ?

— La plus heureuse de la montagne de Belle ville et des buttes Saint-Ghaumont.

— Vousne désirez rien, à ce compte, ô princesse fortunée ? votre mari, votre commerce de chiens, voilà le comble du bonheur pour vous ? »

Elle ôta de nouveau sa pipe de la bouche et but, avant de répondre, un autre petit verre.

« Oh ! non, répondit-elle ensuite : je rêve autre chose. »

Le mot rêver nous renversa. Gomme ce mot, resté si poétique malgré ses longs services, était-il arrivé à ce bout du monde ? Grand mystère ! Il fallut l'accepter.

« Et que rêves-tu, puisque tu rêves ? lui demanda M. Brissot-Thivars en se mettant en travers de l'interrogatoire de Balzac, dont il ne soupçonnait pas toute l'habileté. Je gage que je le sais. Tu rêves une belle maison à toi dans la rue de la Paix.

— Non, je ne me coiffe pas de maison comme ça. J'aimerais mieux, d'abord, une campagne à Pantin.

(i) Paris n'était alors divisé qu'en douze arrondissements.

— Alors, c'est une belle voiture que tu voudrais avoir ?

— Une voiture ! ah ! bien oui ! Je ne puis pas seulement supporter l'omnibus. Le cœur me manque quand j'y monte.

— Alors, tu voudrais avoir des cachemires de l'Inde ?

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Beaucoup d'argent ?

— C'est pas bien malin de faire un pareil souhait. Vous aussi, vous désirez en avoir beaucoup. Ça n'a rien de bien particulier.

— Alors, je ne devine pas.

— Mon pauvre Brissot, dit Balzac à l'inspecteur désappointé, laissez-moi me mettre à votre place. Votre bonheur le plus grand, ajouta Balzac en se tournant vers la femme si stérilement interrogée par M. Brissot-Thivars, votre rêve le plus caressé, puisque

rêve il y a, princesse, ce serait, je vais vous le dire : ce semit d'avoir un bureau de tabac où vous vendriez de l'eau-de-vie sur le comptoir.

— Il l'a dit ! s'écria la femiie en arrachant une dernière fois sa pipe de la bouche et en s'élancant pour embrasser Balzac, qui l'éloigna en disant; c Le matin, je crains l'odeur du jasmin, i

Nous félicitâmes Balzac sur sa divination: mais je dois ajouter — non pour vouloir diminuer en rien un rare talent d'observation chez lui — qu'il était à peu près sûr de ne jamais se tromper en supposant, les yeux fermés, dans toutes les occasions possibles, qu'un bureau de tabac est le suprême désir de presque toutes les femmes, à commencer par la veuve du colonel, jusqu'à la portière de la dernière maison du faubourg Saint-Marceau. Balzac lui-même abusa

quelquefois du bureau de tabac dans sa vie. Je sais de lui une promesse qui reposait sur l'obtention d'un bureau de tabac, dont il eut bien du mal à se dégager.

« Messieurs, nous dit M. Brissot-Thivars, les rats nous attendent.

— Ne faisons pas attendre plus longtemps' ces messieurs, ajoutaBalzac :ils ont droit à tous nos respects. — Allons aux rats !
»

Nous nous levâmes tous, et nous partîmes pour aller voir les rats manger le cheval réservé à leur voracité, et gardé à notre intention comme le bouquet de la fête que nous donnait Montfaucon.

A travers des terrains spongieux, rendus plus mous encore par de grosses pluies tombées depuis plusieurs jours, nous nous acheminâmes vers le point de l'établissement où nous attendait ce beau spectacle.

Ici se place naturellement la description de la mise en scène de notre cortège nocturne, mise en scène moins riche en décors ; moins somptueuse en costumes, moins féerique, sans doute, que celle de l'opéra de la Juive ou des Huguenots^ mais d'un caractère cependant qui répondait avec harmonie à la physionomie excentrique du drame préparé pour nous, et qui allait s'agiter sous nos yeux à cette dernière heure de la nuit.

Douze hommes de l'endroit, chacun d'eux portant dans la main droite une torche de résine allumée et une longue échelle sur l'épaule gauche, nous devançaient avec une certaine circonspection mystérieuse ; quatre autres n'ayant que des échelles, nous suivaient dans le même silence de conjurés. C'est la nuit, il est probable, qui prête cette teinte catilinaire aux démarches qu'elle voile. Quoi qu'il en soit, nous ne devons pas être fort gais à voir passer dans l'ombre, avec nos

torches incendiaires. Je pensais, à part moi, à Samblançay, conduit pareillement entre des flambeaux, pour être pendu à ce même Montfaucon sous le règne du bon François I" et par le bon plaisir de son excellente mère madame d'Anj^oulême. Nous étions à l'endroit même aussi où s'élevaient les fourches patibulaires auxquelles il fut accroché par le lieutenant Maillard. Il ne manquait que les corbeaux ; nous n'allions pas tarder à les entendre.

Sur nos flancs marchaient des chiens couleur de la nuit, ils avaient, on va le voir, bien d'autres raisons pour nous accompagner que leur invincible habitude de ne jamais se séparer de leurs maîtres. C'est de la famille nombreuse de ces chiens, de leurs tribus féroces que l'on tirait alors — j'ai dit la date de l'époque où je me suis placé — les chiens gladiateurs qui luttaient deux fois par semaine avec d'autres chiens non moins féroces qu'eux, aux spectacles, renouvelés des Romains, de la sanglante barrière du Combat ; si terribles, si meurtriers les uns et les autres, que la police, en supprimant ces combats, supprima du même coup les chiens, malgré les réclamations pleines de tendresse des bouchers de la banlieue de Paris. Et ce fut double justice. Il n'en existe plus aujourd'hui que quelques rares échantillons à peu près sans emploi, car ils ne tuent plus personne, et ils ne se tuent plus entre eux. Chiens burgraves.

Ceux qui faisaient partie de notre expédition étaient des dogues et des boule-dogues issus par croisement, ot un croisement surveillé de près, des races anglaises et saxonnes les plus renommées : tête carrée, anguleuse, oreilles courtes, œil lombé et sanglant, dents de fer, museau brûlé, poil jaune-sale, reins râblés, pattes d'éléphant. On en a vu, à ces formidables jeux des

800 ■ HAr^ZAC CHEZ J,UI

barrières, crever le poitrail d'un taureau, et eux-mêmes, le ventre ouvert d'un coup de cornes, casser, avant d'expirer, les reins à un âne.

Tels étaient nos jolis éclaireurs ; telle était notre garde d'élite. Si l'un d'eux s'éloignait de sa ligne, un vigoureux coup de pied dans les flancs le ramenait bien vite; mais, si prompt qu'il fût à

l'obéissance, il ne rentrait dans l'ordre qu'après avoir montré une enfilade de dents prêtes à dévorer son mentor, et comme s'il eût voulu lui faire comprendre, par cette grimace blanche et silencieuse, qu'il n'acceptait la correction qu'à titre de caresse, de simple jeu de l'amitié. Si une folle rage, telle qu'ils en éprouvent souvent, eût tourné ces chiens contre nous, nous aurions été déchirés, massacrés en cinq minutes, guides et curieux.

Mais nous voici parvenus aux pieds d'un mur circulaire ou à peu près circulaire, car rien dans cet endroit ne présentait une forme correcte, un dessin arrêté ; la substance même des objets n'avait rien de la réalité ordinaire. Ainsi, les terrains avaient l'inconsistance d'une éponge; la boue la légèreté de l'eau, l'eau l'épaisseur de la boue; les monticules dont se hérissait le sol offraient la friabilité du sable; les maisons des gardes et des employés, l'ébriété chancelante de pierres mal superposées; les cinq lacs enfermés dans le périmètre de l'établissement, l'aspect désolé de cinq débordements ; et le seul moyen de respirer consistait à retenir son haleine.

Les échelles furent appuyées contre ce mur, et après une ascension assez rigide, nous et nos douze portetorches nous en couronnâmes la crête.

Nos regards plongèrent alors dans une enceinte encore assez vaste, où étaient conduits les chevaux condamnés à être abattus. Plusieurs ossuaires, cà et là

éparpillés, indiquaient cette funèbre destination. Il nous fallut quelques minutes de recueileniont pour haliituer nos yeux à la parception des particularités, d'ailleurs assez restreintes, du local. Le fond de cette cuve mal pavée était déchiré par les lignes de

plusieurs rigoles en pierre de liais aboutissant au bord même de la circonférence du mur, et chacune de ces longues et irrégulières rigoles se terminait par une grille perpendiculaire, placée là, je présume, pour arrêter les corps solides et ne laisser passer que le sang. Ce sang courait ensuite souterrainement vers un lac, un véritable lac où l'on pouvait se promener en bateau. Cette expression, un lac de sang, cessait là d'être une métaphore. Il y avait lac, rives, vagues et barcarolles. Un lac d'une étrange beauté, comme a pu le rêver Néron, le grand poète écarlate.

Nous attendions toujours sur la crête de notre mur. Le rideau allait se lever !

Une grille de fer s'ouvrit dans l'épaisseur du mur; quatre hommes entrèrent aussitôt dans l'enceinte en traînant après eux, avec des cordes, le cheval mort, le héros de la fête, l'acteur principal que nous attendions avec des battements de cœur. Quand ils l'eurent rapidement dégagé de ces derniers liens sur la terre, pauvre créature qui en avait tant porté depuis sa naissance : et dans quel moment on l'en délivrait ! — pour lui donner la liberté de la mort — quand ils l'eurent laissé tout nu sur les pierres, ils s'éloignèrent et repoussèrent derrière eux la grille de fer. L'ouverture était jouée : l'action s'entamait.

Par toutes les grilles ouvertes au bout des rigoles, et sans doute par bien d'autres soupiraux masqués, apparurent aussitôt quelques rats attirés par l'immense régal. C'étaient des tireurs. Plusieurs, déta-

chés de ce premier peloton, s'avancèrent sur la pointe des pattes jusqu'à quelques mètres de la bête, et là ils tournèrent, d'un commun mouvement, leurs museaux pointus et leurs fré-

missantes moustaches vers les grilles par où ils étaient entrés, comme pour s'assurer, au besoin, le chemin d'une retraite. On a parlé de la prudence du serpent; cette prudence est aussi fausse que la modestie des violettes ; rien n'est moins prudent que le serpent, qui siffle, qui bondit, qui emploie tous les moyens imaginables pour trahir sa présence : rien n'est moins humble que la violette, la première des fleurs qui lève le nez après l'hiver et qui s'en va la dernière après l'automne , si toutefois elle s'en va jamais. Parlez-moi de la prudence du rat ! C'est l'animal contre lequel on a dressé le plus d'embûches depuis la sortie de l'arche, où le bon Noë aurait bien dû ne pas le laisser entrer, et c'est l'animal qui s'est le plus multiplié sur la terre.

Continuons l'épopée de ceux de Montfaucon.

Leurs premiers mouvements de timidité disparurent dès qu'ils se virent entourés par d'autres rats accourus pour prendre part à la curée. Le nombre les encouragea les uns les autres, et le pavé commença à se tacher à toutes les distances de ces corps qui augmentaient et se mouvaient. Balzac nous fit remarquer avec une spirituelle justesse d'attention que, parmi ces rats, il y avait progression de taille et de force des premiers aux derniers, ou plutôt des premiers aux suivants, car les derniers étaient loin d'être encore arrivés. Ceux qui s'étaient présentés d'abord, maigres, allongés, chétifs, avaient été suivis par d'autres d'un embonpoint plus généreux, lesquels, à leur tour, avaient été suivis par d'autres plus gros, procession graduée qu'il expliquait par une plus grande faim chez les premiers que

chez ceux qui étaient venus ensuite. Prolongeant Tin- (luction, Balzac, toujours d'après leur mine et leur allure, leur prêtait une profession ou une position sociale, afin de mieux expliquer en-

core leur plus ou moins de volume au point de vue de la santé et au point de vue de la considération personnelle. A mesure qu'ils se montraient, Balzac nous disait : c Voilà un clerc d'huissier à vingt francs par mois, sans déjeuner. — Voilà un surnuméraire aux finances. — Ah ! celui-ci est commis à douze cents francs : il est moins creux. — Celui-ci a deux mille francs, mais il a des vices. — Ah ! voici un chef de division : il prend du ventre. — Ah ! voilà un rentier : il est chauve. » On comprend que cette description physiologique ne fut pas de longue durée : quelle observation eût suffi à la multiplicité indéfinie des nouveaux survenants ? Le fond de la cour allait disparaître, il disparaissait à vue d'œil sous un tapis de rats : rats noirs, rats bistres, rats fauves, rats jaunes, rats marrons, rats gris, rats cendrés, rats bleuâtres, même rats blancs, — les doyens d'âge. Avant qu'il ne fût tout à fait couvert, nous remarquâmes qu'il partit delà masse un détachement de rats ' plus hardis, plus aventureux que les autres. Ils allèrent sur trois colonnes, et triangulairement, vers le cadavre du cheval, qu'ils occupèrent. Ce fut comme une reconnaissance militaire qui avait réussi. Alors, les autres compagnons, rassurés, marchèrent avec beaucoup plus de résolution II y eut ébranlement général, la division avança ; et, tandis que ceux que je viens de montrer grim pant sur les flancs ballonnés du cheval s'occupaient de découdre sa peau d'un bout à l'autre, ainsi qu'un tailleur découdrait un vieil habit pour en faire des morceaux, des centaines, des milliers, des myriades de rongeurs

accouraient par toutes les ouvertures, mais drus, pressés, effarés comme des spectateurs effrayés qui chercheraient à sortir d'une salle de spectacle où serait le feu. Ils montaient les uns sur les autres, et leurs mouvements et leurs petits sifflements aigus, qu'on n'entendait pas d'abord, 'produisirent par degrés, en se

multipliant, le bourdonnement de la foule, un murmure d'où sortaient des cris qui avaient presque le son de la voix humaine. C'est que la vie bouillonnait dans cette matière animée. Le sol ne tarda pas à être couvert d'un demi-pied de cette chair en fermentation. Je frémis quand je pense que si quelqu'un de nous était

tombé là-dedans Les chacals ne dévorent pas plus

vite.

« Est-ce beau ! s'écria le spirituel M. Brissot-Thivars avec orgueil et comme Carter devant sa ménagerie ; est-ce beau !

— Superbe ! répondit Balzac en envoyant un salut de la main : superbe ! Ce sont là vos lions ?

— Comme vous dites, mes lions. Les entendez-vous rugir?

— Je les entends rugir. Bien rugi, Montfaucon !

— Savez-vous, continua M. Brissot-Thivars en désignant les innombrables légions de ces redoutables destructeurs que nous avions sous les yeux, savezvous que si un jour, par une cause qu'il n'est pas chimérique d'imaginer, ces nuées de rats descendaient dans Paris, tout un quartier serait dévoré ou terriblement endommagé !

— En vérité? demanda Balzac, charmé de connaître ce danger auquel Paris était exposé.

— Rien n'est plus vrai. Un mouvement de terrain après un orage peut amener l'événement.

— Paris, envahi par les rats de Montfaucon ! quel

spectacle ! Est-ce qu'on ne pourrait pas essayer la chose, (lit Balzac, émerveillé de son idée ; se donner comme une répétition générale d'un plaisir que nos descendants seuls verront peut-être? Si l'on se passait de l'orage... si l'on provoquait un peu soi-même ce mouvement de terrain dont vous parlez, cher inspecteur?...

— Vous voudriez que moi, chargé de protéger Paris contre toutes les éventualités de Montfaucon, je misse la main à un complot ah!

— Mais quelle émotion ! c'est bien tentant! Voyezvous descendre, par sept ou huit barrières, dans Paris, des troupes de rats, sur un ou deux mètres d'épaisseur, renversant les employés de l'octroi et se répandant à travers vingt quartiers encore endormis? Quel réveil ! Les marchands referment bien vite leurs boutiques, qu'ils se disposaient à ouvrir; les fiacres, dont les chevaux s'emportent, courent vers la Seine pour mettre le fleuve entre eux et les hordes de ces nouveaux Attila; les portiers se regardent épouvantés sur le seuil de leurs maisons, dont la base a disparu sous le flot de la marée vivante.

» Peignez-vous maintenant le quartier de l'Opéra, attaqué à son tour. Je me figure l'étonnement de ces dames de la rue de la Victoire, de Provence, du Helder et de la rue Saint-Lazare, à qui leurs femmes de chambre viennent dire avec épouvante : « Sauvonsnous, sauvez-vous ! — Mais qu'y a-t-il?... Est-ce que la police? Est-ce que des huissiers mal appris?....

— Il s'agit bien de ça ! la maison est pleine de rats.

— De rats? — Oui, mesdames, de rats; ils ont mangé le concierge, trois pianos ; ils sont dans l'antichambre : les enten-

dez-vous ! — Fuyons, alors : mes chevaux! meschevaux-î — Ils sont dévorés, madame.

— Saiitonw par la fenêtre ! — Impossible ! les rats sont dans la rue, qu'ils dépavent. »

— Vous plaisantez, cher monsieur de Balzac; les désastres qu'ils causeraient par leur invasion seraient sans doute beaucoup moins originaux, mais ils n'en seraient pas moins réels ; ne savez-vous pas ?...

— Je ne plaisante pas ! interrompit Balzac, et je sais qu'Edimbourg, au dix-huitième siècle, faillit être dévoré, non pas précisément par les rats, mais bien par les punaises. Il fallut démolir les deux tiers de la ville pour sauver l'autre tiers. Donc, une ville peut fort bien être rongée par les rats, quand une autre l'a été par les punaises, et bien d'autres en Afrique par les sauterelles. Seulement je préférerais être mangé par les sauterelles à l'être par les rats, et surtout par les punaises, si j'avais le choix de mes convives. Mais quel beau titre de chapitre pour un roman : Comment du soir au matin, toiUin quartier de Paris disparut mangé par les rats.

— Chut! dit le docteur Gentil, la grande dissection commence.
»

Le docteur avait raison : les rats de Montfaucon avaient ouvert le cheval, et ils le taillaient, le trouaient, le traversaient, l'émiettaient; travail de destruction qu'il ne nous fut plus permis, quelques instants après, de distinguer ni de voir, le cheval ayant complètement disparu sous ces hideuses bêtes qui, s'attachant, avec la précision vorace des sangsues, autour de sa forme rebondie, nous offrirent bientôt le spectacle d'un second cheval formé

de mille rats, composé de tous ces poils et de toutes ces pattes qui remuaient. Et quel cliquetis! Nous entendions les craquements des dents; le bruit des fourchettes montait jusqu'à nous. Parmi ces impitoyables rongeurs quelques-uns

mo parurent de la grosseur d'un chat. Mais quel chat eût osé se mesurer avec de pareils adversaires? Il eût été avalé comme une perdrix par un renard ; il eût été englouti au vol. On va voir si nous exagérons.

c II est temps\ ïdit M. Brissot-Thivars à l'un des liommes qui, du haut du mur, éclairaient cette scène avec la résine en combustion.

A cet ordre du chef, l'homme désigné lança sa torche dans l'arène, et elle alla tomber à une petite distance de l'endroit où les chacals de Montfaucon accomplissaient leur meurtrier festin. Il plut du feni sur tous les Lucellus; cette ondée incandescente fut seule assez forte pour obtenir le résultat qu'on attendait. Il s'éleva un cri comme celui de plusieurs enfants qu'on égorgerait, et une petite fumée roussâtre l^erça l'air en tire-bouchon. Il se fit un trou dans la masse mouvante, à l'endroit où était tombée la résine fondue. Au fond de ce trou nous vîmes un squelette : c'était celui du cheval. Il n'y avait plus de cheval.

Dans les cavités, cellules et compartiments de cette charpente, quelques rats trop repus s'étaient logés ; quelques-uns s'étaient endormis, de même que des buveurs fatigués par l'ivresse s'endorment sous la table du cabaret. Ils étaient ivres de cheval.

c Maintenant^ faites entrer les chiens I

— Gomment, ce n'est pas fini ! » s'écria Balzac, qui n'avait pas perdu une seule des rares et neuves jouissances d'observation causées par le spectacle, à coup sûr exceptionnel, dont nous étions tous encore étourdis, émus, terrifiés.

Les chiens entrèrent dans l'arène et le grand carnage commença. Les premières minutes furent belles pour eux. Ils tor-dirent des cous, cassèrent des reins, broyèrent des têtes par centaines. C'était du délire.

Ils tuaient, ils aboyaient; ils aboyaient, ils tuaient ; ils faisaient des coups doubles, à l'instar des bons chasseurs. Le mâle et la femelle tombaient souvent sous la même morsure. Et quand ils les croyaient morts, nos braves molosses les secouaient de ci, de là, comme une paire de gants vides, ainsi qu'ils font souvent, en effet, pour s'amuser quand ils sont tout petits et qu'on leur livre un gant à mordiller; puis ils les rejetaient, et recommençaient le massacre. Ils nagèrent en plein meurtre tant qu'ils voulurent, — non, tant qu'ils purent. Il n'y a pas de volupté qui ne s'épuise. Nous vîmes diminuer peu à peu l'exaltation, et la cruauté faire place à la clémence, aune clémence, qui n'était, il va sans dire, que de la fatigue déguisée. Et pourtant, s'ils avaient beaucoup tué, ils n'avaient rien détruit, nos féroces jaguars de Montfaucon. Le premier quart d'heure avait été pour eux, le second ne le fut pas autant. Nous entendîmes des aboiements qui ressemblaient moins à des cris de victoire qu'à des accents de douleur. La réaction commençait. Nous vîmes saigner bien des oreilles, nous vîmes bien des naseaux de dogues, naseaux jusqu'alors respectés, auxquels se suspendaient des grappes de rats qui mangaient à même leurs ennemis. On avait beau les secouer, ils ne s'en allaient pas, ils tenaien^ ferme, ils tenaient bien, si bien et si

ferme, que je vis des masques entiers de chien arrachés. Et que d'autres s'en allaient traînant en hurlant une patte dolente! que d'autres ne bougeaient plus! Le reste, sans doute, se défendait vaillamment, mais il se défendait. On le voit, la position était changée. La chance aurait fini par fort mal tourner contre les chiens, si leurs maîtres, effrayés du danger, et aussi pour couronner la fête, n'eussent ouvert la grille, et les bras nus, les mains

armées de bâtons, n'eussent fait invasion au centre de la mêlée indécise, hésitante, attachée au fil suprême de ralternative qui va changer la victoire en défaite, la défaite en victoire. Quelle immense joie pour les chiens à la vue de ce renfort ! Ils retrouvèrent leur première énergie. S'ils avaient su le grec, ils n'aument pas eu besoin de l'employer pour s'écrier : Dieu, rends-nous la lumière et combats contre nous\ La lumière était tout naturellement revenue; il faisait jour. Les torches n'étaient donc plus utiles pour voir ce qui allait se passer. Quoique pâle et grise, l'aube permettait de distinguer nettement les objets.

La lutte reprit. Les hommes furent superbes; hommes et chiens le furent, à vrai dire. Chaque coup de bâton faisait partir des volées de rats ; on eût dit des perdrix. Les chiens, qui les happaient au vol, complétaient l'illusion.

Quel beau carnage ! Gomme on attaquait ! comme ou se défendait! Il pleuvait du sang. Désespérés, exaspérés, les rats bondissaient sur le dos des chiens, grimpaient le long des hommes, couraient dans leurs barbes, autour de leur cou, dans les jambes, sur leurs épaules, dans leurs cheveux, soufflaient, sifflaient, se collaient, s'enroulaient autour des bâtons et mordaient le bois jusqu'à y laisser leurs dents. J'en ai vu s'élancer contre le mur et s'y briser la tête, ne voulant pas se rendre, se suicidant de rage, —

des rats de l'antiquité! Naturellement, la victoire demeura aux hommes, mais elle leur coûta cher. Un duel à coups de sabre avec leurs semblables ne les eût pas mis dans un pire état. Lasueurette sang ruisselaient de leurs fronts.

La fête était finie.

« Quel drame, n'est-ce pas? dit à Balzac l'inspecteur de la salubrité publique.

— Vous appelez cela un drame! s'écria de Balzac, ravi de sa nuit ; dites un poème, et vous serez encore loin de la vérité (1) ! »

(1) Balzac ne tira ni un drame ni un poème de cette visite à Montfaucon, mais il s'en souvint avec profit plus tard pour écrire un de ses plus jolis contes drolatiques : Le Prosne dtijoyeux curé de Meiidon. Diane de Poitiers, sous la figure d'une souris, est racontée et dépeinte avec un esprit charmant, dans ce morceau délicieux où Henri II est représenté sous celle d'un trop volup tueux musaraigne

Balzac et Vidocq. — L'Aventure de la comtesse de B... racontée par Vidocq. — Le rôle de Vidocq, dans ce drame. — Explication du dénouement de ce roman vrai.

On était en plein été; je crois même qu'on touchait à la fin de 1844. Oui, nous étions dans l'année 1844. Balzac habitait alors la fantastique maison de la rue Basse, à Passy.

Par une de ces journées étouffantes comme on n'en traverse guère qu'à Paris dans le mois de septembre, car je n'en ai jamais connu d'aussi mortellement chaudes à la même époque au milieu du Sahara, je me décidai, sur une invitation de Balzac, à me rendre à cette jolie habitation de Passy, très jolie sans doute,

mais collée comme une aire tremblante aux flancs périlleux d'une montagne. Rude ascension qui me fait paliûter et iiiisseler les tempes rien qu'à la pensée de l'avoir tentée. Il y avait surtout à gravir, après la barrière, et tortueusement placée entre les hauts murs qui soutien-

3[^]12 liALZAC CHE/ LUI

lient la montagne de Passy, une ruelle d'une perpendicularité, d'une roideur, d'une fantaisie de contoui-s, d'une difformité!... un vrai pèlerinage à accomplir. Balzac prenait souvent cet affreux chemin, très mal famé du reste, quand il ne voulait pas être rencontré par les importuns. Rien n'était amusant, d'en haut, — petite cruauté amicale, — comme de le voir suer d'ahan, souffler comme un bœuf au soleil, rompre sur ses genoux, à travers les anfractuosités de cette brèche. Nous nous donnions souvent ce plaisir de belvédér, madame X... et moi, quand il avait promis de venir déjeuner, et qu'il n'était en retard que de deux ou trois heures.

Je suivis ce jour-là le bord de leau, espérant voler quelques bouffées d'air à la Seine. Je n'eus pas la moindre risée. Quelle fournaise ! Le cours la Reine était jaune comme de la paille de maïs. Joignez une poussière fine, corrosive, à cette atmosphère de feu. Il fallait que le dédommagement qui m'attendait à Passy fût bien grand pour me faire oublier ce voyage par un temps si lourd. Il alla au-delà de toutes les compensations imaginables. J'aurais consenti à endurer vingt fatigues pareilles pour jouir de la surprise que Balzac m'avait ménagée ce jour-là.

Il était sept heures et demie environ quand j'entrai dans la salle à manger, celle que décorait, digne d'une galerie florentine

ou vénitienne, son buste, chefd'œuvre de David : un Titien peint au ciseau, un Van- Dyck de marbre. Cette riante pièce, dont nous avons déjà parlé, donnait sur le jardin et communiquait avec son cabinet de travail.

Balzac achevait de dîner : il avait à sa droite, près de lui, un rédacteur de la Presse^ M. Robert, qui était venu lui demander la suite des Paysans ^ que publiait

BALZAC CHEZ LUI 'àl3

alors ce journal, à sa gauche, madame X..., occupée à verser le café, et eu face de lui un homme à figure hovint', large du front, bestiale du bas, solide, inquiétante, d'un caractère étrange : cheveux autrefois rouges assurément, aujourd'hui blancs-blonds; regards autrefois bleus, aujom'd'hui gris d'hiver. Ensemble complexe, rustique et subtil, d'une expression peu facile à définir d'un mot, d'un trait, du premier coup ; calme, cei)endant, mais calme à la manière redoutable des sphinx égyptiens. Il y a des grilles (juelque part. Du reste, je dois dire ici que l'homme posa si habilement, pendant toute la soirée, son buste d'Hercule, mais d'Hercule après les douze travaux, fatigué et voûté, pendant tout le temps qu'il passa chez Balzac cette fois-là, qu'il me fut impossible de voir sa ligure d'une manière assez suivie pour en retenir fermement les traits, pour pouvoir les grouper et les fixer plus tard sous la plume.

Ni à la lumière du jour, qui déclinait déjà beaucoup, il est vrai, quand je fus introduit, ni à la clarté des lampes qu'on ne tarda pas à apporter, cette figure ne se dévoila une seule fois franchement à mon regard. Je n'en saisis jamais qu'un quartier. N'y eut-il que du hasard dans cet accident, y eut-il de la volonté du per-

sonnage, c'est ce que je ne saunas affirmer : mais, par l'effet d'une cause ou d'une autre, ce masque m'échappa constamment sans qu'il y eût pourtant affectation apparente de sa part à se dérober à l'examen. Quel était donc cet homme ? C'est avec un simple mouvement de ses mains, qui me parurent d'un beau mou-, lage, d'une rare expression de souplesse et d'autorité, et qu'il agitait parfois avec la coquetterie qu'y aurait mise une femme, et qu'il laissait tomber aussi parfois avec la lourdeur royale d'une patte de tigre; c'est avec

314 BALZAI; CHEZ LUI

leur simple mouvement, dis-je, qu'il sut échapper à toute minutieuse analyse. Tantôt il les faisait se rencontrer sur son front comme un homme occupé à empêcher sa mémoire de s'évaporer, et alors son visage était à demi invisible ; tantôt il plaçait l'une ou l'autre en écran au-dessus de ses sourcils, afin de garantir ses yeux du trop vif éclat de la lumière, ou bien il les croisait au repos sur sa bouche, ainsi qu'on fait dans les moments de profonde attention portée aux choses qu'on écoute. Et, singulière influence de cette individualité, je sentis, bien avant que Balzac m'eût présenté à ce convive, nouveau pour moi, qu'il remplissait l'espace où nous nous trouvions de sa puissance translucide : enfin, on éprouvait, — c'est du moins ma sensation personnelle, — qu'il n'y avait pas que le poids d'une seule planète souverainement intelligente dans le milieu où nous respirions. A côté de celle de Balzac il y en avait assurément une autre ce soir-là qui gravitait et attirait.

En enfonçant les doigts dans une grosse pêche de Montreuil qu'il se disposait à porter à ses dents de sanglier, et en me dési-

gnant d'un coup d'œil satisfait le personnage qui m'était inconnu, Balzac me dit : « Je vous présente M. Vidocq. »

A ce nom fameux dans l'histoire de la police, je me rappelai avoir entrevu ce type de Vautrin dans les allées des Jardies, mais sans que Balzac me l'eût jamais présenté, ni qu'il m'eût dit quel personnage officiel et mystérieux c'était. Gomme j'avais appris à respecter toutes ses réserves et ses plus légères circonspections, sûr moyen de ne jamais ne prendre de froideur avec lui, je ne lui avais pas demandé quel visiteur j'avais eu l'honneur de coudoyer sous son toit. Il jugeait à propos maintenant de rompre le charme; je n'avais

qu'à m'on réjouir, l'he héros valait certainement la peine d'être connu, à cause de tout le bruit amassé autour de son nom, à cause des grosses et ténébreuses affaires de police secrète qu'il avait conduites avec la pénétration du génie et souvent résolues avec une audace chevaleresque. Balzac, et certes il avait en cela grandement raison, tenait en très haute estime ces sortes d'aptitudes privilégiées commises à la surveillance des familles et à la sécurité publique. Il admirait surtout la divination de ces esprits subtils entre tous les esprits, qui ont le flair aigu du sauvage pour suivre à la piste un criminel sur l'induction la plus fugitive, sans induction même. Une voix leur parle. Ils sont saisis d'un tremblement nerveux comme l'hydroscope sur le rocher qui recouvre la nappe d'eau à cent pieds sous terre, et ils s'écrient : « Le crime est là, creusez, il y est! »

Balzac lui-même aimait à se parer de cette rare intuition. Et que de preuves n'a-t-il pas données qu'il la possédait au plus haut degré en nous faisant suivre fil à fil les passions les plus cachées du cœur et en nous iutroduisantde dédale en dédale jusqu'au

cœur même, la caverne où se fabriquent toutes les fausses monnaies, où se nouent toutes les conspirations, où se préparent tous les meurtres, tous les crimes avant d'entrer dans le monde de la réalité pour y être étudiés alors par ces autres moralistes, les grands génies de la police, les Lenoir, les Golquilioun, les Parent-Duchâtelet, et, dans un autre ordre d'intelligence, les Vidocq !

Le café fut servi par les belles mains dodues de madame X... On causa encore quelques instants avant d'allumer les bougies. Au moment où elles furent placées sur la table, M. Robert s'étant levé pour]]artir, Balzac se leva aussi et l'accom-

316 BALZAC CHEZ LTjr

pagna après lui avoir remis un parpicL loiii chillonné, formé de pages de manuscrit et de placards d'épreuves, qu'il sortit des larges poches Ijalantes de la veste de toile grise qu'il portait ordinairement l'été.

A la porte de la salle, ils s'arrêtèrent pour causer. Balzac, qui avait une grande estime pour M. Robert aimait beaucoup' à le consulter, aie mettre au courant, dans des confidences familières, de ses misérables tribulations d'écrivain, particulièrement des contrariétés de toutes sortes qu'il éprouvait depuis quelque temps dans ses relations avec le journal la Presse. Il ne faut pas croire que son prodigieux talent et son 'immense popularité le missent à l'abri des trahisons intimes de la maison. Il avait là de bons amis qui le démolissaient avec bonheur auprès des chefs. La bonne, l'adorable madame de Girardin n'était pas toujours assez puissante elle-même pour soutenir le crédit ébranlé de Balzac, maintenir l'autorité de son nom et faire prévaloir sur d'honorables eunuques la virilité de ses belles créations. Le ver à soie

qui filait sa trame d'or avait ses araignées qui prétendaient filer aussi. On trouvait l'auteur du *Lis* dans la Vallée trop diffus, trop filandreux, anatomiste sans mesure, tapissier en diable, commissaire-priseur à l'excès, jamais assez dramatique, tirant tant qu'il pouvait au volume ; enfin les abonnés des départements se plaignaient, et quand l'abonné se plaint, il faut s'incliner, mieux encore, se mettre à genoux, rouler sa tête dans la poussière, obéir. Il n'était que trop vrai cette fois, cependant, [que l'abonné de Saint-Jean-de-Coq-e7i-Brle-so2ts-Bois et celui de Saint-Paule/i-/arre^ avaient réclamé contre le roman de Balzac en voie de publication : les Paysans. Ils menaçaient de cesser leur abonnement si l'on continuait à leur

donner, par tranches quotidiennes, ce fastidieux roman de M. de Balzac auquel ils ne comprenaient rien du tout, qui intéressait bien moins, disaient-ils, que la *Femme aux yeux verts*, publié simultanément par le journal rival. Donnez-nous donc des femmes aux yeux verts, criaient l'abonné de Saint-Jean-de-Coq-en-Brie-sous-Bois et celui de Sainl-Paul-en-Jarret, faites-nous grâce de la suite de vos affreux, ennuyeux et odieux Paysans.

Ces protestations réitérées avaient fini par porter coup : l'administration de la Presse, à tort ou à raison, s'était émue. Chaque jour, par missive [ou par messa- <?er, Balzac était prié de modifier, de couper surtout, de couper beaucoup, dans les *Paysans*^ cette colossale et neuve étude de mœurs, même après Molière où il a si admirablement peint ces matois, ces rusés coquins d'hommes des champs. Et l'infortuné Balzac coupait, mais jamais assez. On parlait de suspendre résolument la publication s'il ne se résignait pas à faire de plus larges sacrifices. Tel était l'état des relations de bonne amitié entre la Presse et Balzac à ce moment-

là; telle était sa situation personnelle d'écrivain, et il en causait à haute voix avec M. Robert en le reconduisant, tant son cœur aigri débordait, par ses lèvres.

Quand la conversation fut finie, Balzac revint prendre sa place à table; il souriait, mais cette gaieté me parut blafarde et forcée, et je doutai fort que Vidocq, à l'œil d'aigle, n'eût pas remarqué la fausse quiétude de notre liôte, qui, après avoir bu un grand verre de vin de Ghâteau-du-Pape, espèce de vin gros et noir qu'il prisait beaucoup, je ne sais trop pourquoi, dit au grand homme delà police: < Vous disiez donc, tantôt, monsieur Vidocq?...

— .Te disais que vous vous donnez bien du mn.

monsieur de Balzac, pour créer des histoires de l'autre monde, quand la réalité est là devant vos yeux, près de votre oreille, sous votre main.

— Ah ! vous croyez à la réalité ! vous me charmez. Je ne vous aurais pas supposé si naïf. La réalité ! parlez-m'en : vous revenez de ce beau pays. Allons donc ! c'est nous qui la faisons, la réalité.

— Non, monsieur de Balzac.

— Si, monsieur Vidocq ; voyez-vous, la vraie réalité, c'est cette belle pêche de Montreuil. Celle que vous appelleriez réelle, vous, celle-là pousse naturellement dans la forêt, sur le sauvageon. Eh bien ! celle-là ne vaut rien, elle est petite, aigre, amère, impossible à manger. Mais voici la réelle, celle que je tiens, qu'on a cultivée pendant cent ans, qu'on a obtenue par certaine taille à droite, ou à gauche, par certaine transplantation dans un terrain sec ou léger, certaine greffe ; celle enfin qu'on mange, qui parfume la bouche et le cœur. Cette pêche exquise, c'est nous qui

l'avons faite: elle est la seule réelle. Même procédé chez moi. J'obtiens la réalité dans mes romans, comme Montreuil obtient la réalité dans ses pêches. Je suis jardinier en livres. »

Vidocq versa lentement de l'eau-de-vie dans son café et se borna, pour toute réponse, à promener la tasse sous son nez.

((Vous n'êtes pas convaincu, je le vois, mon cher Vidocq ; mais toutes les fois que des gens sont venus me dire : « — Monsieur de Balzac, j'ai un superbe sujet • » de roman à vous confier; vous ferez un chef-d'œuvre

» avec ça; » — je n'ai rien trouvé qui valût la peine

Quand le fait y était, les détails, qui sont tout, les détails manquaient complètement, quand, au contraire, on m'apportait de jolis détails, bien gais, bien friands.

à se lécher les badigoinces, comme dit mon compatriote Rabelais, le sujet n'existait pas. Toujours la pêche de Montreuil, toujours le chasselas de Fontainebleau et la poire de Bon-Christien. Ça se fait, ça ne vient pas seul. >

Vidocq, en tenant sa tasse en l'air après l'avoir vidée à demi et de manière à ne laisser voir qu'un œil entre le dessin de l'anse et la courbure de la tasse, répondit à Balzac : t Si, ça vient seul quelquefois.

— Jamais! jamais! jamais!

— Si fait ! monsieur de Balzac, si fait ! î

Le regard de Vidocq frappa, comme le rayon d'une lentille de verre, l'œil ébloui et éblouissant de Balzac. Ces deux soleils s'allumèrent.

Ces mots tombèrent des lèvres de Vidocq :

c Je vous apporte une pêche de Montreuil.

- Vous?

— Moi.

— Il n'y a que vous au monde, il est vrai, qui pourriez... Mais non, pas même vous. J'ai sur ce point un fanatisme de conviction...

— Je vous apporte un fait.

— Un fait complet?

— Complet, là! une histoire.

— Avec ses deux jambes, le cœur et la tête?

— Oui, avec le cœur, la tête et le reste.

— Ah! il y a aussi le reste ?

— Oui, des passions et tout ce qui s'ensuit. » Quelque chose de moqueur, mais non pas précisément de cynique, comme le tour de la conversation entre deux pareils chirurgiens de Tâme entraînerait à le supposer, courut sur les cils à demi croisés de Vidocq, et alla se i)oser en étincelles au haut de la prunelle de ses petits yeux gris.

Madame X fit un nionvemont pour quitter la
table.

« Ah! vous pouvez demeurer, madame,» dit Vidocq avec un sourire qui, s'il ne m'aurait pas tout à fait rassuré pour la pudeur

d'une jeune fille, était très-suffisant pour la localité et la circonstance. D'ailleurs, comme toutes les supériorités parvenues d'une manière ou d'une autre à la région calme des hauteurs, Vidocq avait, devant le monde et lorsqu'il était hors du cadre de sa profession, la mesure exacte de la parole et de l'émotion oratoire. Il possédait et se possédait. Je dirais volontiers de lui ce que disent les maçons d'un homme de leur partie dont ils veulent louer la spécialité : Il est du hâtimeyit. Vidocq, comme Balzac, était tZ?/bâtiment.

((J'étais de service cette nuit là à la préfecture de police, dit Vidocq en commençant, et je vous affirme que cette nuit d'hiver était aussi froide que cette belle nuit d'été est chaude. La Seine était prise, et une lune glacée vous donnait le frisson rien qu'à voir sa blancheur badigeonnée sur les pavés, sur les murs et contre les carreaux, où l'on n'apercevait pas beaucoup de mouches. Mes collègues et moi étions ramassés autour d'un poêle en fonte, chauffé à blanc, qui criait comme un damné, tant nous lui fourrions, sans pitié pour le budget, du charbon dans le ventre. Nous faisions griller des marrons, et nous les arrosions de temps en temps d'un verre de vin blanc coupé par de l'eau bénite de cave, c'est-à-dire par du rhum. C'est souverain contre la goutte et ordonné par la faculté de Bercy. Mais c'est incroyable, ma parole d'honneur, monsieur de Balzac, ce qu'on mange de marrons à la préfecture de police l'hiver pour se désennuyer. On y fume beaucoup aussi. Sans cela, que deviendrait-on, de huit heures

liALZAC CHEZ LIT 821

du soir au matin, dans les pièces d'attente, où M. le préfet veut qu'on soit toujours sous sa main? Il ne s'apfit pas de dormir ! Lui-même ne sommeille jamais que d'un œil. Songez donc! il lui

arrive vingt rapports par minute : rapport sur un incendie, rapport sur un vol, sur un suicide, sur un assassinat, sur une conspiration. Il saute à bas du lit, il sonne. Aussitôt il faut être devant lui pour recevoir ses ordres. € Vous, allez là; vous, allez là; vous, allez là. > Et vite on passe une blouse ou une redingote à la propriétaire ; vite on se met une perruque, vite on se colle au menton une barbe blonde ou noire, blanche ou grise, et l'on va travailler où l'on vous a dit. Gomme je vous le disais donc, nous mangions cette nuit-là des marrons à nous étouffer.

— Ah ça, vous n'avez donc fait toute la nuit que manger des marrons ? interrompit Balzac avec humeur. ,

— Non, mais non ; attendez. Il n'était encore que minuit et demi ; il restait du chemin à faire pour aller jusqu'au jour.

— Alors, mangeons des marrons, dit Balzac d'un ton résigné; mais mangeons-en une bonne fois pour toutes. Voulez-vous? >

Habitué à ces salves d'impatience nées chez Balzac d'un extrême besoin de curiosité, Vidocqne s'en fâcha pas plus que de toutes celles qui suivirent, et il reprit :

c C'était dans la nuit du 14 décembre 183i ou 35... Écoutez, il y a déjà neuf ou dix ans de ça... Il me passe tant de faits par la tête...

— Et parles mains?

— Et par les mains que ma mémoire bronche parfois ; mais l'événement no va pas aii-<lola (Jo ,%, je vous le garantis.

— Très-bien; mais que se passa-t-il t\ minuit et demi à la préfecture de police?

— Il allait être une heure ; je crois même qu'une heure venait de sonner au quai des Orfèvres, quand je vis passer derrière les carreaux embrumés de la porte vitrée de notre cabinet, qui ouvrait, comme je ne vous l'ai peut-être pas dit, sur l'escalier même conduisant au cabinet du préfet, deux ombres, deux choses agitées, que je crus être deux femmes. Je me levai : c'étaient deux femmes. J'ouvris la porte, et je leur demandai où elles allaient. La dame me répondit sèchement, et sans me regarder, sans s'arrêter, qu'elle voulait parler à M. le préfet. Je dis la dame, car il était aisé de voir que l'autre, celle qui l'accompagnait» était sa suivante, sa dame de compagnie ou sa femme de chambre. Celle-ci avait une robe de soie noire, c'est vrai ; mais, à son chapeau sans plumes ni fleurs, à la manière surtout dont son chûle était jeté sur ses épaules, on voyait bien qu'elle était femme de chambre. D'ailleurs, l'autre n'aurait pas été en toilette de bal, qu'on aurait deviné qu'elle était la maîtresse. Cette toilette de bal m'interloquait beaucoup. Que venait faire à une heure après minuit, chez le préfet de police, une dame ainsi parée pour le bal, et parée, je dois vous le dire, d'une grotesque façon ? Les fleurs étaient placées comme au hasard dans ses cheveux ; ses cheveux mêmes avaient l'air d'avoir été à peine peignés, et derrière son rouge (car elle avait mis du rouge, quoiqu'elle fût très jeune et merveilleusement jolie) on apercevait une pâleur cadavérique. Dit-on cû^c^a véreux ou cadavérique^ monsieur de Balzac ?

— Dites comme vous voudrez. Ça m'est bien égal !

— Et à moi ! A propos, quand serez-vous de l'Académie française ?

— (Juaiid la place des liouuiies de génie et des hommes d'esprit ne sera pas prise par des professeurs et des liommes de parti. Parlons de choses pins nobles; revenons à la police. »

Vidocq reprit ainsi, après avoir versé une addition de rlium dans son rhum :

« Et, chose qui me parut encore plus extraordinaire (que cette inexplicable toilette de bal et de fête autour de cette femme désolée, et porter au plus haut degré le signe de la folie ou d'un sentiment que je ne comprenais pas bien sur le moment, c'est qu'elle avait une l)ottine noire à un pied et un soulier de satin l)lanc à l'autre pied. J'allais lui répondre qu'on n'entrait pas ainsi chez M. le préfet à une pareille heure de la nuit, mais précisément à l'instant même la porte des appartements du préfet s'ouvrit, et l'huissier qui est de service toute la nuit dans rarticliambre la laissa passer. La porte se referma sur elle, en sorte que la femme de chambre resta sur l'escalier. Je la priai de descendre quelques marches et de passer dans la pièce où étaient mes subordonnés, que j'avais laissés autour du poêle. p]lle y consentit.

» A vrai dire, quoique sa mise no fût pas aussi extravagante que celle de sa maîtresse, son moral ne me semblait guère en meilleur état. Dans le peu de paroles qu'elle dit pour répondre à ma proposition, je remanfuai un tremblement nerveux qui n'était pas causé seulement par le froid. Nous avons assez l'habitude, dans notre partie, de distinguer tous les genres d'émotions, pour ne pas confondre la couleur du remords et la teinture de la peur. Il n'y avait que de la peur chez cette jeune femme, mais une peur à vous la donner, une peur comme je n'en ai jamais* rencontré de i>ar('ille chez personne dans ma vie, excepté chez Sa

maîtresse. C'était à vous épouvanter. Et pourtant je voyais Lien que la femme de chambre dont je vous I^arle était une nature forte, énergique, résolue au fond. L'événement qui les amenait, elle et sa dame, à la préfecture de police, était donc considérable. A son accent traînard, je jugeai qu'elle était Belge, d'Anvers ou d'Ostende ; monumentale autant que sa maîtresse était fine et délicate de teint et de constitution, quoique sa maîtresse fut brune comme elle. Puis des yeux espagnols et une bouche bien fendue, bien meublée, à la hollandaise. Et fraîche ! J'ai assez étudié les races ; je ne me trompe jamais sur les origines. C'est le métier, du reste, qui donne ce tact ou plutôt qui le développe. Il n'y a pas d'homme de police sans cette faculté. Ah ! si j'avais votre bonne plume, monsieur de Balzac, j'écrirais des choses à bouleverser de fond en comble le ciel et la terre sur le génie qui bat dans la tête, dans les entrailles, dans les artères des vrais hommes nés pour la police. Tenez ! moi, par exemple, moi, je suis venu au monde pour ça. J'ai le nez fendu comme les chiens chasseurs. Vous aussi, vous avez le nez fendu. Nous flairons de loin. »

Balzac sourit au compliment, à l'honneur d'être de la confrérie des nez fendus.

« Mettez-moi au milieu d'une foule de mille individus, je découvrirai un galérien rien qu'à l'odeur. Ceux qui ont vécu à Brest et à Toulon contractent un musc que je reconnais au bout de vingt ans sur eux. Ça vient me trouver comme le parfum de la rose.

— La 7^ose des bagnes. Joli, dit Balzac. Nous la mettrons à côté de la rose-thè.

— Et j'ai bien d'autres instincts, continua Vidocq. En me levant, je prévois si dans la journée je recevrai un coup de couteau de quelques-uns de ces braves

gens que j'ai fait boucler. Cela dépend beaucoup du temps. Il n'y rien de barométrique comme moi. Tel jour je suis si stupide que je me laisserais arrêter par un garde champêtre au milieu de la rue Saint-Denis; mais tel autre, en revanche...

— Cette nuit-là dans quelles dispositions étiez-vous ? demanda Balzac; la nuit où cette belle dame et sa femme de chambre osèrent ainsi se rendre à l'hôtel de la rue de Jérusalem ?

— Dans des dispositions assez bonnes, répondit Vidocq avec une feinte modestie, et je crois l'avoir prouvé cette même nuit-là; mais cependant je ne vis rien, je ne découvris rien, je ne devinai rien derrière le trouble de la femme de chambre, que j'avais fait asseoir près du poêle et dans le meilleur fauteuil de la pièce, afin de mieux l'observer.

— Que ne l'interrogiez-vous ?

— Peste ! comme vous y allez ! L'interroger ! je n'en avais pas le droit. C'était affaire au préfet, et rien qu'au préfet, dans la circonstance présente. Et puis la préoccupation d'esprit de cette femme l'empêchait de rester en place. A [chaque quart de minute elle se levait, allait à la croisée, et ensuite, du bout du doigt de sa main droite mal gantée, comme on est ganté quand on a été pressé de sortir pour quelque affaire urgente, elle effaçait le brouillard de vapeur condensée par le froid sur la vitre, et par cette place, un instant éclaircie, elle regardait. Que regardait-elle ? Je la suivis pour le savoir. Elle allongeait chaque fois ses regards inquiets sur le quai des Orfèvres, où attendait la voiture qui

l'avait descendue avec sa maîtresse à quelques pas de la préfecture. Ce n'était ni un fiacre, ni une voiture de grande maison, ce qu'on reconnaissait facilement à la tournure des chevaux, aux lanternes de cristal, à la

physionomie générale de l'équipage. Cette anxiété chez la femme de chambre avait-elle pour cause la crainte de voir s'éloigner cette voiture? Quelqu'un se trouvait-il dans cette voiture où il attendait le résultat de la visite nocturne faite au chef de la police par les deux dames si effrayées? Voilà ce que je ne pus pénétrer, et l'obscurité devint encore plus ténébreuse pour moi quand j'entendis la femme de chambre, qui ne me soupçonnait pas si près d'elle, murmurer avec un accent indéfinissable, les yeux fixés sur le cocher de cet équipage : Il dort !

D Maintenant, quel sentiment de sécurité ou d'épouvante exprimait ce mouvement convulsif de ses lèvres, c'est là une question qui aurait demandé, pour être résolue, plus de temps que je n'en avais devant moi. Ensuite il se passait dans les appartements du préfet des scènes autrement importantes que celle dont je vous parle ici en passant et que je mentionne plutôt pour ne rien vous laisser ignorer des événements de cette nuit émouvante que pour absorber votre attention.

» Voyons maintenant ce qui se passait dans les appartements du préfet, qui s'était couché à minuit, après une journée exceptionnelle de labeur et de fatigue, et après avoir recommandé expressément à l'huissier de service de respecter son repos, et de le laisser dormir jusqu'au jour, enfin de ne venir troubler son sommeil sous aucun prétexte quelconque. Quand il lui arrivait de donner de pareils ordres, il était sans exemple qu'on violât la consigne; car cette consigne n'est pas moins qu'une question, je

ne dirai pas de vie ou de mort, mais de santé ou de maladie pour le magistrat qui l'impose comme une barrière infranchissable devant son sommeil. Je suis bien fort, n'est-

ce pas? Peu d'hommes, je crois, résisteraient aux rudes travaux de jour et de nuit que j'ai souvent supportés, eh bien! je déclare que ces travaux sont des œillets et des roses auprès des occupations, des soucis, des immenses responsabilités d'un préfet chargé de la police de Paris. Je ne sais comment on résiste plus de six mois à cette charge accablante, écrasante, surtout depuis ces dernières époques d'émeutes, de révolutions, de conspirations, de sociétés secrètes. Quand tout dort la nuit, — car enfin la nuit est un peu faite pour dormir, — quand tout dort, la royauté, la justice, l'armée, le peuj^le, les lois, les mœurs, lui seul doit veiller, parce qu'il a pour mission de dire à chaque instant aux mœurs : Je suis là, je veille pour vous; pour devoir, de crier à la justice : éveillez-vous, les lois sont en danger. Un préfet de police est roi de Paris depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever.

» Étonné déjà que la sentinelle et le concierge de l'hôtel n'eussent fait aucune difficulté pour laisser s'introduire deux femmes, l'huissier s'informa, en se frottant les yeux, du motif qui amenait celle qu'il avait devant lui jusqu'aux appartements du préfet. Elle ré* pondit d'une voix altérée par la redoutable secousse qui la jetait en un pareil lieu et à travers les marches de l'escalier, qu'elle désirait, qu'elle voulait parler sur-le-champ à M, le préfet ; et elle s'élança en même temps, sans attendre une réponse, vers la porte derrière laquelle elle supposait avec raison qu'était l'appartement où elle le trouverait. L'huissier de service l'arrêta et lui dit que le préfet ne recevait d'abord que certain jour de la semaine si^r demande écrite; que la nuit son cabinet ne

s'ouvrait que pour des raisons dont lui seul était juge ; qu'au surplus, fatigué à Pexcès et même sérieusement indisposé depuis trois jours, il

avait donné l'ordre qu'on n'entrât pas chez lui avant huit heures du matin. — Huit heures du matin ! s'écria alors la dame en tordant ses mains l'une contre l'autre, tandis que son pied frappa le parquet à se briser le talon ; — huit heures du matin ! c'est tout de suite qu'il fallait qu'elle vît le préfet, qu'elle lui parlât; il s'agissait d'une affaire de la plus grave, de la plus haute importance. Blasé comme le sont tous les huissiers sur ce prétexte trop souvent employé cVaffaires de la plus haute importance auquel tout solliciteur a recours pour s'introduire chez un fonctionnaire public, le père Caron, — c'était le nom de l'huissier de garde ce jour-là, — répondit qu'il était désolé de refuser, mais qu'il ne s'exposerait pas à violer la consigne. Sa disgrâce serait assurée après une pareille infraction, tout avancement lui serait interdit. Du même ton rapide et convulsif qu'elle avait eu jusqu'à et qu'elle ne parvenait pas seulement à modérer, la dame éplorée dit au père Caron que lorsque le préfet saurait, une fois introduite dans son appartement, de quoi il s'agissait, le motif de cette visite nocturne, extraordinaire sans doute, mais parfaitement justifiée, au lieu de le punir, lui, son huissier, il lui en saurait gré, il le remercierait. Et la belle dame termina cette nouvelle supplication par un second élan vers la chambre du préfet, impétuosité pareillement réprimée comme la première fois par le bras de fer de l'huissier, très-fort surpris cependant, m'a-t-il dit depuis, de la vigueur de cette jeune femme si faible en apparence, et dont le regard noble et impérieux, ajoutait-il, semblait, encore plus que son incroyable énergie physique, l'obliger à fléchir. Il ne fléchit pas de cette fois encore néanmoins; il se borna à dire, dans son

trouble, car il commençait à se troubler devant cette volonté qui ne

rompait pas d'une ligne, qu'il lui était demandé une chose impossible, des plus impossibles. Il pria même la dame de se retirer.

> Elle sourit à cette invitation de l'huissier, et elle lui dit, comme si elle n'eût pas entendu sa dernière phrase, que ce qu'elle attendait de lui était très possible, au contraire; excessivement possible, parce qu'elle était très connue de M. le préfet de police; elle avait dîné avec lui, il n'y avait pas plus de dix jours, chez le général de Rumigny; elle s'était trouvée avec lui en soirée la semaine d'avant chez M. le comte de Montalivet; elle cita encore bien d'autres personnages de distinction chez lesquels elle s'était rencontrée avec M. le préfet. Elle affirma sous toutes les formes qu'elle était personnellement et particulièrement connue de lui, et ajoutant qu'elle accourait l'informer d'un événement dont lui seul devait être instruit sans retard, d'un événement extraordinaire, inouï, effroyable. Il fallait donc qu'il fût éveillé, qu'il la reçût, qu'il l'écoutât.

» A toutes ces raisons, à toutes ces protestations qui devenaient, vous le voyez, de plus en plus ardentes, le père Garon répondit comme il avait répondu vingt mille fois dans sa vie à vingt mille solliciteurs et solliciteuses qui disaient eux aussi et elles aussi qu'ils avaient dîné et soupe avec le préfet dans les plus illustres maisons de Paris ; il répondit : — qu'il était au désespoir, mais qu'il refusait nettement et décidément de déranger le préfet dans son sommeil. — Voyons, dit la malheureuse femme au comble de l'exaltation, vous avez peur, m'avez-vous dit, de perdre vos droits acquis à l'avancement si vous entrez dans cette chambre. Quelle compensation voulez-vous à cette perte, à ce

malheur qui ne se réalisera peut-être pas pour vous, mais enfin quel dédommagement légitime

exigez-vous? Est-ce trois mille francs? six mille francs ? Voulez-vous dix mille francs ? Voilà dix mille francs, en voilà vingt mille... Je ne sais pas... plus ou moins... prenez ! prenez ! Et la dame défit brusquement ou plutôt elle brisa d'une seule et sèche secousse le gros collier de perles fines qu'elle avait au cou, ôta avec la même violence de geste ses deux bracelets en diamants , et mettant pêle-mêle perles et diamants dans la main de l'huissier, stupéfié d'étonnement, elle lui dit : — Maintenant, allez !

» Le père Garon ouvrit de grands yeux.

» Après avoir posé en tas sur un fauteuil le collier et les bracelets, le pauvre huissier, ivre de tout ce qu'il venait d'entendre, s'achemina vers la chambre du préfet. Enfin il était vaincu !

» Le moyen, après tout, de résister à une pareille séduction : vingt mille francs de perles et de diamants !

» Le préfet de cette époque, et vous devinerez aussi facilement son nom que si je vous le disais, n'était pas un dormeur impitoyable, mais il avait les nerfs irritables comme les ont tous les fonctionnaires exposés à écouter quinze heures par jour les réclamations, pétitions et divagations du public. A cette besogne agaçante on commence par devenir impatient, puis bourru, puis inabordable ; et si le moment n'arrivait pas de faire place à un successeur, ou de reprendre sa retraite, on finirait par tomber dans des accès de rage à la vue d'un des membres de cette vaste famille d'importuns, qui acceptent trop au pied de la lettre cette définition de Mirabeau : — « Depuis le roi de France jusqu'au garde champêtre, tout fonctionnaire est un commis de peuple, et à

toute heure du jour et de la nuit ce commis doit être prêt à servir son maître. »

» Quoi qu'il en soit, le père Garon eut sa minute de courage.

» Il alla droit au lit du préfet, qui dormait de ce bon premier sommeil si bon et si doux pour ceux qui n'ont pas toujours de second sommeil, et les préfets de police sont de ceux-là.

» Garon, qui ne voulait pas brusquer le réveil, fut obligé de recommencer plusieurs fois les moyens peu variés qu'on a d'éveiller un homme sans l'étonner souvent un peu, sans le fâcher souvent beaucoup ; il remua des chaises, il toussa ; il remua de nouveau, il toussa plus fort. Le préfet ne rouvrait pas les yeux. Enfin il osa appeler par son nom le premier magisti-at de Paris, moyen extrême, périlleux, mais sûr moyen d'arriver directement au but tant souhaité et tant redouté.

» Gomme vous vous l'imaginez, le réveil du préfet ne fut pas tout à fait celui de l'innocence, par Prud'hon. Il se haussa d'un bond sur son oreiller, dont on osait venir audacieusement déranger les plis, et il regarda le téméraire en face. Garon, quoique ancien soldat, quoiqu'il eût fait toutes les campagnes du Nord, fondit comme une boule de neige sous une potée d'eau chaude. Il disparut sous lui-même ; en un instant il n'y eut plus de Garon. Quand il releva un peu la tête, il entendit sortir ces mots de la bouche placée audessus de lui : « Goquin ! faquin ! brigand ! infâme drôle ! Quand je lui ai tant recommandé de ne pas entrer dans ma chambre avant huit heures du matin. — Mais c'est une dame, murmura l'infortuné huissier, qui songeait, malgré sa terreur, aux perles et aux diamants dont la fascination traversait les

murs, c'est une dame .. — Eh bien 1 une danie?... quand ce serait une dame !... — Elle a les plus impérieuses raisons

t>S2 BALZAC CHEZ LUI

pour vouloir parler à M. le préfet. — Une femme à cette heure!... par le temps qu'il fait !... Quelle est cette odieuse mystification ? Et vous vous y prêtez, monsieur ! Qu'elle aille à tous les diables ! — Cette dame affirme si ouvertement qu'elle est beaucoup connue de vous, monsieur le préfet, que je n'ai pas su comment refuser. — Parbleu ? qui ne me connaît pas ! Qui ne prétend pas me connaître ! Mais en voilà assez ! En voilà beaucoup trop ! Je veux dormir. S'il vous arrive jamais d'oublier mes ordres quand ils sont aussi précis que je les donne, je vous casserai immédiatement de votre emploi, entendez-vous ? je vous destituerai, je vous chasserai. Vous voilà prévenu, sortez ! » » Ceci dit, le préfet se coula sous la couverture, tâchant de renouer son sommeil brisé et de rappeler la chaleur à ses épaules refroidies. Quant à l'huissier, il alla, la tête baissée, l'âme meurtrie, faire part à la mystérieuse sollicituse de nuit de l'accueil qu'il avait essuyé à cause d'elle. Mais elle, loin d'être découragée de cet échec après lequel il semblait qu'elle n'eût plus qu'à s'envelopper de sa sortie de bal, monter dans sa voiture et regagner son faubourg Saint-Germain ou Saint-Honoré, elle dit à l'huissier : « Il ne faut pas le laisser se rendormir. Retournez vite près de lui et dites lui... — Non, madame, non, je ne retournerai pas près de lui, se hâta de dire Caron, qui ajouta, ne voulant pas laisser une miette d'espoir à cette femme invincible dans sa résolution : Savez-vous bien qu'il m'a menacé de destitution immédiate si je me présentais encore devant lui ? — Si ce n'est que cela ! — Gomment, si ce n'est que cela ! Mais ma place c'est ma vie, c'est celle de ma

femme et de mes enfants. — Ne perdons pas de temps, continua la dame en prenant les deux mains de l'huissier dans les siennes :

que vous rapporte votre place : Deux mille francs?... trois mille francs? quatre mille francs? Eh bien ! sur l'honneur, je m'engage à vous faire une pension de quatre mille francs, qui sera après vous continuée à votre famille si vous êtes frappé de destitution pour être retourné dans cette pièce et avoir dit au préfet qu'une femme veut à tout prix lui confier un secret d'où dépend l'honneur, la vie de cette femme, i Une pension de quatre mille francs! Le père Garon fut ébloui et frappé autant dans la parole que dans la vue ; il resta anéanti, hébété, immobile, pétrifié devant cette proposition pyramidale. Une pension de quatre mille francs ! de quatre mille francs ! à lui qui gagnait dix-huit cents francs... s'il les gagnait. Cependant, croyant voir arriver une nouvelle hésitation chez Garon : c Voilà deux mille francs, dit la belle obstinée en ouvrant un petit portefeuille, où elle prit deux billets de banque qu'elle fourra dans la poche de l'huissier : ce sont les deux premiers quartiers de la pension que je m'engage à vous faire; et elle ajouta : f Vous allez dire à M. le préfet que, demain, aux Tuileries, le roi de France Louis-Philippe le remerciera de ce que j'attends de lui cette nuit. A ces grandes paroles, dites avec la simplicité de la conviction : Le roi de France... Louis-Philippe... Les Tuileries... Garon se dit : — Mais à qui ai-je donc à faire? Quelle est cette dame qui a tant de diamants, tant de crédit, tant d'argent ?

» Il n'y avait plus à reculer.

> D'ailleurs, que risquait maintenant ce brave huissier de Caron? Son avenir et celui de sa famille n'avaient plus rien à craindre de la tempête qu'il allait braver. Aussi est-ce d'un pas

ferme, d'un pas assez ferme du moins, pour être exact, qu'il pénétra

derechef dans la chambre à coucher de M. le préfet. M. le préfet allait enfin se rendormir après la désagréable secousse d'une brutale interruption. Au même instant, — c'était à ne pas y croire ! — nouvelle secousse, nouvelle interruption.

» Cette fois le peu endurant magistrat souleva, en manière de vagues irritées, les draps et la couverture, d'un même mouvement rejetés au loin par les genoux, et les jambes hors du lit, les pieds ouverts et ancrés sur le tapis comme si son corps allait prendre l'élan et fondre, tigre horriblement agacé, sur l'huissier fasciné, il dit à celui-ci d'une voix foudroyante : — Qu'y a-t-il encore ? qui vous amène ? qui vous amène ici ? prenez garde à la fin ! A moins que le feu ne soit à la préfecture de police... Le père Garon répondit tout en gagnant la porte : — Le feu n'est pas à la préfecture, mais cette dame y est encore ; elle jure qu'elle ne quittera pas l'hôtel sans vous avoir vu ; elle est folle, elle pleure... elle dit que le roi est de ses amis, qu'elle a dîné avec lui et avec vous aux Tuileries... — C'est épouvantable ! C'est à vous rendre enragé de voir des intrigantes, des aventurières... Allons donc ! le roi, les Tuileries !... Puis notre chef suprême se mit brusquement sur son séant, et, se croisant les bras avec la fausse résignation des gens qui ne sont pas du tout résignés, des gens que la fumée de la colère étouffe, il alla vers l'huissier et il lui dit face à face : — Quel est le nom de cette femme-là ? — Elle ne m'a pas dit son nom. — Imbécile ! allez le lui demander. — J'y cours. — Caron ne se retourna pas pour écouter ces paroles que lui lança dans le dos notre terrible patron : — Si dans trois minutes ce manège n'est pas fini, je vous envoie passer le reste de la nuit au cachot. »

» Autre embarras ! la dame ne voulut pas donner son nom à l'huissier. Elle lui déclara nettement qu'elle ne se ferait connaître qu'au préfet lui-même. Cette réponse, qui parut à Garon son arrêt de mort, donna sur-le-champ à rélléchir à celui à qui il ne la porta qu'en tremblant de tous ses membres. Celui-là estima, avec sa fine sagacité, qu'une femme assez hardie pour se rendre à l'hôtel de la préfecture, pour insister avec une opiniâtreté sans égale dans sa volonté d'être introduite, et qui refusait de livrer son nom, après avoir mis en avant celui du roi, au risque de se compromettre singulièrement et de perdre le fruit de son obstination si elle inventait un crédit mensonger, il pensa, dis-je, mon cher monsieur de Balzac, que cette femme-là devait être écoutée. Il dit à Caron : — Puisque cette dame ne veut pas dire son nom, eh bien ! qu'elle l'écrive et me l'envoie sous enveloppe.

> Un soupir d'une lieue de long sortit de la poitrine de celle à qui la réponse fut transmise. Elle prit une enveloppe sur la table, où il y en avait toujours des tas pour les besoins du sei'vice, y glissa une de ses cartes de visite, qu'elle retira du petit portefeuille en maroquin noir où étaient les billets de banque donnés à l'huissier, cacheta cette enveloppe, et le pli passa, dans l'intervalle d'une seconde, aux mains qui l'attendaient.

» Le préfet prend, décachette, lit, bondit après avoir lu la carte de visite; relit, s'approche, nu-pieds, de la lampe pour s'assurer qu'il ne s'est pas trompé sur le nom qu'il vient de lire; et après cet étonnement renouvelé trois ou quatre fois, il dit à Caron : — Faites passer cette dame dans mon cabinet, je m'habille et je suis à elle. Allez! et les plus grands respects! »

Ici Vidocq s'interrompt, non pas pour respirer,

mais pour boire le rlium qu'il croyait avoir oublié dans son petit verre. Le trouvant 'vide, il le tendit à Balzac, près de qui était le flacon. « Rien du tout ! dit Balzac en posant la main sur le bouchon de cristal; vous n'aurez pas une goutte avant de m'avoir dit quelle était cette dame.

— J'allais vous la nommer. Oh! je ne fais pas comme vous des histoires où vous nous cachez le petit bonhomme tant que vous pouvez afin d'allonger la courroie.

— Chut! dit Balzac, pas de pierre dans mon jardin! Le nom de la dame ! le nom de la dame !

— C'était la belle comtesse Hélène de B...

— Une étoile de la cour citoyenne ? Pas possible ! s'écria Balzac stupéfié.

— C'était bien elle, ma foi!

— Une des dix ou douze Égéries du système ?

— Je vous ai dit son nom. Maintenant, du rhum! du rhum, monseigneur!

— Voilà, mon maître, » répliqua de Balzac en versant d'une main abondante du rhum dans le verre de Vidocq.

Et il dit encore, après s'être carré profondément dans son fauteuil, comme s'il eût posé les assises de granit d'une attention monumentale :

« Vite, la suite de cette histoire. Qu'allait faire la belle, la superbe comtesse Hélène de B... à la préfecture de police, à une heure après minuit et par quinze degrés au-dessous de zéro? »

Vidocq continua ainsi : « Le préfet de police et la dame qui avait combattu pendant deux heures pour être admise auprès de lui se trouvèrent enfin en présence.

» H n'y avait pas d'erreur, pas de mensonge, pas de

BALZAC CHKZ LUI iW

supercherie ; la personne introduite répondait exactement au nom p*avé sur la carte de visite. C'était bien la belle et spirituelle comtesse Hélène de B...; une des femmes les plus remarquables par la beauté et la distinction de l'esprit, du règne de Louis-Philippe, de ce règne où les femmes, comme on le verra plus tard, auront joué un grand rôle; oui, elle a été l'une de celles qui ont passé, à tort ou à raison, mais plus à raison qu'à tort, je crois, pour exercer une énorme influence dans les conseils de la couronne et qui ont porté sinon la paix ou la guerre, mais très souvent la naissance ou la mort des cabinets dans les plis de leurs jupons.

> Je n'ai pas besoin de vous dire si le préfet fut étonné de voir cette célèbre femme chez lui et confus des difficultés multipliées qu'il avait faites pour l'accueillir. Il essaya de s'excuser, d'expliquer sa situation ; la comtesse ne lui laissa le temps de rien dire, de rien achever. Il s'agissait bien de politesses en ce moment et de toutes les sucreries de la conversation ! Sa voix inégale et frissonnante, ses yeux tout grands ouverts par une terreur qui, au lieu de diminuer, semblait s'être plus étroitement saisie de toutes ses facultés depuis son arrivée dans l'hôtel, la pâleur de morte étendue sur son visage, si l'on peut appeler pâleur une teinte verte aux joues, violette autour des lèvres, réclamaient bien autre chose que des attentions et des courtoisies ! — Voici ce qui m'a-

mène chez vous, ditelle à peine assise près d'une cheminée dont le feu allait s'éteindre... Il vient de m'arriver un malheur... Elle s'arrêta, sa voix n'atteignant pas à ses lèvres. — Un malheur comme il n'en est jamais arrivé à aucune femme dans sa vie... — Une seconde fois elle fut obligée d'attendre pour pouvoir parler. — Il vous est

impossible de vous en faire une idée... Elle s'arrêta encore, la respiration lui manquant tout à coup. Mais bientôt, après un violent effort sur elle-même : — Vous me sauverez ! Vous me sauverez, s'écria-t-elle, vous me sauverez. — Puis elle dit : — Je vous disais donc... Elle ne sut plus du tout ce qu'elle disait, et, répétant le mouvement que sa femme de chambre avait fait devant moi et mes agents dans la pièce audessous, elle courut à la croisée pour jeter un coup d'œil sur la voiture qui l'avait amenée à la préfecture. Elle ne la vit pas. Elle poussa alors un cri de désespoir, ouvrit cette croisée, regarda adroite et à gauche, poussa un second cri, puis, les mains sur le visage, se jeta à reculons au fond du cabinet et alla tomber à la place qu'elle avait quittée. Elle ignorait, la pauvre femme dont la tête était perdue, elle ignorait que les appartements où elle se trouvait en ce moment ne donnaient pas du côté même par où elle était venue. Le préfet, qui comprit tout de suite la cause de son erreur, se hâta de la tranquilliser.

» L'explication la remit. L'étouffement subit qui lui avait plombé la poitrine se dissipa peu à peu, et, lorsqu'elle put respirer suffisamment pour parler, elle dit au préfet, attentif à l'écouter, très attentif, car il y avait tant de soupirs, tant de hoquets, tant de palpitations encore dans sa voix, qu'il n'était pas facile de la comprendre : — Mon mari, que vous connaissez... — Oui madame. — Mon mari est parti, il y a huit jours, pour Bordeaux, où

l'appelaient des affaires de famille une forte succession. — • Le préfet répondit qu'il avait connaissance de cette succession, au sujet de laquelle il croyait savoir aussi qu'un procès s^qrait suscité par de nombreux héritiers dépossédés. La comtesse fit un signe de tête affirmatif, et, reprenant, elle dit d'une

voix creuse et effrayée que, pendant cette absence, elle avait eu quelquefois l'occasion de recevoir chez elle une personne... c un jeune homme, » appuyat-elle avec effort, dont elle avait fait connaissance à l'ambassade d'Autriche. Elle se bhîmait de cette imprudence, parce que le comte, son mari, d'un tempérament jaloux jusqu'à la frénésie dangereuse, déjà d'un âge où un affront conjugal ne se pardonne pas, avait noté les assiduités du jeune officier hongrois. « C'était un officier hongrois, » dit-elle entre parenthèses, et en parlant, remarquez ceci, monsieur de Balzac, toujours au passé, particularité bizarre qui dépaysait et troublait l'attention du préfet, qui la donnait tout entière au récit d'un événement qui, évidemment, venait d'avoir lieu. Sans qu'elle eût encouragé les assiduités de ce jeune officier, celui-ci avait cru devoir profiter de l'absence du comte pour se présenter chez elle plusieurs fois dans la journée, « et souvent, dit-elle du même ton pénible, et souvent le soir, assez tard, très tard >. 11 avait enfin voulu, — toujours contre son gré et contre son désir, — l'accompagner dans sa voiture au sortir des Italiens, et monter chez elle, où il avait demandé la faveur de causer quelques instants. Sans doute, c'était mal, puisque le monde pouvait le trouver mauvais, et puisqu'un événement formidable, terrible, avait été la conséquence de cette fatale faiblesse... A ce mot d'événement[^] qui rappelait à la comtesse ce qui l'amenait brutalement à la préfecture de police, la comtesse perdit les dernières précautions oratoires dont elle s'était servie jusque-là malgré elle, et qu'emploient les

femmes même les plus démoralisées quand elles sont forcées d'avouer la perte de leur réputation, surtout à un homme supérieur par sa position et son intelligence, et elle s'écria, dans une

340 BALZAH CITEZ LUI

explosion sourde comme le bruit d'une mine trop chargée qui éclate en dedans : — Ce jeune homme était mon amant, oui, mon amant. J'étais donc sa maîtresse, sa maîtresse depuis six mois, depuis qu'il était venu à Paris avec le personnel de la nouvelle ambassade, pour perfectionner ses études militaires.

» Cette révélation nette et franche mit bien plus à l'aise, vous le comprenez, le magistrat, qui attendait, depuis le début de cette étrange confession, un peu de lumière, afin de savoir de quel côté il porterait l'intérêt qu'il ne demandait pas mieux que d'accorder à ce récit d'une catastrophe dont il semblait maintenant entrevoir la fin, fin banale, fin vulgaire, pensait-il : — le retour du mari, l'évasion de l'amant par les toits ou parla cave, la fuite de la femme, venant lui demander de la protéger contre les menaces d'un outrage ou d'un assassinat, si elle remettait les pieds au domicile conjugal. Eh bien ! ce n'était pas cela : le préfet se trompait dans ses conjectures; elles ne se vérifièrent pas comme vous allez vous en assurer. Après l'aveu brutal qu'elle venait de laisser échapper, la comtesse n'avait plus qu'à dire hardiment le reste.

» Voici ce qu'elle dit : elle dit que bien que l'amour qu'elle portait à M. de Karls... (c'est le nom du jeune officier) fût aussi grand, de son côté, que de celui de son amant, elle l'avait prié, ? upplié, quatre jours après le départ du comte, de cesser complètement ses visites toutes relations, ne voulant pas risquer, pendant les quatre derniers jours destinés à compléter l'absence du

mari, de voir arriver celui-ci au milieu d'eux, les surprenant, les épouvantant de sa présence. M. de Karls., avait promis comme tous les amants, et, comme tous les amants, il n'avait pas tenu sa promesse.

» Le lendemain, il n'était pas venn, c'est vrai; mais le surlendemain il s'était présenté k l'hôtel; le surlendemain encore, il s'était fait annoncer chez la comtesse, quoiqu'elle eût fait défendre sa porte à tout le monde.

> Enfin, mal<?ré une lettre du comte où il annonçait son retour de Bordeaux pour la nuit suivante, à trois heures du matin, M. de Karls... n'était pas moins venu dans la soirée, c'est-à-dire la nuit même où devait arriver le comte, la même nuit qui durait encore et dont elle était destinée à passer la dernière moitié, elle, comtesse Hélène de B..., à la préfecture de police, à peu près, a l'étante près comme une femme de mauvaises mœurs, rencontrée errante sur le pavé de Paris. Cette imprudence avait tout compromis, tout perdu, tout anéanti, c Votre mari, de retour de Bordeaux, demanda alors dans une interruption des plus naturelles le préfet de police ; votre mari vous a donc cette nuit surpris ensemble, et vous accourez m'annoncer quelque malheur plus sérieux que celui que j'entrevois avant vos dernières paroles ! Il vous aura surpris, lui et votre amant se seront battus ou ils se seront donné rendez-vous pour se battre ce matin, et vous venez me demander d'empêcher... — Mon mari ne nous apas surpris ; il n'estpas encore arrivé,puisque'il n'est pas trois heures, qu'il ne doit arriver qu'à trois, heures qu'il en est à peine deux... — Il aurait pu par ruse devancer 'heure de son arrivée... — Il n'a pas devancé l'heure. — Mais alors, repartit le préfet, quel malheur si profond, si extraordinaire, si irréparable venez-vous me confier ?

Vous exagérez sans doute, permettez-moi de vous le dire, vous outrez; mais je le comprends. Au fond, personne n'a encore souffert de dommage, personne n'est blessé, personne n'est

moi't... » Le préfet était presque ironique, presque gai en jetant cette objection devant les confidences rompues de la comtesse, et comme on jette les cartes devant son vis-à-vis quand on a trop beau jeu pour détailler carte par carte, point par point, la victoire dont on est sûr. « Il n'y a ni blessés ni morts, dites-vous monsieur le préfet...; il n'y a pas de blessé, c'est pos sible, du moins jusqu'à présent... Quant aux morts il y en a deux... moi d'abord... moi qui ne survivrai pas au coup cruel que je viens de recevoir au cœur ensuite celui qui est dans ma voiture. — Dans votre voiture ? — Dans ma voiture. Mon amant, M. de Karls..., est mort cette nuit chez moi, il y a deux heures, et son cadavre est dans ma voiture. — Mort chez vous? mort assassiné ? Un cadavre ? — Non pas assassiné, mais mort d'un coup de sang près de moi... Oh ! c'est horrible et terrible, car, en ce moment, je suis forcée de penser à ma réputation, à mon honneur, à cet insupportable honneur du monde, ce monde qui va tout savoir; forcée de penser à l'honneur de mon mari quandje voudrais être tout entière à ma douleur, à mes larmes, à ce jeune homme aimé, tant aimé, à lui seul, pour le garder, l'emporter bien loin, l'ensevelir, vivre de sa mort comme j'ai vécu de sa vie pendant six mois que je l'ai aimé. Mais il ne s'agit pas de cela, dit la comtesse d'un autre accent en rentrant ses larmes, en comprimant ses sanglots; il ne s'agit pas de cela; non! J'ai, je vous l'ai dit, un mort dans ma voiture : que faut- il que j'en fasse ? Il n'y a que vous au monde pour me tirer de là. — Et comment, madame, comment? Vous avez trop compté sur mes ressources, qui ne sont pas infinies...,

et puis, pour un cas aussi extraordinaire... quel moyen ? Il ne s'est jamais offert à moi rien de pareil, rien qui res-

semblât... » La comtesse s'était levée. « Il faut pourtant que vous me sauviez, dit-elle, mettant l'autorité de la femme puissante de moitié dans l'autorité de la femme qui implorait; c'est indispensable. Je ne sors pas d'ici que vous n'ayez imaginé quelque chose.. Vous avez mille choses, vous autres de la police, pour... — Erreur commune, madame, mais grande et réelle erreur. Je vous l'ai dit, aucun moyen pour un fait aussi grave, aussi particulièrement inouï.

» Cependant le préfet, qui ne voulait pas rendre plus désespérée qu'elle ne l'était déjà la malheureuse comtesse Hélène de B..., qui désirait au contraire de toute son âme la délivrer du supplice qu'elle endurait avec un courage surhumain, l'arracher à cette fournaise autour de laquelle elle tournait sans rencontrer, sans soupçonner une issue, et où il prévoyait bien qu'elle périrait infailliblement, consumée en quelques heures, si le temps qui ne se prolongeait pas sans péril, n'apportait pas une solution extrême, radicale, allait et venait dans son cabinet, regardait le plafond, les croisée?, la porte; il s'arrêtait, recommençait sa course, se serrait le front, gestes automatiques répétés d'une manière tragique et burlesque à la fois par la comtesse, attachée aux pas, aux gestes, aux moindres mouvements du préfet.

> Mais avec tout cela il ne trouvait rien, avec tout cela il n'imaginait rien; il n'avait rencontré juste que lorsqu'il s'était dit que la vie de la comtesse se consumait avec l'avidité et la rapidité du vitriol embrasé, et que le temps activait cette combustion d'un redoublement incalculable de seconde en seconde : si vrai, que la comtesse, posant sèchement sa montre sous les yeux du préfet,

n'eut qu'à lui dire : « Trois heures ; mon mari entre dans Paris en ce moment-ci, » pour que le

préfet, décidé à tout prix de faire quelque chose, mais ne sachant pas encore cependant ce qu'il allait faire, courût machinalement au cordon d'une des sonnettes, et le tira avec force. La sonnette qu'il venait d'agiter était placée dans mon bureau. Était-ce moi qu'il demandait ? Voilà de quoi je ne répondrais pas. Je crois aux inspirations, aux bonnes comme aux mauvaises ^ et vous, monsieur de Balzac ? — Gommement, si j'en crois ? il n'y a que cela de vrai, répondit Balzac, mais, ajouta-t-il, ne nous arrêtons pas en chemin : au galop, au contraire, au galop !

» Après avoir sonné, M. le préfet de police parla ainsi à madame la comtesse Hélène de B... « Il n'y a qu'un homme à Paris, et je pourrais dire au monde, assez habile pour vous délivrer de la position où votre mauvaise étoile vous a placée : voulez-vous que cet homme soit en tiers entre nous ? Je l'ai appelé, mais il est encore temps de le laisser dans l'ombre s'il vous répugne de confier... Lui seul pourtant, je le répète... ■ — Vous répondez de sa discrétion ? — Comme de la vôtre, madame. — Faites-le venir. — Il vient. »

» Maintenant, laissez-moi vous dire, monsieur de Balzac, que j'aurais pu ne pas me trouver cette nuit-là à la préfecture de police, continua Vidocq, je n'y étais pas toujours. Mais une expédition des plus hautes et des plus délicates devait avoir lieu pendant cette même nuit au petit jour, et pour la mener à bien on m'avait fait l'honneur de solliciter, la veille, les lumières et l'appui de ma collaboration. »

Le mot de collaboration, dit dans cette circonstance, secoua Balzac comme l'eût fait une pile électrique. Vidocq remarqua l'étonnement qu'il avait produit dans sa bouche. Il crut une explication nécessaire. « C'est le mot, reprit-il avec un certain gémissement

d'excuse, employé à la préfecture pour définir l'association des aptitudes locales dans quelque grande affaire de police. L'un apporte dans ces expéditions marquantes son coup d'œil sûr, l'autre sa prudence infailible, celui-ci son sang-froid, celui-là son audace. Est-ce que toutes ces qualités réunies, mises en commun, dans un but particulier pour mieux l'atteindre, ne représentent pas une réelle collaboration? — Au fond, c'est vrai, » dit Balzac, qui prit son parti bien vite sur la vanité du mot, et qui, d'ailleurs, était trop engoué des mystères de la police pour ne pas pardonner à celle-ci, dans la personne d'une de ses illustrations, ses caprices, son orgueil et ses faiblesses. « Va pour collaboration ! s'écria-t-il avec sa joyeuse bonhomie : maintenant dites-moi, cher collaborateur, le rôle que vous alliez jouer dans cette comédie à l'espagnole.

— D'abord le rôle d'admirateur, répondit Vidocq, toujours disposé à mettre en avant ses prétentions de don Juan, prétentions encore vivaces chez lui à cette époque, malgré son âge avancé, fort avancé, car Vidocq, qui mourut quelques années après, est mort ti'ès âgé.

» Le rôle d'admirateur, répéta-t-il. L'extraordinaire beauté de la comtesse me frappa comme un soleil qui paraîtrait soudainement à minuit; je ne dirai pas qu'elle m'éblouit; elle m'aveugla, malgré l'excessif désordre de sa toilette. Je n'avais jamais vu de plus beaux vingt-cinq ans plus richement portés. Quelles épaules

I quelle taille î Quels mouvements nobles, fiers, moelleux ! Du marbre et du velours. Une belle créature ! On ne se représente pas les reines plus belles, puisqu'on veut que les reines soient mieux partagées que les autres femmes. Elle produisit sur moi, vous

le voyez, une forte [impression, et je vous prie de croire, monsieur de Balzac, que, dans ma vie, déjà assez longue comme ça, je n'ai pas manqué d'occasions pour comparer et pour raisonner un choix, ajouta Vidocq avec la fatuité qu'il mettait à nu pour la troisième ou quatrième fois.

D Eh bien, continua-t-il, sauf une Italienne, qui me doit un beau cierge, soit dit en passant, pour l'avoir sauvée dans la célèbre affaire du vol de diamants chez la marquise de Fuentes, où trois valets de chambre furent assassinés..., vous vous rappelez ce fameux vol, — excepté cette Italienne, je ne me souviens pas d'avoir rencontré tant de perfections dans une seule femme. Je ne doute pas que, dans un moment moins agité que celui où je me présentai devant elle, elle ne se fût aperçue de mon étonnement, — élonnement n'est pas le mot, — de mon ravissement. Mais nous avions tous la vue et la pensée ailleurs qu'au sentiment de la beauté et de l'admiration, cette nuit-là.

» Vidocq, me dit à brûle-pourpoint le préfet, dès mon entrée dans son cabinet, et je vais vous répéter, presque mot pour mot, notre dialogue : Vidocq, un grand personnage est mort, de mort subite, cette nuit, il y a quelques heures, chez madame.

D — Très bien, monsieur le préfet; nous disons qu'il est mort de mort subite.

' » — Le mari de madame est absent, mais il revient cette nuit.

3> — A quelle heure ?

» — A l'instant,

» — Autant dire qu'il est revenu.

» — Oui, autant dire; le corps du jeune homme est en Das, dans une voiture, ajouta M. le préfet, dans la voiture de madame.
».

€ La comtesse leva les yeux sur moi. J'étais calme comme je le suis en ce moment. J'écoutais, je réfléchissais.

> Vidocq?

> — Monsieur le préfet, répondis-je, j'attends.

» — Il faut que vous nous débarrassiez de cet homme.

> — Du mari ou de l'amant?

> — Du mort, »dit sèchement le préfet.

> J'avais bien compris, mais le petit mot pour rire m'était échappé.

c — C'est plus difficile alors, répondis-je à mon magistrat. Un vivant, c'est bientôt fait... Mais un mort !... Enfin, voyons. Vous désirez que je vous débarrasse, avant qu'il soit jour, du mort qui se trouve dans la voiture de madame la comtesse de B... — Vous me connaissez ! m'interrompit la comtesse. — J'ai cet honneur, madame. » Le préfet regarda madame de B... avec une expression qui voulait dire : Vous voyez bien qu'il n'y avait aucun danger à mettre Vidocq dans la confidence.

« — Il y a un moyen, dis-je, devons débarrasser de ce mort. >

> Toute l'énergie de la comtesse monta dans ses yeux et s'y arrêta.

> — Quel est ce moyen? me demanda-t-elle.

» — Voulez-vous, madame, que, dans trois ou quatre heures, ce matin, quand il va faire jour, ce cadavre soit trouvé, percé de plusieurs coups de poignard, sur la voie publique?

> — Assassiné I

> — Oui, madame, assassiné ; trois coups de poignard dans le ventre, un dans le cœur. Ce sera bien exécuté. On le ramasse, on ne trouve sur lui ni sa bourse, ni sa montre, ni ses bagues. Il a été volé. Ce

sont des voleurs qui l'ont tué. Grand bruit pendant vingt-quatre heures. Enquête de la justice; enquête qui ne peut aboutir à rien du tout, puisqu'il n'y a ni vol ni assassinat. Huit jours après, il n'est plus question de l'événement.

» — Assassiné !

» — Mais, puisqu'il est mort, où est le crime, où est le mal de le poignarder ?

» — Assez ! s'écria la comtesse, qui s'était caché le visage dans ses mains crispées, assez ! monsieur, assez ! assez ! »

» Je regardais le préfet pour connaître aussi son opinion; je ne fus pas encouragé à persister dans la mienne. Cependant, assassiner un mort!... « Assassiné ! murmurait encore la comtesse, horrible ! horrible ! non ! non ! je ne veux pas... pas de coup de poignard ! oh non ! »

» Je me tus ; chacun garda le silence pendant quelques minutes, après le rejet définitif du moyen que j'avais proposé; ce moyen était bon pourtant dans la conjoncture épineuse où l'on se trouvait. Mais il y a des gens délicats, que voulez-vous ?

» — Puisque ce moyen ne vous convient pas, dis-je à la comtesse, voulez-vous, madame, que le corps de la personne qui est dans votre voiture disparaisse du monde absolument comme si ce corps n'eût jamais existé ?

» — Gomment cela ? me demanda la comtesse, ouvrant ses mains pour me laisser voir son visage effaré.

)) — Je vous demande s'il vous convient que les choses se passent de telle manière que ce jeune homme, mort subitement, disparaisse non moins subitement du milieu du monde. On pourra le chercher, mais il ne sera jamais retrouvé.

» — Jamais?

> — Jamais.

» — Ainsi, pas de sépulture ?

> — De sépulture... de sépulture... si vous voulez aussi le luxe d'une sépulture !... mon plan est impossible.

» — Mais encore, comment le ferez-vous disparaître ?

» — C'est mon affaire.

» — Oh î non, il m'importe de savoir...

» — Croyez-moi, madame, ne cherchez pas à savoir.

" — Au contraire, et si vous ne me dites pas...

» — Est-ce que le chirurgien montre au patient la scie avec laquelle il se dispose à lui couper la jambe? Eh ! mon Dieu 1 madame, encore une fois, que vous importe comment ce jeune homme disparaîtra, pourvu qu'on vous en délivre ? laissez-moi maître, entièrement maître des expédients que je crois les plus sûrs, les meilleurs pour atteindre ce but, qui n'est pas facile, persuadez-vous-le bien ; donc, voulez-vous de mon second moyen, oui ou non, madame ?

> — Non ! >

» Je pris, sur cette réponse précise et sèche, mon chapeau jeté dans un coin en entrant, et je me dirigeai vers la porte. Voyant cela, la comtesse poussa une exclamation aiguë de folie et de douleur qui me fit brusquement me retourner. Je remarquai dans ce mouvement le signe d'autorité que m'adressait le préfet pour m'ordonner de rester. Je m'arrêtai ; je revins sur mes pas.

> — Autre chose ! monsieur, me dit la comtesse ; imaginez, créez autre chose, je vous en conjure. Ma vie et mon honneur sont ici en ce moment, f

> Malgré les scrupules de la comtesse, sur lesquels j'aurais très bien passé à pieds joints, sans mon res-

pect pour mon chef, c'est-à-dire que je me serais emparé, malgré les mièvreries de la dame, du cadavre laissé dans la voiture et l'aurais jeté, avec cent livres de pierres dans les poches du haut du pont d'Iéna dans la Seine ; malgré les résistances sans raison plausible delà comtesse, dis-je, je vis nettement que je commandais la situation, et, pour en sortir, je parlai ainsi à cette noble personne : « — Madame, si vous tenez, comme vous paraissez y tenir, à ce que je> fasse quelque chose pour vous, dites-moi

ponctuellement comment les choses se sont passées cette nuit; ce n'est qu'à ce prix que je puis vous aider, vous sauver. Pour un cas mortel, vous appelez un chirurgien célèbre ; il convient de ne rien lui cacher. J'en suis bien fâché pour ma modestie, mais je suis cet opérateur célèbre ; vous, vous êtes la malade : voulez-vous que je vous sauve ? parlez, que je sache tout. »

» Quelle force de volonté appela à elle la comtesse pour entrer dans cette redoutable confiance !

)) — Eh bien, dit-elle, puisqu'il le faut!... M. Karls... arracha hier à ma faiblesse la permission de passer quelques instants chez moi, après le spectacle, après les Italiens. Il s'autorisa à prendre le thé. j>

» Ce que le thé, mon cher monsieur de Balzac, a causé à Paris de ces sortes de rendez-vous nocturnes, plus ou moins funestes aux ménages,' est vraiment incalculable!

7> — Était-ce la première fois, demandai-je à la comtesse Hélène de B..., que M. Karls... allait prendre le thé chez vous en l'absence de votre mari ?

» — La première fois, monsieur.

» — C'est bien.

» — Pourquoi cette question ?

» — Parce que vos gens n'iront pas au-delà du

simple étonnement quand ils apprendront la mort de M. Karls... Ils ne diront pas entre eux : — Ah ! c'est étrange ! Ce jeune homme qui avait passé plusieurs nuits de suite chez nous, c'est celui qui vient de mourir... — Gomme s'il ne fallait pas tou-

jours avoir passé la nuit quelque part quand il nous arrive de mourir. Ces animaux-là sont très bêtes, mais très dangereux. C'était donc la première nuit qu'il passait chez vous?

» — La première soirée, monsieur.

> — Soirée, soit. Une soirée prolongée. »

» — Nous avons eu très froid, poursuivit la comtesse sans s'accrocher à l'impertinence de la réflexion, excessivement froid en venant des Italiens à mon hôtel de la rue Bellechasse, en sorte que, lorsque nous sommes arrivés chez moi, j'ai dit qu'on fît grand feu à la cheminée. Pendant que mes gens s'occupaient à remplir mes ordres, et que M. Karls... parcourait les journaux du soir assis sur un divan, je suis passée dans ma chambre pour quitter une partie de ma toilette et changer de chaussure; je suis ensuite rentrée au salon, où j'ai sonné pour qu'on servît le thé. Cinq minutes après, on le servait et nous causions, M. Karls... et moi, auprès de la cheminée, où les domestiques, exagérant mes ordres, avaient mis du bois à incendier l'hôtel. Il y avait une heure que nous parlions de choses et d'autres, de la représentation des Italiens, delà pièce, des acteurs, lorsque M. de Karls...

» — Pardon, madame la comtesse, mille pardons; mais quelle heure pouvait-il être, demandai-je à la comtesse, au moment où vous êtes entrée ce soir à votre hôtel de la rue Bellechasse ? » Vous allez voir, monsieur de Balzac, combien cette simple question faillit bouleverser, dès le début, le récit de la comtesse et en rendre tout à fait inintelligible la suite.

— Parbleu ! s'écria Balzac, le beau miracle ! la belle merveille ! L'émotion rend facilement compte des erreurs de temps com-

prises en pareil cas, si c'est d'une erreur pareille que vous allez parler.

— C'est précisément d'une erreur de cette nature que je vais parler, vous l'avez pressenti; mais confirmez-vous bien dans la pensée, mon cher interrupteur, que l'émotion n'y était pour rien, quoique l'émotion ne cessât d'être d'une violence alarmante chez la comtesse Hélène de B...

— Nous allons voir, nous allons voir!

— Vous allez voir sur-le-champ. Après une hésitation assez prononcée, la comtesse me répondit très vivement :

» — Puisque j'ai dit, monsieur, que nous sortions des Italiens, c'est qu'il était, selon toute apparence, onze heures et un quart, onze heures et demie.

» — Etes-vous bien sûre, madame, de l'heure que vous indiquez là?

» — Je l'assure, répliqua la comtesse d'un ton qui marquait beaucoup plus de contrariété encore que d'assurance.

» — Alors, permettez-moi de vous faire observer, madame, qu'il n'était guère que minuit et demi lorsque vous êtes arrivée avec votre femme de chambre à la préfecture de police. Vous auriez donc, de onze heures et demie à minuit et demi, c'est-à-dire en une heure, en une heure seulement, changé de toilette, pris du thé, causé une heure avec M. Karls.,..., fait atteler de nouveau, puisque, dans l'intervalle d'une heure, le cocher avait eu le temps de dételer, et vous seriez venue, toujours dans l'espace d'une heure, de la rue Bellechasse à la rue de Jérusalem ?

— J'avoue, balbutia Balzac, qu'il y a là...

— Laissez, reprit Vidocq, lui coupant la parole au bord des lèvres, laissez répoudre la comtesse, et vous verrez si j'avais raison de m'étonner du désaccord existant entre l'heure et les événements rapportés par elle, événements, notez bien ceci, que j'étais loin de connaître tous, car si je les eusse connus tous, ainsi qu'il arriva quelques instants après, mon objection eût été cent fois plus écrasante encore, et rien de ce qu'aurait dit ensuite la comtesse n'eût paru vrai ni même vraisemblable. Et alors où allions-nous ? D'abord moi, je n'aurais pas consenti à marcher dans ces ténèbres nia aider de mon ministère à la disparition d'un homme dont la mort m'eût paru louche. Oh! non!

— Gomment la comtesse se tira-t-elle de là ? demanda Balzac qui, en ce moment, ressemblait plus que Vidocq à un homme de la police, tant il y avait d'inquiétude, de ruse en quête d'une solution, allumée dans ses yeux, pour deviner les intentions de la comtesse, cherchant à troubler l'eau dans le but de cacher quelque chose d'important, d'essentiel, d'inavouable, peut-être.

— Gomment elle se tira de là, reprit Vidocq. Eh I mon Dieu, en confessant la vérité, du moins presque toute la vérité. Elle dit qu'elle ne se souvenait pas bien si elle et M. de Karls... avaient quitté les Italiens à la fin du spectacle, ou bien un peu avant la fin. Pressée de préciser, elle avoua qu'elle et lui étaient partis bien avant la fin.

» — Du moment où c'est bien avant la fin, reprisje moi-même alors, il pouvait être, quand vous êtes arrivés à votre h(5tel, au lieu de onze heures et demie, dix heures et même neuf heures.

— Diable ! interrompit Balzac, est-ce qu'ils ne seraient pas allés du tout aux Italiens !

— Je ne le suppose pas.

— On pourrait l'admettre, et quant à moi...

— Vous admettez trop maintenant, au contraire de tantôt où vous n'admettiez rien, à cause de l'émotion. Vous verrez, par la suite de ce récit et sans qu'il soit besoin que je vous dise tout, absolument tout, qu'il fallait bien rétrograder jusqu'à neuf heures pour faire tenir, sans dépasser minuit, tous les accidents graves de cette soirée. La comtesse avançait plus aisément dans son récit quand je l'eus forcée d'éloigner un peu le point de départ, dans l'intérêt de la vraisemblance ; mais je sentis au fond de ses paroles, depuis ce moment-là, une amertume qu'elles n'avaient pas auparavant. Je la compris. Elle aurait voulu me supprimer l'amant, et ne me montrer que l'étranger dans cette terrible confidence. Ce n'était pas possible.

— Mais elle avait déjà avoué au préfet de police que ce M. de Karls... était son amant.

— Oui, monsieur de Balzac, au préfet, mais pas à moi. Il lui en coûtait horriblement de répéter l'aveu, et, plus encore, de dire l'usage de son temps pendant toute la soirée.

— Tenez, Vidocq, encore une fois, retranchons les Italiens de cette soirée, pour arriver aussi à retrancher la soirée, vous le verrez.

— Cependant...

— Rien n'est plus clair.

— Gomment cela?

— Il y avait eu nuit, mais pas soirée.

— Oh! je ne vais pas si loin! je ne vais pas si loin! mon cher monsieur de Balzac ! il y a eu un peu d'Italiens.

— Bien peu ! bien peu !

— Soit ! Un peu de soirée après les Italiens,

— EnGOve plus petif -^Etle thé?

— Ah ! bath ! est-ce qu'ils ont pris du thé ?

— Vous êtes un homme terrible, monsieur de Balzac !

— Pas plus que la vérité, monsieur Vidocq.

— La comtesse continua, mais la fatigue l'exténuaît. € — Le salon, dit-elle, avait été trop chauffé par les

domestiques; il l'avait été à ce point que je fus obligée d'appeler Honorine, ma femme de chambre, et de lui faire ouvrir les deux battants de la porte de ma chambre à coucher pour que la chaleur, en se répandant, diminuât un peu. Il ne fallait pas songer à ouvrir les croisées; vous savez le froid qu'il fait ce soir... L'atmosphère de l'appartement, le thé, la conversation, avaient donné une animation extraordinaire à M. de Karis... Il était sur-excité, il m'a paru éprouver une sorte d'ivresse, de fièvre, d'exaltation ; il parlait beaucoup, vite, puis très vite; il riait; enfin, l'agitation est parvenue à un tel degré chez lui, qu'il m'a demandé, car il étouffait, la permission de quitter son habit ou de se retirer. Il avait besoin d'air. Je lui ai permis de quitter son habit. Après s'être assis de nouveau sur le canapé, il s'est mis à me raconter,

avec plus de gaieté encore qu'auparavant, une aventure de théâtre, je ne sais plus quel accident burlesque arrivé à une actrice pendant qu'elle était en scène ; il ne cessait pas de rire en me la disant. Tout à coup je n'entends plus rien. Quelques secondes s'écoulaient, et je l'engage à terminer l'anecdote commencée; pas de réponse, je prie, j'insiste, même silence. Je suppose alors que M. de Karls... a été subitement saisi par une invincible envie de dormir, comme cela arrive quelquefois. Il est tard, il est fatigué, oui, il dort me dis-je. Cependant, étonnée de ce brusque passage d'une joie biniyante, exagérée, à un sommeil aussi

t-35() BALZAC CHEZ LUI

tenace, je quitte mon fauteuil et je vais m'assurer... Le visage de M. de Karls était affreusement renversé, ses yeux étaient retournés, on n'en voyait plus que le blanc; un coin de la bouche touchait l'oreille. Il était mort. Je pousse un cri, un cri que je n'entends pas, car en le poussant je tombe au pied du canapé. Voyez, j'ai le front coupé là et là. Honorine accourt. Entre cette mort et cet évanouissement, elle ne perd pas un instant la tête : d'un coup d'œil elle mesure le péril, et quel péril fut jamais plus grand, plus réel! mon mari allait arriver, il était en route ; il courait entre Étampes et Paris, dans trois heures il serait rendu près de moi. Honorine court dans mon boudoir, plonge sans hésiter une éponge dans de l'eau glacée puisée dans une cuvette sur la croisée, et vient poser cette éponge sur mes joues, sur mes yeux, sur ma poitrine. Pendant que je reviens à moi, elle roule le divan près d'une fenêtre, cache le mort sous la tombée des rideaux. Je reprends mes sens; Honorine me dit alors qu'il nous faut prendre une résolution immédiate. Quelle résolution aurais-je prise, moi? Aussi c'est elle, Honorine, une fille bien forte, allez! un

caractère... Elle a tout fait. Souvent elle m'avait entendu parler du préfet de police ; elle veut aller chez le préfet de police, tout lui dire, nous en remettre à lui exclusivement, et cela sans plus attendre. R faut profiter de ce que tout le monde dort dans l'hôtel; puis, à nous deux, descendre le mort dans la cour, ouvrir sans bruit la remise, le mettre dans la voiture; une fois enfermé dans la voiture, éveiller le cocher et lui dire que nous allons sur le quai des Orfèvres, au coin de la rue de la Sainte-Chapelle. C'est un bon Allemand arrivé du mois dernier à Paris ; il ne cherchera pas à en savoir davantage. Par exemple, il ne faut pas songer à em-

mener le valet de pied avec nous; il s'est foulé la cheville, il ne marche pas. D'ailleurs quel embarras n'eût pas été pour nous ! Le cocher sortira la voiture de la remise, il attellera; pendant ce temps moi je ferai une toilette de soirée, pour convaincre au besoin mon mari, si je le trouvais au retour, que je suis allée en soirée. D'où reviendrais-je à cette heure-là?... Honorine imagine, règle, exécute tout cela. Moi je suis hébétée, idiote, je fais ce qu'elle veut, je la regarde faire. Qui, mais la pauvre Honorine n'avait pas prévu la plus grande de toutes les difficultés. Que de peines! quelle horrible tâche! quelle tâche impossible d'habiller un corps où la vie n'est plus. Tout tombait, tout fuyait, tout s'en allait flottant. Les bras détendus se refusaient à entrer dans les manches, et, quand nous forcions pour les introduire, ils faisaient entendre d'horribles craquements. Et pour replacer les pieds dans les souliers à guêtres de M. de Karls...!! Non, rien au monde ne se compare à cette douloureuse et sacrilège toilette. >

— n avait donc aussi quitté sa chaussure? demanda Balzac.

~ Ah! voilà!

— Elle n'avait parlé que d'un habit, il me semble.

— Débrouillez cette fusée. Vous comprenez qu'une question, en pareil cas, était impossible. Du reste, madame de B..., revenant elle-même sur cette erreur, causée par le trouble et l'ébranlement du cerveau, sembla la détiennre par un autre incident.

€ — Il a fallu ensuite, reprit-elle, descendre M. de Karls... pour le porter à la voiture, et le descendre sans le moindre bruit dans l'escalier, de peur d'éveiller* le concierge, et ouvrir ensuite la remise ! Quand il a été dans la voiture, je suis bien vite remontée pour

me livrer à ma toilette de soirée. Honorine était allée éveiller le cocher, auprès duquel il importait qu'elle restât tout le temps qu'il attellerait, pour qu'il ne s'avisât pas d'ouvrir la voiture ! Comme j'avais le cœur à la toilette ! Est-ce que je sais ce que j'ai fait ! J'ai pris des rubans, des bijoux, des bracelets, du rouge, des épingles, tout ce qui m'est tombé sous la main. C'est ici seulement que je viens de m'apercevoir que j'avais une bottine noire et un soulier de satin blanc. Le reste s'est passé comme je l'ai dit. Le cocher a tiré la voiture hors de la remise ; il a attelé ; je guettais, je suis descendue, puis, 'moi et Honorine nous sommes montées toutes deux en voiture, et enfin nous sommes partis tous les trois pour venir ici. »

» Tout ce récit fut fait par madame de B... avec une décision, une sobriété de mots, une bravoure de cœur qui me donnèrent, à moi, Vidocq, assez bronzé pourtant sur toutes choses de ce genre, le frisson blanc dans tous les membres. J'eus froid dans le dos. Pour me ranimer, j'allai, sans être aperçu, poser mes deux mains à plat sur le marbre encore tiède de la cheminée. Mais ! comme

c'était à moi de parler ou plutôt d'agir, je me remis bien vite. Je commandai à mon sang de se taire, à mes nerfs de rester tranquilles. » — Madame, dis-je à la comtesse, encore un mot ; » — Encore ! dit-elle. Que voulez-vous encore savoir ? Et elle murmura entre ses dents, qui se serrèrent à se briser, et comme si elle eût cherché à mordre et à déchirer sa destinée : Que d'affronts ! que de honte si que de malheurs ! i>

« Je fis semblant de [n'avoir pas entendu ; je lui demandai :

j> — Quelle est la rue où demeure M. de Karls... ? » — Quoi ! il faut que je vous dise ?...

> — C'est indispossaMe, et le numéro de sa maison. » — Voilà ! me dit-elle, en m'indiquant une rue et un

hùtel.

» — C'est bien, c'est tout. Dans quelques instants, je l'espère, madame, tout sera réparé.

» — Et comment ?

» — Vous allez le savoir.

> — Et plus de coups de poignard, plus de disparition violente ?

» — Rien de tout cela, puisque vous n'en avez pas voulu. Tout se passera de la manière la plus simple, et c'est vous-même, madame, qui, par votre sincérité presque complète, venez de m'inspirer le moyen dont je vais faire usage pour que votre réputation ne soit pas compromise, et pour que le corps de M. de Karls.. soit respecté comme il le serait au milieu même de sa famille. Dans un quart d'heure, les restes de M. de Karls... seront chez lui, dans

sa chambre. Et vous, madame, ajoutai-Je en tirant ma montre, dans cinq minutes vous serez dans votre voiture, qui roulera vers votre hôtel, délivrée du triste dépôt qu'elle renferme.

» — Ah ! monsieur, quelle reconnaissance sera la mienne ! Mais quelle reconnaissance sera jamais à la hauteur du service que vous me rendez? »

» Après avoir sauté au cou du préfet, qu'elle embrassa de toute la violence nerveuse de son transport, elle me seiTa la main à me la briser. C'est un des plus beaux moments de ma vie. >

Vidocq passa sa main sur ses yeux.

Balzac, qui étudiait sa physionomie, lui versa, sans cesser de le regarder, un grand verre de rhum.

€ Non, dit Vidocq, plus tard. Je n'ai besoin de rien. >

Et il éloigna le verre avec un geste dont Frédérick- Lemaître eût admiré et retenu la magnificence, la largeur et la noblesse. Le souvenir d'une belle action sanctifiait la vieillesse d'un homme qui ne fut pas toujours aussi pur, aussi bien inspiré, que pendant cette mémorable nuit racontée par lui-même.

Il reprit :

« Vous comprenez qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour exécuter mon projet et le mener à bonne fin, non que le jour fût près de paraître; mais j'éprouvais, je ne vous le cacherai pas, une certaine défiance dans mon esprit, une certaine crainte, dont je n'avais pas jugé à propos de faire part, soit à la comtesse, soit au préfet, de peur d'altérer le contentement immense que j'avais produit chez eux. J'allai au-devant de la comtesse, et j'ouvris la

porte, lui indiquant par là que nous n'avions plus rien à faire dans le cabinet de M. le préfet, que l'action allait se passer maintenant dans la rue.

» Avant de sortir, elle se tourna une dernière fois vers le préfet, et elle lui dit, la main sur le cœur, où elle appuya avec force :

» — Comptez sur moi comme sur Dieu. »

» Nous sortîmes, elle et moi, du cabinet particulier de M. le préfet de police.

» En traversant l'antichambre, elle dit tout bas à Car on, qui l'attendait un flambeau à la main :

» — Vous ne serez pas oublié, monsieur; tout sera fait comme je l'ai promis. »

» Je descendis ensuite avec elle le grand escalier de la préfecture. A l'endroit où il tourne, je m'arrêtai pour ouvrir la porte de la pièce d'attente; — j'y avais laissé, il vous en souvient peut-être, la belle femme de chambre de la comtesse. — Elle • accourut, avec

rempressemeiit du prisonnier qu'on délivre, se joindre à sa maîtresse, non moins heureuse de la retrouver, et qui lui dit en pesant sur son bras : « — Honorine, tout va bien ! mais ne me quittez pas, car tout n'est pas fini. »

» Ohl non, tout nV'tait pas fini !

> Pendant que ces deux dames descendaient devant moi, je fis un petit signe à l'un de mes inspecteurs les plus intelligents assis auprès du poêle.

— Où il mangeait toujours des marrons ? dit Balzac.

— Où il mangeait toujours des marrons ; je lui fis un signe, dis-je; il se leva, secoua sa pipe ; je lui dis de me suivre ; il prit son manteau , son chapeau, sa canne plombée, et me suivit.

i En quelques mots serrés comme nous savons les îUre dans Toccasion, je le mis au courant de tout. Je lui dis ensuite : « — Oui, c'est ainsi que nous allons nous y prendre, si le cocher de la comtesse est toujours endormi. »

» Je n'avais pas oublié, vous le voyez, le murmure échappé à la femme de chambre quelques heures auparavant, quand elle avait arrêté les yeux sur l'équipage de sa maîtresse : Il dort 1 Je dis donc à l'agent : € — S'il ne dort pas, ce ne sera plus tout à fait la même' chose; il y aura là une difficulté !...

— Nous allons voir, me dit l'agent, nous allons bien voir. »

» Vous idlez voir vous-même s'il était de rigueur qu'il dormît. Notre premier acte consistait à enlever le cadavre qui se trouvait dans la voiture. Et comment l'enlever si le cocher éveillé nous entendait ouvrir la portière, s'il nous voyait pénétrer dans l'intérieur, prendre ce corps ?...

» — D'ailleurs, dis-je à mon agent, s'il ne dort pas, il faut qu'il dorme, » ce à quoi mon agent répondit : ((— Oui, il faut qu'il dorme d'une manière ou d'une autre. — D'uneautre ! diable ! non, »lui dis-je. Il est bon de vous dire, monsieur de Balzac, qu'il existe plusieurs procédés plus ou moins innocents pour provoquer le sommeil chez ceux que l'on a intérêt à dompter par d'autres moyens que celui de la force. Mais ce n'est pas sans danger. Les narcotiques violents, par exemple, amènent des léthar-

gies trop profondes, et il s'ensuit alors des désordres graves, que nous ne savons plus comment écarter. Ajoutez que l'on ne peut y avoir recours dans toutes les circonstances données. Si le sujet ne s'y prête pas un peu, comment lui procurer le sommeil factice dont on a besoin ? On comprend que dans le mouvement, dans l'animation d'un déjeuner, on verse, sans être vu, un somnifère dans le vin ou dans le café ; rien n'est plus aisé , mais comment endormir un cocher assis sur son siège ? Et c'était le cas qui se présentait. Non, il fallait s'en remettre à la Providence pour faire que le cocher de la comtesse Hélène de B... ne fût pas éveillé au moment où nous allions exécuter notre plan. Ce moment était venu.

» Mais nous voilà réunis tous les quatre dans la cour de la préfecture, les deux femmes, moi et mon agent. Je jugeai prudent que la comtesse et sa femme de chambre n'allassent pas plus loin. Je les priai de ne pas franchir la grande porte, celle qui ouvre de biais sur la rue de Jérusalem. Je les engageai à nous attendre dans la loge du concierge, et à ne pas s'effrayer si nous ne revenions pas les chercher aussitôt qu'elles le désireraient et que nous le désirions nous-mêmes. La part de l'inconnu est si illimitée dans toutes les affaires humaines ! L'inconnu pour moi et mon agent,

c'était toujours l'importante question de savoir si le cocher veillait ou dormait.

> Nous quittâmes ensuite ces dames et nous filâmes le long; des murs de la rue de Jérusalem pour gagner le quai des Orfèvres. A quelques pas de la petite rue de Nazareth, qui ouvre dans la rue même de Jérusalem, nous fûmes arrêtés net par la

plus abominable des contrariétés, quoique redoutée, quoique prévue.

— Qu'était-ce donc ?

— Nous entendîmes fredonner une chanson.

— Le cocher ne dormait pas ! dit Balzac, et nous dûmes tous avec lui.

— C'était une chanson très populaire, poursuivit Vidocq, très en vogue alors, très oubliée aujourd'hui, mais que, pour ma part, je n'oublierai de ma vie. En voici l'air et quelques paroles :

Toi qui connais les hussards de la garde, Gonnais-tu pas le trombone du régiment?

Quel air aimable quand il vous regarde ! Eh bien, ma chère, il était mon amant.

» La voix venait du quai des Orfèvres ; elle ne partait pas d'un point plus éloigné que celui où stationnait la voiture de la comtesse. Quelle indigne chance ! murmurai-je, et quelle indigne chanson ! ajouta mon agent en manière de calembour ; il avait, lui aussi, le petit mot pour rire. Mais que faire ? Si j'en avais écouté, il bâillonnait le drôle en grimpant derrière lui à la façon des étrangleurs indiens ; il l'arrachait ensuite de son siège, allait faire semblant de le voler dans un coin, et, pendant ce temps, moi je me débrouillais avec le mort et ces dames. Puis l'agent lâchait mon homme, et mon homme revenait prendre sa place sur son siège, sans se douter du coup de main. Je ne consentis pas à ce plan de campagne. « — Mais qu'allez-

VOUS donc entreprendre ? me demanda mon agent. — Est-ce que je lésais, maintenant que nous voilà déjoués si complètement? Gagnons toujours le quai. »

» Nous voilà sur le quai des Orfèvres ; arrivés à la grille du jardin que vous connaissez, nous coupons derrière la voiture et nous revenons sur nos pas en longeant le parapet même du quai. Après avoir dépassé la tête de ^ chevaux, nous portons nos regards sur le siège pour nous assurer avec douleur que le cocher ne dormait pas. Il dormait !

— Et la chanson que vous aviez entendue ?

— C'était un autre qui la chantait,' un ouvrier attardé qui s'était penché quelques instants sur le parapet pour regarder couler l'eau ; puis il est parti, nous l'aperçûmes ; il s'éloignait du côté du pont Saint-Michel, du haut duquel l'écho de la nuit nous apporta encore ce refrain, qui alla peu à peu s'enfoncer dans les profondeurs de la rue de la Harpe :

Toi qui connais les hussards de la garde, Gonnais-tupas le trombone du régiment?

Quel air aimable quand il vous regarde ! Eh bien, ma chère, il était mon amant.

» — A nous ! dis-je alors à l'agent. Cours prévenir ces dames qu'elles peuvent venir. — J'avais déjà ouvert la portière, — l'agent à peine parti, — pris le mort dans mes bras et je l'avais déposé contre le parapet qui borne le quai des Orfèvres. C'était un homme magnifique, cinq pieds huit ou neuf pouces au moins, blond, buste élégant; et quel drap ! quel linge ! J'étendis tout cela par terre et le refoulai contre le garde-fou dans la ligne d'ombre.

Je calai le cadavre du haut et du bas, aux pieds et à la tête avec deux pavés; le terrain allant en pente à cet endroit-là, le mort avait une tendance à rouler. Ceci fait en deux tours de main, je m'éloignai

et retournai à la voiture. Je vis venir les deux pauvres femmes; elles n'avaient pas la force de se traîner, c'étaient deux ombres. Nous filmes obligés, mon agent et moi, de les soulever pour les aider à monter dans la voiture. Et que de terreur, que de regards en dessous sans cris ni paroles en y entrant ! Elles ne voyaient plus ce qu'elles y avaient laissé. € — Vous me répondez, monsieur, me dit la comtesse en me saisissant par le bras à m'y enfoncer les ongles, au moment où j'allais refermer la portière, vous me répondez qu'il ne sera fait aucun outrage... — Je vous ai juré, madame, que dans un quart d'heure M. de Karls... serait dans son lit; il sera dans son lit. » Je saluai et je fermai ensuite la portière avec un bruit épouvantable sur les deux femmes; puis je m'élançai comme un chat sur la roue et pinçai le cocher à l'oreille à lui faire venir le sang : « — Gredin ! lui criai-je d'une voix de tromblon, double gredin ! n'entends-tu pas ces dames qui te disent depuis un quart d'heure de partir ?

> — Me voilà, me voilà ! répondit le cocher, se jetant sur les guides, me voilà; où faut-il aller?... Où faut-il conduire ?...

> •— Mais chez vous, ivrogne, à votre hôtel, rue Bellechasse. »

> L'équipage partit comme un éclair. Le pavé se démolissait sous les pieds des chevaux. Quelques minutes après, on ne voyait plus rien, on n'entendait plus rien.

> Sans perte de temps, je conduisis l'inspecteur à l'endroit sombre où j'avais déposé le corps de M. de Karls, et, lui et moi,

après l'avoir soulevé de terre en passant chacun de nous, un bras sous les siens, nous le plaçâmes debout, du moins autant que cela pouvait se faire. En réalité il n'était pas debout, nous le tenions

suspendu entre nous deux et comme on s'y prendrait pour maintenir en équilibre un homme complètement ivre. Quoique mon agent fût d'une force presque égale à la mienne, à nous deux nous ne parvînmes qu'avec beaucoup d'efforts à l'empêcher de nous glisser, de fuir sous notre étreinte. C'est dans cette position peu commode que nous nous mîmes en marche pour gagner le Pont-Neuf. J'avais mon idée. Le Pont-Neuf est un vaste fleuve où aboutissent tous les grands courants de la ville, et où il est impossible à qui que ce soit au monde de dire avec certitude de quel point de Paris est venue la personne qu'on y rencontre. Est-ce de la Cité, est-ce du faubourg Saint-Germain, est-ce de la Grève, est-ce du faubourg Saint-Jacques ? cherchez !

» Il entra dans ma combinaison de dépayser tous calculs ultérieurs auxquels on aurait essayé de se livrer dans le but de savoir où M. Karls... avait passé la nuit. Voilà pourquoi le Pont Neuf. Quoiqu'il n'y ait qu'une bien petite distance, comme vous le savez, de la rue de Jérusalem à ce pont, je ne voudrais pas pour beaucoup recommencer le voyage dans de pareilles conditions.

» Une fois en face de la place Dauphine, nous nous arrêtâmes, et je décidai que nous attendrions là qu'un fiacre vînt à passer. Il ne faudrait pas connaître Paris pour supposer que nous fûmes exposés à attendre fort longtemps. Dès que nous en entendîmes rouler un du côté de la rue Dauphine, je dis à l'inspecteur de se tenir prêt à imiter avec moi des hommes pris d'ivresse, et à chanter une chanson à boire et le plus possible en jargon allemand. Je n'avais pas achevé de donner cet ordre à mon agent, qu'il exhala

du tond le plus tyrolien de son gosier un refrain de l'Alsace, soutenu bravement par moi, qui ai l'avan-

tage, je dois le dire, de posséder les plus belles romances de la Meuse et du Rhin, de Sarrebruck, de Sarrelouis, de Sarreguemines et de tous les Sarre connus. A trente pas de nous, le cocher de fiacre que nous guettions dut déjà se dire : « — Voilà, ma foi I trois ivrognes qui sortent de quelque fameuse orgie. » Et nous nous balancions de droite et de gauche avec notre mort, et nous faisons des révérences devant et derrière ; nous étions superbes. Quand nous ne fûmes plus qu'à quelques pas du fiacre : — c Cocher, m'écriaije, vous serait-il agréable de conduire monsieur? Nous n'avons ni assez de temps ni assez d'équilibre, mon camarade et moi, pour le ramener chez lui. » Sans attendre la réponse du cocher, j'avais ouvert la portière et déposé notre fardeau dans l'intérieur de la voiture, me souciant fort peu en ce moment de savoir, vous le supposez sans peine, comment je Tavais fourré sur la banquette. Je refermai bien vite la portière en criant au cocher, après lui avoir mis cinq francs dans la main, pour sa course : c — Rue Saint- Florentin, le premier grand-hôtel à droite. Roulez ! »

» Et il roula. Nous fîmes encore entendre derrière lui la reprise de l'air allemand comme un adieu adressé par deux ivrognes à un troisième dont ils se séparent avec douleur.

> Le tour était fait.

» — Ah bien oui ! mais que devint ensuite le cocher avec le cadavre? > demanda Balzac.

Vidocq avala, d'un trait, à la hussarde, le verre de rhum laissé par lui intact quelques minutes aupsiravant, et du mouvement délibéré qu'il eut très certainement, il y avait dix ou douze ans,

quand il vit s'éloigner le corps de M. de Karls... dans le prolongement sombre du Pont-Neuf, il répondit :

» Vous avez trop l'habitude de tirer la conséquence des situations données pour ne pas entrevoir ce qui se passa à la rue Saint-Florentin, après que le cocher, sa voiture arrêtée, fut descendu et eut ouvert la portière. Il crut d'abord M. de Karls... endormi, et cela ne rétonna guère en songeant à l'état peu régulier dans lequel il l'avait recueilli sur le Pont-Neuf ; mais l'ayant secoué graduellement, avec xodus de force, et ne le voyant pas remuer davantage, il jugea qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire; ce n'était pas que du sommeil. Il sonna à la porte de l'hôtel indiqué par celui des deux hommes qui lui avait confié l'étrange voyageur. On ouvrit; il entra, et il alla dire au concierge ce qui arrivait. Celui-ci accourut à la portière, et, à la clarté d'une des lanternes enlevée au fiacre et tenue à la main par le cocher, il reconnut parfaitement M. de Karls..., quoique la mort l'eût de plus en plus défiguré. Que voulait dire cette grande pâleur, cette immobilité, cette roideur dans tous les membres? La femme du concierge éveillait pendant ce temps les domestiques du jeune officier hongrois. Tout l'hôtel fut bientôt dans la plus vive agitation. Interrogé par le valet de chambre de M. de Karls..., le cocher répondit ce que vous savez déjà: que le voyageur était monté, dans un état complet d'ivresse, au milieu du Pont-Neuf, qu'il était accompagné de deux autres musiciens non moins ivres et que, après avoir mis leur compagnon dans le fiacre, ils s'étaient éloignés en chantant. Voilà tout. En effet, c'était tout.

» Quant au mort, continua Vidocq, il fut porté dans sa chambre et déposé sur son lit. J'avais tenu parole à la comtesse Hélène de B... ; j'avais rempli à la lettre les engagements pris avec

elle dans le cabinet de M. le préfet de police. Le lendemain, on racontait à peu près

BALZAC C. HEA LUI

en ces termes, dans les journaux du soir, l'incident arrivé dans la nuit.

— Ah! il y a des journaux dans cette affaire! interrompit Balzac.

— Mais oui...

— En effet, j'aurais dû m'étonner de ne pas les avoir encore vus montrer leur nez, que je voudrais pouvoir leur faire passer derrière la tête. >

Balzac ne laissait jamais se perdre l'occasion de se ruer sur les journaux chaque fois que la circonstance s'y prêtait un peu.

« Et que venaient faire là ces aimables journaux? Donner sans doute de la publicité à ce qui n'en avait nullement besoin.

— Ah ! que vous avez raison de ne pas les aimer, monsieur de Balzac ! Vous ne sauriez imaginer le tort qu'ils causent à la police en ébruitant d'avance des détails, mille particularités qui vont prévenir les coupables de se tenir sur leurs gardes. Comment voulez-vous qu'une police soit bien faite, soit possible, dans un pays où de telles indiscretions sont souffertes? Si, dès qu'un voleur est l'objet des poursuites de la police, vous lui faites savoir, parla voie des journaux, qu'il a été vu à Orléans sous les habits d'un chaudronnier ambulancier, que, quelques jours après, il a traversé Tours se dirigeant sur Nantes, où il a l'espoir de s'embarquer, afin de mettre l'Océan entre lui et la France, il est hors de

doute que le voleur, sans être bien fin, s'éloignera le plus vite possible des bords enchanteurs de la Loire et ira s'embarquer à Brest, à Bordeaux, ou bien il ne s'embarquera pas du tout, et vous aurez manqué sa capture par l'emploi idiot et burlesque de cette publicité intempérante.

— I) ■-^« '}" fait, dit à son tour Balzac, heureux de

cet anathème d'occasion lancé contre les journaux, sa bete noire, il est de fait qu'il est fort inutile d'avoir une police secrète quand on permet aux journaux de tout dire, de tout divulguer, touchant les choses delà police ; inutile d'avoir des gendarmes qui ne peuvent parcourir que dix ou douze lieues par jour, quand les journaux s'insinuent partout à ras du sol, et de cabaret en cabaret, vont répandant la nouvelle comme l'eau se répand dans une inondation. C'est stupide! Autant vaudrait faire imprimer à chaque renouvellement d'abonnements dans les journaux mêmes, au lieu de la formule ordinaire, celle-ci plus logique et plus complète : « — Messieurs les escrocs, filous, voleurs de toutes les catégories; messieurs les repris de justice de tous les degrés, en suspicion et en ru^t^ure de ban, sont priés de renouveler leur abonnemônt s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de cette feuille et de nombreux désagréments delà part delà justice, des mouvements de laquelle nous avons soin de les tenir au courant avec notre exactitude accoutumée. »

— C'est bien cela! » s'écria Vidocq enthousiasmé de la plaisanterie pleine de bon sens de Balzac, qui la broda de bien d'autres agréments que nous ne reproduisons pas ici, par la raison que notre mémoire n'a pas gravé assez fidèlement le souvenir de leur forme si vive, si pittoresque dans sa bouche rabelaisienne,

« Mais reprenons, dit Vidocq. Le lendemain, l'événement était raconté à peu près de cette manière, vous disais-je, dans les journaux : « Un noble et riche étranger, le jeune M. de Karls..., l'unique et brillant héritier d'une des plus anciennes familles de la Hongrie, a été frappé d'apoplexie foudroyante dans une voiture de place, cette nuit entre cinq et six heures

du matin, en se rendant chez lui rue Saint-Florentin. On ne saurait trop admirer les soins prodigués à ce jeune homme, — bien qu'inutilement, — par l'honnête cocher, dès qu'il s'est aperçu du malheur effroyable dont le hasard de sa profession le rendait témoin. Après avoir vainement frappé à la porte de plusieurs pharmaciens placés sur sa route, il a confié aux gens de l'hôtel somptueux habité par M. de Karls..., rue Saint-Florentin, le cadavre qu'il rapportait. Ce n'est pas tout. Il a été impossible de faire accepter la plus faible indemnité à ce brave cocher, qui s'est retiré en silence et désolé comme d'une calamité personnelle. Tant de désintéressement et tant d'humanité ne demeureront pas à coup sûr sans attirer l'attention de l'autorité, toujours pleine de sollicitude et de bienveillance pour ses subordonnés. »

» Voici, poursuivit Vidocq, ce qui est plus sérieux.

i> Deux jours plus tard, on lisait dans les feuilles publiques : « — C'est demain qu'aura lieu à l'église de la Madeleine le service funèbre pour le repos de l'âme de M. de Karls... Les nombreux amis de ce jeune étranger, si prématurément enlevé à la haute société parisienne, se feront un devoir pieux d'y assister. Son corps devant être transporté en Hongrie, la cérémonie religieuse se terminera à l'église, où Ton se réunira à midi. »

» Je ne vous dirai point ce qui se passa chez la comtesse de B... quand elle eut quitté la préfecture de police, par la raison que je l'ai toujours complètement ignoré. Mais il est probable que le retour du mari ne fut marqué par aucun incident bien grave; il n'a jamais rien transpiré qui permette de supposer le contraire. La comtesse, si elle n'arriva pas avant son mari à l'hôtel de la rue Bellechasse, eut le temps, surtout

liALZAC CHEZ LUI

lu faculté de passer dans ses appartements, et de s'y composer une toilette en harmonie avec le prétexte qu'elle prit pour expliquer naturellement son absence, fête, bal ou soirée. Gela lui fut facile, comme cela sera toujours facile aux femmes du grand monde, habituées à vivre, malgré la communauté conjugale, dans une complète indépendance. Mais la force de volonté déployée par la comtesse pendant la crise qu'elle avait traversée eut une épreuve plus redoutable encore à subir quelques jours après.

,)) Madame de B... fut obligée, à cause des relations officielles du comte avec l'ambassade d'Autriche, de figurer en habits de deuil au service funèbre de la Madeleine. Il n'y avait pas à alléguer de prétexte de maladie; la prudence exigeait de l'audace, de la témérité, dût cette témérité coûter la vie.

« Pendant deux heures, les yeux fixés sur une tenture noire, le cœur brisé par des voix touchantes mais déchirantes, pendant deux heures qui furent deux éternités, elle s'enivra du spectacle de son amant étendu mort devant elle, sans pouvoir pleurer, sans pouvoir se plaindre, sans pouvoir gémir ni prier à l'angle de cette bière, sans pouvoir crier à ce mort chéri : « Adieu ! adieu ! adieu !

»

)) Elle fut condamnée au supplice de l'indifférence, à la torture de la dignité.

y> Dieu la punissait déjà bien cruellement ; il lui défendait des larmes. Aussi ses larmes comprimées Tétouffèrent ; elles l'empoisonnèrent en lui tombant sur le cœur. Elle rentra à son hôtel pour ne plus en sortir. La douleur se changea chez elle en mélancolie, la tristesse en langueur. Puis vint la maladie, puis les médecins ; ils donnèrent un nom à cette maladie ; un nom latin ou grec; choisissez; hypertrophie du cœur,

BALZAC CHKZ LUI 373

je crois. Oui, c'était bien le cœur qui était malade, mais la maladie s'appelait l'amour. La pauvre comtesse Hélène de B... avait vécu par l'amour; cet amour tué, elle mourut. Que voulez-vous ? il n'y a que les grandes passions qui soient logiques dans ce monde : aussi font-elles mourir. Les petits sentiments vivent.

> Avant de mourir, la comtesse Hélène régla silencieusement ses affaires ; la bonne femme de chambre, la brave Honorine, l'aida en cela avec sa fermeté discrète. Garon (vous vous rappelez l'iiuissier de la préfecture de police, celui de la fameuse nuit), Garon toucha une forte somme de la main à la main en compensation de la pension qu'il devenait impossible de lui servir, la comtesse n'étant plus là. Honorine ne fut pas oubliée; elle n'eut plus besoin de se mettre en service chez les autres ; elle vit aujourd'hui retirée à Vilvorde, dans une jolie terre qu'elle a achetée : moi non plus je ne fus pas oublié ; je reçus, par Honorine, cette magnifique bague; regardez; elle vaut deux mille francs. Mais, valût-elle un million ou un liard, j e ne m'en séparerais i)as plus que de ma tête. Elle est rivée à ce doigt. G'est la seule chose qui m'ait ja-

mais était rivée, quoi qu'on ait prétendu. Je veux être le galérien de ce souvenir. >

Pendant quelques minutes, Vidocq nous montra, avec l'orgueil de l'ancien homme de la police et une certaine sensibilité sénile qui remue toujours le cœur, Ife beau diamant enchâssé dans l'anneau d'or passé à son doigt.

€ De cette bataille de la vie il ne restait donc plus que le mari, remarqua Balzac; deux personnages sur trois avaient disparu. Il me semble avoir entendu dire qu'après avoir visité, il y a quelques années, les deux Amériques, le comte de B... s'était fixé en Dalmatie,

OÙ il possédait de vastes propriétés qu'il faisait valoir lui-même, quoiqu'il eût déjà une position considérable et qu'il n'eût pas d'enfants.

— C'est exact. Il s'était relire à Zara, d'où il ne sortait, une ou deux fois par an, que pour aller à Trieste. Pour se distraire bien plus encore que pour augmenter ses revenus (car, ainsi que vous le dites fort bien, il n'avait pas d'héritiers à l'établissement desquels il fût obligé de consacrer son existence, il avait pris une forte part d'intérêts dans une puissante société d'assurances maritimes créée par les principaux négociants de cette riche cité. C'est ordinairement à l'époque où les plus célèbres chanteurs de l'Italie se rendent à Trieste, et viennent y jouer les opéras nouveaux en vogue, qu'il avait l'habitude d'y aller, ayant toujours conservé un goût très vif pour la bonne musique. Il était un des fidèles habitués de l'Opéra, où il avait sa loge à l'année. C'était là son seul plaisir. Triste, solitaire, n'allant chez personne, la musique semblait le consoler du chagrin qu'il traînait partout avec

lui. J'ai eu ces détails par les affaires étrangères, dont le dossier est ouvert à la police secrète, vous le savez aussi bien que moi, et mis à sa disposition pour compléter ses renseignements sur les nationaux établis hors de chez eux. C'est pendant la représentation d'un opéra, qu'un soir il entendit, dans la loge voisine de la sienne, un Français, arrivé depuis peu de temps à Trieste, dire presque à haute voix à quelques négociants maltais qui s'extasiaient sur la beauté de la prima donna^ qu'elle ressemblait extraordinairement à la comtesse Hélène de B..., une grande dame, ajouta-t-il, fort connue à Paris, et que son mari avait empoisonnée, l'ayant soupçonnée d'infidélité, bien qu'elle passât pour être morte d'une maladie de langueur. Il entra

clans d'autres détails excessivement pénibles pour le comte. Celui-ci laissa achever l'acte sans laisser paraître la moindre émotion à ses voisins de loge ; mais, pendant l'entr'acte, il alla frapper deux petits coups à leur porte, et par cette porte entr'ouverte il glissa sa carte au Français, voyageur spirituel, touriste charmant, causeur délicieux. Sur cette carte, il y avait un endroit et une heure indiqués pour le lendemain. Puis il salua et rentra dans sa loge, où il écouta tranquillement la fin de l'opéra. L'habileté du comte à l'épée était connue : on avait choisi l'épée pour vider le combat.

» Après avoir désarmé trois ou quatre fois son adversaire et s'être donné le plaisir, en bon tireur qu'il était, de lui tracer en rouge des zigzags sur la poitrine, il s'écria, en se précipitant sur^l'épée tendue devant son épée : « En voilà assez ! » En même temps, il se découvrait et se faisait traverser de part en part à la place, pour ainsi dire, qu'il avait choisie, et cette place était le cœur. Le comte avait voulu se suicider d'une autre main que la

sienne. Voilà la fin de l'histoire du comte de B... et des amours de sa femme avec un jeune officier hongrois.

— Cette fin, dit Balzac, un peu étonné, assez ému de la grande simplicité de cette histoire (je m'en aperçus malgré sa sobriété ordinaire à l'endroit de l'éloge), et qui pensait aussi combien elle se passait de la grâce, souvent si parasite, si fastidieuse, des détails; cette fin, dit-il, ne me contente pas autant que le reste; il lui manque... il faudrait... j'aurais désiré que... enfin si le comte ne savait rien de la mort foudroyante de M. de Karls... arrivée chez lui, dans ses appartements, sur son divan, aux pieds de sa femme, et il ne lui était guère possible d'en savoir le premier mot, à moins

que le préfet de police, vous ou Honorine, la femme de chambre, en eussiez indiscrètement parlé, je ne vois pas pourquoi... »

Vidocq, s'agitant et protestant d'abord de tous ses gestes, s'écria ensuite :

« Personne n'en a jamais parlé ! personne ! et, si je vous en parle aujourd'hui, j'en ai le droit; si je vous en parle, c'est que les deux personnages les plus intéressés, les seuls intéressés à ce que le secret fût gardé ne sont plus de ce monde depuis longtemps.

— Eh bien, alors, reprit Balzac, je dis que ce duel» ce suicide de la main d'un autre, ainsi que vous l'appellez, n'est pas assez justifié. Si je reprenais en sous-œuvre ce drame domestique pour le raconter à ma manière, je chercherais, j'inventerais, j'imaginerais une fin plus pleine, plus logique : non, je ne trouve pas le genre de mort choisi par le comte d'un caractère possible, vrai,

très vrai dans son originalité; mais, encore une fois, — et j'en reviens toujours là, — le comte, pour un si grand désespoir, ignore trop ce qui s'est passé chez lui. Vous voyez donc, dit Balzac, s'interrompant lui-même, que votre histoire n'est pas encore la pêche philosophale que vous prétendiez m'apporter, que vous supposez exister, une histoire toute faite et qu'il n'y a qu'à cueillir et manger.

— Dame ! reprit Vidocq, un peu confus du ton triomphal de Balzac, si ma pêche n'est pas ronde comme vous la désireriez, elle n'est pas bien loin non plus de l'être. Si je vous l'ai débitée et détaillée à ma façon ce n'est pas tout à fait, croyez-le bien, pour vous donner une leçon de littérature. L'idée m'est venue plus modestement que ça; la chose s'est passée autrement dans mon esprit. Une petite explication, je le vois, n'est pas de trop. Pour me rendre ici, j'ai pris dans la rue Mon-

i5ALZA<; ciiKz ia;i 877

thabor, où j'avais affaire, une voiture de place. En y montant, qu'ai-je reconnu dans le cocher?

— Votre cocher du Pont-Neuf?

— Lui-même, mon cher monsieur de Balzac.

— C'est étrange.

— Mais non ! les cochers passent rarement colonels. Ils meurent cochers. Le mien, par exemple, est un peu vieilli. Sa vue a éveillé mes souvenirs et tous les faits enfouis sous ces souvenirs. Ils sont partis comme une volée de pies cachées dans les avoines, et tout ça s'est mis à parler, à crier, à jacasser sous le plafond de mon cerveau. Bon ! me suis-je dit, il faudra que je m'a-

muse à dérouler ce morceau de mon passé à M. de Balzac. Il verra s'il y a quelque parti à en tirer.

— Vous dites, reprit Balzac, sans avoir entendu un seul-mot des dernières phrases de Vidocq, que ce cocher vous a conduit ici ?

— Oui.

— Et vous n'avez pas pris son numéro?

— Pourquoi l'aurais-je pris?

— Ah! vous êtes un grand...

— Un grand quoi?...

— Tout ce qu'il vous plaira.

— Pourquoi aurais-je pris son numéro?... j'ai gardé le fiacre.

— Vous l'avez gardé?

— Oui, il doit me ramener à Paris.

— Il est donc dans la rue Basse?

— A votre porte.

— Obligez-moi, je vous prie, dit Balzac à madame X..., de descendre et de dire à ce cocher de venir ici; j'ai à lui parler. >

Et Balzac, après s'être passé la main dans les cheveux sans le rendre plus droits, et avoir fait tourbillonner

en l'air sa serviette, grand signe de joie chez lui, se disposa à recevoir dignement le cocher. Il rassembla tous les verres qu'il

trouva à sa portée et les remplit jusqu'au bord de vin et de liqueurs.

Nous entendîmes des sabots de bois résonner dans le double système d'escaliers, échelle descendante, échelle montante, qui conduisait à son logement.

« Ne lui dites pas que je suis Vidocq, dit Vidocq à Balzac; ça l'intimiderait.

— Et vous, ne lui dites pas que je suis Balzac, il pourrait le redire, et il est inutile qu'on sache le bâton de perroquet où je perche. »

Le cocher entra. C'était un cocher comme tous les cochers de quarante-cinq à cinquante ans ; front ridé par le grand air, nez rouge ponceau, bouche déformée par la pipe, cheveux roux grisonnants, épaules voûtées.

((Buvez ceci à votre santé, mon brave homme, lui dit Balzac. Il fait chaud, et il y a longtemps que vous êtes sur vos boulets. »

Après avoir décrit un geste rond qui ramena le verre à sa destination naturelle, le cocher dit, au moment de boire :

€ Ce n'est pas de refus. Il fait soif aujourd'hui.

— Je ne me trompe pas, dit Vidocq, après cinq ou six autres santés bues par le cocher : c'est bien vous que j'ai pris l'autre soir sur le Pont-Neuf? »

Le cocher releva son nez rouge.

€ Quelle autre nuit ?

— Vous ne vous souvenez donc pas.

— Nous étions trois qui chantions ?

— Non... l'autre nuit?...

— Quand ça ? Je ramasse tant de gens qui chantent.

— Il y a dix ou douze ans, répondit Vidocq.

BALZ.Vr. CHEZ LUI 379

— Vous appelez cela l'autre nuit?

— Un peu plus, un peu moins. Mais vous allez vous rappeler... je vais vous mettre sur la voie.

— J'aurai du mal. Je ne me souviens pas tant seulement de dix jours.

— Nous vous arrê tâmes devant la statue d'Henri IV. Ça m'est arrivé cent mille fois d'avoir chargé où que vous dites.

— Il était quatre heures du matin : y êtes-vous maintenant ?

— Ça ne me dit rien du tout.

— Buvez encore ceci, mon brave homme, dit Balzac au cocher ; c'est de la grande cliartreuse.

— Je me suis laissé dire que c'était du cognac fait par des archevêques. A votre bonne santé I

— Merci. »

Vidocq reprit :

« Nous vous mîmes cent sous dans la main.

— Ceci est plus rare. C'est égal, j'ai oublié ! Depuis dix ans !...

— La personne]qui monta allait rue Saint-Florentin.

— Rue Suint-Florentin !... »

Le cocher eut comme un éblouissement en entendant nommer cette rue.

c Oui, rue Saint- Florentin... un grand hôtel.. .Vous eûtes une surprise en ouvrant la portière. »

Un second éblouissementl, plus vif que le premier, passa sur les yeux du cocher.

€ Que trouvâtes-vous au lieu du voyageur qui était monté ou presque monté au Pont-Neuf?

— Eh bien, un mort! C'est ça que vous voulez me faire dire ? C'est pas déjà si curieux. Mais c'est peutêtre vous qui m'aviez donné ce beau cadeau ? »

Vidocq se mit à rire.

o8o HAI.ZAC CHEZ LUI

Le cocher allait se mettre en colère. Vidocq le regarda tranquillement entre les deux yeux. Il devint doux comme les lions de Martin quand ce fameux dompteur les regardait.

« Alors, puisque c'est vous, reprit le cocher, puisque le mort vous appartenait... vous me devez quarante sous.

— Gomment je te dois quarante sous? je t'avais donné cinq francs pour ta course.

— Je ne dis pas non ; mais le déménagement du monsieur pour le transporter de la voiture dans sa chambre, et les questions qui ne finissaient pas, et tout le reste. La cérémonie a pris plus d'une heure, et j'étais à la course, pas à l'heure.

— Que ne te faisais-tu donner ces quarante sous à l'hôtel ?

— Ah Lien oui ! les domestiques des grands hôtels, qui sont tous de grands voleurs, n'ont jamais voulu me les donner. Mais alors, moi, qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis allé rue Bellechasse. »

L'éhlouissement du cocher nous frappa à notre tour; et tous les quatre qui écoutions, nous nous écriâmes : « Rue Bellechasse !

— Oui, chez une comtesse de..., chez une duchesse de..., ma foi ! je ne sais plus son nom.

— Et pourquoi allais-tu là? qui t'avait dit?...

— Ah! voilà! j'avais trouvé un tout petit portefeuille en cuir doré dans mon fiacre, le matin que j'avais mené le défunt rue Saint-Florentin. Ce portefeuille ne pouvait être qu'à lui. »

■ Nous nous regardâmes avec terreur à cet étrange passage du récit indigeste du cocher dont toute la mémoire était revenue.

« Et qu'y avait-il dans ce portefeuille? demanda

Balzac, qui tenait son loup par les deux oreilles et qui ne le lâchait plus.

— Une lettre adressée à cette comtesse ou duchesse, rue Bellechasse. Voilà tout ce qu'il y avait : oh ! pas de billets de banque, je les aurais rendus. Je vous disais que je tenais à mes quarante

sous. J'allai donc à cet hôtel, et je remis la lettre à un monsieur et à une dame qui allaient monter en voiture. Le monsieur, un bel homme avec des croix à en revendre et des cheveux blancs, prit la lettre; moi je lui dis : « C'est quarante sous. » Il lut la lettre; il devint blanc comme le papier. Ensuite, il dit au valet de pied de me compter quarante sous. Le valet me mit dans la main une pièce de deux francs.

— Eh bien, l'histoire est complète maintenant, dit Balzac. Cette lettre apprit au mari que M. de Karls. . t'tait l'amant de sa femme. La scène au théâtre de Trieste lui confirma que le monde était instruit de son malheur et ceci le décida à se faire tuer. L'histoire est donc complète.

— Mais non ! mais non ! elle n'est pas complète, dit le cocher, s'imaginant qu'on prenait un grand intérêt à lui : je retournerai trois fois encore à l'hôtel de la rue Bellechasse pour réclamer ; mais plus personne !

— Mais réclamer quoi ?

— Comment quoi ?

— Tu avais été payé.

— La pièce de quarante sous était fausse. »

CHAPITRE YI

Grave imprudence de Balzac. — Le minotaure dramatique. — M. Harel. — Répétitions laborieuses de Vautrin. — Balzac tiraillé à quatre cent^ curieux 37

chapitrep: VII

Une fringale de Balzac. — Les petits pâtés au macaroni et le LacOnlario. — Essais tic botanique à propos du Lis dans la vallée. — La pâtissière lettrée et la monnaie de ses petits pâtés 44

CHAPITRE X

Quelques années en arrière. — Balscac rêve la destruction de la Bévuc de Paris et de la Revue des Deux Mondes. — Fondation laborieuse de la Cftronique de Paris: 1834.— Supplice de l'inventeur du nouveau journal. — Peu de bailleurs do fonds. — Le Messie. — Le fils de vingt-deux millions. — Il ne promet rien mais il laisse beaucoup espérer. — L'argenterie retirée du Mont de-Piété. — Festin servi avec cette argenterie. — La parole est au jeune banquier. — Il en abuse. — L'idiot mystifie les hommes de génie. — J'en parlerai à papa I — Reportez les couverts au Mont-de-Piété. — Apparition de la C/imnipte de Paris. ... 74

CHAPITRE III

Les réunions de Mme Vvc Bécbet. — Le général Bugeaud et la Duchesse de Berri. — Une visite à Montfaucon. — Les profits que donne un cheval mort. — Les rats et les chiens de Montfaucon

CHAPITRE IV

Balzac et Vidocq. — L'Aventura do la comtesse de B,.. racontée par Vidocq. — Le rôle de Vidocq dans ce drame. — Explication du

dénouement do ce roman vrai 311

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/balzacintimebalzoogozluoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.